

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN

LE CROCODILE

ou

La guerre du bien et du mal
arrivée sous le règne de Louis XV

Dans lequel il y a de longs voyages, sans accidents mortels,
un peu d'amour sans aucune de ses fureurs,
de grandes batailles sans une goutte de sang répandu,
quelques instructions sans le bonnet de docteur,
et qui parce qu'il renferme de la prose et des vers,
pourrait bien en effet, n'être ni en vers, ni en prose.

CEUVRE POSTHUME
D'UN AMATEUR DE CHOSES CACHÉES

An VII de la République [1799]



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit.

Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Louis-Claude de Saint-Martin

Le Crocodile

OU

LA GUERRE
DU BIEN ET DU MAL
ARRIVÉE SOUS LE RÈGNE DE LOUIS XV

POÈME ÉPICO-MAGIQUE EN 102 CHANTS

Dans lequel il y a de longs voyages, sans accidents mortels, un peu d'amour sans aucune de ses fureurs, de grandes batailles sans une goutte de sang répandu, quelques instructions sans le bonnet de docteur, et qui parce qu'il renferme de la prose et des vers, pourrait bien en effet, n'être ni en vers, ni en prose.

ŒUVRE POSTHUME
D'UN AMATEUR DE CHOSES CACHÉES

AN VII DE LA RÉPUBLIQUE [1799]



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2012

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

CHANT 1 :
Signes effrayants dans les astres.
Sécurité des savants. Alarmes du peuple

..... Je chante
La Peur, la Faim, la Soif et la Joie éclatante
Qu'éprouva notre antique et célèbre Cité,
Lorsqu'un reptile impur, par l'Égypte enfanté,
Vint, sans quitter Memphis, jusqu'aux bords de la
Seine,
Pour dans une immense arène.
Muse, dis-moi comment tant de faits merveilleux
À si peu de mortels ont dessillé les yeux ;
Dis-moi ce qu'en pensa le Corps académique ;
Dis-moi par quel moyen le Légat de l'Afrique
Reçut enfin le prix de tous ses attentats ;
Dis-moi, dis, ou plutôt, Muse, ne me dis pas ;
Car ces faits sont écrits au temple de mémoire,
Et je puis bien, sans toi, m'en rappeler l'histoire.

(Ami lecteur, puisque je me passe de Muse, il faudra bien que vous vous passiez de vers ; car on n'en doit pas faire sans que quelqu'une de ces Déesses ne nous les dicte. Or, ces faveurs-là étant rares pour moi, vous ne pourrez pas voir souvent de mes vers dans cet ouvrage ; mais aussi, lorsque vous en rencontrerez, vous serez sûr que ce ne seront pas des vers de contrebande comme il arrive quelquefois à mes confrères de vous en fournir.)

Depuis plusieurs mois on voyait des signes extraordinaires dans le ciel ; l'épi de la Vierge avait manqué

[3] à l'appel de l'observatoire ; la lune avait poussé des gémissements comme si elle eût été en travail ; la chevelure de *Bérénice* avait d'abord paru poudrée à blanc, et ensuite, par un coup de vent, était devenue noire comme un crêpe. Tous les astres à la fois paraissaient donner des signes de tristesse. Ce n'était plus ce concert harmonieux que les sphères célestes firent entendre autrefois à *Scipion* chez le roi *Masinissa* ; elles ne rendaient que des sons lugubres comme les faux bourdons de cathédrales ; ou discordants, comme les hurlements de plusieurs animaux. Enfin, quelques personnes même crurent voir dans la région des étoiles, comme de grands crocodiles qui s'agitaient avec des contorsions effroyables.

Les savants, il est vrai, ne voyaient là aucun prodige. D'un trait de plume ils expliquaient tous ces phénomènes, ou ils les niaient quand ils ne pouvaient pas les expliquer ; aussi paraissaient-ils fort tranquilles. Mais le peuple, qui n'a pas comme eux la clef de la nature, se mourait de frayeur à la vue de ces merveilles ; il n'y apercevait que les plus sinistres présages. Il se lamentait, errait çà et là, et courait partout où son désespoir et sa peur l'entraînaient.

Oui, tes preux habitants de la cité romaine,
Pour eux, pour leurs foyers n'étaient pas plus en peine,
Quand, menacés des coups d'un ennemi puissant,
La basse-cour jeûnait ; et qu'un prêtre innocent,
Éprouvant les poulets aux eux d'un peuple pie,
Déclarait tristement qu'ils avaient

CHANT 2 : *Relation du Cap Horn*

Ce qui ajouta à la consternation, ce fut une relation des plus extraordinaires qu'une frégate apporta en revenant de la *Guyanne*. Le capitaine ayant mis pied à terre dans cette contrée, et chassait dans un lieu écarté, aperçut une pauvre cabane ; il y entra ; il n'y vit que les restes d'un squelette étendu par terre ; et, à côté de lui, une cassette dans laquelle il trouva cette étonnante relation écrite toute entière en anglais. Pendant son retour en France, il s'amusa à la traduire dans notre langue, et voici cette traduction, qu'on colportait dans toutes les rues de Paris :

« Moi, *John Looker*, lieutenant sur le vaisseau le *Hopeful*, de la flotte de l'amiral *Anson*, certifie tous les faits contenus dans la présente relation, et engage ceux qui la liront à se persuader que ce n'est pas dans les limites de notre vue corporelle que sont renfermées toutes nos connaissances.

Le 25 mars de l'année 1740, à 11 heures et demie du soir, étant prêt à entrer de quart, la flotte étant par le travers de la Terre-de-Feu, et cherchant, malgré la plus horrible des tempêtes, à doubler le cap Horn, je vis au milieu des flots agités, comme une grosse masse de vapeurs, qui était immobile malgré [4] la fureur des vents. Sa couleur était d'un brun foncé, et une lumière obscure qui sortait de son centre par

ondulations, rendait cette masse comme transparente ; au bout de quelques minutes, cette masse se transforma subitement en un édifice d'une très vaste étendue, mais si peu élevé, qu'un homme de grande taille en eût pu atteindre le sommet avec les bras.

À peine cet édifice fut-il formé, qu'il prit un mouvement de rotation. Cela m'en fit voir toute la surface extérieure qui était circulaire : bientôt aussi je pus voir un peu dans l'intérieur, car le mouvement de rotation continuant toujours, il se fit à l'enceinte, après le premier tour, une ouverture en forme de porte cintrée qui me laissa entrevoir plus clairement la faible lumière du dedans.

Après le second tour, je vis s'entrouvrir une seconde porte à côté de la première, et tout à fait semblable ; enfin, chaque tour faisant ouvrir une nouvelle porte, je pus aisément en savoir le nombre ; et le nombre de ces portes s'élève à onze cents, chacune à une distance égale de l'autre.

Quand ces portes furent toutes formées, et que l'enceinte se trouva ainsi percée uniformément dans tout son contour, le mouvement de rotation s'arrêta ; et l'édifice restant fixe, j'eus la possibilité de voir sa distribution intérieure.

Le tout consistait dans une grande salle sans ornement, et sans autre meubles qu'un tabouret brun au pied de chacun des pilastres qui se trouvaient entre les onze cents portes ; c'est-à-dire qu'il y avait onze cents tabourets bruns. [5]

J'eus bientôt occasion d'éclaircir à quel usage ils étaient destinés. En effet, un moment après que la salle fut ainsi disposée, je vis s'avancer de tous les points de l'horizon, quantité d'animaux à moi inconnus, mais qui chacun étaient à la fois, ailés, quadrupèdes, et reptiles. Leur nombre était égal à celui des tabourets, et ils venaient chacun se présenter devant l'une des onze cents portes.

Chacun d'eux était monté par un homme ayant sur les épaules des espèces d'ailes, et la tête cachée dessous, comme les oiseaux quand ils dorment. À cela près de cette tête, que je ne voyait point, ces hommes me parurent de grandeur naturelle.

Chaque animal déposa son cavalier à celle des portes devant laquelle il avait abordé, et, en le déposant, il criait très haut : l'un, Le génie des « *Îles Falkland* » ; l'autre, le génie *du Pôle Antarctique* ; un troisième, le génie *de la Cafrerie* ; les autres, le génie *du Bénin* ; le génie *de la Cochinchine* ; le génie *du Sénégal* ; le génie *du Fond de la Mer* ; le génie *de la Nouvelle Zélande* ; le génie *de la Basse-Bretagne* ; le génie *de la Californie* ; le génie *du Mont Kropak* ; le Génie *de Nottingham* ; le génie *du Pic-de-Ténériffe* ; et ainsi des diverses parties du monde. Mais il en eut quelques-uns que j'entendis annoncer : le génie *de la Lune* ; le génie *de Sirius* ; le génie *des Taches du Soleil* ; le génie *de Mercure*. [6]

Celui-ci me parut plus agile que les autres, quoiqu'il fût cependant beaucoup plus gros. Ce qui me frappa

encore, c'est qu'aussitôt que chaque animal avait déposé son cavalier et fait son annonce, il se dissolvait en trois parties, selon les trois régions auxquelles ils semblaient tous appartenir, et il disparaissait à mes yeux. Dès que les cavaliers avaient mis pied à terre, ils allaient (et cela sans ôter la tête de dessous l'aile) chacun s'asseoir sur le tabouret brun du côté gauche de la porte par où ils entraient, ayant soin de tenir, tous, les deux mains en avant et ouvertes ; ils étaient tous vêtus d'une manière différente et selon les costumes des diverses régions de l'Univers. [7]

CHANT 3 :

Suite de la relation du Cap Horn.

Discours du président

« Lorsqu'ils furent tous placés, celui que j'avais entendu nommer le génie de Mercure, le plus gros de tous, et que je voyais s'agiter sans cesse sur son siège, ôta, le premier, sa tête de dessous l'aile ; il fut un moment à se reconnaître, comme s'il sortait d'un assoupissement ; après quoi il commença par promener ses regards sur toute l'assemblée et les fixa successivement sur les mains de tous les génies, puis il dit à voix haute :

Messieurs, indépendamment de ce que je suis le génie de la région de Mercure, comme vous l'êtes

des diverses régions de cet univers, je suis encore le vice-roi du dieu de la matière universelle ; et en cette qualité, c'est à moi qu'appartient le droit de présider cette assemblée qui a été convoquée par ses ordres ; en cette même qualité de vice-roi du dieu de la matière universelle, j'ai au nom de mon maître, apposé en personne, dans vos mains, quoique invisiblement, un signe naturel qui est l'indice de vos [8] pouvoirs et de la charge qui vous est confiée. C'est cet indice qui va m'assurer si vos titres sont en bonne formes.

En effet, à peine eut-il prononcé cette parole, que toutes leurs mains, sur lesquelles je n'avais rien aperçu jusqu'alors, me parurent remplies de signes divers analogues aux différentes sciences qui occupent les académies. Quand le président eut terminé son examen, il dit :

Vos mains ont été rendues aptes à remplir votre emploi : ainsi cessez de les tenir dans cette attitude gênante ; l'entière liberté leur est rendue. (Alors les mains des génies prirent une attitude libre quoique leur tête fût toujours sous l'aile). Mais comme mes titres sont supérieurs aux vôtres, et comme je ne porte point les mêmes marques que vous, il faut aussi que vous puissiez reconnaître la validité de mes pouvoirs : voici le signe que je vous en donne.

Dans le même moment, toutes les têtes sortirent de dessous l'aile ; je vis apparaître sur la tête du président une espèce de couronne d'un rouge vif tirant cependant sur la couleur de soufre ; mais en place des fleu-

rons qui surmontent ordinairement les couronnes, la sienne était accompagnée de toutes sortes d'emblèmes affectés, parmi les savants, aux planètes, aux éléments, aux substances minérales, et aux diverses divinités de la mythologie ; et tous [9] ces ornements paraissaient de la même couleur et de la même substance que la couronne.

Lorsque les génies virent la couronne sur la tête de celui qui avait prononcé ces paroles, ils se levèrent tous à la fois, s'inclinèrent devant lui et se rassirent. Alors il continua ainsi son discours :

Mes chers collègues, le dieu de la matière voulant nous consulter, nous qui, quoique esprits, sommes des sujets, nous a mandés de toutes les parties de l'univers céleste et terrestre, pour aviser ensemble aux moyens d'arriver au but important qu'il se propose ; et nous sommes choisis directement par lui, de toutes les classes éclairées de nos différentes régions, pour un objet particulier. Nous sommes ses intimes et les dépositaires de sa confiance ; nous avons eu pendant un temps la tête sous l'aile, comme un signe de l'entière soumission que nous devons avoir à ses volontés. Maintenant faisons tout ce qui sera en notre pouvoir pour remplir ses vues ; il ne s'agit de rien moins que de venir au secours des vaisseaux de l'Angleterre, qui sont sur ces parages, et de les défendre contre les dangers qui les menacent.

Lorsqu'elle s'est armée pour humilier l'orgueilleuse maison d'Espagne qui veut lui disputer l'empire des

mers, elle a eu un plan qui s'étend bien au-delà de la guerre présente et de l'expédition qui est confiée à l'amiral Anson ; elle a l'espoir d'atteindre un jour jusqu'à la maison de France elle-même, dont celle d'Espagne tire son origine, et d'exterminer [10] entièrement la nation française ; cette nation légère qui ose être sa rivale et l'importune par sa prospérité et son voisinage ; elle ne cessera de la harceler à l'extérieur et dans l'intérieur. Je vous annonce même que bientôt, à son instigation, le roi de France actuel appellera à la tête de ses finances un ministre peu capable d'en réparer les désordres ; aussi seront-ils portés à leur comble par sa mauvaise administration. En outre, ce ministre mettra une telle déprédation dans les subsistances, que le peuple se livrera à toutes les fureurs que la faim lui inspirera, et que la cour sera à deux doigts de sa perte.

Cependant ceci ne sera rien encore en comparaison de ce qui attend la France dans une autre époque, dont je n'ai point l'ordre de vous exposer les détails. D'ailleurs, tout ce que j'en sais moi-même, c'est que nous approchons d'un moment où le moule du temps doit être brisé pour tout l'univers, en attendant que le temps soit brisé lui-même ; et c'est par la France que cette brisure commencera. Or, comme on ne peut nous porter un plus grand coup que de briser pour nous le moule du temps où nous avons nos ébats, et comme nos fidèles amis les Anglais sont liés au temps plus qu'aucun autre peuple, témoin leur spleen par

lequel ils payent au temps le prix de ce qu'ils ont reçu ; il est essentiel que nous les soutenions de toutes nos forces dans leur entreprise contre les Espagnols, puisque son succès peut avoir tant de suites importantes au désavantage de la France. D'ailleurs, pour notre honneur, nous avons [11] à nous venger personnellement de ces deux nations, dont l'une brûle, sans balancer, ceux qui se servent de nous, et dont l'autre se moque si hautement de ceux qui croient à notre existence.

Le sang des Indiens que l'Espagne a versé à grands flots, lui avait pour quelques instants, assuré notre secours et notre assistance ; mais un homme trop célèbre dans cette nation a rompu toutes ces mesures ; il est devenu comme l'ange tutélaire des Espagnols, il a fait que notre souverain a eu bien de la peine à trouver dans leur territoire un génie de confiance à convoquer, et que nous ne pouvons rien nous promettre contre l'Espagne, si nous ne parvenons pas à faire franchir le cap Horn à la flotte anglaise ; sachez que c'est cet Espagnol qui, quoique mort depuis longtemps, ayant eu connaissance de cet événement par des secrets que nous n'avons pu percer, fait souffler les vents impétueux qui désolent ces parages et s'opposent si constamment aux progrès de la flotte ; c'est lui qui a su se procurer tant d'ascendant sur les éléments et les rendre si funestes à notre projets que, sans des moyens extraordinaires, nous ne pouvons jamais nous flatter de les voir réussir.

Mais vous n'ignorez pas que celui dont nous sommes les sujets, est aussi pourvu d'une grande puissance ; vous savez que nos connaissances et nos lumières peuvent seconder beaucoup cette puissance déjà si redoutable, et que nous avons surtout le pouvoir de prendre telle forme que nous jugerons la plus avantageuse au succès de notre entreprise. [12]

Il s'agit donc, en ce moment si urgent, de délibérer sur les moyens que nous emploierons pour rendre nulle la résistance que cet Espagnol et les vents nous opposent. C'est pour cela que le dieu de la matière nous a ordonné de nous rendre ici, afin que de l'ensemble de vos réflexions, il en résultât un expédient qui pût être utile à son plan. La séance est ouverte, faites part de vos avis à l'assemblée.» [13]

CHANT 4 :

*Suite de la relation du Cap Horn.
Opinion du génie du Fond de la Mer*

«Le génie du Fond de la Mer: Je demande le premier la parole pour proposer un moyen capable, je crois, de remplir l'objet qui nous réunit. Vous savez sans doute, très respectables confrères, que parmi tout ce qui compose l'univers, l'étendue des mers est un des plus importants apanages de notre souverain, et c'est un grand bonheur pour nous, qu'il règne aussi

puissamment sur les mers, parce que, par leur moyen, nous tempérons et contenons le feu qui ne cesse de nous menacer, et nous fait trouver, à la vérité, les eaux de ces mers un peu saumâtre ; mais, chut...

Ici l'orateur mit un moment son doigt sur sa bouche, puis il continua : Nous devons donc chérir de prédilection le peuple anglais pour l'ardeur avec laquelle il cherche à régner sur cet élément par préférence à tous les autres peuples, parce qu'il devient par la plus immédiatement l'organe des volontés de notre souverain, et comme le ministre de son empire.

C'est pourquoi nous ne devons rien épargner pour tirer la flotte de l'amiral Anson de la crise [14] où elle se trouve ; mais nous ne pouvons guère mieux y parvenir qu'en agissant directement sur la mer elle-même, et en tâchant de la rendre plus docile, et les vents moins nuisibles ; car pour essayer de changer ces vents ou de les apaiser, je crains que cela ne soit au-dessus de nos forces, vu le redoutable ennemi que nous avons en tête, d'après le discours du vénérable président ; et si nous ne pouvons pas les soumettre, ces vents impérieux, il faut chercher à rendre plus nuls tous les effets qu'ils pourraient produire. Voici l'expédient que j'imagine :

J'ai ouï dire à Xercès, lorsqu'il est descendu parmi nous que pendant ses guerres avec les Grecs, il avait jeté dans la mer de l'Archipel une chaîne de fer pour enchaîner cet élément ; il ne réussit point dans son projet, parce que cet acte de souveraineté de sa part

n'eut d'autre mobile qu'une pure colère d'enfant, et qu'il ne s'adressa point à nous.

Mais depuis que cette chaîne est au fond de la mer, je suis persuadé que par le mordant du sel marin précipité à froid, elle a acquis quelque nouvelle vertu qui peut la rendre très propre à nos desseins. Le fond de la mer est mon département, comme vous le savez ; j'offre de me rendre à l'instant au lieu où est cette chaîne et de la rapporter ici avec toute la promptitude dont je suis capable ; je ne doute point qu'en la jetant sur les flots qui s'agitent ici avec tant de furie, elle ne les calme assez pour laisser la flotte anglaise continuer sa route. » [15]

CHANT 5 :

Suite de la relation du Cap Horn.

Opinion du génie de la Lune

« Le génie *de La Lune* : Je ne m'attendais pas que, pour un esprit, le préopinant nous fit une proposition aussi absurde (quelques rumeurs dans l'assemblée, et de violents murmures de la part du préopinant ; mais le calme se rétablit et l'orateur continue). Sans doute la chaîne de fer dont il est question eût acquis au fond de la mer cette vertu que le préopinant suppose, si l'influence de mon département eût pu pénétrer jusque dans les lieux profonds où repose cette

chaîne, parce que cette influence eût pu alors opérer sur la partie mordante du seul ce précipité à froid dont il nous parle ; mais il ne doit plus ignorer que si autrefois la Lune acquérait chaque jour, par l'impression brûlante du Soleil, une soif assez ardente pour qu'elle eût besoin aussi chaque jour de se désaltérer, en pompant la partie volatile et douce des eaux de la mer, cette action aspirante ne s'étend plus même aujourd'hui jusqu'à la surface des mers, et que la Lune n'est plus pour rien dans la marées.

Car c'est une connaissance que quelques savants mortels nous ont communiquée, et nous n'aurions jamais pu le savoir sans cela, puisque sans les découvertes [16] de ces savants le monde serait encore tel qu'il avait accoutumé d'être.

Je pourrais, il est vrai, excuser jusqu'à un certain point l'ignorance du préopinant, puisque son département étant au-dessous des mers, il lui est permis de n'être point au fait de ce qui se passe à leur surface et dans leur intérieur ; mais ce que je ne lui pardonne point, c'est d'oublier les droits qui sont attachés à notre essence, et qui sont bien supérieurs à ceux que peut posséder ou acquérir toute espèce de substance matérielle et différente de la nôtre.

Oui, il devait savoir que nous ne réussirons jamais mieux dans le projet qui nous rassemble, que par le moyen de quelques substances qui émanent de notre être même, et voici à ce sujet ce que j'ai à vous proposer.

Plusieurs navigateurs ont éprouvé que par le moyen de l'huile, on parvenait à calmer les flots dans les plus violentes tempêtes. Sans doute la flotte anglaise emploierait cet expédient, si la longue durée de sa navigation n'eût épuisé même jusqu'à ses substances de première nécessité ; mais c'est à nous à y suppléer ; et au lieu de cette huile grossière et matérielle dont ils sont privés, employons la puissance qui nous est donnée, à exprimer de notre propre essence une huile plus abondante encore et plus efficace. Je crois ce moyen si péremptoire, que sûrement l'assemblée n'hésitera pas à lui donner son assentiment. »

CHANT 6 :

Suite de la relation du Cap Horn. Opinion du génie de l'Éthiopie

«Le génie *de l'Éthiopie* : Si l'expédient que le préopinant a glorieusement combattu, lui a paru avec raison aussi absurde, je dirai que celui qu'il propose de mettre en place me paraît plus absurde encore. (Mouvements, murmures, mais cependant accompagnés aussi de plusieurs signes d'approbation). Avant de mettre en avant un pareil expédient, le préopinant aurait dû réfléchir sur la nature des corps que nous portons, sur les propriétés qui leur sont refusées, aussi bien que sur celles qui leur appartiennent.

Qu'il sache donc que si nous pouvons exprimer de nos corps plusieurs substances très variées, l'huile cependant n'est pas du nombre. Non, nos corps ne peuvent ni se transformer en huile ni en produire, parce que le germe de cette substance ne se trouve plus dans la racine de notre être, et qu'elle circule autour de nous, sans que nous puissions lui donner accès, passé notre peau. C'est ce que surtout, nous autres Éthiopiens, nous ne pouvons [18] ignorer ; nous qui, comme tant de peuples de nos contrées, avons toujours la peau luisante.

Si nous l'avions encore à nous, cette substance, nous pourrions marcher à des conquêtes bien plus glorieuses et bien autrement importantes que celles qui nous occupent en cet instant. Mais ne jetons point les yeux sur le passé ; et quant au moment présent, laissons de côté ce moyen que, par le fait, il nous est impossible d'employer.

Je suis bien loin, néanmoins, d'abandonner pour cela notre entreprise. Je crois seulement qu'au lieu d'huile, nous devrions faire sortir de notre essence quelques transpiration aquatique en forme d'une pluie légère, dont nous pourrions nous servir avec succès ; car tout le monde sait que petite pluie abat grand vent. Et l'orateur se rassit en riant en dessous, et s'applaudissant en lui-même de son ingénieux expédient. » [19]

CHANT 7 :
Suite de la relation du Cap Horn.
Opinion du génie du Pic-de-Ténériffe

« Le génie *du Pic-de-Ténériffe* : Je ne me servirai point, pour combattre l'avis du préopinant, des expressions indécentes dont les deux précédents orateurs ont successivement choqué mes oreilles ; la raison seule sera l'arme dont je ferai usage. C'est la seule qui convient à la dignité de cette assemblée, et j'ose croire que je m'en servirai victorieusement.

Le préopinant ne doit pas ignorer que l'élément qui domine en nous, est l'élément igné ; que cet élément igné est encore plus étranger à l'eau, qu'il ne l'est à l'huile, puisque l'on ne connaît rien de plus opposé que le feu et l'eau : ce qui est cause que nous ne pouvons former aucun sel essentiel, parce que le volatil et le fixe sont toujours séparés pour nous. En effet, nous proposer de nous transformer en eau, ce serait comme si l'on demandait qu'un animal enragé, pour se guérir, fît sortir de lui une fontaine, tandis qu'il ne peut même [20] pas boire de l'eau des fontaines qui sont autour de lui.

Je veux donc bien croire que l'erreur du préopinant ne lui est échappée que par distraction ; mais ce n'en est pas moins une erreur. Hélas ! nous avons à faire entre nous un aveu bien plus humiliant ! C'est que, loin de pouvoir dominer à notre gré sur les éléments,

nous sommes sous leur joug impérieux ; et dans les diverses régions où nous passons pour être leurs génies, nous ne sommes réellement que leurs esclaves et leurs victimes. Ils nous distillent tous continuellement à un feu bien plus puissant que le nôtre ; et cela est d'autant plus désagréable pour nous, qu'ils nous distillent sans nous sublimer, et que nous ne faisons que subir sans cesse les angoisses de l'opération, sans parvenir à aucun départ ni à aucune délivrance.

L'air est le seul qui, par sa mobilité, ait quelque analogie avec nous : c'est donc vers lui que nous devons porter toutes nos vues ; et nous ne devons rien négliger pour tâcher de le distiller à notre tour. Toutefois ce n'est point sur la masse des vents qu'il faut diriger nos efforts ; nous ne pouvons employer que des ruses contre l'effet de ces mêmes vents ; et il ne nous est pas donné de les combattre à force ouverte.

Or comme le département que j'habite plane au-dessus des vents de l'atmosphère de la terre, j'ai eu assez l'occasion de les observer, et de savoir comment il faut nous y prendre pour qu'ils ne portent plus préjudice à la flotte anglaise. Dans [21] les tempêtes, ils se portent ordinairement en grandes masses réunies, afin d'opérer plus fortement sur les vagues de la mer et sur les vaisseaux, de même que sur les édifices, quand c'est sur la terre qu'ils doivent exercer leurs ravages. Ainsi donc pour atténuer ces masses dans la tempête actuelle, voici l'expédient que j'ai à vous proposer :

Ce serait de nous transformer tous en de vastes alambics ouverts, qui, dans la partie inférieure, se termineraient en de longs serpentins. En nous présentant ainsi transformés, et en interceptant une partie de ces masses de vents dans nos alambics, nous la dissoudrions par la chaleur qui nous est propre, nous en extrairions, par l'évaporation, la portion d'air qui est le principal ingrédient des vents et des tempêtes, et le caput mortuum qui resterait, tomberait dans la mer par nos serpentins, sans porter aucun préjudice à la flotte.

Cela nous serait d'autant plus aisé, que le règne de l'air est sur son déclin dans le monde ; car quelques savants, après avoir quitté la vie terrestre, viennent de nous apprendre que les académies doivent le destituer incessamment, et le retrancher du nombre des principes constitutifs des choses. Cet air étant donc déjà menacé d'une prochaine ruine, ne pourrait guère résister au pouvoir de nos alambics ; et nous renouvelerions et continuerions ainsi cette espèce de distillation chimique, jusqu'à ce que nous eussions épuisé sa puissance.

Admirable ! Admirable ! s'écrie un génie Lapon, et il est appuyé par un grand nombre de voix. [22]

Mais le génie de l'*Éthiopie*, humilié de ce que sa pluie avait été rejetée, se garda bien d'être de son avis, il lui fit, lui et ses partisans, des huées si fortes, qu'on commença bientôt à ne plus s'entendre.

Le génie du *fond de la Mer*, qui n'était guère plus

content de la rebuffade qu'il avait reçue du génie *de la Lune*, et qui tenait toujours à son avis sur la chaîne de Xercès, ne voulait adopter ni l'opinion de son rival, ni celle du génie *du Pic-de-Ténériffe* ; et il accrut de son côté le vacarme, autant que cela lui fut possible : on n'entendait, de toutes les parties de la salle, que des cris confus de : je demande la parole ; aux voix la pluie ; aux voix l'huile ; ajournement ; la chaîne de Xercès ; les alambics, etc...

Le président s'égosillait inutilement en criant à tue tête : Messieurs ! un peu de silence ! un peu de silence ! Personne ne l'écoutait ; et même, pour n'être plus exposés à ses justes représentations, les tapageurs les plus marquants, tels que le génie *du Mont Hekla*, et le génie *de Saturne*, qui est en même temps celui *du plomb*, trouvèrent le moyen de lui souder les lèvres, de manière qu'il ne pouvait plus proférer un seul mot. (Et l'on ne sera pas surpris que le génie *de Saturne* ait été employé à cette œuvre, puisqu'on sait qu'il est comme le chancelier de l'Univers, et qu'en cette qualité, il est chargé de tout sceller dans la nature ; d'autant qu'il est scellé lui-même, comme cela est évident par son anneau).

Alors chacun quitte sa place ; les parties se [23] mêlent et ne présentent qu'un tourbillon semblable à ceux avec lesquels René Descartes a voulu débrouiller l'origine du monde. Enfin, après que cette horrible confusion eut duré quelques moments, le parti du génie *du Pic-de-Ténériffe* parut le plus fort : on se

rassit ; le président recouvra l'usage de la parole ; on alla aux voix, et les alambics l'emportèrent à la seule majorité de deux suffrages, c'est-à-dire de 551 contre 549.

Aussitôt la séance se lève, la salle disparaît et tous les génies se métamorphosant en alambics, dans la forme prescrite, s'élèvent dans les airs pour aller y exécuter le décret qui vient d'être porté. »

CHANT 8 :

Suite de la relation du Cap Horn.

Manœuvres des génies

« Dans l'instant même, quelques-uns des vaisseaux de la flotte reçurent du soulagement et celui que je montais fut du nombre ; les génies alambics qui s'étaient attachés à lui, s'acquittèrent si bien de leurs fonctions, que les vents qui, un moment auparavant, le tourmentaient avec tant de violence, devinrent moins furieux et qu'il ne courut plus autant de danger ; il en fut de même du vaisseau amiral et de quelques gabares ; et déjà j'entendais percer, au milieu du sifflement des vents, les cris de la joie et ces mots retentissants : Triomphe, triomphe ; l'Espagne est vaincue ; l'Espagne est perdue, et l'Angleterre l'emporte sur tous ses ennemis. Je vis même en l'air une espèce de frégate ailée, voler dans toutes les divisions

de la flotte, comme aurait fait un aide de camp, et y répandre cette nouvelle, pour encourager les marins, et peut-être aussi pour y surveiller les génies alambics qui auraient pu se négliger dans leurs fonctions.

Rien, en effet, n'était plus nécessaire ; car si quelques-uns [25] d'entre eux furent soumis et fidèles au décret, comme je n'en pus douter et par le fait et par les nombreux partisans que s'attira le génie *du Pic-de-Ténériffe*, j'eus aussi la preuve que cette fidélité ne fut pas générale : le génie *de la Lune*, le génie *du Fond de la Mer* et le génie *de l'Éthiopie*, furieux d'avoir vu traiter leur opinion avec tant de mépris, étaient bien loin d'avoir étouffé tout ressentiment ; et quoique, par la force du décret, ils eussent été obligés de se transformer en alambics comme tous leurs confrères, ils engagèrent chacun leur clique à frauder, autant qu'ils pourraient, dans l'exécution que ce même décret avait ordonnée, et à ne rien épargner pour contrarier l'avis qui avait passé malgré eux.

Ils ne furent que trop bien servis par tous ceux qui s'étaient déclarés de leur parti. Les uns, au lieu de se placer de front contre les vents, se mettaient en serre-fils les uns devant les autres, de façon qu'il n'y avait qu'un seul alambic qui servît, et que tous le reste était inutile.

Les autres, il est vrai, conservaient leur front et leur alignement ; mais d'abord ils contenaient tellement leur chaleur et leur feu qu'ils n'opéraient aucune dissolution sur les masses de vents qui entraient dans

leurs alambics ; en outre ils fermaient tellement l'orifice externe de leur serpent, que les vents qui s'y portaient ne trouvant plus d'issue, refluaient sur eux-mêmes, et ne faisaient que se répandre dans les airs avec plus de furie.

D'autres, au contraire, prolongeaient leurs serpents [26] et les élargissaient tellement, que, devenant de vastes cylindres, les vents les traversaient sans la moindre opposition, et venaient fondre, comme auparavant, sur les vaisseaux que le décret avait intention de préserver ; infidélités qui, dans d'autres moments et d'autres circonstances, que celles où je me trouvais, n'eussent fourni d'amples réflexions.

Une grande partie de la flotte éprouva de fâcheux effets de cette trahison et de cette vengeance ; à chaque moment je voyais quelques-uns de nos vaisseaux assaillis si cruellement que tous leurs efforts étaient vains. Ils avaient beau amener toutes leurs voiles, ils avaient beau employer toutes les ressources de l'art, ils avaient beau tirer chacun tant de coups de canon de détresse, qu'on aurait cru que nous donnions une bataille navale ; personne n'allait à leur secours, et rien ne pouvait les préserver de la malignité de l'ennemi qui les poursuivait : je voyais donc les uns s'entrouvrir et se démolir, pour ainsi dire, dans toutes leurs parties qui voguaient ensuite, dispersées, çà et là sur la surface agitée de la mer ; j'en voyais d'autres tourner comme sur un pivot, et finir par s'engloutir au fond des eaux.

Dans toutes ces horribles catastrophes, je ne cessais d'observer et de suivre la marche et le jeu de tout ce qui se passait ; et je puis dire qu'il n'y a rien de comparable à la ruse et à la méchanceté de ces êtres malfaisants, dont l'homme enseveli dans sa matière ne soupçonne seulement pas l'existence, et ils m'ont paru bien plus redoutables quand ils veulent [27] nuire qu'utiles et avantageux quand ils veulent protéger : la fin de notre entreprise en fut la preuve. Malgré le nombreux parti du génie *du Pic-de-Ténériffe*, il n'y a pas eu un tiers de la flotte qui ait échappé au danger ; et après avoir passé le fameux cap Horn, nous nous trouvâmes en si petit nombre, que ce fut une véritable douleur pour nous, de voir combien nous avions à pleurer de nos compagnons.

Notre amiral cependant, non plus que les autres personnes de l'escadre, n'avait rien vu de tous ces ressorts secrets qui avaient agi dans ce périlleux passage ; aussi il glorifiait de sa réussite ; il s'en attribuait le mérite, comme font la plupart des triomphateurs ; il ne se doutait pas plus qu'eux des moyens vils et méprisables à qui il devait tout son succès.

Pour moi, j'entendis clairement les voix de ceux qui l'avaient favorisé dans le péril. Ils s'exhalaient en imprécations contre les traîtres qui les avaient abandonnés, tandis que s'ils eussent fait leur devoir, toute la flotte eût été sauvée. Je crus même distinguer la voix de celui qui avait été président de l'assemblée et l'entendre dire qu'il rendrait compte à son maître de

ceux qui n'avaient pas fidèlement rempli les vues du décret, et qu'il saurait bien les faire punir.

Un moment après, je vis les génies alambics reprendre tous leurs forme d'homme avec leur costume antérieur, excepté qu'ils ne remirent point leur tête [28] sous l'aile. Je crus même que probablement l'activité du grand air dans lequel ils venaient de s'escrimer contre les vents, avait influé sur les ailes ; car elles s'étaient prodigieusement accrues, et cela me fit comprendre quels étaient les pouvoirs des éléments, et quels droits ils avaient sur tout ce qui se présentait à leur action.

Mais à peine eus-je commencé à réfléchir sur un sujet qui me semblait une mine inépuisable de vérités, que le président donna l'ordre à tous ses collègues de s'en retourner dans leurs départements, en leur recommandant de se tenir prêts à poursuivre leurs entreprises contre les Espagnols et à commencer bientôt celles qui devaient se diriger contre la France ; et sur-le-champ je vis tous les génies s'élever en l'air, s'envoler avec la rapidité des aigles et se diriger vers les différents points de l'atmosphère.

Le faible reste de l'escadre rentra sous les lois ordinaires des vents, et continua tranquillement sa route. Je profitai de ce temps de repos pour rédiger la relation de tout ce que je venais de voir ; mais je fis ce travail en secret et sans m'ouvrir à personne, parce que personne ne paraissait avoir rien vu, et que je craignais que me prenant pour un visionnaire, on n'eût

pas ajouté foi à récit, ou que l'on ne m'accusât de n'avoir voulu faire qu'une satire de mon compatriote Milton, qui a fait bâtir par Satan une salle d'ordre dorique dans les enfers, pour y tenir conseil avec les diables.

Si même les personnes entre les mains de qui [29] cet écrit tombera se demandaient comment j'ai pu voir et observer tout ce qu'il contient, pendant que le service du vaisseau où j'étais exigeait, sans doute, toute mon attention et que ce vaisseau lui-même ne pouvait manquer d'éprouver quelques mouvements et quelques secousses occasionnés par la tempête, je leur répondrais, que ce n'était pas la première fois que des tableaux de ce genre s'étaient présentés à ma vue ; que depuis mon enfance j'avais eu occasion d'en faire quelques épreuves, qui m'avaient donné un peu d'habitude ; que d'ailleurs, comme chacun le peut observer, le travail matériel est à part des phénomènes qui se passent devant notre pensée, et forment un règne distinct qui a son régime particulier ; que mon père, qui était pieux, parce qu'il était très profond dans la connaissance de la nature, avait eu le même don que moi, et avait eu occasion d'en jouir en secret, soit à terre, soit au milieu des esclaves où il servait en qualité de capitaine de vaisseau ; que même il avait eu par là le bonheur de faire parvenir quelquefois des avis salutaires à la reine Anne, et que c'est à lui et à ses secrètes sciences, qu'elle doit la gloire qui a illustré son règne.

Au reste, je me propose de ne rien communiquer de tout ceci tant que je vivrai ; non pas seulement afin de le faire connaître le plus tard possible aux Français, qui sont mes ennemis naturels, mais encore parce que j'ai un cousin qui est membre de la société royale de Londres, et [30] qui, en sa qualité de savant, ne manquerait pas de me couvrir de son mépris s'il venait à savoir qu'il eût un parent si crédule. »

Signé : LOOKER.

P.S. — Malgré les secours évidents que j'avais reçus au passage du cap Horn, le vaisseau le *Hoperful*, que je montais, était destiné à être la victime de la puissance cachée qui combattait les entreprises de l'Angleterre contre l'Espagne. Il fut brisé sur des rochers, près des côtes occidentales de l'Amérique méridionale. Lors du naufrage, j'entendis une voix qui disait : « Je suis dans mon département, et je peux me venger à mon aise du parti des alambics, qui, au passage du cap Horn, m'a empêché de faire tout le mal que j'aurais voulu ». Je n'entendis plus rien après ces paroles.

Malgré mon désastre, n'ayant jamais perdu la confiance dans la puissance suprême, ni la résignation à ses volontés, j'ai eu le bonheur aussi de sauver ma relation et une écritoire.

Arrivés à terre, mes compagnons et moi, nous avons erré dans des pays sauvages et dans les bois, et nous avons gagné jusqu'aux bords de l'Orénoque, où j'ai aperçu comme une fourmilière de crocodiles, du milieu de laquelle j'ai entendu sortir ces mots :

« Je suis aussi dans mon département, et je t'annonce que non seulement l'Espagne [31] ne gagnera rien au naufrage du *Hoperful*, mais qu'il n'en résultera d'autre effet que de nous rendre bien plus acharnés contre elle pour le présent, et bien plus encore contre la France pour l'avenir. Oui, aujourd'hui, malheur à l'Espagne ! mais, à l'avenir, malheur à la France ! malheur à la France ! malheur à la France ! surtout, malheur à Paris ! car un jour ses habitants seront entonnés. » [32]

CHANT 9 :
Inquiétude des Parisiens

Telle était cette effrayante relation qui se répandait avec profusion dans Paris, et dont les derniers mots, par leur obscurité, n'étaient pas faits pour rassurer. Chacun se croyait déjà englouti dans un de ces extraordinaires alambics que la relation venait de peindre. Des rumeurs sourdes vinrent accroître ces alarmes. On entendit parler de révoltes dans les marchés de la banlieue ; alors chacun commençait à ouvrir les yeux sur les suites qui en pouvaient résulter. Car de même que, quand les fertiles rosées de l'Abyssinie et de la Thébaïde ne versent point dans le Nil leurs eaux salutaires, l'Égypte entière, en proie à la faim cuisante, languit dans le désespoir et dans la stérilité ; de même,

quand les contrées qui environnent notre capitale éprouvent de la stagnation ou de la disette dans leurs subsistances, il faut bien que nous en ressentions les effets les plus désastreux.

Les sages administrateurs municipaux tâchèrent, il est vrai, de prévenir les malheurs par tous les moyens possibles ; mais les choses étaient disposées [33] de manière que l'abondance même n'eût pas étouffé la rumeur. Qui ne sait que le chef des finances, choisi depuis peu de jours, et ne sachant combien de temps il garderait sa place, avait un violent désir de s'assurer de grandes richesses ? Qui ne sait qu'il avait au nombre de ses plus cruels ennemis une femme d'un grand nom et d'un grand poids, méchante, intrépide, infatigable, toujours habillée en homme, et qui, sans se montrer, lui fit faire tous les faux pas et toutes les opérations les plus iniques qu'elle put imaginer, mais que le ministre trouvait parfaites, dès qu'elles pouvaient étancher sa soif de l'or ? Le sort du pauvre peuple n'entra pas même un instant en balance ;

Et ce grand contrôleur, dont les sens étaient ivres,
Pour nous tuer, se fit entrepreneur des vivres.

De son côté, la femme de poids soulevait secrètement le peuple contre le contrôleur et contre l'administration municipale ; appuyant par-dessous main, tous ceux qui seraient disposés à se mettre à la tête de la révolte, et se réservant, *in petto*, de plus grandes ressources, si les moyens ordinaires ne réussissaient pas.

CHANT 10 : *Rencontre de Rachel et de Roson*

Le premier jour, les troubles se bornèrent à de légers attroupements. Un seul de ces attroupements, formé près de la rue Plâtrière, parut plus agité et plus nombreux que les autres ; lorsqu'un grand et bel homme, qui semblait en être l'âme et le chef, se sent doucement tiré par le bras, et s'entend dire : Est-ce vous, mon cher Monsieur *Roson* ? Il se retourne : Eh ! oui, c'est moi, ma chère *Rachel*, lui répondit-il ; qui t'a amenée ici ? qu'y fais-tu ? – À demain, Messieurs. Et quittant la troupe, qui se sépare, il gagne la rue Montmartre avec la jeune juive qui l'avait abordé.

Comment, lui dit-il, la chère *Rachel* à Paris ! Et ton bon père *Éléazar*, y est-il aussi ? Depuis quel temps ? Pourquoi avez-vous quitté Madrid ? Je n'oublierai jamais le service que vous m'y avez rendu : comme j'étais heureux chez vous ! Dis-moi donc tout ce qui t'intéresse. Il y a au moins dix ans que je vous ai tous perdus de vue.

Le récit de nos aventures ne sera pas bien long, répondit *Rachel*. On sut, à Madrid, dans la collège dont vous vous étiez fait chasser par vos [35] méchancetés, que nous vous avions donné quelque argent pour vous sauver et faire votre route : cela nous fit observer. Un malheureux événement survenu ensuite

à mon père, nous fit reconnaître pour Juifs. Un ami nous conseilla prudemment de quitter le pays.

Nous nous mêmes aussitôt en route pour Paris, où nous sommes depuis ce moment-là. Mon père y vit paisiblement avec une très petite fortune, toujours occupé de ses études, à son ordinaire ; et moi, qui suis devenue veuve et sans enfants, je reste avec lui pour le soigner et veiller au ménage. Dans nos moments de loisir, il s'occupe quelquefois à m'instruire, et je ne me lasse point de l'entendre, surtout depuis les terribles annonces de la relation du cap Horn.

Nous logeons dans la rue de Cléry, ici près. J'étais venue dans ce quartier ci chercher des provisions ; j'ai vu du monde assemblé, je me suis approchée, je vous ai reconnu, je vous ai parlé : voilà en peu de mots toute notre histoire. Mais vous, qu'êtes-vous devenu après nous avoir eu quittés ? que faites-vous maintenant ? Êtes-vous tranquille ? Êtes-vous heureux ? Ce pauvre monsieur *Roson* ! Mon père vous aime toujours ; il me parle avec plaisir du temps où vous veniez jouer à la maison ; mais il me dit souvent que vous aviez une mauvaise tête. [36]

CHANT 11 : *Histoire de Roson*

Mauvaise tête ! reprit *Roson* ; il verra que non. Dis-lui que je touche à une grande fortune, à une grande place ; qu'on n'arrive pas là avec une mauvaise tête : et tu verras que la relation du cap Horn ne me sera pas aussi funeste que tu voudrais me le faire craindre.

En sortant d'Espagne, il y a dix ans, (grâce à vos secours) je me réfugiai en Portugal, où je servis quatre ans dans la cavalerie. J'avais un assez bon capitaine ; mais je pris dispute avec lui, et je le tuai. Je me sauvai dans un couvent de Hiéronymites, à Lisbonne, où je fus frère convers pendant quelques semaines. Il fallut encore déloger, parce que je fus obligé d'assommer le sommelier, qui refusait de me donner à boire quand j'avais soif.

Heureusement j'apprends qu'un vaisseau hollandais venait de mouiller dans le port, et repartait le lendemain pour Batavia. Je me présente comme matelot ; on me reçoit, nous partons. Au bout de quatre mois de route, une tempête nous jette sur [37] le golfe Persique. Il fallut rester là un siècle pour radouber le bateau. La maladie de revenir en Europe me prit : je me joins à une caravane qui partait pour Damas ; mais de peur qu'on ne courût après moi, je prends la précaution, avant de quitter le vaisseau, de préparer une mèche, qui le fit sauter une demi-heure après.

Nouvelle aventure. Des voleurs arabes pillent tous les effets de la caravane, tuent une partie de notre monde, enchaînent l'autre, et en font plusieurs parts qu'ils vont vendre en différents marchés. La bande dont j'étais fut menée jusqu'à Damiette : là, je fus acheté par un seigneur du pays, un grand homme sec, un rêve creux, qu'un riche monsieur était venu chercher de Paris par ordre d'une grande dame, pour l'amener en France. Ils partent en effet peu de jours après mon arrivée ; et comme je parlais français, ils m'emmenèrent avec eux. Dans la route, je sauvai deux fois la vie à mon maître ; l'une en le tirant de l'eau où il était tombé, l'autre en le défendant contre dix voleurs.

Pour ma récompense, en arrivant à Paris, j'eus ma liberté et quelque argent, mais cela ne suffisant pas pour me faire un sort, je m'amusais à dévaliser le soir les passants ; lorsque le mois dernier, on me vient faire les propositions les plus brillantes, si je veux me mettre à la tête d'un parti. Ce mot m'enflamme ; j'accepte. Tu viens de me voir au milieu des miens ; tous les arrangements sont pris ; demain tu entendras parler de moi. Adieu, *Rachel*, ne restons pas plus longtemps ensemble, on m'observe, on [38] nous écoute, il est tard. Dis à ton père que j'irai le voir aussitôt que je serai libre ; mais qu'il soit tranquille. Adieu. Et il passe par l'allée du Saumon, laissant *Rachel* toute étourdie de ce qu'elle venait d'entendre, et n'ayant rien de plus pressé que de l'aller raconter à *Éléazar*. [39]

CHANT 12 :
Rencontre du volontaire Ourdeck

Le malheureux ! disait-elle en s'en allant, mon père avait raison de dire qu'il finirait mal. Pauvre *Roson* ! La voilà donc qui va s'accomplir, cette terrible relation du cap Horn ! Voilà donc les œuvres de ces terribles relation du cap Horn ! Voilà donc les œuvres de ces terribles crocodiles qui se préparent !

Comme elle disait ces dernières paroles, deux hommes causant ensemble, en marchant précipitamment, passent à côté d'elle ; l'un d'eux nommé *Ourdeck*, frappé de son air attendri et de la bonté de sa physionomie, la fixe un instant et lui dit : Madame, il n'y a point de crocodiles ni de relation du cap Horn qui soient à craindre pour un pays où il y a des âmes aussi bonnes que paraît être la vôtre.

Elle le remercie de sa politesse ; et sans faire plus attention à lui, elle gagne promptement sa maison. Pour lui, il continue son chemin en tournant de temps en temps la tête, et regardant *Rachel* avec beaucoup d'intérêt. [40]

« Cette femme a l'air d'une personne bien honnête, dit-il à son compagnon. Puis, faisant une pause : C'est une chose singulière que ces idées de causes merveilleuses et secrètes qui remplissent la tête de tant de gens ! Je n'ai vu que cela dans tous les pays que j'ai parcourus ; à la Chine, au Tibet, en Tartarie, et dans toute l'Asie, lorsque j'y ai voyagé comme secrétaire

d'ambassade d'une puissance du Nord ; et on peut être bien sûr que les voyageurs Marco Polo et Jean Mandeville n'ont pas inventé tous les contes de géants, d'enchanteurs et de monstres dont ils ont rempli les relations de leurs voyages.

« Les pays septentrionaux de l'Europe sont inondés de semblables opinions : il n'y a pas de superstitions où tous ces différents peuples ne soient plongés ; et, malheureusement, il n'y a pas de crimes qui ne s'y commettent au nom de ces superstitions. J'espérais, après avoir quitté les affaires qu'en me fixant en France, et surtout parmi les parisiens qui ont la réputation d'être si éclairés, je n'y verrais point régner de semblables crédulités ; et je ne croyais pas que la relation du cap Horn et tous ces bruits de crocodile, pussent y renverser tant de têtes.

« Au reste, il en sera ici comme dans toutes les autres régions de la terre que j'ai observées. Toujours des prédictions, et jamais d'autres accomplissements que les désordres et les brigandages des méchants.

Pour moi, je suis persuadé qu'il n'y a pas d'autre [41] manière de dissiper tous ces prestiges, que d'opposer beaucoup de fermeté et de courage à toutes les entreprises des malfaiteurs ; et c'est à quoi je suis bien déterminé, non seulement par mes disciples philosophiques, mais aussi comme citoyen, puisque je suis naturalisé Français ; je suis encore d'un âge et d'une force suffisante pour pouvoir rendre des services à ma nouvelle patrie dans cette occasion périlleuse ; je me sens plein d'espérance que la bonne cause l'empor-

tera ; il me semble que tous les dangers fuient devant l'homme qui a le cœur bien placé, et qui ne recherche que la justice. » Et en même temps, il s'enfonce avec son compagnon dans un groupe, pour y prendre des informations plus détaillées sur tout ce qui se passe.

Il entend dire que différents attroupements commencent à se former dans les divers quartiers de Paris, et répandaient une alarme universelle ; que tous les habitants, sans en excepter les plus doctes, croyaient toucher à la fin du monde, et que, malgré les doctrines savantes qui enseignent que rien ne périt et que de nouveaux mondes se doivent former sans cesse des débris et de la décomposition des autres mondes, comme les corps selon les mêmes doctrines se forment continuellement des débris et de la décomposition des autres corps, cependant les habiles personnages qui professaient ces consolants principes, n'en étaient probablement pas suffisamment persuadés eux-mêmes pour se reposer entièrement sur [42] la recomposition d'un autre monde ; et ils aimaient mieux jouer à coup sûr, et n'être point forcés de se désister de celui-ci. Aussi l'inquiétude s'empare à la fois de tous les esprits.

L'éprouvante agitant ses funèbres flambeaux,
Ne montre dans Paris qu'un amas de tombeaux ;
L'ignorant et le docte, et le pauvre et le riche,
Y deviennent bientôt minces comme une affiche.
Effrayés, frissonnants aux menaces du sort,
Il ne leur reste plus d'autre espoir que la mort. [43]

CHANT 13 :
Vigilance du lieutenant de police.
Rencontre d'Ouderck et de Madame Jof

La surveillance tutélaire du lieutenant de police ne fait sur leurs esprits qu'une médiocre impression : ils voient presque sans y faire attention *Sédir*, cet honnête et fidèle magistrat chargé de la sûreté de Paris, donner ses ordres à toutes les troupes dont il peut disposer. Ils oublient que sa vigilance a souvent prévenu ou dissipé des émeutes ; que, quoiqu'il soit fait, par la douceur de son caractère et la candeur de son âme, pour être dans un autre emploi que celui qu'il occupait, et pour frayer avec d'autres hommes que des espions, il avait conservé cette place par attachement pour le bien de la capitale, et qu'il le remplissait avec une dignité et une justice qui le faisait honorer de tout le monde.

Au milieu de cet abatement universel, *Ourdeck* ne laisse point affaiblir son courage. Il ranime par ses discours celui de plusieurs de ses concitoyens ; il cherche à les dissuader de tous ces bruits extraordinaires et superstitieux qui semblent renverser toutes les têtes ; il les engage à tenir bon contre la malveillance, à s'unir comme volontaires à la force [44] armée, qui veille à la sûreté de la ville, et à payer généreusement de leur personne pour le salut de la patrie ; les assurant que c'est le plus sûr moyen de

conjuré les enchantements et les enchanteurs ; que surtout c'est à leur naissance, qu'il faut arrêter et dissiper toutes les fermentations, et qu'il faut couper le mal dans sa racine, si on ne veut pas qu'il fasse de plus grands progrès.

Sur-le-champ, il se porte avec ceux dont il a relevé le courage, vers les endroits où il présume qu'est le danger ; et il faut convenir qu'il y fit des prodiges de valeur. Mais, hélas ! ces prédictions inquiétantes qui s'étaient répandues, n'étaient malheureusement que trop vraies, et commençaient déjà à avoir leur effet. Malgré la fermeté qu'il montra partout, une puissance cachée sembla repousser tous ses coups : il n'ouvrit point encore pour cela son esprit à la véritable cause de ses défaites ; mais cependant il commençait à ne savoir que croire du pouvoir incompréhensible qui protégeait toutes ces hordes de brigands ; car il ne doutait pas qu'à la manière dont il s'était comporté, lui et les siens, il n'eût dû avoir tout l'avantage.

Comme il s'en retournait, profondément occupé de ces pensées, une femme toute en pleurs vint à sa rencontre, et lui dit : « Vous m'affligez beaucoup, Monsieur, et vous êtes une des causes de mes larmes. — Qui ? moi, Madame : comment cela se pourrait-il ? Je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir. — Je sais bien, lui dit-elle, que vous ne me connaissez point ; et c'est là ce qui me cause tant de [45] peine ; je me nomme madame *Jof*, et je suis l'épouse d'un joaillier des plus habiles. Je m'intéresse vivement à vous ; car je vous

connais depuis que vous êtes au monde, et je viens vous donner quelques avis, en témoignage de l'attachement que je vous porte. Vous avez parcouru beaucoup de pays, vous avez beaucoup de connaissances ; vous savez beaucoup de langues ; vous avez des vertus, et vous aimez la justice ; mais vous vous reposez trop sur la force de votre bras, et sur la bonté de votre cœur : telle est la cause du peu de succès que vous venez d'avoir. Pourquoi auriez-vous besoin de diriger vos armes guerrières avec intelligence et sagesse, si vos ennemis n'avaient aussi une sagesse à eux pour se diriger contre vous ? Mais si vous ne centralisez vos vertus humaines, comment pouvez-vous obtenir l'avantage sur les factieux qui ont peut-être *centralisé* les leurs dans le sens opposé à la vérité ? Élevez-vous donc jusqu'au principe de toutes les vertus, puisque vous avez à combattre le principe de tous les vices. Plus vous connaîtrez les puissants secours de ce principe de toutes les sagesse, plus vous verrez qu'il ne serait pas aussi prompt à développer son activité vive, s'il n'avait à réduire le principe de toutes les activités mortes. Les bras de chair ne connaissent ni ce qui est bien, ni ce qui est mal ; ils ne se remueraient pas eux-mêmes, ni pour la bonne cause ni pour la mauvaise, s'il n'y avait pas des puissances cachées, mais contraires, qui alternativement les fissent mouvoir. Oui, dans ce qui se passe sous vos yeux [46] à Paris, en ce moment, tout vous prouve qu'il y a des ressorts particuliers qui vous sont encore inconnus. Vous ne

pouvez peut-être pas comprendre à présent le sens de mes paroles ; vous les comprendrez un jour ; mais, quoique vous ayez beaucoup voyagé, vous ne les comprendrez cependant qu'après avoir fait un nouveau voyage, auquel vous ne vous attendez pas. » [47]

CHANT 14 :
Histoire de Madame Jof

En disant ces derniers mots, cette soi-disant femme, qui s'était nommée *Madame Jof*, se dissipa dans l'air comme une vapeur ; et disparaissant d'une manière si subite et si extraordinaire de devant les yeux du volontaire *Ourdeck*, elle le laissa dans un étonnement dont le lecteur se fera aisément l'idée. Mais comme il ne se ferait pas aussi aisément celle de ce que c'était que cette *Madame Jof*, il est nécessaire que ma plume lui transmette ce qu'une tradition peu répandue en a conservé.

Cette femme naquit en l'année 1743, au fort de l'hiver, dans la capitale de la Norvège, au soixantième degré de latitude. Elle fut le fruit d'un enfantement extrêmement douloureux, et sa naissance fut signalée par des événements extraordinaires. Car pendant huit jours, à compter de celui où elle était venue au monde, le soleil resta aussi longtemps chaque jour sur l'horizon qu'il y reste au temps du solstice d'été.

Toutes les glaces se fondirent ; les fleuves devinrent fluides ; les prairies se couvrirent de verdure, les jardins de fleurs, les arbres, de fruits. Mais ce qu'il [48] y eut de remarquable, c'est que les chardons, les ronces et les plantes venimeuses ou malsaines ne poussèrent point.

On dit même que le fameux gouffre du Malstrom fut fermé, et que les vaisseaux purent s'en approcher et y naviguer en sûreté. On ajoute que les mauvais magiciens, dont le Nord fourmille, furent troublés dans leurs opérations au point qu'ils furent obligés de les abandonner ; et que les simples malfaiteurs ordinaires furent tourmentés dans leur conscience, au point qu'à vingt lieues à la ronde on n'entendit plus parler d'aucun crime.

Un historien profond dans toutes sortes de connaissances, membre de l'académie de Pétersbourg, et ami du père de l'enfant chez qui il était venu faire un petit séjour, se trouva saisi subitement comme d'un esprit prophétique. Il s'approcha du berceau de cet enfant, et après avoir regardé attentivement cette petite fille, il annonça qu'elle serait grande en lumières et en vertus, mais que le monde ne la connaîtrait point ; que cependant elle serait à la tête d'une société qui s'étendrait dans toutes les parties de la terre, et qui porterait le nom de société des Indépendants, sans avoir nulle espèce de ressemblance avec aucune des sociétés connues.

Il fixa de nouveau cette petite fille, et fit avec atten-

drissement, à son sujet, un second pronostic, qui ne fut connu de personne alors, et qui ne le sera sans doute aujourd'hui que d'un très petit nombre : c'est qu'elle apprendrait aux hommes à ne mourir qu'à 1 473 ans. Peu de temps après, il prit [49] congé de son ami, et s'en retourna dans sa patrie, où on ne fut pas peu surpris, en lui entendant raconter les merveilles dont il venait d'être le témoin.

La jeune Norvégienne annonça dès sont plus bas âge la destinée singulière qui lui avait été prédite. Elle marcha seule et sans lisières, longtemps avant le temps où les enfants ordinaires peuvent se tenir debout sur leurs pieds ; on la voyait aussi se retirer souvent à l'écart, comme si la frivolité du monde lui eût déjà été à charge. Dès les premiers rayons de réflexion qui se manifestèrent dans sa pensée, elle disait des choses tellement au-dessus de son âge, que tous ceux qui l'entendaient parler en étaient de la dernière surprise.

Si, devant elle, il se présentait quelques gens instruits, et qu'ils traitassent de quelques objets relatifs aux sciences et aux plus profondes connaissances, elle montrait non seulement qu'elle comprenait tout ce qu'ils avaient dit mais même elle leur faisait entendre que, s'ils voulaient, ils pourraient en savoir et en dire beaucoup davantage. « Car, leur observait-elle quelquefois, c'est dans l'ordre des sciences où doit régner spécialement le pouvoir rétroactif ; et si vous rétrograderiez sur vous-mêmes, vous verriez quelles merveilles

vous découvririez, et quelles lumières vous pourriez procurer à vos auditeurs. Un flûteur pourrait-il charmer nos oreilles par les sons de son instrument, s'il ne prenait pas auparavant, et sans cesse, la précaution d'aspirer l'air ? »

Parvenue à l'âge de sept ans, elle disparut de la maison paternelle vers le moment où le soleil se [50] lève, et depuis lors, on n'a jamais su positivement ni la route qu'elle avait prise, ni les lieux qu'elle avait habités. On a appris seulement par des traditions, qu'elle avait pris souvent différents noms et différentes qualités ; qu'elle avait la faculté très extraordinaire de se faire connaître à la fois dans des pays très différents, ainsi qu'à des personnes fort éloignées les unes des autres, n'ayant entre elles aucune relation ; enfin que c'est à cause de ce pouvoir qu'elle avait d'habiter partout, qu'il était impossible de savoir où elle habitait, et qu'elle était regardée comme une véritable cosmopolite, dans le sens rigoureux de ce nom qu'on a bien mal entendu, quand on l'a présenté de manière à n'offrir que l'idée d'un être errant.

Comme elle habitait partout, elle avait aussi partout sa société des Indépendants, qui, dans le vrai, aurait dû plutôt s'appeler la société des Solitaires, puisque chaque homme a en lui-même cette société. Madame *Jof*, vu les circonstances malheureuses qui menaçaient Paris, y rassemblait de temps en temps sa société, pour l'instruire des véritables causes des grands événements qui se préparaient, et pour l'enga-

ger à mettre à profit tous les utiles moyens dont les membres de cette société étaient dépositaires.

Comme cette société différait entièrement de toutes les sociétés connues, et même n'était pas une société, il ne faut pas prendre le mot *rassembler*, dans le sens où on l'entend communément. Ainsi, quoique je présente ici Madame *Jof* comme rassemblant [51] les différents membres de la société des Indépendants, il n'est pas moins vrai qu'ils ne se rassemblaient point ; que cette prétendue assemblée se tenait par chacun des membres isolément, quelque part où il se trouvât, et sans être assujetti à aucun local, à aucune cérémonie, ni limité à aucune enceinte ; que chacun de ces mêmes membres avait le privilège de voir à la fois tous les autres membres, en quelque lieu qu'ils fussent, et d'être également aperçu par chacun d'eux ; qu'enfin ils avaient, à plus forte raison, le privilège de se trouver tous en présence de Madame *Jof*, comme Madame *Jof* avait le privilège d'être présente pour eux tous à la fois, quand elle le voulait quelles que fussent les distances et la variété des lieux qu'ils habitaient.

C'est par une suite de ces privilèges que les différents membres de cette société des Indépendants, communiquant les uns avec les autres dans cet état de trouble où la capitale était plongée, Madame *Jof* se trouvait souvent avec eux ; et voici le précis de ce qu'elle leur dit, dans ces diverses assemblées, qui, comme nous l'avons annoncé, n'étaient pas des assemblées. [52]

CHANT 15 :
Discours de Madame Jof
à la société des Indépendants

« Je ne doute point, mes chers confrères, que vous ne soyez bien loin des opinions vulgaires, dont les unes ne donnent aux bruits extraordinaires qui se répandent, qu'une cause factice, et ne les regardent que comme le fruit du mensonge, et dont les autres inspirent une frayeur universelle. Vous avez adopté et acquiescé librement aux impressions saines et instructives par lesquelles la vérité ne cesse de réagir sur tous les hommes. C'est ainsi que vous êtes devenus ses amis ; et comme tels, vous ne pouvez plus tomber dans des erreurs aussi grossières. Vous n'ignorez donc pas que ces bruits ont une cause qui n'est que trop réelle, et que je ne m'arrêterai point à vous exposer, parce qu'elle vous est trop bien connue ; mais je veux fixer vos regards sur les véritables raisons qui ont fait que cette cause même a le droit aujourd'hui de se mettre en mouvement.

« Paris n'est privé des subsistances que l'on appelle de première nécessité, et n'est puni par la disette et la faim, que parce qu'il n'a pas assez écouté la voix de la faim de subsistances d'un autre ordre, et qui sont [53] encore bien plus nécessaires d'un autre ordre, et qui sont encore bien plus nécessaires. Je n'ai cessé de le vouloir nourrir du pain de ma doctrine, qui est aussi

indispensable à l'homme pour la santé de son esprit, que les fruits de la terre le sont pour la santé de son corps.

« Mais un torrent de prodiges a inondé l'intelligence humaine en général, et celle des parisiens en particulier ; parce que leur ville, qui renferme des savants et des docteurs de tout genre, en possède bien peu qui tournent leurs pensées vers la recherche des véritables connaissances, et encore moins qui marchent vers ces véritables connaissances avec un véritable esprit.

« La plupart d'entre eux ne s'attachent qu'à disséquer l'écorce de la nature, à en mesurer, peser et nombrer toutes les molécules, et tentent, en insensés, la conquête fixe et complète de tout ce qui entre dans la composition de l'univers ; comme si cela leur était possible, à la manière dont ils s'y prennent !

« Ces savants, si célèbres et si bruyants, ne savent seulement pas que l'univers, ou le temps, est l'image réduite de l'indivisible et universelle éternité ; qu'ils peuvent bien la contempler et l'admirer par le spectacle de ses propriétés et de ses merveilles, qui doivent journellement se succéder, pour que ce monde soit une représentation de son principe ; mais qu'ils ne s'empareront jamais du secret de son existence, puisque le secret, ou la clef de l'existence d'un être, ne peut se montrer qu'à la cessation de l'existence de ce même être ; qu'ainsi ce ne serait que la mort de l'univers, qui pourrait leur [54] offrir, par un grand

acte, le développement de sa base, et le lien qui suspend le monde partiel à l'universelle éternité ; que par conséquent ils ne pourraient le connaître que quand il ne serait plus.

« Ils ne savent pas que la raison pour laquelle ils croient que l'univers ne passera point, c'est peut-être parce qu'ils se tiennent à un degré où il est toujours passé, ou comme dans un continuel dépérissement, par l'isolement et la désunion des qualités qui le composent. C'est ainsi qu'en effet les cadavres d'un cimetière n'ont point l'idée de leur mort, et qu'ils seraient fondés à dire qu'ils ne passeront point, puisqu'ils sont passés, et sous la loi de la destruction, par la dissolution de leurs éléments. Ce n'est point en se tenant au-dessous d'une région, qu'on peut juger des lois qui la dirigent, et du sort qui l'attend ; c'est en se plaçant au-dessus d'elle. Ce ne sont que les corps vivants qui peuvent juger les corps morts ; et sûrement les jugements seront différents, en se plaçant dans ces deux classes.

« D'après cela, ils ne savent pas combien sont plus insensés encore ceux qui veulent s'emparer du secret de l'existence du principe universel lui-même, puisque le secret d'un être ne pouvant se dévoiler qu'à la cessation de l'existence de ce même être, le secret du principe suprême ne pourrait être connu qu'au moment où ce principe finirait ; et que si ce principe pouvait finir, il ne serait plus le principe suprême :

ce qu'on doit dire de tout principe qu'on voudrait lui substituer.

« Car les athées eux-mêmes, qui soutiennent la [55] non existence de ce principe suprême, abusent du nom d'athée dont ils osent se vanter. Un athée est, à la vérité, un être pour lequel il n'y a point de Dieu, ou, si l'on veut, qui est sans Dieu. On ne leur conteste pas qu'ils ne se soient assez séparés de lui, pour qu'en effet ils soient sans lui, et que Dieu soit comme nul et comme n'existant point pour eux. Mais de ce qu'ils sont sans Dieu, cela ne prouve nullement qu'il n'y en ait point ; comme un aveugle, qui est sans le soleil, ne prouve point du tout qu'il n'y a pas de soleil pour les autres hommes.

« Il en est d'autres qui, amenés à des connaissances profondes par des voies indirectes, ne savent ni où ces connaissances doivent les conduire, ni à quel prix elles doivent être achetées ; et après y être entrés imprudemment, ils y alimentent leur orgueil, ou des cupidités plus criminelles encore, et qui ne peuvent manquer de leur devenir infiniment funestes.

« La principale de ces cupidités est celle qui les porte à vouloir percer dans l'avenir, par d'autres voies que celles que la vérité elle-même ouvre à l'homme, quand il a soin de ne pas lui opposer de barrière, par ses volontés déréglées. Entraînés par cette curiosité coupable, ils veulent anticiper sur l'acte divin, qu'ils devraient attendre, et qui se plaît à se créer lui-même.

« Ils ignorent que si, à la vérité, il n'y a que les plus

vastes lumières qui puissent balancer pour l'homme le poids des ténèbres incalculables dont il est habituellement environné, ces mêmes lumières ne peuvent [56] jamais frapper ses yeux, qu'autant qu'il a recouvert une sorte d'homogénéité naturelle avec elles ; et que, comme toute son atmosphère est infestée de l'insalubrité de l'air même qu'il respire pendant toute la durée de sa vie, il ne peut remonter à ce sublime degré, qu'autant qu'il se préserve de son mieux des approches de toutes ces substances vénéneuses et corrosives qui empoisonnent ses propres essences et obstruent toutes ses facultés.

« Vous le savez, mes chers frères, c'est le défaut de ces salutaires précautions, qui a introduit dans l'univers mille erreurs pour une vérité, des déluges de crimes pour quelques actes de vertu, et des torrents de superstitions pour quelques étincelles véritablement lumineuses. Car la sagesse avait dit depuis longtemps à ces imprudents qu'elle *mettrait en élection leurs illusions*, pour apprendre aux hommes que la plus grande punition qu'ils puissent éprouver, est que leurs faux desseins soient amenés à leur accomplissement.

« C'est aussi pour cela que tant d'écrivains, amis de la vérité, ne l'ont présentée qu'en tremblant, et en la cachant sous des emblèmes et des allégories ; tant ils craignaient de la profaner et de l'exposer à la prostitution des méchants ! C'est pourquoi enfin, si l'on s'arrête aux cadres quelquefois singuliers de leurs écrits, et si l'on ne scrute pas jusqu'à la racine même

de tout ce qu'ils exposent, et qui n'est autre chose que le malheureux état de l'homme dégradé, on ne peut pas les juger avec justesse ; car ils [57] gémissent grandement d'être ainsi obligés de se contraindre et de se taire.

« Une troisième classe, peut-être plus à plaindre que les deux précédentes, est celle des hommes proposés au maintien et à la conservation de ces mêmes étincelles lumineuses et pures, et chargés par état d'en favoriser le développement, qui, au lieu de remplir fructueusement leur emploi, les ont laissés s'éteindre, et ont fait que les nations n'aperçoivent plus les moindres vestiges de ces clartés qui doivent leur servir de fanal.

« Je ne puis que penser à cette classe d'hommes, sans que mes entrailles ne soient percées de douleur, tant les suites de leur négligence me paraissent effrayantes, soit pour eux, soit pour les peuples qui attendaient d'eux leur soutien et la guérison de leurs maux.

« Vous n'ignorez pas que les temps sont venus où la vérité veut reprendre ses droits sur la terre. Oui, elle va bientôt démasquer cette philosophie mensongère avec laquelle les faux sages et les faux savants ont depuis si longtemps abusé les hommes ; elle va bientôt renverser tous ces autels d'iniquité où l'homme est conduit par la vaine curiosité de vouloir percer dans l'avenir, sans avoir la seule clef qui peut lui en ouvrir l'entrée ; enfin, il va bientôt s'élever des tem-

pêtes dans les véritables domaines de l'homme, qui sont sa pensée et son entendement, tempêtes dont les désordres et les privations qu'il éprouve aujourd'hui dans ses subsistances matérielles, ne sont que des images indicatives, et des signes donnés à son intelligence et à sa réflexion, afin qu'après avoir [58] purgé l'atmosphère des vapeurs épaisses et malfaisantes qui l'obscurcissent, la vérité puisse s'y montrer dans sa splendeur.

« Voilà les raisons pour lesquelles elle a permis qu'une cause cachée reçut le pouvoir d'agir dans ces grands événements ; voilà pourquoi cette cause cachée a déjà commencé à prendre dans le peuple tant de rumeurs et d'alarmes ; car la vérité ne manque jamais d'annoncer aux nations les catastrophes importantes qui les regardent, afin qu'elles aient le temps d'en arrêter l'effet, par leur prudence, et leur retour dans des voies régulières ; voilà pourquoi aussi cette cause cachée que la vérité emploie, a préparé son œuvre depuis longtemps, ainsi que la relation du cap Horn nous le confirme aujourd'hui ; et je dois convenir que depuis que j'ai quitté ma mission paternelle pour accomplir l'œuvre qui m'a appelée sur la terre, je n'ai point connu d'époque qui fût plus importante que celle-ci.

« Aussi vous tous, mes frères, qui êtes instruits de ces profonds secrets, vous n'avez plus qu'à redoubler de zèle et d'efforts pour venir au secours des hommes de bien, qui auront des emplois visibles à remplir dans

ces grands événements dont Paris doit être le théâtre. Car vous savez que d'autres hommes sont chargés de l'œuvre ostensible, afin que les plans de la sagesse ne soient pas perdus pour le vulgaire, et pour ceux qui ont besoin d'être frappés par les sens.

« Vous savez même d'avance quelles seront les suites de tout ce qui se prépare, puisque, par le secours de la vraie lumière qui est en vous, vous connaissez [59] tout ce qui doit arriver depuis 1743 jusqu'en 1473, qui est l'époque de la réhabilitation de l'homme dans ses privilèges, comme c'est celle de sa naissance. Vous voyez, dis-je, les ressorts bons ou mauvais qui se meuvent déjà, et se mouvront encore plus dans le temps nécessaire. Vous les voyez à découvert, parce que ce sont là les privilèges des êtres de votre classe. Ceux qui sont d'une classe inférieure ne voient ces mêmes choses qu'en images ; mais c'est toujours votre propre coup d'œil qui est le mobile de ce qu'ils perçoivent en images, soit éveillés soit dans leur sommeil ; car c'est l'œil des fidèles amis de la vérité qui forme et engendre les songes réguliers des autres hommes. »

Tel est le précis de l'histoire de *Madame Jof*, de ce qui se passait dans la société des Indépendants, et de

la doctrine profonde à laquelle s'appliquaient ses différents membres. [60]

CHANT 16 :

Pouvoirs de la société des Indépendants.

Histoire d'un professeur de rhétorique

Mais d'après cette étonnante loi, c'est le coup d'œil des amis de la vérité qui forme et engendre les songes réguliers des autres hommes, cette société des Indépendants ne s'assemblait point, ou pour mieux dire ne mettait pas en actes ses puissantes facultés, que d'autres hommes ne s'en aperçurent et n'en ressentirent les effets, soit par des songes, soit de toute autre manière. Aussi cette soi-disant assemblée dont je viens de présenter une esquisse, ne se fut pas plus tôt mise en activité, que plusieurs personnes reçurent des effets de sa puissance et en manifestèrent des résultats divers, dans les récits qu'elles en firent à leurs amis et à leurs connaissances.

Un professeur de rhétorique, entre autres, raconta que, dans une région élevée au-dessus de la terre, il avait vu en songe une assemblée de plusieurs personnages, qui lui avaient paru fort respectables par leur âge et la dignité de leur maintien. « Je voyais, dit-il, sortir de leurs yeux et de leur bouche des filaments lumineux qui s'étendaient jusque sur toutes les par-

ties de nos globe, et qui formaient, dans [61] la pensée des autres hommes, comme autant de tableaux mouvants, agissants, parlants, par le moyen desquels ils se trouvaient en état de pressentir, de voir et de connaître ce qu'ils ne pressentent, ne voient ni ne connaissent point dans leur situation ordinaire.

« Les tableaux que ces rayons lumineux ont formés dans ma pensée, m'ont présenté de si funestes présages pour la ville de Paris, que j'en suis encore tout hors de moi, et que je n'y puis penser sans frémir ; et même ces présages me paraissent déjà se réaliser, par l'état de disette et de trouble où nous nous trouvons.

« Parmi ces présages, il ne est un qui, sans m'épouvanter autant, m'a causé cependant beaucoup de surprise, en ce que je n'aperçois rien autour de moi qui puisse m'aider à en trouver le sens et l'explication.

« Un filament lumineux, sorti de la bouche d'un de ces personnages, a formé dans ma pensée une image sinistre pour les bibliothèques ; il m'a semblé y voir une plaie grave dont elles sont menacées, et qui ne sera pas glorieuse pour les savants. Cependant le rayon lumineux ne s'est pas éteint, et même il a paru s'accroître en clarté. Les sciences doivent-elles retomber dans la barbarie, ou bien reprendre un caractère plus brillant ? C'est ce que mon songe ne m'a point appris ; et tout ce que je puis dire, c'est que rien n'est singulier comme les espèces de songes qui me travaillent depuis quelque temps. » [62]

CHANT 17 : *Histoire d'un colonel de dragons*

Il y eut aussi un colonel de dragons qui vint, tout essoufflé, raconter ainsi à sa famille toutes les terreurs dont il ne pouvait se défendre, en comptant les maux qui lui semblaient devoir fondre incessamment sur Paris.

« J'étais tout à l'heure occupé, dit-il, avec un architecte, à voir travailler à une maison que fait construire un de mes amis. Cet ami a fréquenté toute sa vie des magiciens, auxquels il n'a cessé de croire, quelque chose que j'aie faite pour l'en dissuader. Tout à coup, un bruit sourd s'est fait entendre dans l'une des caves ; à plusieurs roulements, semblables à ceux d'un tambour, il s'est fait une explosion terrible qui, en fendant la voûte, l'a fait s'écrouler jusqu'au fond de la cave. Du milieu de ce fracas s'est levée une tête hideuse, ayant à la bouche un porte-voix, qui se soutenait tout seul en l'air, et qui était recourbé en tant de manières, que je n'en ai jamais vu de semblable.

« Cette tête s'est tournée successivement vers les quatre points de l'horizon ; et à chacune de ces [63] quatre régions, elle a prononcé, par le moyen de son porte-voix, ces tristes paroles avec un son que l'oreille avait peine à supporter : « Notre règne est près de passer ; mais loin d'attendre que ce moment soit venu, nous pouvons nous venger d'avance et ver-

ser dans Paris tous les maux du corps et de l'esprit, en y répandant la disette et l'ignorance : ce n'est point assez que nous portions le désordre dans les subsistances ; il faut aussi le porter dans la tête du peuple, et surtout dans la tête des savants docteurs, qui sont regardés comme les lumières du monde ; et c'est ce qui nous sera le moins difficile, parce qu'ils nous ont eux-mêmes parfaitement préparé les voies. »

« À mesure que cette tête hideuse prononçait ces paroles menaçantes vers chaque région, elle lançait de sa bouche, par son porte-voix, une traînée de vapeurs épaisses qui se portait au loin dans l'air, et qui a tellement rempli les quatre parties de l'atmosphère, que, sans un rayon de soleil qui a pu filtrer au travers, et qui a tout dissipé, les ténèbres allaient m'aveugler ; je suis venu vous faire part de ma surprise. Peut-être serez-vous tentés de vous moquer de moi ; mais vous savez cependant que je ne suis pas d'un état ni d'un caractère à être d'une crédulité sans bornes. »

On lui répondit que l'on était bien loin de le tourner en ridicule, que l'on partageait au contraire sa surprise, et qu'il était impossible de ne pas croire qu'il se préparait des événements bien extraordinaires et bien fâcheux, puisqu'une partie de ces [64] menaces était déjà accomplie. Et en effet, il courut des bruits que dans Paris, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, tout le monde avait perdu la tête ; il y en eut même qui prétendirent avoir vu quelques-unes de ces vapeurs épaisses, soufflées par la tête hideuse, entrer

dans celle de plusieurs docteurs, dans celle de la plus grande partie du peuple, et surtout dans la tête des régisseurs des subsistances ; ce qui expliquait pourquoi elles étaient si rares et de si mauvaise qualité. [65]

CHANT 18 :
Espérances de quelques habitants.
Histoire d'un académicien

Il est vrai que parmi ces funestes relations, il s'en trouvait aussi de moins désastreuses. On vit quelques bonnes gens s'entretenir ensemble, et se raconter les choses consolantes qui avaient été présentées à leur pensée, par l'organe de ces mêmes Indépendants, qui leur étaient inconnus.

Les uns disaient avoir vu des conquérants triompher avec gloire de tous les ennemis de la chose publique, et des étendards brillants flotter dans les airs, annonçant tous les signes de la victoire. Les autres disaient avoir vu un soleil radieux se détacher du firmament et venir se fixer sur Paris, et y répandre une lumière universelle.

Quelques autres disaient avoir vu un grand crocodile, tué par un petit animal dont ils ne savaient pas le nom, et aussitôt l'abondance renaître dans Paris, au point de faire disparaître jusqu'aux moindres

traces de la disette ; et tous s'accordaient à dire qu'ils avaient vu tous les parisiens verser des larmes de joie de se trouver ainsi délivrés de leurs maux, et rendre de solennelles actions de grâce [66] à la main suprême et toute-puissante qui, dans sa commisération, avait bien voulu mettre un terme à leur misère, et les combler de ses bienfaits. Il y eut même un savant très distingué par ses connaissances en mathématiques et ne physique, mais très incrédule, qui, au moment où il s'en doutait le moins, se trouva comme transporté dans cette étonnante assemblée des Indépendants ; et là, sans subir aucune épreuve, sans être assujetti à aucune cérémonie ni à aucune formule, il fut à même, pour un instant, de considérer le tableau des désastres qui menaçaient Paris et celui des événements consolateurs qui devaient suivre ces désastres.

Il put y contempler les profondeurs des voies cachées aux hommes de ce monde, le nouvel ordre dans lequel les sciences et la nature allaient rentrer, et les bases réelles de la véritable physique, qui lui démontrait l'insuffisance et la puérilité de ces fameux systèmes académiques dont il s'était bercé jusqu'alors.

Aussi en fut-il si frappé, que quand l'instant de cette courte jouissance fut passé, il ne se reconnut plus pour le même homme : des torrents de larmes coulaient de ses yeux, des repentirs brûlants déchiraient son cœur, des prières ardentes exprimaient tout ce qu'il sentait ; et dans la honte de son aveugle-

ment antérieur, aussi bien que dans les transports de sa conviction actuelle, il aurait voulu faire partager à tout le monde, et surtout à ses confrères, sa nouvelle situation.

Mais sur les premiers essais qu'il en fit, jugeant bien qu'il prêcherait dans le désert, il renferma ses [67] secrets dans son sein, et se contenta d'offrir aux hommes de vérité qui vivent ignorés et dans le silence, le spectacle intéressant d'un savant qui reconnaissait un Dieu et qui le priait.

Néanmoins, toutes ces choses secrètes et merveilleuses qui se communiquaient à quelques particuliers, ces ressorts supérieurs de la société des Indépendants, cette extraordinaire *Madame Jof*, tout cela était perdu pour le vulgaire, qui ne connaît que le besoin des sens, et n'est en prise qu'à ce qui les touche : aussi la puissance ennemie qui bouleversait la ville, avait beau jeu pour accomplir ses desseins destructeurs en effrayant et soulevant le peuple à la vue des maux et des dangers dont il était environné.

Mais, d'un autre côté, le vigilant et généreux *Sédir*, cet homme rare, susceptible de tout ce qui tient à la vertu, étant aussi propre au métier des armes qu'à l'utile magistrature qu'il remplissait, comme tenant cet état de ses ancêtres, ayant même un grand attrait pour les vérités sublimes et religieuses, quoiqu'il n'en eût encore que de légers aperçus, ne négligeait aucun des moyens qui étaient de son ressort pour remédier aux petits échecs que la bonne cause avait déjà

éprouvés ; il fortifiait les postes et se portait partout où il supposait que sa présence pouvait être utile, sans redouter aucun danger ; et il envoyait de tous côtés ses émissaires, pour découvrir et s'assurer des auteurs de la révolte. [68]

CHANT 19:
*Entrevue de l'émissaire Stilet
et d'Éléazar, juif espagnol*

L'un de ces émissaires, nommé *Stilet*, avait aperçu *Rachel* au moment où elle venait de quitter *Roson* : il l'avait vu lever ses mains vers le ciel, avec des gémissements, et il l'avait entendu dire ces derniers mots : *Il finira mal, ce pauvre Roson !* il l'avait suivie à tout événement, et avait remarqué sa demeure.

Lassé d'avoir en vain cherché *Roson*, il se détermine à aller trouver *Rachel* dès le point du jour, et feignant d'être porté pour *Roson* : Je m'adresse à vous, Madame, dit-il en l'abordant, pour savoir où je pourrais trouver monsieur *Roson*. Je suis chargé par un de ses amis de lui donner un avis important, où il ne va pas moins que du salut de ses jours. La justice le cherche ; on le dit chef de parti ; je viens lui offrir le moyen d'échapper et de se mettre en sûreté. On m'a assuré que vous le connaissiez, et que vous vous inté-

ressiez à lui ; si cela est, mettez-moi à même de lui rendre les plus grands services.

Il est vrai, Monsieur, répond *Rachel*, que j'ai connu monsieur *Roson* à Madrid, et que je fais des [69] vœux pour son bonheur. Mais depuis dix ans que ma famille et moi avons quitté l'Espagne, comme juifs, je l'avais perdu de vue ; je l'ai rencontré hier, pour la première fois depuis cette époque ; il m'a dit en gros ses aventures ; il m'a paru fort pressé, et fort occupé d'un grand projet de fortune. Comme je l'ai quitté sans qu'il m'ait donné son adresse, je ne puis vous dire où vous le trouverez ; mais, Monsieur, entrez, mon père sera sûrement bien aise de voir quelqu'un qui s'intéresse au pauvre monsieur *Roson*. Nous l'avons connu tout enfant ; il demeurait dans notre voisinage à Madrid, et il était presque toute la journée chez nous.

Stilet entre, salue *Éléazar* et lui raconte le sujet de sa visite. *Éléazar* l'écoute et ne peut retenir ses larmes, tant il est touché de reconnaissance pour ce bon procédé ! Mais le malheureux, dit-il, se faire chez de parti, aller se mêler avec cette canaille qui met tout Paris en rumeur ! Hélas, combien de fois ai-je dit à sa mère, d'après les proverbes de notre bon roi Salomon : *Élevez bien votre fils, et il vous consolera et deviendra les délices de votre âme. La verge et la correction donnent la sagesse ; mais l'enfant qui est abandonné à sa volonté couvrira sa mère de confusion !*

Elle ne m'a point écouté dit-il à *Stilet*, puisque vous [70] voulez du bien à notre ami, et que vous parais-

sez instruit de tous les troubles qui règnent, instruisez-nous donc aussi de ce qui se passe, afin que nous puissions vous aider dans vos charitables entreprises.

Ce ton d'humanité dans la bouche d'un juif étonna un peu *Stilet*; il ne pouvait démêler le caractère de l'homme à qui il avait affaire. Mais dans le moment où il se disposait à lui répondre, un bruit effroyable se fait entendre dans la rue; chacun crie et se sauve comme il peut. *Éléazar*, *Rachel* et *Stilet* se portent avec précipitation vers la fenêtre. C'est la révolte, dit *Éléazar*, elle va passer devant la maison. Hélas! Monsieur, dit-il à *Stilet*, tous vos soins deviennent inutiles; *Roson* sera sans doute en armes à la tête des rebelles: plus de grâce pour lui.

En effet, à peine eut-il parlé, que la colonne débouche, et fait à l'œil l'effet de ces torrents qui, serrés dans un passage étroit, sortent en bouillons écumants et s'entassent les uns sur les autres. *Roson* paraît à la tête, le sabre à la main, l'air terrible comme le Dieu Mars, ou au moins comme le fils de Péribée, lorsqu'il se battait pour les armes d'Achille.

« Le voilà, dit *Éléazar*: *Roson*, *Roson*! que fais-tu malheureux! » Et il lui tend les bras pour l'engager à renoncer à son entreprise. Mais tous ses efforts sont vains; le bruit empêche *Roson* de rien entendre; sa fougue l'empêche de rien voir; *Éléazar* s'assied, verse des larmes, et de temps en temps tire de sa poche une petite boîte d'or en forme d'œuf. [71]

CHANT 20:

Stilet et Rachel voient défilier la révolte

Rachel, non moins sensible, mais un peu plus curieuse, reste à la fenêtre et dit à *Stilet*: au moins, Monsieur, dites-moi quels sont ces divers attroupements qui se suivent, et qui sont ceux qui les composent. Madame, répondit *Stilet*, je puis vous satisfaire en attendant que la rue soit assez libre pour me sauver. Et en effet, il lui apprend l'état et la profession de ceux qui forment ces différentes hordes, à mesure qu'elles passent devant la maison. Il lui fait remarquer, pionniers, chiffonniers, chaudronniers, paveurs, traiteurs, poètes, maîtres à danser, serruriers, perruquiers, cochers de fiacre, savoyards, et ainsi des autres. Il lui nomme tous les chefs qui se trouvent à la tête de chacun de ces attroupements.

Elle mêle des gémissements aux différentes réflexions que ce spectacle lui inspire. Hélas! qu'eût-ce donc été si le démonstrateur eût pu lui faire connaître les ennemis cachés qui étaient répandus dans les rangs, et qu'il lui eût montré des nuées de petits crocodiles, qui suivaient cette masse, et semblaient lui donner toute son impulsion! Mais il n'avait pas [72] lui-même les yeux ouverts sur ce phénomène menaçant.

Quand cette espèce de revue est terminée: adieu, Madame, dit-il à *Rachel*, le passage est libre à présent;

je vais promptement rendre compte de ma commission. Si je n'étais pas si pressé par cette affaire, je ne sortirais pas avant de savoir ce que cela va devenir. Monsieur, lui dit *Rachel*, sauvez *Roson*, sauvez *Roson*, si vous pouvez : les dangers qu'il court nous inquiètent, comme s'il était encore digne de notre attachement. Mais la foule est bien grande, ne craignez-vous point de vous exposer trop tôt ?

Ma fille, lui répondit *Éléazar*, laissez-le aller. Loin d'être porté pour *Roson*, c'est un espion de police, un homme qui a fait tous les métiers, jusqu'à celui de filou, et qui venait ici avec de fort mauvais desseins. Je viens de l'apprendre par des moyens secrets qu'il ignore, et que vous savez ne m'être point étrangers.

Stilet, frappé comme d'un coup de foudre, contemple un moment *Éléazar* ; puis, sans proférer une parole, il ouvre la porte et s'évade ; il va sur-le-champ rendre compte de ses démarches à *Sédir* et surtout de l'aventure singulière qui vient de lui arriver avec *Éléazar*. [73]

CHANT 21:

Précautions prises par Sédir contre la révolte

Sédir témoigne une vive curiosité de faire connaissance avec cet Israélite, et donne ordre qu'on aille le chercher aussitôt. Le zèle dont *Sédir* était animé pour

la bonne cause avait acquis un nouveau degré d'ardeur, par les récits qu'il avait déjà entendus de la part de ses autres émissaires, et par les nouveaux dangers dont la capitale était menacée.

Aussi disait-il à ceux qui composaient son conseil : « Je dois m'occuper sérieusement de faire tête à l'orage ; il paraît plus considérable que je ne l'avais pensé d'abord. Je sais que la relation du cap Horn, a renversé toutes les cervelles, et que chacun des habitants de Paris croit avoir à ses trousses un crocodile ; je sais que quelques docteurs dont des rapprochements superstitieux de l'extrême voracité de cet animal avec la cruelle famine qui nous dévore ; je sais que d'autres plus incrédules, mais mal intentionnés, profitent de cette terreur pour attirer sur nous les désordres ; je sais que *Roson* est le chef des révoltés ; je sais que le rendez-vous est dans la rue du grand Hurlleur ; que la plupart des corps [74] de métier sont en armes ; que la halle doit être le principal champ de bataille ; qu'une femme de poids souffle cette révolte, qu'elle soudoie le chef, et qu'elle menace de faire pis si on la pousse à bout. On m'a dit même, qu'il lui est arrivé depuis peu un étranger, un grand homme sec sur lequel elle se fonde beaucoup.

« Mais j'espère déconcerter tous leurs projets, en arrêtant, dès ce moment, tous les efforts qu'ils font pour les accomplir par la violence ; et je me flatte que *Roson* ne réussira pas dans sa criminelle entreprise. J'ai envoyé de nombreux renforts qui seront arrivés à

la halle aux blés avant lui. Ces renforts sont commandés par un excellent officier ; et il a sous ses ordres quelques volontaires dont on m'a dit tant de bien, que je me repose autant sur leur sagesse que sur leur courage. Je vais me rendre sur les lieux pour voir ce qui se passe, et veiller de près à ce qu'il n'y ait pas, s'il est possible, une seule goutte de sang de répandu.» [75]

CHANT 22 :

*Éléazar va chez Sédir.
Poudre de pensée double*

À peine a-t-il fini ces mots qu'on lui annonce *Éléazar*. Il en fut extrêmement surpris ; car depuis le moment où il avait donné ordre qu'on l'allât chercher, c'est tout au plus si on avait eu le temps de sortir de son hôtel.

Éléazar arrivait en effet avec sa fille *Rachel* qui, dans ces moments de troubles et par attachement pour lui, n'avait pas voulu se séparer de son sort. Tout autre que lui n'aurait pas osé se présenter devant le lieutenant de police, ayant une liaison connue avec le chef de la révolte, l'intrépide *Roson*. Mais *Éléazar*, sûr de son innocence, avait encore d'autres bases où reposait sa sécurité. Il avait eu, dès sa jeunesse, des relations intimes avec un savant arabe, de la race des Ommiades réfugiés en Espagne, depuis l'usurpation

des Abbassides. Le cinquième ou sixième aïeul de cet arabe avait connu *Las Casas*, et en avait obtenu des secrets fort utiles qui, de main en main, parvinrent dans celles d'*Éléazar*.

Ils consistaient particulièrement dans un sel ou une poudre extraite de la racine, de la tige et des feuilles [76] de la fleur connue sous le nom vulgaire de : *la pensée double*. Il fallait lier ces trois choses ensemble, leur laisser évaporer à l'air leurs sucs grossiers, jusqu'à siccité, puis les piler dans un mortier préparé exprès.

La poudre saline qui ne résultait se mettait dans une petite boîte d'or, en forme d'œuf, qu'*Éléazar* portait toujours dans sa poche. Quand il voulait savoir quelque chose, il lui suffisait de flairer sept fois cette poudre saline ; puis en se recueillant un moment, l'esprit de cette poudre pénétrait son cerveau, et il connaissait sur-le-champ, ce qu'il devait faire, quel était le caractère des personnes qui l'environnaient, et même quelles étaient les intentions cachées de celles qui se trouvaient ou en sa présence, ou en quelque rapport avec lui.

Cette poudre renfermait aussi d'autres propriétés, et il avait différentes manières de l'employer, selon l'usage qu'il en voulait faire. Il avait cultivé ce don soigneusement dans toutes les époques de sa vie ; et comme tous les grains qu'on cultive, il l'avait fait venir au degré parfait de maturité, tandis que ceux

qu'on néglige s'altèrent et dépérissent au point qu'on ne croit pas même qu'ils aient existé.

D'après tous les bruits qui courraient, et d'après la relation du cap Horn où il était question de crocodile, il avait appris par sa même science combien Paris aurait à souffrir de cet animal ; et il avait été poussé à joindre à sa poudre de pensée, de la cendre d'un ichneumon torréfié, afin d'avoir à la fois une force offensive et une force défensive à employer, selon les lieux et les circonstances, car quoiqu'il ne fût [77] pas de la société des Indépendants, il était un de ses agents, et il avait, par cette raison, toutes les connaissances et tous les dons que peuvent ici-bas rendre un mortel utile et recommandable.

C'est donc par ces moyens cachés qu'il s'était préservé de l'espion *Stilet*, lorsqu'il vint chez lui pour lui offrir des secours insidieux à *Roson*. Il avait été averti, par ces mêmes moyens, que le lieutenant de police désirait le voir, et cela, un moment avant que ce magistrat donnât l'ordre de l'aller chercher ; il se mit en route sur-le-champ, sachant bien que l'honnête et vertueux *Sédir* n'avait point à son égard d'intentions fâcheuses. [78]

CHANT 23:
Entrevue d'Éléazar et de Sédir.
Doctrine d'Éléazar

Avant d'entrer dans l'appartement, il dit à *Rachel* de l'attendre dans une salle voisine ; puis, courant vers *Sédir* : Vous ne m'attendiez pas de si tôt, Monsieur, lui dit-il, et votre présence serait sans doute utile ailleurs ; mais il est utile aussi que vous restiez quelques moments ici, et j'espère que vous ne vous en repentirez pas.

Sédir le contemple un instant en silence ; ensuite il lui dit : On m'a appris, Monsieur, que vous connaissez beaucoup monsieur *Roson*, et c'est pour obtenir de vous des éclaircissements sur son compte, que j'ai désiré de vous voir. On m'a dit de vous aussi une chose assez surprenante, pour que, dans les circonstances où nous nous trouvons, j'aie envie d'en causer avec vous. Que tout le monde sorte, dit-il aux personnes qui étaient dans l'appartement, et qu'on aille à la découverte dans les endroits importants, en attendant que je puisse m'y transporter moi-même. Puis, se tournant vers *Éléazar* : Asseyons-nous, lui dit-il, nous sommes seuls, vous pouvez me parler librement. [79]

« Monsieur, lui répondit *Éléazar*, selon nos proverbes, *celui qui sème l'injustice moissonnera les maux, et il sera brisé par la verge de sa colère. J'aurais bien*

désiré épargner au malheureux *Roson* les suites funestes auxquelles il s'expose ; mais je n'ai jamais eu avec lui que des liaisons d'amitié, sans aucun droit d'autorité ; je ne l'ai jamais fréquenté qu'en Espagne, où, dans son bas âge, il venait jouer à la maison avec mes enfants : dès lors je prévis aisément ce que son caractère altier et audacieux promettait. J'en gémissais, sans qu'il fût en mon pouvoir d'y apporter remède. *Quand vous pileriez l'imprudent dans un mortier, vous ne lui ôteriez pas son imprudence*, dit Salomon.

« À quinze ans, il fit un coup de tête qui le força de quitter le pays ; je crus devoir lui être utile dans son évasion. Depuis cette époque, jusqu'à ce moment ci, sa vie est une suite de crimes et de désordres qu'il vient de couronner en brigand ; je l'abandonne à la justice. Je n'ai rien à vous dire sur son compte. On vous aura, sans doute, rendu tout ce que ma fille a raconté de lui à un de vos agents, et vous pouvez être sûr qu'elle n'en a point imposé.

« Quant à moi, Monsieur, que vous désirez connaître plus amplement, sachez d'abord quels sont les motifs qui m'ont fait quitter l'Espagne pour venir m'établir à Paris : ce n'est point l'espoir de la fortune. Depuis le moment où les premières lueurs de la raison ont commencé à percer dans moi, j'ai cru apercevoir que la fortune était comme une [80] statue privée de tous les sens, et semblable en tous points à ces idoles de pierre, de bois ou de métal, que notre

prophète Baruch a si bien peintes, et qui non seulement ne peuvent voir les victimes qu'on leur immole, respirer l'encens qu'on brûle pour elles, ni entendre les cantiques qu'on chante en leur honneur ; mais ne sont même pas capables de se défendre, ni de sentir le dédain et les insultes dont chacun est maître de les accabler. Je n'ai pas cru devoir offrir mes hommages à cette impotente déesse, qui m'a paru aussi propre à favoriser ceux qui n'avaient rien fait pour elle, qu'à délaisser ceux qui lui avaient sacrifié tous leurs instants, et j'ai porté tous mes soins vers la culture de ma raison, la seule occupation qui semblât m'assurer un bonheur durable.

« Parmi les devoirs que cette étude m'a imposés, celui d'être utile à mes semblables fut toujours un des plus importants ; et c'est ce devoir, dont une aventure affligeante pour moi m'a rendu la victime en Espagne, et m'a forcé à me réfugier dans votre capitale.

« J'avais à Madrid un ami chrétien, appartenant à la famille de Las Casas, à laquelle j'ai, quoique indirectement, les plus grandes obligations. Après quelques prospérités dans le commerce, il fut soudainement ruiné de fond en comble par une banqueroute frauduleuse. Je vole à l'instant chez lui pour prendre part à sa peine, et lui offrir le peu de ressource dont ma médiocre fortune me permettait de disposer ; mais ces ressources étant trop légères [81] pour le mettre au pair de ses affaires, je cédai à l'amitié que je lui portais, et je me laissai entraîner à ce mouvement,

jusqu'à faire usage de quelques moyens particuliers, qui m'aidèrent à découvrir bientôt la fraude de ses expoliateurs, et même l'endroit caché où ils avaient déposé les richesses qu'ils lui avaient enlevées.

« Par ces mêmes moyens, je lui procurai la facilité de recouvrer tous ses trésors, et de les faire revenir chez lui, sans même que ceux qui les lui avaient ravis, pussent soupçonner qui que ce fût de les en avoir dépouillés à leur tour.

« J'eus tort, sans doute, de faire usage de ces moyens pour un pareil objet, puisqu'ils ne doivent s'appliquer qu'à l'administration des choses qui ne tiennent point aux richesses de ce monde ; aussi j'en fus puni. Mon ami, instruit dans une foi timide et ombrageuse, soupçonna du sortilège dans ce que je venais de faire pour lui ; et son zèle pieux l'emportant sur sa reconnaissance, comme mon zèle officieux l'avait emporté sur mon devoir, il me dénonça à son église à la fois comme sorcier et comme juif. Sur-le-champ, les inquisiteurs en sont instruits ; je suis condamné au feu, avant même d'être arrêté, mais au moment où l'on se met en devoir de me poursuivre, je suis averti par cette même voie particulière du sort qui me menace ; et, sans délai je me réfugie dans votre patrie. »

Quel abîme d'horreurs, s'écrie *Sédir* ! Et ces hommes qui professent une religion de paix et de charité [82] croient servir Dieu par l'ingratitude et par des jugements si cruels et si précipités ! Encore fal-

lait-il se donner le temps de juger les faits, et d'examiner cette voie particulière dont vous me parlez, et que vous me donnez, je vous l'avoue, grande envie de connaître.

« Je ne leur en veux point, reprit *Éléazar* ; j'ai appris par mes propres faiblesses à excuser celles de mes semblables. J'en veux encore moins à la religion qu'ils professent. Si on la croit au-dessus des lumières et des faibles pouvoirs des hommes, je la crois encore plus au-dessus de leur ignorance et de leur dépravation, en la considérant dans la pureté et la lucidité de son éternelle source, à part de tout ce que le fanatisme et la mauvaise foi y ont introduit, et de toutes les abominations que des monstres ont opérées sous son nom.

« Ce langage, Monsieur, doit vous étonner dans ma bouche ; mais puisque vous-même avez amené ce sujet, et puisque j'ai commencé à vous laisser voir mes sentiments, je ne craindrai point d'achever un aveu dont je ne puis rougir, et que je ne puis mieux adresser qu'à vous, d'autant que je m'y sens porté par ce mouvement secret et cette même voie particulière qui pique avec raison votre curiosité. »

Parlez avec confiance, Monsieur, lui dit *Sédir*, et mettez le comble à l'intérêt que vous m'inspirez.

« Je vous avoue, Monsieur, *Éléazar*, que pour tout autre que vous, ce que j'ai à vous [83] exposer devrait être répété dix fois, si l'on voulait en goûter le sens et l'esprit ; mais outre que je sais à qui je m'adresse,

le temps qui vous presse ne me permettrait pas cette prudente précaution. Ce sera à vous à y suppléer par vos réflexions.

« Je vous dirai donc brièvement, et une seule fois, que depuis longtemps, nourri de l'étude de l'homme, j'ai cru apercevoir en lui des clartés vives et lumineuses sur ses rapports avec toute la nature et avec toutes les merveilles qu'elle renferme, et qui lui seraient ouvertes s'il ne laissait pas égarer la clef qui lui en est donnée avec la vie.

« En effet, les objets sensibles ne nous occupent et ne nous attachent tant, que parce qu'ils sont l'assemblage réduit et visible de toutes les vertus et propriétés invisibles renfermées entre le degré de la série des choses auquel ils commencent à être, et celui de ces degrés auquel ils ont le pouvoir de se manifester. Oui, ces objets ne sont autre chose que toutes ces propriétés quelconques antécédentes à eux, sensibilisées ; comme une fleur est la réunion visible de toutes les propriétés qui existent invisiblement, depuis sa racine jusqu'à elle. Tous les objets renferment une portion de cette échelle, chacun selon leur mesure et leur espèce ; et la nature entière n'existant que par cette même loi, n'est autre chose qu'une plus grande portion de cette échelle des propriétés des êtres.

« C'est donc pour cela que les objets sensibles fixent tant notre attention, qu'ils nous inspirent [84] tant d'intérêt, et qu'ils aiguillonnent tant notre curiosité. Aussi c'est moins ce que nous voyons en eux, que ce

que nous n'y voyons pas, qui nous attire, et est le véritable but de nos recherches ; et c'est pourquoi lorsque les plus éloquents naturalistes s'efforcent de nous charmer par l'élégance avec laquelle ils décrivent ce qu'il y a de visible et de palpable dans ces objets sensibles, ils ne remplissent pas l'emploi qu'ils semblaient avoir pris auprès de la nature. Ils ne nous disent rien de ce que cette nature était censée leur dire elle-même, de préférence aux autres hommes, ou de cette série de propriétés antécédentes, et de cette progression cachée dont elle n'est, soit en général, soit en particulier, que le terme ostensible et indicateur. Ils trompent notre attente, en ne satisfaisant pas en nous ce besoin ardent et pressant qui nous porte moins vers ce que nous voyons dans ces objets sensibles, que vers ce que nous n'y voyons pas.

« Ils ne satisfont pas non plus leur propre attente, ni ce même besoin qui les a pressés souvent comme les autres mortels ; et ils ont beau se séduire eux-mêmes, et nous étonner par la perfection et le coloris de leurs tableaux, il n'en est pas moins vrai qu'intérieurement et pour sa satisfaction, leur esprit, comme le nôtre, attendait sur tous les objets de la nature qui nous environnent, quelque instruction plus substantielle que celle de ces peintures.

« Mais ce besoin, pourquoi se fait-il sentir dans notre être ? C'est parce que nous renfermons, par [85] privilège sur tous les objets sensibles et sur la nature elle-même, toutes les propriétés antécédentes qui se

trouvent entre le point suprême de la ligne universelle des choses et nous : voilà ce qui constitue cette clef de la nature qui nous est donnée avec la vie ; c'est par là que nous avons le pouvoir d'embrasser tous les degrés de la série, et d'interroger tout ce qui se manifeste de sensible dans ces divers degrés ; au lieu que les objets sensibles et la nature elle-même, ne renferment qu'une partie de cette grande échelle.

« Voilà pourquoi ceux qui, avant d'avoir analysé l'homme, s'appuient sur la nature pour attaquer la vérité, de même que pour la défendre, marchent en imprudents, et ne peuvent faire que des faux pas à ceux qui les écoutent. Comment parler pour ou contre ce qui est dans un palais, si on ne s'est pas muni de la clef qui doit en ouvrir la porte ? Oui, cette clef qui, dans toutes les discussions de ce genre, doit avoir le pas, qui ne tient son rang ni des objets sensibles, ni des livres traditionnels, qui par conséquent doit avoir sa marche à elle, et tenir dans le silence tous ces témoins secondaires, jusqu'à ce qu'elle juge à propos de les interroger, est la sublime dignité de notre être, qui nous appelle à planer sur l'universalité des choses.

« Mais comment ferions-nous usage de notre prééminence, si les *propriétés* qui nous appartiennent n'étaient pas développées en nous ; et comment [86] seraient-elles développées en nous, si nous les séparions du sommet de la ligne universelle auquel elles sont liées par leur essence, duquel elles peuvent

seules sentir et nous démontrer l'existence, et qui est à la fois la source nécessaire et la racine exclusive d'où elles puissent tenir leur activité ?

« Voilà ce qui m'a fait croire que c'était en même temps pour nous une obligation et un droit de travailler à étendre notre existence, nos lumières et notre bonheur, en ranimant et vivifiant les rapports originaux que nous avons avec cette suprême source, et qui sont comme enfouis et concentrés en nous par des causes que nous pourrions également connaître et qu'il nous serait impossible de nier.

« En outre, j'ai cru que la plus étonnante de toutes les connaissances que nous pouvions acquérir, était celle de l'amour inépuisable de cette source pour ses productions, qui la fait voler journellement au-devant de nous, dans tous les précipices où nous nous trouvons, et qui l'engage à se modifier et à s'insinuer partout dans nos blessures, comme fait l'industrielle tendresse d'une mère, dont la pensée inquiète se porte continuellement dans les blessures de son enfant, et répare en esprit tous les dérangements qu'il a pu éprouver ; et comme font nos remèdes matériels pour nos plaies et nos maladies journalières.

« Étant déjà convaincu par mes observations, de toutes ces vérités importantes et fondamentales, qui existent dans tous les hommes avant que d'exister [87] dans aucun livre, j'ai cru que par conséquent elles devraient toujours être étudiées par nous-mêmes et en nous-mêmes, avant de nous jeter dans

le dédale des traditions. Car on ne saurait calculer tous les maux qui ont été versés sur la terre et dans l'esprit de l'homme par les maladroits ou les fourbes, qui n'ont su marcher que par ces traditions. Aussi je pressens avec joie que le temps viendra, et il n'est pas loin, où les docteurs purement traditionnels perdront leur crédit. Ce sont eux dont les ignorances et les maladresses servent de reflet à l'orgueil du philosophe qui voit leur incapacité ; à l'aveugle et avilissante crédulité du simple qui ne voit d'autre divinité qu'eux, et à l'animosité des sectes qui se croient en mesure, et posséder la vérité quand elles se sont jetées à l'autre extrémité des erreurs qu'elles leur reprochent. Lorsque ce miroir à tant de facettes ne subsistera plus, le philosophe ne sera plus arrêté par l'obstacle qui le repousse, le simple pourra porter ses yeux jusqu'au trône de la vérité sans les concentrer dans ses intermédiaires ; les sectes pourront avoir le loisir d'apercevoir ce qui leur manque ; et Mahomet lui-même, n'ayant plus d'antagonistes, reconnaîtra sa nudité : car il est écrit qu'ils seront tous enseignés de Dieu. Tel est le plan de la Providence. Malheur à ceux qui s'opposeront ou retarderont l'effet de ses desseins !

« Pénétré donc, comme je le suis, des vérités fondamentales qui sont dans l'homme avant d'être dans aucun livre, j'ai goûté, je vous l'avoue, une joie inexprimable [88] de trouver ensuite une conformité parfaite entre une partie de ces vérités, et la foi de nos

pères pour nos écritures saintes, qui pour lors sont devenues pour moi ce que doivent être toutes les traditions vraies, c'est-à-dire les témoins d'un fait dont l'existence m'était démontrée par ma propre nature, et dont je n'eusse eu aucun doute, quand même nos livres saints ne m'en auraient pas parlé.

«Aussi je n'ai pas été surpris de voir Salomon s'annoncer comme connaissant la disposition du globe de la terre, les vertus des éléments, l'origine le milieu et la fin des temps, le cours des astres, l'ordre des étoiles, la nature des animaux, la force des vents, les variétés des plantes, les propriétés des racines, les pensées des hommes et toutes les choses cachées ; parce que je suis persuadé que tout homme peut connaître comme lui toutes ces profondeurs, s'il ne s'éloigne pas de la porte de la nature qui, à tous les pas, ne cherche qu'à s'ouvrir pour nous, ni de la principale source supérieure d'où il tient la clef de cette porte de la nature.

«J'ai trouvé en outre des rapports si frappants entre l'autre partie de ces vérités et les traditions des chrétiens, que j'ai grandement suspecté la croyance opiniâtre de ma nation, et que je la crois dans un profond aveuglement. Mais n'osant la braver en face, et n'étant pas encore aussi éclairé que je souhaite de l'être, je garde ma foi dans mon cœur, et j'attends l'occasion pour en faire un aveu public. »

Vous parlez à un homme moins éclairé que vous, sans [89] doute, répliqua *Sédir*, mais assez persuadé pour que je vous félicite d'être parvenu au degré

où vous êtes ; et je prie celui qui nous entend l'un et l'autre, d'accomplir ses desseins sur vous. Mais à présent, ne pourriez-vous pas me dire aussi, en peu de mots, quelle est cette voix particulière, qui vous engage à me parler avec tant de confiance ?

« C'est la même, répondit *Éléazar*, par laquelle j'ai évité les fureurs de l'inquisition ; c'est la même, par laquelle j'ai reconnu l'espion qui est venu chez moi sous les dehors de la bienfaisance ; c'est la même qui m'a fait connaître que vous désiriez, que je devais arriver chez vous, sans trouble et sans inquiétude, et que vous ne me demandiez pour aucune raison fâcheuse ; c'est la même enfin, qui me fait connaître en ce moment, qu'un jour vous rendrez à votre patrie de plus grands services que ceux que vous avez rendus jusqu'à présent.

« C'est cette même voix qui m'a porté à vous faire mon aveu sur la croyance de ma nation, et qui fera savoir, sans doute, lorsqu'il sera temps de faire d'autres démarches.

« C'est l'effet d'un présent particulier qui m'a été fait dans ma jeunesse par un savant arabe, et dont j'ai senti tout le prix ensuite, en lisant dans l'Écclésiastique : *Que l'homme n'a point de meilleur conseiller qu'un cœur affermi dans la droiture d'une bonne conscience, et qu'un tel homme voit quelquefois mieux la vérité, que sept sentinelles qui sont assis dans un lieu élevé pour contempler tout ce qui se passe.* J'ai cru aussi, dans les moments [90] où nous nous trouvons,

devoir faire quelques additions à ce présent, comme l'arabe m'a recommandé de le faire selon les circonstances et mes lumières. »

Il communiqua alors à *Sédir* une partie de ses secrets, en lui montrant sa boîte et les ingrédients qu'elle contenait ; mais sans lui dire ni de quelle plante, ni de quel animal ces ingrédients étaient liés. Le temps n'en était pas venu ; puis il ajouta : « Monsieur, j'ai suivi fidèlement ce que m'a enseigné le savant arabe, j'ai cru ce que dit l'Ecclésiastique, et je ne puis vous exprimer ce que j'en ai retiré. Oui, Monsieur, si tous les hommes le voulaient, leur séjour deviendrait l'asile de la paix et de la lumière, au lieu des désordres et des ténèbres qui les environnent ».

J'ai cru comme vous, Monsieur, lui dit *Sédir*, que l'homme était appelé, par la sublimité de son intelligence, à avoir également des rapports sublimes avec la nature ; j'en jugeais par les recherches journalières, et même par les découvertes qu'il fait de temps en temps dans le domaine des sciences. J'ai cru aussi que la dignité de son origine pouvait l'élever jusqu'à avoir pour guide, dans cette vaste carrière, la main même du principe où je sens qu'il a puisé la naissance ; enfin j'ai cru en apercevoir des indices et des témoignages dans vos Écritures et les nôtres ; mais trop peu instruit sur les principes fondamentaux de la nature de l'homme, ainsi que sur la liaison de ces principes avec les témoignages traditionnels, je suis bien loin d'avoir retiré de toutes ces notions les mêmes avantages que

[92] vous ; et puisque le destin a jugé à propos de nous traiter, en ce genre, avec une prédilection distinguée, ne pouvez-vous employer vos dons en faveur de cette ville affligée, et m'éclairer sur la marche des puissants ennemis qui la menacent ? Le soulagement d'un grand peuple est digne de stimuler le zèle des belles âmes, et ne peut être qu'une œuvre divine. [91]

CHANT 24:

Éléazar découvre à Sédir les ennemis de l'État

Éléazar emploie ses deux procédés, se recueille un moment, puis il dit à *Sédir* : « Monsieur, on vous a parlé d'un grand homme sec, venu d'Égypte depuis peu : voilà le plus redoutable de vos ennemis visibles. Celle dont il est l'agent est dominée par de viles passions de jalousie, de vengeance et d'intérêt. Mais à lui seul, il renferme plus de vices que dix hommes ensemble. Ce qui le rend si redoutable, c'est qu'il est l'instrument d'ennemis cachés, qui sont encore mille fois plus redoutables que lui ; et quoique la relation du cap Horn n'apporte que l'effroi et nulle lumière dans l'esprit du crédule vulgaire, je ne puis vous laisser ignorer que tous les faits extraordinaires dont elle est pleine, ainsi que toutes ces idées de crocodile qui couraient Paris avant même qu'elle eût paru, renferment des vérités, malheureusement trop certaines ; et

cet homme si dangereux n'épargnera rien pour nous en faire sentir les fâcheux effets.

« Ce n'est pas sans fondement que cette relation contient tant d'imprécations contre l'Espagne et contre la France : les ennemis invisibles dont elle [93] parle, veulent se venger contre l'Espagne de ce qu'elle m'a donné naissance, et ils veulent se venger contre la France, de ce qu'elle m'a donné un asile, parce que tout homme dévoué à la même à la même carrière que moi, réveille leur inquiétude et leur malice. Le grand homme sec est un de leurs organes.

« Ce qui le rend si à craindre, c'est qu'au moyen de quelques fausses lumières et de quelques puissances encore plus pernicieuses, il fascine les yeux de ses disciples, et leur ferme l'entrée aux lumières véritables. Je ne connais pas encore en détail tous ses projets, parce que mon instinct ne me découvre les choses qu'à mesure qu'elles se développent ; mais je vois déjà assez clair dans ses entreprises actuelles, pour vous assurer que les suites en seront terribles.

« Il soutient, tant qu'il peut, la révolte, par les moyens qui lui sont connus ; il souffle dans les conjurés l'esprit de vertige, et se prépare à les soutenir dans tous les désastres dont leur parti est menacé par les troupes fidèles ; mais je suis bien loin de désespérer de la chose publique, et de croire qu'il l'emportera sur la justice. Quand même cet ennemi juré de la bonne cause aurait quelques moments de succès contre elle (et j'ai quelques raisons de vous parler

ainsi), il ne faudrait pas vous en alarmer, car ces succès ne seraient que passagers, et il ne peut conduire aucune entreprise jusqu'à un heureux terme, parce qu'il ne connaît pas ses propres correspondances avec la porte de la nature, et quand [94] il veut en essayer la clef, qui en effet se trouve partout, il la tourne toujours à contre-sens.

« Puisque je vous ai montré le léger aperçu que je puis avoir jusqu'à présent de tout ce qui compose et dirige ses infernales machinations et dans lesquelles un crocodile doit, en effet, jouer un grand rôle, il faut que je vous donne aussi quelques aperçus de ce qui lui sera puissamment opposé... »

(Ami lecteur, je suis vraiment affligé de ne pouvoir vous peindre au naturel ces derniers aperçus que je viens de vous annoncer ; mais si vous êtes juste, vous ne vous en prendrez qu'à ma Muse, qui ne m'en donne pas la permission.)

Sédir fut si frappé des détails que lui fit *Éléazar*, il sentit si fort combien ce digne israélite pouvait être utile à la chose publique que, lui sautant au col et l'embrassant, il lui dit : Monsieur, nous ne pouvons plus nous séparer ; vous devenez nécessaire au salut de cette ville ; je n'hésite point d'avance à vous en regarder comme le libérateur. Je vous prie désormais de n'avoir d'autre demeure que ma maison ; je ne veux pas même que vous retourniez chez vous ; je ne veux plus que vous vous exposiez ; il y a trop de désordres et de dangers dans la ville. J'enverrai chercher, sous

bonne escorte, votre famille et tout ce qui compose votre maison. Vous serez ici comme chez vous ; vous y vivrez selon les usages de votre religion ; vous aurez une liberté entière.

« Monsieur, lui répondit *Éléazar*, je suis profondément touché de vos bontés ; mais je crois que [95] pour l'intérêt même de la chose à laquelle vous voulez m'employer, il sera prudent que je ne les accepte pas. Un déplacement, une habitation commune avec vous, trop de rapports de votre part dans ce moment ci avec un homme de ma nation, feraient ouvrir les yeux sur l'objet qui nous occupe, et qui, par lui-même, demande que nous évitions tout ce qui peut se faire remarquer, tant que les circonstances ne nous y contraindront point : permettez donc que je reste chez moi ; je n'en serai pas moins à vos ordres à tous les moments où vous aurez besoin de mon secours ; et le temps viendra peut-être où nous pourrons avouer publiquement notre liaison.

« Quant au danger que vous craignez pour moi dans les rues, soyez tranquille ; j'espère, moyennant Dieu, qu'il ne m'arrivera rien, comme il ne m'est rien arrivé pour venir chez vous : si j'avais eu quelque inquiétude, je n'aurais pas souffert que ma fille *Rachel* m'accompagnât, elle qui est la consolation de mes jours, et qui, en outre, comme vous, monsieur, porte toutes ses inclinations vers la vérité. Oui, monsieur, quand on a le bonheur de craindre Dieu, et de ne craindre que lui, on est à couvert de tous les périls. »

À peine finissait-il ces paroles, qu'il se forma autour de lui une sorte d'atmosphère lumineuse dont l'usage et les propriétés étaient à sa disposition, et qui même, s'il eût voulu, l'aurait rendu isolé au milieu de la plus grande multitude. Ce phénomène [96] frappa étrangement *Sédir* à qui *Éléazar* devint encore plus précieux par là.

(Ami lecteur, ce serait ici l'occasion de vous faire une belle comparaison, telle qu'il s'en trouve de consacrées dans les fabriques d'épopées, pour vous exprimer la surprise du curieux *Sédir*, et la magnifique enveloppe dont *Éléazar* était environné. Mais si j'allais la prendre dans la fable, si j'allais vous parler des pétrifications opérées par la tête de Méduse, ou bien de la belle nuée qui trompa si bien Ixion, je ravalerais mon sujet. Si je voulais prendre ces comparaisons ailleurs, vous ne voudriez pas y donner votre croyance ; il vaut donc mieux les supprimer.)

Sédir, frappé d'étonnement, voulut en vain redoubler ses instances pour garder *Éléazar* auprès de lui ; il alla rejoindre sa fille *Rachel*, que le vertueux *Sédir* voulut voir, et qu'il vint saluer avec un respect et un intérêt qui ne se peuvent peindre. Elle répondit affectueusement à ces attentions de sa part ; mais elle était encore plus occupée du plaisir de retrouver *Éléazar* si calme, après les inquiétudes qu'elle avait conçues pour lui, sur son entrevue.

Après quelques débats de politesse, ils prirent congé de l'honnête *Sédir*, et revinrent paisiblement

dans leur logis, où indépendamment des soins du ménage, elle secondait son père selon ses moyens, dans toutes les entreprises visibles ou cachées qu'il faisait continuellement pour la bonne cause. [97]

CHANT 25 :
*Sédir apprend de fâcheuses nouvelles
par ses émissaires*

Sédir se disposait à sortir de son côté, pour voir par lui-même où en étaient les combattants, lorsque deux de ses gens arrivent tout essoufflés, et se précipitent dans son appartement. Ils annoncent que tout est perdu ; qu'enhardie par la fidélité que l'on a mise à suivre les ordres de *Sédir*, qui défendaient de verser une goutte de sang, l'armée des révoltés a dissipé toute l'armée des bons français ; que le commandant lui-même a été désarmé par *Roson* ; que les volontaires n'ont pu résister à ses efforts, et ont été obligés de céder le poste le plus important, celui de la halle aux blés, qui décidait du sort de toute la capitale ; que *Roson* s'en était emparé, et en avait accordé le pillage aux siens ; qu'il ne restait plus qu'à fuir, ou à se voir englouti sous les ruines de la ville.

Le brave et généreux *Sédir*, tout plein encore des paroles qu'il avait entendues de la bouche d'*Éléazar*, leur répondit avec un sang-froid inimitable. Quand le

mal serait plus grand, je ne me déterminerai point [98] au parti que vous me proposez, et je ne désespérerai jamais de voir tôt ou tard triompher la bonne cause. Puisque le danger augmente, il nous faut augmenter aussi nos moyens de résistance, et nous n'avons pas à hésiter un instant à convoquer les troupes de ligne ; nous avons d'ailleurs de fidèles appuis qui ne nous abandonneront pas, et sur lesquels repose ma plus ferme confiance.

Sur-le-champ, sans s'expliquer davantage, il vole chez le gouverneur de Paris et chez les commandants de ces troupes valeureuses qui ont signalé leur courage à Denain, à Guastalle, à Fontenoy. En peu de mots il leur expose l'état des choses dont la renommée les avait déjà informés ; il ne les engage pas moins à ménager la vie de leurs concitoyens, et il leur fait cette courte harangue :

Compagnons, appelés à d'utiles exploits,
Vous, qu'un mot, aux dangers a conduits tant de fois,
Le moment est venu de montrer à la France,
Ce que peut le sang-froid aidé par la vaillance ;
Songez tous à répandre au milieu du combat,
De l'effroi, non du sang. La gloire de l'État
Vous défend d'oublier que tous ces téméraires,
Pour être révoltés, n'en sont pas moins vos frères.

On lui promet tout ce qu'il demande. Dans un instant la générale bat : les troupes de ligne sont rassemblées, les officiers à leur tête, et marchent au pas de charge vers le lieu principal ; chemin faisant elles

s'accroissent par de nombreux volontaires, qui, [99] honteux de leur défaite, et ranimés par la présence de ces troupes de ligne, ont à cœur de reprendre sur l'ennemi, le poste qu'ils ont été forcés de lui abandonner. *Sédir* lui-même se serait mis dans les rangs, si sa place l'eût appelé à se montrer partout, et à ne pas agir comme simple soldat ; mais partout où il se présentait, il y portait ce calme qui n'appartient qu'à la vertu, et peut-être, sans le savoir, y portait-il aussi quelques-unes de ces heureuses influences sur lesquelles *Éléazar* lui avait ouvert les yeux, et dont son cœur et son esprit se rendaient naturellement les organes. [100]

CHANT 26 :
Courage audacieux de Roson.
Son armure. Sa fuite

Roson n'est pas plus tôt averti du danger qui le menace, que rappelant tout son génie et tout son courage, il rassemble sur-le-champ auprès de lui ses lieutenants, et leur donne des ordres prompts et précis de se mettre en défense. Son air martial anime ses troupes. En leur retraçant le souvenir de leur récente victoire, il redouble leur intrépidité ; et il n'a pas besoin pour encourager son armée de jeter, comme le

grand Condé, son bâton de commandement au milieu des bataillons ennemis.

Mais ce qui mit le comble à l'ardeur et à la vaillance de *Roson*, ce fut une épée que la femme de poids lui envoya dans le moment même où les troupes réglées se présentaient. Cette femme de poids sachant son parti menacé, avait eu recours à son grand homme sec venu d'Égypte et l'avait prié de développer ses talents en sa faveur. L'homme sec, en attendant qu'il eût le temps de faire mieux, avait remis par provision une épée merveilleuse à la femme de [101] poids, qui l'avait fait parvenir tout de suite à *Roson*.

La garde de cette épée en était la partie la plus remarquable, et l'emportait même sur le fameux bouclier de Thétis ; car elle était plus que défensive, étant garnie de plusieurs sculptures animées et mouvantes, dont le seul aspect remplissait subitement de vertiges ceux qui les regardaient, et les faisait tomber par terre. Si quelqu'un dans le nombre se trouvait assez robuste pour n'être pas renversé, et qu'il osât fixer ces sculptures enchantées, il était attiré involontairement et irrésistiblement par leur magique puissance, et venait de lui-même s'engager dans la lame de cette redoutable épée.

Roson, muni de cette arme incomparable, se présente aux troupes réglées, avec une fierté plus grande que celle de tous les lions du désert de Zara. Le pouvoir irrésistible de son épée jette par terre en un instant le premier rang de ses adversaires ; mais au

moment où les autres rangs étaient prêts de succomber aussi, on vit par un prodige inouï, cette arme si terrible s'échapper toute seule des mains de *Roson*, et tomber d'elle-même à ses pieds.

Brave *Ourdeck*, ma Muse doit ici vous rendre justice. Oui, elle convient que c'est à vous qu'est dû ce prodige ; elle convient que c'est en vous pénétrant vivement des instructions de madame *Jof*, que l'épée de *Roson* ne vous a point donné de vertiges, et que vous avez pu en fixer les magiques sculptures, sans [102] vous enfermer dans sa lame ; elle convient que vous méritâtes par votre confiance dans ses bons avis, d'avoir la preuve de leur justesse ; et elle dit que pour votre récompense votre esprit commença à n'être plus si opposé aux choses que vous ne connaissiez pas.

Soudain les rangs des troupes réglées, qui avaient été renversés, se relèvent, frémissant de rage. On s'empare de la fatale épée avec toute la fureur qu'inspire la honte d'avoir été vaincu, et l'ardeur de la vengeance. Mais suivant les ordres que les commandants de division avaient reçus, de ménager le sang de l'ennemi, on ne fait point servir cette épée contre lui ; on se contente de la briser en mille pièces ; et toute l'armée combine à la fois ses mouvements pour serrer de plus près les révoltés.

Roson désarmé, saisit le sabre du premier soldat qui se trouve auprès de lui ; mais ce sabre n'avait aucune des propriétés de l'épée qu'il venait de perdre. Cependant, son courage naturel, aidé également par

la fureur et la honte de ce qui venait de lui arriver, lui fait faire une défense qu'on ne pourrait comparer qu'à celle de Léonidas aux Thermopiles. Il frappe à coups redoublés autour de lui ; et si, grâce au pouvoir inouï de quelque puissance protectrice, il ne tue personne, cependant chacun de ses coups est une victoire.

Mais enfin, pressé par le nombre, et épuisé de fatigues, il est obligé d'abandonner le poste [103] qu'il avait si bien défendu ; il fuit vers la rue Saint-Honoré, et de là vers le faubourg, mais, dans sa fuite même, il déploie une si grande intelligence et tant de valeur, que, pour trouver quelque chose de semblable, il nous faudrait encore remonter dans l'antiquité, et nous rappeler la retraite des dix mille Grecs, et la gloire du fameux Xénophon. [104]

CHANT 27 :

*Les révoltés se portent à la plaine des Sablons.
Ils sont chargés par les troupes réglées*

Tous les révoltés s'enfuient avec leur chef *Roson*. Sa fuite était tout ce qu'ambitionnaient les troupes réglées ; mais cependant ces guerriers le poursuivent de près, et ne lui donnent point de relâche qu'ils ne l'aient chassé hors de Paris. On voyait donc l'ennemi sortir par colonnes des différentes rues de la ville et des faubourgs, comme autant de torrents, et venir

se jeter en foule vers l'endroit où il trouvait le plus d'espace. Chaudronniers, maîtres à danser, ramoneurs, fiacres, poètes, tout était pêle-mêle dans cette horrible confusion ; ils s'enfuirent ainsi jusqu'à la plaine des Sablons, lieu où le brave *Sédir* dirigeait ses pas, comme les autres : lieu significatif par son nom, et choisi sans doute par le destin pour l'accomplissement de ses plans.

Là, le courage renaît dans les révoltés : *Roson* s'arrête, et voit avec transport cette ardeur qui se montre dans tous les siens ; puis, sur-le-champ, leur faisant reprendre leur rang, il les porte, avec [105] la rapidité des aigles, sur les troupes réglées : celles-ci, voyant l'audace de ces mutins, ont beaucoup de peine à se contenir dans les bornes qui leur sont prescrites ; elles fondent dessus avec l'impétuosité qui leur est naturelle. Elles frappent du pommeau et du plat de l'épée, elles bourrent avec la crosse du fusil ; et ne donnant pas le moindre relâche à l'ennemi, elles le serrent, le culbutent l'un par-dessous l'autre, et le font tomber par rangs entiers.

Dans un instant la campagne fut jonchée de révoltés renversés. Sans doute leur parti allait être exterminé tout entier, et la guerre allait finir ; mais l'homme sec, mais la femme de poids existaient encore, et les destins avaient fait naître ces terribles ministres de la justice, pour le malheur et la punition de la capitale : aussi, malgré les glorieux succès qui semblaient devoir bientôt couronner les efforts des

troupes réglées, nous allons voir le champ de bataille tellement changer de face, qu'il est impossible d'imaginer un témoignage plus frappant, et en même temps plus inattendu, de l'incertitude et de l'instabilité des choses. [106]

CHANT 28 :

Prodige inattendu.

Les académiciens examinent ce prodige

C'est donc ici, Muse, qu'il faut reprendre tous tes droits et développer tous tes talents. Il ne s'agit plus de peindre des émeutes, des combats, des bataillons couchés sur la poussière; il faut dévoiler aux yeux de la postérité des faits si extraordinaires, que jamais, sans ton secours, l'esprit de l'homme n'en eût pu concevoir la pensée.

Dans le moment où le choc des armées est le plus violent, où la mort, ou au moins la honte d'être vaincu, menace tous les rangs, une force inconnue élève soudain en l'air le champ de bataille, avec tous les champions qui s'y trouvent. On entendit, pendant quelques moments, les cris de leur effroi et de leur surprise; mais ces cris cessèrent bientôt de se faire entendre, soit que les champions fussent tous morts de frayeur, soit qu'ils fussent précipités dans quelque gouffre, comme quelques-uns le présumèrent.

On voyait sortir du sol une espèce de colonne grislâtre, d'une grosseur immense, toujours en mouvement, comme par l'effet d'un tremblement de terre, et cependant, ne laissant pas détacher la moindre partie des matières qui la composaient. Indépendamment de sa largeur inimaginable, cette colonne s'élevait à une hauteur qui était comme à perte de vue.

Des vapeurs bruyantes sortaient avec éclat de ce gouffre si merveilleux ; de façon que le bruit, les secousses et les éruptions étaient autant de fléaux qui, séparés, pouvaient effrayer, mais qui, réunis, étaient capables de tout pétrifier.

Sédir, qui avait eu le temps d'approcher du lieu de la scène, est frappé de surprise à la singularité de ce spectacle, auquel il ne peut rien comprendre ; et après avoir considéré cette colonne pendant quelques moments, il revole à Paris pour y préparer de nouveaux moyens de défense, si c'est un nouvel ennemi qui s'annonce, et en même temps pour y consulter *Éléazar*, qu'il mande sur-le-champ, ne croyant pas pouvoir s'adresser mieux pour expliquer cette surprenante énigme.

Dans la frayeur générale où ce phénomène jette tous les esprits, les curieux, qui n'ont pas les mêmes ressources que l'heureux *Sédir*, crurent n'avoir rien de mieux à faire que de s'adresser aux savants, pour obtenir des éclaircissements sur un fait si extraordinaire ; quelques-uns reviennent donc tout [108]

pensifs ; ils se présentent à l'Académie, et l'un d'eux, chargé de la harangue, dit :

Ornement de la France, illustre Académie,
Vous, des sœurs d'Apollon et la sœur et l'amie,
Qui, près de Jupiter savez si bien agir,
Qu'il n'oserait tousser sans vous en avertir ;
Venez nous expliquer un prodige effroyable :
Sans vous, nous croirions tous qu'il ne vient que du
diable.

Du diable ! répond le président ; si cela était, ce ne serait plus un fait de notre compétence : mais soyez tranquilles ; nous allons nommer une commission, et bientôt vous saurez à quoi vous en tenir sur ce qui vous inquiète.

En effet, peu de moments après, on voit partir un détachement d'académiciens avec tous les sextants, octants, astrolabes, lunettes achromatiques, etc. Ils arrivent à l'entrée de la plaine des Sablons ; mais la terre agitée par les grandes secousses de cette force inconnue qui occasionnait tant de rumeurs, ils se tinrent à quelque distance, et braquèrent tous leurs instruments. Voici les résultats de leurs opérations :

Hauteur de la colonne : six mille toises, ou huit mille cinq cents toises, ou trois mille deux cent cinquante toises trois pieds, ou vingt-cinq mille toises cinq pieds et demi.

Couleur de la colonne : Grise ou verte, ou [109] ventre de crapaud mâle, ou cul de bouteille, ou boue de Paris.

Matière de la colonne ; vif argent, ou ardoise, ou granit quartzeux, ou portion du verre fondu qui se trouve encore liquide au centre de la terre, selon nos plus savants naturalistes. [110]

CHANT 29 :
Décision des commissaires de l'Académie.
Leur étonnement

Les commissaires, qui ont chacun un résultat particulier, veulent cependant faire un rapport uniforme à l'Académie : alors ils sont obligés d'aller aux opinions ; et il fut décidé à la pluralité des voix que la colonne aurait quarante-cinq mille neuf cent cinquante-deux toises trois pouces deux lignes de hauteur, trois mille trois cent trente-deux toises de diamètre, et qu'elle serait composée de laves volcaniques encore en incandescence. Ils étaient près de retourner à l'Académie, pour y faire leur rapport, lorsqu'ils entendent sortir de la colonne une voix mêlée de quelques éclats de rire, et qui disait : Les habiles gens ! oh, les habiles gens !

Nos commissaires interdits se retournent. La voix continue : Les habiles gens ! oh, les habiles gens ! puis elle se tait. C'est un écho, dit un des commissaires : quelque plaisant dans la foule aura lâché ce propos pour s'amuser, et l'écho de la colonne le répète, en

vertu des lois de la Tautologie ; et ils allaient continuer leur chemin. Ils s'arrêtent de [111] nouveau, comme s'ils étaient pétrifiés, en entendant la voix leur dire :

Non, non, ne prenez pas ma voix pour un écho.
Ce n'est pas, je le sais, le premier quiproquo,
Où vous ait exposés votre vaste science ;
Il fallait qu'avec moi vous fissiez connaissance :
Modérez-vous, tâchez que dans votre cerveau
Il puisse entrer encore un prodige nouveau ;
Et ne me jugez pas d'après ma couleur blême ;
Car je suis, quand je veux, plus tranchant qu'un
dilemme.

Comment peindre la surprise, l'effroi, la honte, l'inquiétude, tout ce qui se passait dans l'âme et sur le visage des spectateurs, académiciens et autres ! Tous tombent à plat, la face par terre, et la voix continue :

Je ne suis ni volcan, ni lave, ni fossile,
Je suis vivant ; enfin, je suis un crocodile :
J'habite pour toujours les plaines de Memphis ;
Sans les quitter j'ai su venir jusqu'à Paris.
J'ai voulu voir comment il prendrait ces mystères.
J'aime à jouer aussi mon rôle dans les guerres ;
Je devais prendre part à vos dissensions,
Et faire une campagne avec vos bataillons.
Que vos âmes pourtant ne soient point alarmées
De m'avoir vu d'un trait avaler deux armées ;
Vous apprendrez leur sort quand il en sera temps.

(Ici des Parisiens se rappelèrent les derniers mots [112] de la relation qui les menaçait d'être enton-

nés ; avant cet engloutissement inattendu, ils n'auraient pu en comprendre le sens.)

Jusque-là je veux bien donner quelques instants
À faire en votre honneur un cours scientifique.
De l'univers, je tiens la clef philosophique.

Les spectateurs qui avaient déjà un peu levé la tête au mot de crocodile, et au voyage miraculeux de cet animal, se relevèrent tout à fait au mot de cours scientifique, et tout le monde écoutant, la voix continua ainsi : [113]

CHANT 30 :
Cours scientifique du crocodile.
Origine des choses

« L'univers, que vous voyez, n'existait pas encore, et cependant il y avait déjà un grand et beau crocodile qui était moi, et dont je ne suis plus qu'une faible image. Il se promenait librement dans l'espace : rien ne le gênait dans ses mouvements ; rien ne l'arrêtait dans sa marche.

(Ami lecteur, je ne puis m'empêcher de vous prévenir que ce qu'il dit là est ou un mensonge ou un grand mystère (en lui supposant toutefois un langage figuré) ; que la puissance créatrice qu'il peint dans le reste de son discours est au moins suspecte ; que cette puissance créatrice appartient à une source qui ne lui est

pas connue ; qu'il paraît au reste moins chercher ici à instruire, qu'à faire une parodie des systèmes anciens et modernes sur ces grands objets ; que s'il n'est pas très difficile sur les moyens de satisfaire sa malice, vous ne devez pas l'être non plus sur ce qu'il vous présente ; qu'enfin si vous êtes instruit dans les sciences profondes de la vérité, et dans les vaines sciences des écoles, il vous sera aisé de suppléer à ce que ce professeur ne dira point, de rectifier ce qu'il dira de faux, et de sentir quand ses coups seront dirigés juste.) [115]

« Il ne se contenta pas de cette existence ; il voulut par une chimie supérieure se rendre compte des ingrédients qui étaient renfermés dans cet espace, et il s'arrêta pour les examiner. Mais au lieu d'atteindre à ces ingrédients qu'il désirait analyser, il en obtint d'une toute autre espèce, et d'un genre auquel il ne s'attendait pas. Car dès l'instant qu'il se fut arrêté, il cessa de conserver cette figure allongée et libre, qui formait son corps. Ses deux extrémités se courbèrent en cercle et se joignirent naturellement par la pression du courant atmosphérique devant lequel il s'était mis en travers.

« Bientôt les effluves qui sortent de son corps dans l'intérieur de cette circonférence se rassemblent, se concentrent, s'échauffent, se transforment en vapeurs. Mais à mesure que ces effluves s'échappent de son corps et deviennent plus grossières, lui-même devient plus pesant parce qu'ils étaient aussi de nature méphitique, et que jusque-là c'étaient eux qui l'avaient aidé à voguer légèrement dans l'espace.

Voilà par quels moyens la nature actuelle est devenue visible. Et c'est là le principe originel de ce moule du temps qu'on nous menace de briser un jour, et que j'ai tant d'intérêt de conserver.

« En effet, par leur rassemblement, ces vapeurs acquièrent différents degrés d'épaississement et de solidité, et formèrent ainsi les différents êtres qui composent l'univers.

« C'est des effluves les moins condensés et les [116] plus proches de leur ancienne subtilité, que sont sorties les étoiles et le ciel empyrée ; le second degré forma les planètes ; il y eut quelques effluves vagues qui formèrent les comètes ; et le corps lui-même, réduit à sa partie solide par les émanations qui en étaient sorties, forma la masse de la terre. Il resta cependant quelques humeurs âcres, qui ne pouvant ni devenir terre, ni monter à la classe des effluves limpides, formèrent le bassin des mers. D'autres s'élevèrent comme des nuages, et c'est ce qui forme les pluies. D'autres se sont fixés à la surface comme des transpirations arrêtées, et ce sont les neiges et les glaces des montagnes.

« Une portion d'air incandescent se trouva prise au milieu de cette circonférence, et laissa un vide que nulle substance n'a pu remplir ; c'est ce qui a fait dire à des philosophes, comme par inspiration, que le noyau de la terre était vide et chaud.

« Ils ont aussi parlé selon les principes, quand ils ont dit que tout avait commencé par être du verre,

quoiqu'ils l'aient peut-être dit sans dessein ; car quoiqu'ils aient pris là, probablement, pour l'état primitif, ce qui n'en était que la destruction et le résidu, ils n'en ont pas moins prouvé par là les deux ordres de choses, ou l'ordre premier et l'ordre second que je vous expose.

« En effet, la chimie ne vous dit-elle pas, Messieurs, que pour faire du verre, il faut d'abord [116] rassembler des matières vitrifiables ; qu'ensuite il faut y joindre des substances alcalines ; que ces substances alcalines ne sont pas des substances natives, puisque vous les tirez d'autres corps que vous dissolvez ? Or s'il faut toutes ces données-là pour faire du verre, vous voyez donc bien qu'il y avait des choses antérieures à la formation du monde, suivant le système de vos fameux philosophes : aussi suis-je parfaitement d'accord avec eux sur l'existence de ces ingrédients antérieurs, quoique nous différons du tout au tout sur la nature de ces ingrédients.

« Votre fameux Buffon est aussi à peu près d'accord avec moi, quand il pense que les satellites des planètes sont des masses concomitantes, formées aux dépens de la matière de leur planète principale, comme les planètes elles-mêmes paraissent être formées aux dépens de la masse du soleil ; car il ne veut dire par là que ce que je viens de vous annoncer, savoir, que toute la nature n'est formée que des effluves sortis du corps du crocodile primitif ; seulement je mettrai un correctif à son système : c'est que les êtres qui consti-

tuent l'univers, ne se sont point formés ainsi aux dépens des uns des autres, et que chacun d'eux est le produit d'un effluve particulier, et qui lui est propre.

« Au risque d'être accusé de plagiat moi-même, j'ajouterai que son système n'est pas nouveau, et qu'il a pu, s'il l'a voulu, le puiser dans d'autres philosophes ; car ce système, modifié par mes [117] correctifs, a été rendu public en allemand, à Amsterdam, en l'année 1682 ; et je suis d'autant plus loyal en faisant une semblable déclaration, que celui qui, dans ce temps-là, a mis au jour cette découverte, a dit beaucoup de mal sur moi. [118]

CHANT 31 :

Suite du cours scientifique du crocodile.

Développement du système du monde

« Le système de l'univers, formé de la manière qui vient de vous être exposée, reste dans ses mesures et dans ses lois, parce que les effluves légers n'ayant plus rien de grossier à perdre, ne peuvent pas s'élever plus haut, et la masse solide n'ayant plus d'évaporation subtile à subir, la terre ne peut plus descendre. Mais comme le corps de ce grand crocodile, qui était moi, avait pris la figure d'une circonférence, comme par là il embrassait et comprimait tout, et que la portion d'air qui était au centre, combattait contre cette

compression, ainsi que l'ont peint Newton et Kepler, par leurs lois de l'attraction et de la répulsion, il en résultait que ce corps descendait en tournant, et tournait en descendant.

« Par une conséquence naturelle, il imprimait le même mouvement à tous les effluves de divers degrés qui sortaient de lui ; voilà pourquoi tous les astres circulent ; et tel est le principe de la rotation [119] universelle. (L'orateur s'arrêta là un moment ; puis il ajouta, comme à regret :) Une voix inconnue m'oblige à vous dire que c'est ce mouvement de rotation universelle, qui est cause que la nature entière est comme endormie, comme en somnambulisme, et ne connaissant rien de ce qu'elle fait, et vous pouvez regarder tous les êtres corporels qui la composent, comme les coqs à qui vous vous amusez quelquefois à mettre la tête sous l'aile, que vous étourdissez en les faisant tourner, et dont ensuite vous faites ce que vous voulez, sans qu'ils s'en aperçoivent. »

(Dès le commencement de ce discours, tous les auditeurs avaient voulu fuir, un peu par dédain et beaucoup par frayeur : mais une force souterraine les retenait malgré eux ; ils sentaient sous leurs pieds comme l'effet d'une pompe aspirante qui, à force d'attirer l'air, collait leurs pieds à la terre, et les empêchait de bouger de place. Quand ils entendirent cette singulière explication du système du monde, il y eut une rumeur considérable dans l'assemblée, et surtout parmi les académiciens, qui sont accoutumés depuis

longtemps à voir les choses autrement ; mais la même force qui les faisait rester sur pieds, sut bien aussi les faire taire : cette pompe aspirante étendit, par le moyen de leurs artères et de leurs nerfs, son action jusqu'à leur bouche, et à force de pomper l'air par en dedans, elle leur ferma si bien les lèvres, [120] qu'ils ne pouvaient les ouvrir, ni proférer un seul mot, ainsi qu'il en est des auditeurs condamnés au silence dans les écoles où certains professeurs ont beau jeu pour répéter leurs leçons dans leur chaire. L'orateur continua donc ainsi tout à son aise :) [121]

CHANT 32 :

*Suite du cours scientifique du crocodile.
Formation des êtres particuliers.
La pyramide*

« Indépendamment de ces bases fondamentales de la nature, il y eut quelques autres classes d'êtres produites par des effluves particuliers sortis du corps du grand crocodile. Ces effluves prirent divers caractères, et parurent sous différentes formes ; et comme quelques-uns avaient en eux une portion de vie, ou un globule d'air subtil, cet air faisait marcher ces formes dans tous les sens, et les faisaient errer sur la terre. C'est ce qui compose le règne animal.

« D'autres de ces effluves restèrent attachés à la

surface de quelques parties charnues du corps du grand crocodile : c'est ce qui forme les arbres et toute la végétation. D'autres furent crispés en dedans, ou arrêtés entre cuir et chair ; et c'est ce qui forme les métaux.

« Vos doctes ne savent pas ce qu'ils doivent au courant de cet air subtil, qui ne pouvait être contenu dans le fer, parce que ce métal est, comme vous le voyez, trop fusible au soufre. C'est pourtant cet air qui, en conséquence, se porte toujours [122] vers le nord, où, par son action, les principaux effluves, qui sont ascendants comme le feu, ont formé l'élévation du pôle, et ont fait qu'il y a plus de terre dans l'hémisphère boréal, que dans l'hémisphère austral. C'est lui aussi qui, par la même raison, est la véritable cause de la direction de la boussole vers le pôle septentrional, parce que l'air et le feu sont très analogues ; mais ce n'est pas à moi à leur révéler ces secrets.

« Toutes ces incorporations particulières, ainsi que celles qui formaient les bases fondamentales de la nature, devinrent comme autant de sens pour le grand crocodile, qui était moi ; et antérieurement je n'en avait pas besoin, puisque j'apercevais et que j'approchais tout sans intermède. Aussi je me rappelle bien qu'à mesure qu'il se formait de ces sens pour moi, je perdais en échange autant d'idées, ce qui paraît être absolument le contraire de ce que vos doctes vous enseignent aujourd'hui, puisque, selon eux, le moyen de vous retrancher les idées est de vous retrancher

les sens ; mais, selon moi, tout ceci n'est qu'une dispute de mots : je n'ai prétendu dire autre chose sinon que toutes ces productions qui se formaient autour de moi, n'étaient plus que les figures corporisées de ce que je pouvait antérieurement apercevoir et connaître en réalité ; et sûrement vos doctes ne prétendent autre chose, sinon que vous avez besoin de vos organes pour puiser aujourd'hui dans ces figures corporisées le peu de réalité qu'elles peuvent avoir conservée ; le tout afin que l'harmonie ancienne, et la [123] circulation primitive, s'entretiennent encore, autant que possible.

« Quand ce nouvel ordre de choses fut ainsi établi, je me trouvai à peu près souverain dans mon petit empire. Cependant je ne tardai pas à vouloir y jouer un autre rôle, dont je n'ai pas besoin de vous parler, puisque vous le répétez vous-même tous les jours ; mais un génie puissant, attaché sans doute à cette région des idées dont je ne jouissais plus, s'apercevant de mon dessein, et craignant que les dérangements que j'avais occasionnés dans cette région de la primitive harmonie, n'allaient encore plus loin, commença par rompre cette forme circulaire que j'avais prise lors de mon changement d'état, et qui désormais devait faire toute ma force ; puis, remarquez bien ceci, je vous prie, il attacha ma queue à un écrou sous une des plus hautes pyramides d'Égypte que lui-même bâtit exprès avec quelques morceaux de granit, que mes propres effluves avaient formé.

« De l'écrou auquel il attacha ma queue, partaient quatre branches, qui s'étendaient chacune jusqu'à une des faces de la pyramide et en consolidaient la base ; et si l'on fouillait sous ces pyramides, on y verrait pourquoi, malgré les secousses qu'elles ont éprouvées et qu'elles éprouvent tous les jours, elles ont cependant conservé leur exacte direction vers les quatre points cardinaux du monde.

« En me clouant ainsi, le génie qui avait détruit [124]ma forme circulaire, me laissa la liberté de parcourir, avec le reste de mon corps, toutes les parties du globe, et dans tous les sens, en y mettant néanmoins la dure condition que toute la race des hommes, ainsi que celle de tous les bons génies, me combattraient dans mes entreprises, et ne m'en laisseraient tenter aucune, sans me contrarier de toutes leurs forces.

« À ce prix, j'ai le pouvoir de traverser toutes les entrailles de la terre, de m'allonger à mon gré jusqu'aux extrémités du globe, et même au-delà, et de me resserrer jusqu'à une mesure de quinze ou vingt pieds, comme un crocodile ordinaire ; enfin, quoique ma queue soit toujours fixée sous la pyramide, je peux tourner comme une fronde, et embrasser, dans mes divers circuits, toutes les contrées et tous les climats de l'univers. Aussi j'ai tellement usé des droits qu'on m'a laissés, que, malgré les conditions qu'on m'a imposées, je suis parvenu à porter une de mes mains jusque devant le soleil, dont, sans la clef que je vous donne, vous n'expliquerez jamais les taches. Je suis

parvenu aussi, par les moyens dont je dispose, à me faire un nom assez célèbre, non seulement en Égypte, mais encore dans plusieurs autre parties de la Terre.

« Cette faculté de me mouvoir, que j'ai conservée, malgré le pouvoir qui me tient cloué sous la grande pyramide, et ce combat que j'éprouve de la part des bons génies, est la cause pour laquelle on j'a jamais pu, ni du temps d'Hérodote, [125] ni du temps de Strabon, ni du temps de M. Maillet, mesurer juste les dimensions de cette grande masse, que je tâche de tenir toujours en mouvement ; et c'est aussi la même cause qui a occasionné tant de diversité dans les décisions des académiciens, qui, tout à l'heure, ont voulu me soumettre à leur examen. [126]

CHANT 33 :

*Suite du cours scientifique du crocodile.
Députation des sciences*

« Ce n'est pas la seule difficulté qu'ils aient à éprouver dans leur carrière scientifique ; car j'ai usé de mes droits aussi bien sur les sciences que sur tous les autres objets que je pouvais atteindre. Aussi lorsque je commençais à établir mon règne, je reçus une députation de toutes les sciences en corps, qui me demandèrent de pouvoir exercer chacune leur talent dans mon empire. Je leur en accordai volontiers la permission,

mais ce fut en y mettant une condition indispensable que je crus nécessaire au soutien de ma gloire et de ma puissance. Je dis donc à la science mathématique, que je lui permettrais de compter, peser et mesurer dans toute l'étendue de ma souveraineté ; mais que ce serait à condition qu'elle déposerait à demeure dans mes archives, l'étalon du nombre, du poids et de la mesure, et qu'elle s'en composerait un comme elle pourrait.

« Je dis à la physique, qu'elle pourrait disserter sur les formes des êtres et s'occuper du mode ou [128] de la manière dont ils existent et dont ils opèrent, à condition qu'elle déposerait dans mes archives, le pourquoi de leur existence ; parce que je perdrais trop à ce que cette connaissance se répandît. Par ce moyen je tins la physique entièrement sous mes lois, parce qu'il est impossible de connaître parfaitement le mode des êtres sans connaître la raison de leur existence, et que le *pourquoi* est la clef du *comment*, et non pas le *comment* la clef du *pourquoi*.

« Je dis à la chimie : Vous venez d'entendre ce que j'ai dit à la physique. S'il est impossible de connaître le *comment* des êtres sans en connaître le *pourquoi*, je puis bien vous laisser manipuler à votre gré toutes les substances chimiques ; mais me réservant la clef du *comment*, puisque je me réserve celle du *pourquoi*, vous ne pourrez rien décomposer ni recomposer qu'en apparence.

« Je dis à l'astronomie, qu'elle pourrait s'amuser à

faire l'almanach de tous les corps célestes, et même à tracer les lois extérieures de leurs mouvements, mais que, quant au pivot autour duquel ils circulent, et quant aux droits que j'avais sur eux, je défendais expressément qu'elle en parlât, et que ce secret devait rester dans mes archives.

« Je dis à la botanique, que je la laisserais débiter ses systèmes sur la classification des plantes par leurs figures, par leurs sexes, par leurs fruits, par leurs calices, par leurs feuilles ou par leurs familles; mais que je lui interdisais la seule classification véritable [128] qui est celle de leurs éléments constitutifs, et que cette clef serait déposée dans mes archives.

« Je dis à la médecine, que je lui abandonnais le soin de la santé des hommes; mais qu'il lui faudrait laisser dans mes archives le secret si important de purger les substances médicinales elles-mêmes, avec lesquelles elle essaierait de purger les malades, et que ce serait à elle à y suppléer de son mieux.

« Je dis à la musique, que je lui donnais la carrière la plus vaste pour peindre tout ce qu'elle voudrait, mais j'y mis deux conditions: la première, que le diapason resterait dans mes archives; la seconde, que la portée de sa voix et de ses instruments serait limitée à la gamme planétaire connue des nations; seulement, je n'imposerai cette seconde condition que pour un temps, et jusqu'à ce que Herschel eût découvert une nouvelle planète qui serait le grave d'une nouvelle gamme, et la tonique d'une nouvelle octave.

« Je dis à la grammaire, que je n'avais ni permission à lui donner ni limites à lui prescrire, parce que le vrai secret qui la concerne n'avait pu être consigné dans mes archives, et qu'il appartenait à un autre souverain que moi ; que les archives de ce souverain-là étaient toujours ouvertes, ce qui faisait que la grammaire était si universellement pratiquée, quoique si universellement méconnue.

« Je dis à la peinture, qu'il lui serait libre de représenter tous les objets, soit physiques, soit [129] moraux, qui s'offriraient à ses crayons ; mais qu'elle serait obligée de laisser dans mes archives le secret des couleurs vives, et par conséquent celui de faire des tableaux vivants, et qui présentassent aux yeux une véritable lumière.

« Je dis à la poésie, qu'elle aurait le droit d'exprimer à son choix tout ce qu'il y aurait de plus sublime, mais qu'elle serait réduite à faire des portraits d'idée et d'imagination : car les modèles devaient rester dans mes archives, à moins qu'elle n'eût l'adresse et le bonheur d'aller en puiser dans les archives de la grammaire.

« Enfin je dis à l'histoire, que je consentais à ce qu'elle rassemblât les actes des hommes, mais que je me réservais la connaissance des articles secrets du contrat social universel, et des mobiles cachés de tout ce qui se passe entre les nations : c'est ce qui fait que je tiens les peuples dans ma main, et que les historiens n'ont à peindre que le jeu apparent de ces espèces de

marionnettes, sans pouvoir rien dire des fils auxquels elles sont attachées et qui les font mouvoir.

« Je mis ensuite une condition obligatoire pour toutes ces sciences en général. C'est qu'il ne se ferait, dans le ressort de chacune d'elles, aucune découverte dont on ne me communiquât la connaissance ; et qu'elles ne feraient aucun disciple, qu'elles ne l'eussent spécialement dévoué à ma gloire et à mon service.

« À ces mots, toutes les sciences sortirent [130] confuses, et gémissant tout bas des restrictions auxquelles je les avais soumises. Mais malgré tous les efforts qu'elles ont faits pour obtenir de plus amples franchises dans mon empire, je les ai tellement surveillées, qu'elles sont bien loin d'avoir atteint le but auquel elles aspiraient, et que l'impôt que j'ai mis sur elles m'a rendu plus que je n'en attendais.

« Il est vrai qu'il y a quelques sciences particulières qui ne se trouvèrent point dans la députation, et à qui je n'eus rien à prescrire, puisqu'elles n'ont pas jugé à propos de me rien demander. Mais si elles ont cru pouvoir se passer de moi, je n'en ai que plus de raison de me défier d'elles. Aussi m'ont-elles voulu souvent contrarier dans mes desseins. Heureusement que ma surveillance a jusqu'ici maintenu tous mes droits, et j'espère qu'elle les maintiendra encore plus à l'avenir. »

(L'auditoire était toujours fixe et muet par le pouvoir de la pompe. Cet auditoire s'augmenta même en

ce moment par une foule de curieux que l'impatience amena pour savoir ce qui se passait, et ce qu'était devenue la commission académique. Mais à mesure que ces curieux approchaient de l'atmosphère de la pompe, ils étaient pris comme les autres, et étaient forcés de rester en place, sans mot dire.)

(Ami lecteur, tâchez de percer dans cette immense vérité qu'il vient de vous offrir ici, peut-être malgré lui; et vous serez dédommagé de vos peines.)

La voix ne s'interrompt pas pour cela, et elle continua ainsi ses instructions :

CHANT 34 :

Suite du cours scientifique du crocodile. État de l'espèce humaine

« Me voici arrivé à l'histoire de l'humanité; et vous devez savoir à présent que mon règne actuel ne se borne pas seulement au domaine de la nature et à celui des sciences, mais qu'il comprend aussi celui de l'espèce humaine. J'avoue cependant que l'origine des hommes m'embrasse un peu, et que je n'ai pas encore pu deviner d'où ils viennent; mais il me suffit de disposer d'eux comme ils m'en ont laissé recouvrer les droits.

« Le premier essai que j'ai fait de ma puissance à

leur égard, dès qu'ils eurent posé le pied dans mon empire, ce fut de leur mettre aussi la tête sous l'aile : figure que vous pouvez comprendre. Mais en leur mettant la tête sous l'aile, je leur ai laissé l'usage des pieds, des mains et de la langue ; et comme je me suis réservé celui du cerveau, il faut qu'ils soient bien adroits, s'ils parlent, s'ils agissent et s'ils se meuvent autrement que selon ma volonté. Aussi je les emploie journellement à l'exécution de mes plans, et je les tiens dans un véritable somnambulisme. Par [132] ce moyen je gouverne depuis longtemps les empires, comme je dispose des lois de l'univers.

«Cependant je conviens que c'est la faute des hommes si la chose est ainsi : car ils auraient bien des moyens de me contester ma souveraineté ; mais ce n'est pas à moi à les en avertir. Je me bornerai même par prudence à ne vous parler de leur histoire que depuis le déluge. [133]

CHANT 35 :

Suite du cours scientifique du crocodile.

Histoire du genre humain

«Je m'aperçus avant de commencer le tour du monde, que les hommes essayaient d'ouvrir un peu les yeux et de sortir de l'état où je les avais mis : alors je pris dans mes quatre pattes et dans ma gueule tout ce

qu'elles purent contenir de la vase du Nil desséchée, qu'il est un vrai natrum, et qui forme toute la terre d'Égypte. Par sa qualité expansive et dissolvante, elle a la propriété d'obscurcir l'atmosphère dans une grande étendue, pour peu qu'on ne jette en l'air ; mais en obscurcissant les yeux du corps, elle a aussi la propriété de faire le même effet sur les esprits et sur l'imagination des hommes. Aussi avant de me mettre en route, je commençai par inspirer aux Égyptiens un tel respect pour les animaux (attendu que j'étais du nombre) que dans des famines que ce peuple éprouva par la suite, les habitants aimèrent mieux se manger eux-mêmes que de manger les animaux sacrés, ainsi que vous l'a appris Diodore. Il ne me fut pas difficile, après cela, [134] d'établir dans toute l'Afrique et dans bien d'autres lieux, le culte des fétiches de toute espèce, soit vivantes, soit mortes, parce que j'ai le pouvoir de parler partout et dans tout, comme vous le voyez.

« Ma première excursion fut à la Chine. Je sus qu'un grand génie avait communiqué aux hommes de cette contrée de magnifiques connaissances. Je me proposai d'aller en recouvrer quelques portions, si je pouvais, afin d'étendre d'autant mon empire sur la terre. Dans ma route je traversai tantôt sous terre, tantôt sur sa surface, toute l'Arabie, la Perse, la Sérique, la Tartarie, le Tibet ; le tout en m'allongeant selon mon gré, mais sans pouvoir me déclouer de ma pyramide. Et c'est par de semblables mouvements onduleux que j'ai formé dans tout le globe les vallées, les chaînes de

montagnes et le lit des fleuves. Voilà pourquoi aussi on ne voit pas une ligne droite sur le corps terrestre.

« Je trouvai les Chinois en pleine jouissance de beaucoup de lumières, et surtout d'une superbe vérité, pour laquelle deux mille ans après, vous avez vu Pythagore vouloir immoler cent bœufs; ils l'avaient même portée à un tel degré au-dessus de lui,

Qu'ils pouvaient hardiment en immoler cent mille.
Mais ma terre d'Égypte, en miracles fertile,
Sut si bien sur ce point leur brouiller le cerveau,
Qu'aujourd'hui c'est beaucoup s'ils immolaient un
veau.

« Ce fut à un des plus fameux sectateurs de *Fo* [135] que je m'adressai; et après l'avoir un peu travaillé, je lui promis d'attacher son nom et sa gloire aux grands événements qui devaient remplir l'univers jusqu'à la fin du monde, s'il voulait seulement me confier quelques-uns de ses secrets, et donner cours à quelques-uns des miens dans son pays. Flatté de l'espoir que je lui faisais envisager, frappé des preuves dont j'appuyais mes promesses, l'échange fut bientôt fait entre nous deux. Alors muni des importantes lumières de *Fo* qui me manquaient, mais que je frelatai un peu, et ne doutant plus du succès de mes entreprises, je partis sur-le-champ pour aller faire usage de mes provisions sur la terre, pour acheter par leur moyen tout ce que les hommes pourraient me vendre en retour, et pour les acheter peut-être ainsi eux-

mêmes les uns par les autres selon que les temps le permettraient.

« J'étendis d'abord une de mes pattes jusqu'au Japon. J'offris de mes provisions au Dairi, qui, grâce à ma terre d'Égypte, les trouva meilleures que celles de *Fo* dont il s'était nourri jusque-là ; et moyennant quelques petits secrets que j'obtins de lui à son tour, je le fis empereur du soleil, et c'est depuis ce temps-là que ses successeurs ne sortent jamais de leur palais quand il y a de la lune, dans la crainte de s'encanailler.

« Après une légère excursion dans le Nord, où Odin consentit à se laisser arracher un œil, à condition que je rendrais le plus grand devin du pays, je continuai ma route autour de la terre, en ne [136] côtoyant d'abord que ses confins, afin de la circonvalier toute entière ; et j'eus soin de gagner ainsi tous les chefs des postes avancés. Mais il faut qu'il y ait dans la nature des caps bien redoutables, car le promontoire des tempêtes qui a illustré le Camouens n'est rien auprès de certains points du monde que j'ai rencontrés ; et si la fiction de ce poète a paru si imposante, que serait-ce donc s'il eût connu comme moi la réalité ?

« Quand ma course extérieure fut terminée, je me rapprochai de l'intérieur de l'Asie. Là je fis un traité avec la fameuse Sémiramis, par lequel, en donnant à quelques-uns de mes adjudants, des places dans son temple de Bélus, elle devait jouir de toute l'illustration qui a signalé son règne. Je fis inventer les livres par la famille de Chanaan, qui ne tarda pas à les propager

chez ses voisins. J'établis le goût des raisonnements et des disputes parmi les brahmanes et les talapoins ; je rendis le Lama vénérable au suprême degré chez les Tartares ; je promis pour l'avenir la surabondance de l'or au grand Mogol, et je délivrai sur-le-champ de superbes titres généalogiques aux Indiens : le tout en échange de la doctrine de *Fo* que j'obscurcissais dans tous ces pays.

« Quand j'eus ainsi mis à peu près toute l'Asie en combustion, je revins en Égypte pour y renouveler ma provision de terre du pays ; mais surtout pour y mettre en mouvement le célèbre Sésostris qui était compris pour beaucoup dans le traité secret que j'avais fait à la Chine ; je lui en donnai des signes [137] non équivoques : aussi il ne cessa d'immoler à son humeur guerrière tous les peuples que j'avais livrés à son glaive ; et c'est en me mêlant un peu de ses exploits qu'ils sont paru assez extraordinaires pour que les savants aient regardé Sésostris lui-même comme un personnage fabuleux ; pour moi, qui sais mieux qu'eux à quoi m'en tenir, je vous déclare que c'est à cet esprit guerrier qu'il a semé dans les divers théâtres de ses conquêtes, renforcé de la nouvelle doctrine de *Fo*, que je dois les pouvoirs, dont j'ai joui depuis, de bouleverser tout l'univers.

« En effet, je passai bientôt dans la Grèce, où, pendant un festin royal que donnait la belle Hélène, je jetai dans sa coupe une goutte du sang du vaillant Paris, imprégnée de ce double esprit ; et telle est l'ori-

gine de la guerre de Troie. Ne soyez point étonnés que cette belle Hélène ait eu une fin tragique, ainsi que l'infortunée Polyxène ; elles étaient aussi un article de mon traité avec Sésostis.

« Par une suite de mes engagements, je retournai dans l'Assyrie pour y fixer une ère fondamentale de l'histoire du genre humain, dans le renversement du royaume de Sardanapale ; mais j'étais pressé d'étendre une de mes pattes jusqu'à Rome, pour y fonder cette nation guerrière qui, selon mes engagements et le besoin que j'ai de remuer, devait envahir un jour la Grèce et une partie de l'Asie. J'eus un peu d'ouvrage pour faire passer le peuple romain de la simplicité du roi Aruns, qui n'avait que deux chiens pour régiment des gardes, jusqu'au faste de Néron [138] et de Domitien : mais grâce à ma vase du Nil, je lui fis éprouver tant de révolutions, que j'assouplis son caractère, que je lui mis aussi la tête sous l'aile, et que j'ai fait de lui tout ce que j'ai voulu.

« Cependant la race des génies et des hommes me donna un peu sur les doigts lors des commencements de la république ; ils ne me ménagèrent pas non plus en Grèce, où les dons les plus redoutables pour moi s'étaient venus reposer en Pythagore, mais je pris des précautions pour que tout ce qui sortirait de lui fût un peu défiguré. Aussi Pythagore avait eu la sagesse dans l'esprit et dans le cœur ; mais son disciple Socrate l'eut beaucoup plus dans le cœur que dans l'esprit, et la chose allant toujours en décroissant, son disciple,

le fameux Platon, eut la sagesse plus dans l'esprit que dans le cœur ; Aristote, disciple de Platon, l'eut plutôt dans la mémoire que dans le cœur et dans l'esprit ; enfin son royal disciple, Alexandre, ne l'eut que dans l'estomac et au bout de son épée ; et c'est où je l'attendais pour l'envoyer en Assyrie dissiper un peu les riches successions de Cyrus.

« Pendant ces préparatifs dont l'effet, quoique éloigné, ne pouvait manquer, je fis un voyage très court en Égypte, pour y aller traiter l'armée de Cambyse égarée dans les déserts, comme je viens de traiter les deux vôtres ; et c'est pour cela que les historiens n'ont jamais pu savoir ce qu'elle était devenue.

« Dans la route, je passai sous la presque île [139] de l'Eubée, où j'occasionnai un tremblement de terre assez violent pour engloutir la ville d'Atalante ; et ce n'était qu'une petite répétition de ceux que je méditais à d'autres époques, et particulièrement de celui qui est arrivé dans votre siècle à la province de Chensi, où j'ai écrasé nombre de villes en y jouant à la boule avec des montagnes ; tant mes mouvements sont de nature à se faire remarquer !

« J'étais pressé de revenir à Rome pour y fomenter des querelles avec Carthage, avec l'Espagne, la Grèce, l'Asie Mineure et la Judée. Vous êtes trop instruits pour que j'aie besoin de vous retracer tous ces faits. Je ne dois pas me plaindre de mes succès. Grâce aux Tarquin, aux Appius, aux Marius, aux Sylla, aux Cinna, aux Pompée, aux César, aux Tibère, au Caligula, j'ai

assez agité cette nation, au-dehors et au-dedans, pour lui faire un peu payer le mal qu'elle a fait aux autres. Dans une de mes courses, je passai sous terre près de Naples, où, par la rapidité de mon mouvement, j'enflammai plusieurs matières combustibles, dont l'explosion éclata par le mont Vésuve, et qui engloutirent Pompéï, Herculanium, Stabia et d'autres villes.

« Je ne pouvais agiter Rome que dans le genre des furibonds ; elle n'avait pas assez d'esprit pour que je me servisse avec elle de tous mes moyens.

« Aussi, dégoûté d'elle, je me rendis dans les régions septentrionales, où le borgne Odin me servit grandement pour exciter tout le Nord à la révolte, contre ces mêmes Romains que j'avais rendus comme [140] les rois de l'univers. Goths, Vandales, Scythes, Huns, Lombards, Hérules, obéirent à son impulsion et à la mienne, bien plus qu'à l'impulsion guerrière. Je les détachai ainsi de temps en temps contre ce colosse dont, à chaque attaque, ils emportaient toujours pied ou aile. Sans cela, ils ne se seraient pas maintenus indépendants de ce peuple impérieux. Toutefois, je devais un jour les agiter à leur tour les uns par les autres, comme vous l'avez vu depuis dans l'histoire, parce qu'Odin n'avait plus qu'un œil, et que tous ceux qui se disaient ses affidés se disputaient à qui se l'approprierait.

« Lorsque j'agitais ainsi l'Occident, l'Orient devenait trop tranquille par le pouvoir des génies qui y avaient ramené la paix ; il me fallut y voler pour le réveiller

de son assoupissement. Je me rendis à l'instant dans l'Aravis. Là, grâce à la négligence de ceux... (*Il fit une pause*), je trouvai dans Mahomet un homme selon mon sens, et analogue à mes desseins : je l'engageai à prêcher à coups de sabre, ayant bien formé le projet de l'opposer aux... (*Il fit une seconde pause*) et par conséquent aux... (*Une troisième pause*) ; car Mahomet avait trois yeux, attendu que, pour mieux le déterminer, je lui avais donné celui dont Odin s'était défait.

« C'est ce qui fit que par lui et ses successeurs, il étendit si rapidement et si loin ses conquêtes dans l'Asie et dans l'Europe, et qu'il fut près même de subjuguier toutes ces nations septentrionales que j'avais lâchées contre les Romains. Mais je ne sais [141] où Martel avait aiguisé l'épée qu'il lui opposa : sans elle, toute l'Europe porterait le turban.

« Je pris ma revanche dans les Croisades que je fus bien aise de voir paraître, mais que je n'aurais pas pu inventer. J'en profitai assez pour que l'Occident fût molesté : aussi, moyennant les complaisances d'Éléonore de Guyenne pour Saladin, en a-t-il coûté, dans un seul article, environ trois millions d'hommes à l'Europe.

« Pendant ce temps-là, Gengis Khan ne m'en immolait guère moins dans l'Asie, parce que je reportai bien vite sur lui le charme que j'avais mis sur Mahomet. et qui n'avait pas assez prospéré dans l'Occident. C'est moi aussi qui, avec une portion de ce charme, établis une pomme de discorde entre Naples et la Hongrie,

et ensuite entre Naples et l'Aragonais ; discorde où mon commissaire Procida se distingua en préparant le massacre de tous les Français dans la Sicile.

« Je fis bientôt un traité avec *Cecco d'Ascoli*, dans lequel je lui fis part de la plus grande partie des différents secrets que j'avais recueillis dans mes courses ; et il me promit en retour d'exercer avec le plus grand soin et la plus grande assiduité, les pouvoirs que je lui avait donnés sur les astres : il est vrai qu'il finit par être brûlé vif, mais ce ne fut pas sans avoir rempli ses engagements.

« Aussi c'est par son influence que dans la suite les orientaux me servirent de nouveau en s'emparant de Byzance, de l'île de Rhodes, en venant menacer [142] jusque dans Vienne les dernières images des Césars et enfin en abolissant le premier empire des Romains. Par sa même influence et dans le même siècle, je fis découvrir aux Portugais un passage par le Cap de Bonne-Espérance ; je fis aller Colomb en Amérique et j'étendis grandement la puissance de l'Espagne. J'enchantai l'Europe par l'imprimerie que j'avais apprise depuis longtemps en traitant avec mon chinois, mais dont je lui avait promis de ne pas faire usage avant cette époque ; et ce présent que j'ai fait aux hommes, me rend plus que la poudre à canon que je leur avais fait le siècle précédent, parce que c'est à qui s'empressera le plus par ce moyen de montrer tout ce qu'il sait, et de mettre au jour tous ses secrets. Or j'aime

beaucoup à apprendre les secrets des hommes depuis que j'ai perdu ceux que je possédais par ma nature.

« Ce n'est point sans motif que j'ai choisi le quinzième siècle pour offrir à l'univers toutes ces merveilles. Ce n'est pas non plus sans motif, que j'ai choisi le règne de Louis XV, pour venir en personne me montrer sur les bords de la Seine ; et le tout à cause du moule du temps que je veux conserver. Mais à quelque époque que je fasse mes présents, j'ai soin de ne rien prêter en ce genre qu'avec usure ; aussi les Arabes n'ont pu échapper à Thamas-Kouli-Khan ; les Portugais ont été chercher des épices qui leur brûlent le sang ; les Espagnols trouvèrent la mort dans leurs plaisirs en Amérique, après y avoir cherché l'or dans le sang de ses habitants, et chez eux je leur ai [143] donné l'Inquisition, qui est comme l'abrégé et l'élixir de toutes mes industries. Enfin Mahomet lui-même, malgré ses trois yeux, est prêt à perdre la vue.

« J'irais contre mes intérêts, si je vous expliquais davantage quelle est cette usure que j'exige finalement de ceux que je favorise. Je vous en ai dit assez en vous confiant ce que je retire de l'imprimerie. Quant à la poudre à canon, et à toutes les inventions destructives dont les hommes se servent, elles ont un but au moins aussi utile pour moi, mais qui ne peut être connu sur cette terre. Car ceux-là n'ont pas trouvé la clef toute entière, qui ont dit que les meurtres et les batailles étaient une suite de la grande ardeur de la soif qui me dévorait et que je ne pouvait étancher

qu'avec du sang, n'ayant pas d'autre liquide à ma disposition. Il vous suffit de savoir combien tous ces moyens puissants et redoutables m'ont rendu depuis deux ou trois siècles. La guerre de trente ans, les différentes brûlures d'hérétiques, la ligue, la fronde, les deux guerres de succession en sont, pour moi, des témoignages incontestables.

« J'ai été amplement secondé dans mes succès de différent genre, sous le plus long règne des rois français. L'Europe par son moyen a été longtemps en feu dans les champs de bataille, par le canon, et dans les cabinets et les écoles, par les savantes futilités des assemblées doctorales, où j'ai toujours une place marquée : et le profit que j'ai fait à la découverte des Indes et de l'Amérique, c'est qu'actuellement il ne me faut qu'une allumette pour embraser le globe. [144] Ainsi la politique, sur toute la terre, est devenue, par mon ministère, comme une partie d'échecs qui commence toujours et qui ne peut plus finir, parce que les puissances qui en forment les diverses pièces, peuvent bien se prendre les unes les autres, mais elle ne peuvent me prendre moi, qui ne suis le roi, et elles ne savent pas me faire mat ; aussi les génies, mes adversaires, sont-ils entièrement déroutés aujourd'hui.

« Sous le règne actuel, le canon a eu un peu moins d'emploi ; mais les livres en ont eu un prodigieux, d'autant que dans les matières semblaient épuisées, j'avais, grâce à la nouvelle doctrine de *Fo* et à l'influence de *Cecco d'Ascoli*, les moyens d'y remé-

dier. C'est ce qui me fit inventer tant d'associations singulières.

« On a tort d'accuser généralement de fourberie les membres qui les composent ; la plupart ne sont pas maîtres de leurs mouvements : c'est une vapeur active que je leur souffle parfois, afin de leur faire faire des actes extraordinaires. D'ailleurs, il y a des sociétés qui ne m'appartiennent qu'en second, et qui ont commencé par être sous la loi des bons génies. Il y en a que je dirige encore, mais que les bons génies me menacent tous les jours de soustraire à mon empire. Il y en a que nous gouvernons par indivis, les bons génies et moi ; mais, dans toutes, je n'oublie rien pour m'accréditer dans l'esprit des hommes, aux dépens de la puissance qui ne cesse de me combattre ; et sur [145] cela, je ne laisse pas de trouver quelques hommes assez dociles.

« C'est pour les payer de leur confiance en moi, et de leur docilité que je les ai livrés au pouvoir de ces diverses sciences mutilées que l'ai laissé s'établir dans mon empire ; c'est pour cela que j'ai fait professer aux philosophes de ce siècle toutes ces doctrines qui ont appris aux hommes que tout n'était rien ; que les corps pensaient, et que la pensée ne pensait point ; que l'on n'avait pas besoin de recourir à un sens moral pour expliquer l'homme ; mais qu'il fallait seulement lui apprendre à faire des idées. Je ne les ai point avertis de la contradiction de ces doctrines, qui me sont si profitables ; car ils verraient bientôt que s'il n'y

avait rien de moral dans le mobile et le jeu de leurs idées, il leur serait inutile de chercher à les faire et à les rendre plus parfaites, puisque leur nature physique devrait se charger de l'entreprise, comme elle se charge de perfectionner tous vos sens ; mais je leur ai persuadé en même temps que cet homme, moral ou non, n'avait point été altéré depuis son origine ; que, par conséquent, il n'avait besoin d'aucun mode de restauration : ce qui, dans une seule phrase, offre la mesure de leur logique, et me donne un avantage immense sur le plus redoutable de mes adversaires.

« Je leur prépare de nouvelles récompenses pour le temps où j'aurai trouvé encore parmi eux de plus grands renforts, car je ne puis agir qu'avec ce qu'ils me donnent : je leur ferai donc trouver alors des [146] secrets si étonnants, par le magnétisme et le somnambulisme, qu'ils pourront à la longue se mettre à ma place, et que je pourrai vaquer plus librement à d'autres occupations ; je les étourdirai si bien, que les particules des corps qu'ils auront obtenues par leurs manipulations, ils les donneront comme étant les échantillons de la nature, tandis qu'elles ne sont que les échantillons de sa démolition et de ses brisures ; car, quand je voudrais le taire, vous n'ignorez pas que l'un de vos plus célèbres comédiens leur avait donné cette leçon d'avance, en portant sous son bras une pierre qu'il montrait bêtement comme l'échantillon d'une maison qu'il avait à vendre.

« Je leur ferai dire un jour que l'eau n'est point

un élément, parce qu'ils la réduisent en vapeurs, comme si un morceau de glace n'était pas un corps solide et palpable, parce qu'on peut le réduire en eau, et comme s'ils avaient jamais joui d'un élément pur, pour oser prononcer sur sa nature.

« Je leur ferai dire au contraire que le soufre est une substance simple, parce qu'ils ne savent pas se rendre compte de ce qui le constitue ; et ce sera un des tours les plus adroits que je puisse leur jouer, car si je viens leur persuader que le soufre est simple, il faudra bien qu'ils me croient simple aussi, attendu que le soufre et moi, nous le sommes autant l'un que l'autre.

« Je leur ferai trouver un nouveau secret pour la reproduction de l'espèce humaine. Malheureusement [147] le beau sexe ne s'en accommodera point parce qu'il n'en aurait par là que les charges. « Je mettrai dans leur esprit assez de variation pour qu'il y en ait parmi eux qui ne croient à rien, et qui cependant aillent consulter des sorciers et des tireuses de cartes.

« J'inspirerai à un grand navigateur l'idée de se faire initier aux cérémonies des habitants d'Owhyhe, et cela le conduira à être mangé par ces anthropophages ; car je peux mener loin les hommes avec les cérémonies.

« Je confirmerai les géomètres dans l'opinion où ils sont depuis longtemps, que les racines sont des puissances mises en fraction, comme si les puissances de la nature pouvaient me fractionner, et subir une autre loi que d'être comprimées, et qu'ainsi les

racines puissent être autre chose que des puissances en compression.

« Je ferai naître dans quelques têtes l'idée d'établir par toute la France de belles écoles scientifiques et de généraliser le monde d'une instruction universelle, grandement favorable à mes desseins : mais gare à la main qui pourra bien jeter quelque pierre dans le front de quelque Goliath, et surtout gare au défaut de finances, qui fera peut-être supprimer l'établissement ! Ah, sans ces inconvénients, quels fruits n'aurais-je pas retirés de cette Encyclopédie animée, qui, pullulant, sans cesse, eût successivement étendu mon règne sur toute la terre !

« Mais le moment arrive où je serai amplement dédommagé. La raison va naître, bientôt elle [148] fleurira ; c'est à moi qu'on en sera redevable ; c'est moi qui aurai fait revivre la philosophie, en la purgeant de toute ingrédient qui ne viendra pas de moi. Les nations, pour ce service éminent que je leur aurai rendu, m'élèveront des autels et diront hautement : Vive le crocodile, honneur et hommage au crocodile ! » [149]

CHANT 36 :

Projet audacieux du crocodile renversés

Soit que le crocodile eût des partisans dans l'audi-

toire, soit que le magisme de sa parole opérât naturellement, on entendit en effet parmi les spectateurs répéter ces derniers mots : Vive le crocodile ! Honneur et hommage au crocodile ! On vit quelques-uns des assistants s'incliner comme pour l'adorer, et un autel colossal se former subitement devant lui. On vit en même temps une tête encore plus colossale se former au sommet du crocodile, ou de cette colonne mobile qui avait fixé tous les yeux, et d'où étaient sortis de si étranges discours. Cette tête était belle en apparence, et avait à l'extérieur des proportions assez régulières. Elle portait écrit sur le front : *Les sciences universelles* ; mais ce n'en était que le fantôme, parce que, soit que le crocodile se voit vanté, en disant qu'il tenait réservé dans ses archives ce qui est comme le principe de vie des sciences, soit que ce principe de vie soit déposé ailleurs, il est évident que cet esprit vivificateur leur manque, par les soins et les tourments continuels que les hommes se donnent partout pour y suppléer. [150]

C'était cependant par ce fantôme des sciences universelles, que le crocodile espérait obtenir les hommages les plus honorables. Mais à peine cette tête fut-elle posée sur lui, qu'elle perdit de sa beauté et de sa jeunesse de ses proportions ; et lui-même vit bientôt tout son espoir s'évanouir, car il se présenta aussitôt dans les airs, en face de lui, une jeune fille de l'âge d'environ sept ans, que quelques-uns ont cru depuis être Madame *Jof* elle-même, sous une autre forme. Quoi qu'il en soit, cette jeune enfant avait à la bouche

un chalumeau d'or, avec lequel elle souffla sept fois sur cette tête. À chaque fois, cette tête semblait diminuer de volume ; et à chaque fois aussi, l'autel colossal diminuait de hauteur, jusqu'à ce qu'enfin, à la septième fois que l'enfant souffla, il ne resta plus rien de cette tête, et l'autel fut tellement réduit à fleur de terre, qu'on n'eut plus le moyen de le discerner. [151]

À ce septième coup, soudain le crocodile
Remet dans son étui la colonne mobile.
Le trou qu'il avait fait se referma si bien,
Que sans des yeux *ad hoc*, on n'y connut plus rien.
Alors chaque auditeur cessa d'être enchanté ;
Et chacun d'eux n'eut pas plutôt sa liberté,
Qu'il vola vers Paris, pour y conter l'histoire
Dont l'orateur avait étonné l'auditoire.

CHANT 37 :
Stupeur des Parisiens.
Décret académique

Comment peindre la stupeur des parisiens au récit de tant de merveilles ? Ils se seraient cependant plus livrés à l'admiration si la frayeur n'eût pas continué à travailler leur courage, et la faim à travailler leur estomac.

Mais le zèle de la gloire académique l'emportant dans l'esprit des commissaires sur tous ces maux,

ils s'empressent de faire leur rapport à l'assemblée ; chacun des membres fait un saut, en apprenant une doctrine et des explications si différentes de ce qu'on leur a enseigné jusqu'alors. Après un quart d'heure de silence, où l'embarras et la confusion occupent tous les esprits, on va aux voix ; et par l'organe du président qui recueille les avis :

Ordonné de fouiller dans les bibliothèques,
Dans les traditions Guèbres, Teutoniques, Grecques,
Pour tâcher d'expliquer tout naturellement,
Un fait qui, dès l'abord, semble un peu surprenant.
Car sur un tel sujet, avec tant de lumière,
Il nous serait honteux de rester en arrière ;
Et pour sauver ici l'honneur de notre nom,
Il faut absolument que nous ayons raison. [152]

CHANT 38 : *Plaie des livres*

Chacun d'eux se détache et court avec empressement consulter les bibliothèques publiques et particulières ; jamais l'esprit de recherche ne les anima d'une pareille ardeur, parce que jamais il ne se présenta une occasion si urgente.

Mais, ô merveille étrange, ô prodige inouï
Dont l'œil humain sera tellement ébloui,
Qu'ici la vérité ne paraîtra plus vraie !

Apprenez donc qu'il faut joindre une onzième plaie
À celles que Moses, sur l'Égypte autrefois,
Avec tant de succès répandit par sa voix.

En effet, une plaie tomba subitement sur tous les livres. Et quelle plaie ! Ce ne furent point des rats qui les rongèrent ; ce ne fut point le feu du ciel qui les consuma ; ce ne furent point les ténèbres qui les dérobèrent à la vue ; ce ne furent point les eaux de la mer rouge qui les inondèrent : ce fut une certaine humidité relâchante qui porta la débilité dans toute leur substance, et qui transmua comme en une pâte molle, de couleur grisâtre, papier, parchemin, carton, couverture et généralement tout ce qui les composait ; [153] phénomène qui avait été annoncé par quelques étoiles nébuleuses qu'on avait vues se promener quelques jours auparavant dans plusieurs bibliothèques.

Enfin à contempler un pareil changement,
On n'eût pu s'empêcher de croire fermement,
Que pour se divertir quelque méchant génie
Eût voulu, pour les chats, faire de la bouillie.

Ce qui peut encore le faire croire davantage, c'est qu'en même temps, il parut tout à coup, dans tous les lieux où se trouvaient ces savants, une quantité de femmes ressemblant à des bonnes et à des nourrices. Elles parurent toutes avec une cuiller à la main, sans qu'on sût d'où elles venaient, et comment elles avaient fait pour entrer ; et sur-le-champ, prenant de cette bouillie grisâtre avec leur cuiller, elles la portent

à la bouche de tous ces savants. Ceux-ci, frappés sans doute par le même pouvoir magique, oublient l'objet qui les avait amenés ; l'appétit prend en eux la place du désir de la science, et voyant cette pâte molle et grisâtre que les nourrices leur présentent, ils se jettent dessus avec toute la voracité de la faim ; et ils ne cessent d'avaler que quand ils en ont jusque par-dessus les oreilles, et que les nourrices se sont retirées. [154]

CHANT 39 :
Résultat de la plaie des livres

C'est alors que l'on put juger le projet du génie qui avait versé une si énorme plaie sur les livres. Le mélange qui s'était fait lors de leur décomposition, se fit aussi dans les idées de ceux qui venaient de s'en nourrir ; ils sortirent de là avec une telle confusion de pensées et de langage, que la tour de Babel, en comparaison, était un soleil de clarté ; parce que tous parlaient ensemble, et que chacun parlait de toutes les sciences à la fois.

Tristes spéculateurs, infortunés humains !
À quoi vont aboutir les œuvres de vos mains !

Encore si ce fléau s'était borné à la capitale ! Mais il était général par toute la contrée ; que dis-je, par toute la France, excepté un seul cabinet qui nous sera

connu en temps et lieu. Ce fléau s'étendait non seulement sur les livres déjà existants, mais sur ceux qui n'existaient pas encore, puisqu'il avait agi sur toutes les matières qui peuvent servir à transmettre nos pensées à la postérité ; et nos savants n'avaient plus à leur disposition une seule feuille de papier où ils pussent même écrire un simple programme. [155]

CHANT 40 :
Courte invocation à ma Muse

Muse, savante Muse, quels tableaux ne pourrais-tu pas nous tracer, si tu voulais employer ici tes crayons ! Tu nous peindrais le bouleversement général de la France ; la perte irréparable de toutes les généalogies, l'anéantissement de tous les traités politiques, de tous les contrats civils, de tous les témoignages écrits de la fidélité des amants, des annales de l'histoire de nos pères, des dépôts des vérités religieuses, et de tout ce que l'ignorance et la mauvaise foi y ont substitué, enfin tous les esprits abandonnés à des ténèbres épouvantables, et à une incertitude pire que le néant, le tout parce qu'ils n'ont plus de papier.

Mais tu as tant de faits à nous raconter, que tu ne peux t'amuser à nous dessiner longuement tous ces tableaux comme un peintre qui pourrait disposer de tout son temps.

Au moins, trempe un moment tes pinceaux dans les plus vives de tes couleurs, pour nous peindre celui de tous ces faits qui te paraîtra le plus frappant. On vit donc arriver en hâte un de ces commissaires envoyé par l'Académie. Soit qu'il eût les fibres du cerveau plus électriques que ses confrères, soit [156] qu'il eût mangé davantage de cette pâte grisâtre dans laquelle s'étaient convertis tous les livres, une fureur de paroles, de citations et d'interprétations s'empare de lui ; et se présentant devant l'Académie, il commença ainsi son discours :

(Ami lecteur, je dois vous prévenir qu'au milieu de cette confusion, il lui échappait de temps en temps quelques éclairs instructifs, quelques vérités profondes et respectables, qui ne sont guère accoutumées à se manifester par la bouche des académiciens. Je sais même de bonne part que chaque fois que ces éclairs et ces vérités lui échappaient, il éprouvait une sorte de violence secrète, comme si quelque puissance supérieure le pressait, et le forçait malgré lui à rendre hommage à la lumière ; et vous ne devez pas être surpris des effets de cette puissance, si vous êtes persuadé que le mensonge n'est pas exclusivement ce qui domine l'homme ici-bas, et si vous vous rappelez jusqu'où s'étendent les droits du vertueux *Éléazar*, et la surveillance de la société des Indépendants. Vous tenant donc pour averti sur ce point, écoutez maintenant le discours que notre orateur prononça.) [157]

CHANT 41 :

Rapport de la commission scientifique à l'Académie

« Messieurs, la perruque de l'empereur Commode, si l'on s'en rapporte à la description que nous en a faite Lampride, est ce qu'il y a de plus merveilleux dans le monde. Aussi le poète Ossian l'avait (il toujours présente à l'esprit lorsqu'il chantait les blonds cheveux des belles Calédoniennes ; parce que la différentielle de la tangente d'un arc est égale à la différentielle de cet arc divisé par le carré de son cosinus ; car quand même vous nous auriez envoyés à la plaine des Sablons prendre des informations sur un phénomène que le peuple appellera sans doute un prodige, la paragoge proslambanomenos n'en aurait pas moins été ajoutée au-dessous de l'Hypate-Hypaton, comme nous l'enseigne le petit Albert.

Le président : Orateur, remettez-vous dans votre assiette.

Oui, messieurs, laissons le vulgaire ignorant donner le nom de prodige aux choses qu'il ne peut comprendre ; il n'est point, comme nous, naturalisé avec les sciences ; il n'a point été alimenté comme [158] nous, dès le berceau, de l'enfantine nourriture des livres, *et Dieu n'aime que celui qui habite avec la sagesse*, disait Salomon. Ces profanes vivent trop éloignés de nos sanctuaires, pour avoir quelque accès auprès de la vérité ; pour nous, qui passons nos jours

à sa cour, il n'est rien dont l'explication doive nous embarrasser.

« Sans recourir aux savantes collections de l'abbé Muratori et du père Mont-Faucon, n'avons-nous pas pour témoin tout l'ordre Teutonique, ainsi que la grammaire de Restaut ? Ne savons-nous pas même que le logarithme de moins *un*, a une infinité de valeurs toutes imaginaires, puisque, hors de *un*, il ne peut exister aucunes valeurs qui soient réelles ?

« Aussi les mathématiques sont une science qui ne pénètre pas jusqu'à notre essence radicale et intégrale. Il semble que ce qui les apprend et les sait en nous, est un être moindre que nous et autre que nous. Comment cela serait-il autrement, puisque, ne connaissant point la racine de *deux*, nous ne pouvons être parfaitement sûrs de toutes les autres racines qui se montrent après ce nombre ; attendu que c'est par lui qu'elles doivent passer, et qu'ainsi nous ne savons d'où elles viennent, par où elles marchent, ni où elles arrivent ? Et nous n'avons autre chose en ce genre que de l'approximatif, parce que nous ne tablons que sur des données et des suppositions, dont la valeur n'est pas même connue de ceux qui nous les présentent. Pilpay n'est pas le seul qui ait passé son temps dans des fictions. [159]

« Nous n'avons pas besoin cependant de nier les faits, dans la circonstance dont il s'agit, comme, entre nous, cela nous est arrivé quelquefois, lorsque nous ne savions pas comment nous en tirer. Oui, conve-

nons que les deux armées ont été avalées ; convenons qu'une colonne monstrueuse s'est montrée, et a englouti tous les champions ; convenons qu'une voix extraordinaire s'est fait entendre ; convenons même, s'il le faut, que l'animal en question est un vrai crocodile. L'homme, sut la terre, peut-il croire y remplir son emploi, s'il y est un instant sans prophétiser ?

« Que résultera-t-il de là contre notre gloire et nos connaissances ? On nous a bien dit que nous ne parlions que de la couverture du livre de la nature, et jamais de son esprit ; qu'en peignant avec autant de soin les couleurs, les dimensions et les formes des animaux, ou en calculant les mouvements des astres avec une précision scrupuleuse, mais ne sachant pas un iota sur la destination de toutes ces choses, nous étions comme quelqu'un qui prétendrait avoir donné le portrait moral et physique d'un homme, quand il aurait donné la description de ses habits. C'est par là que Trimalcion, en présentant à la cour de Mandane le fameux imprimeur Christophe Plantin, né à Mont-Louis près de Tours, surprit beaucoup les sept sages de la Grèce. Or, si Leibnitz a été persécuté par Galilée, pour avoir aperçu le premier la pesanteur de l'air, Néron n'a pas eu si grand tort d'en vouloir à l'abbé de Pétrone. [160]

Le président : Orateur, vous faites des anachronismes ; reprenez-vous.

« Nous avons bien su nous passer de la philosophie occulte de Cornélius Agrippa, pour apprendre aux

hommes comment étaient toutes choses ; nous leur avons bien donné, sans cela, des explications de tous les phénomènes de la nature, et nous avons simplifié tellement les sciences que :

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur

« Mais, messieurs, en apprenant aux hommes comment étaient toutes choses, nous ne nous sommes point interdit le pouvoir d'ajouter de nouvelles lumières à celles que nous avons répandues ; et rien ne nous empêche de convenir que les choses peuvent encore avoir une autre manière d'être, après celle que nous leur avons donnée.

« Notre confrère *Freret* a bien dit en effet que toutes les idées divines et religieuses ne provenaient que des fantômes de notre imagination, parce qu'il n'a regardé l'arbre que par en haut, et en dehors, et que là effectivement il ne se trouve que des feuilles mobiles, et sans cesse agitées par tous les vents ; mais s'il eût regardé en bas de l'arbre et en dedans, il n'y eût trouvé, quoi que nous en disions, qu'une seule sève, qu'une seule souche, qu'un seul germe et qu'une seule racine, que les vents même ne peuvent atteindre, et sans laquelle l'arbre n'aurait ni feuilles, ni fruits ; et même convenons que celui qui croit savoir quelque chose, ne sait pas seulement comment on doit savoir : mais [161] *Μελετη το παν, Industriæ nil impossibile*. Aussi les Agwans qui ont renversé le trône de Perse ont tellement enflammé le génie de Catilina, que voyant près de Charing Cross la statue

de Narsès, méditant profondément sur les strata-gèmes de Polyen, il engagea le moine Alcuin à récon-cilier Pibrac avec Charlemagne.

« C'est ainsi que dans les sciences exactes, après avoir reconnu les trois degrés de puissance qui com- posent le cube, nous n'avons pas moins imaginé des puissances subséquentes, qui ne sont, il est vrai, que des multiples des degrés précédents, mais qui, cepen- dant, offrent à la pensée une manière d'être diffé- rente, et une nouvelle mine pour l'intelligence : d'ail- leurs n'est-ce pas une vérité certaine, qu'un effet peut être attribué à plusieurs causes diverses ?

« Mais que dis-je ? Comment croirions-nous à une vérité ? Nous ne croyons pas à l'âme de l'homme ; et l'âme de l'homme est, ici-bas, le seul miroir de la vérité. Aussi nous n'aurions pas besoin de remonter aux fragments de Sanchoniaton ni à l'Ezourvedam, et il nous suffirait d'observer que notre âme embrasse l'universalité ; qu'ainsi pour qu'elle pût mourir, il fau- drait que le *plus* prît place dans le *moins* ; tandis que dans l'ordre réel et non conventionnel des choses, il n'y a que le *moins* qui puisse prendre place dans le plus. Aussi j'étais près de dire qu'il n'y avait rien de plus auguste que notre âme, si je n'avais pas remar- qué que Voltaire, Crébillon, [162] Racine et plusieurs de leurs confrères, ont abusé du droit de l'épithète, en employant le mot *auguste* dans des sujets qui n'en étaient pas dignes, et qui non seulement étaient anté- rieurs au règne comme à la gloire de l'empereur de ce

nom, mais même au poète Ennius, qui avait appliqué ce titre-là aux augures.

« Par exemple, si nous avons attribué les tremblements de terre, tantôt à l'air comprimé dans les souterrains, tantôt à l'effort des eaux, tantôt à la force électrique de l'atmosphère, cela empêche-t-il que nous ne puissions aussi les attribuer à quelque corps étranger, animal ou non, qui se glisserait dans les interstices de la terre ? Nous ne connaissons pas encore tous les animaux ; nous ne savons pas même pourquoi la classe des papillons, phalènes ou nocturnes, est la plus nombreuse, et nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, parce que l'âme de l'homme, sans pouvoir cesser d'être immortelle, est cependant devenue un papillon phalène, et que l'inquiétude journalière qui la dévore, prouve plus sa dégradation, que tous les balbutiements des philosophes ne prouvent le contraire. Aussi voit-on avec beaucoup de douleur que la pomme épineuse ou l'herbe aux sorciers, est naturelle aux deux Indes, et qu'elle s'est naturalisée dans nos climats. Voyez l'ouvrage de M. de l'Ancre, conseiller au parlement de Bordeaux, sur l'inconstance des mauvais anges et des démons. [163]

Le Président : Dans votre sujet, orateur, dans votre sujet.

« Quant à cette propriété d'avoir pu s'étendre depuis l'Égypte jusqu'à Paris, selon la voix que nous avons entendue, nous ne pourrions prononcer contre avec certitude. N'avons-nous pas sous les yeux la

prodigieuse ductilité de l'or ? N'avons-nous pas dans le règne végétal une substance merveilleuse en ce genre, la gomme élastique ? N'avons-nous pas vu dans le célèbre *Métastase*, que lorsque don Quichotte rencontra les autruches et ce lion encagé... Je ne l'ai point encore embrassé aujourd'hui.

« Je reviens à mon sujet. Croix par Dieu : b, a, ba ; b, e, be ; b, i, bi ; b, o, bo ; b, u, bu ; ba, be, bi, bo, bu. Sans doute, avant que cette gomme élastique nous fût connue, nous nous serions moqués de ceux qui auraient osé nous la peindre telle qu'elle est. Que savons-nous s'il ne serait pas également honteux de nier que cette même propriété pût avoir une force incommensurable pour nous, dans quelque classe du règne animal ?

« Nous verrons, au temps à venir, que dans la chimie, les formiates, les bombiates, les prussiates, sont au nombre de trente-cinq genres de sels composés d'après le nombre des acides ; mais nous nous sommes un peu trop pressés de composer tous les corps avec des molécules salines ou cristallisées, car ces substances ou ces agrégats ne sont que des résidus : la nature ne voudrait que du fluide, et les cristaux et les sels ne sont pas les corps des choses ; [164] ils n'en sont absolument que la carcasse cadavéreuse.

« Aussi nous savons que les règnes de la nature vivante sont liés les uns aux autres. Non seulement les règnes de la nature, mais encore toutes les parties de ces règnes semblent se toucher, et ne se distinguer les unes des autres que par des logarithmes impercep-

tibles. Mais Condillac et Claude Bonnet, moins sages que l'Heptaméron et le fameux Bacon de Verulam, ont voulu tellement lier les choses et les confondre, qu'à les en croire, nous n'aurions plus besoin de discernement, puisqu'il n'y aurait plus de différence ; et dans l'âne d'or d'Apulée qui porta Clémence Isaure à la baie de Chesapeake, on voit que si les substances végétales nous présentent souvent les propriétés du règne minéral, comme nous nous en sommes convaincus par nos opérations sur les plantes, le règne animal pourrait bien participer aux propriétés du règne végétal. Non, Linné, Tournefort, Jussieu, Magnol, Sauvage, vous ne tenez point la clef du système réel de la botanique.

« Il ne faut pas non plus chercher dans Hérodote celle de tous les hiéroglyphes égyptiens ; et nos plus savants naturalistes ne savent pas pourquoi les pétales des fleurs ne portent point la couleur verte, qui n'est que la couleur d'attente, et non point la couleur du triomphe. C'est pourquoi nous devons convenir avec les sages organes de la vérité, que nous l'avons abandonnée, elle qui est une source [165] d'eau vive, et que nous nous sommes creusé des citernes qui ne tiennent point l'eau ; car pour avancer dans la carrière scientifique, disait quelqu'un de ma connaissance, ce ne serait pas la tête qu'il faudrait se casser, comme font tant de gens ; ce serait le cœur. Ce quelqu'un voudrait bien aussi que tout le monde fît des livres, mais en même temps il voudrait que personne n'en

lût. Car enfin, messieurs, Shakespeare n'avait-il pas raison de dire que les livres n'étaient que de la sciure de livres ?

« Je ne trouve donc rien dans la physique, qui s'oppose à ce que le crocodile que nous avons vu, ait pu s'étendre depuis l'Égypte jusqu'à Paris ; je ne sais même si nous ne pourrions pas le démontrer par la calcul. J'ai vu dernièrement chez un curieux un morceau de gomme élastique, figurée en cheval, de la longueur de trois ou quatre pouces. En tirant le col de ce cheval, il parvenait à l'allonger sans le rompre, jusqu'à la longueur d'un pied. Or, nous savons qu'un crocodile est comme un incommensurable pour sa longueur, comparée à celle de ce cheval de trois pouces. *Ist es nicht zu bezweifeln, dass unser werck hiedurch einen höhern grad der vollkommenheit erhalten hat*, disait Pompée, lors de la bataille de Salamine ; car Klopstock et la bibliothèque orientale de d'Herbelot prenant place parmi les merveilles du Dauphiné...

Le Président : Orateur ! Orateur !

« Si donc nous ne nions pas que ce crocodile [166] puisse étendre sa propriété élastique jusqu'à une longueur incommensurable, comparée à celle où l'on étendait le cheval de gomme, nous trouvons tout de suite une règle de trois, par laquelle le cheval de gomme, dans son état nature, est au crocodile, dans son état naturel, comme le cheval de gomme, dans son état extraordinaire, est à X, qui est le véritable

prolongement du crocodile, depuis l'Égypte jusqu'à Paris.

« Cela n'empêche pas que la science de l'homme ne soit nulle et vaine comme le néant. Il l'a dit, le prophète Isaïe : *La vérité ne mettra point sa joie dans les docteurs*. Aussi pouvons-nous nous regarder, en fait de sciences, comme des chevaliers d'industrie qui ne s'occupent qu'à dissimuler leur pénurie. Si seulement nous savions pourquoi le paramètre est une ligne constante, et pourquoi les végétaux vont puiser dans la terre la potasse que nous découvrons dans leur substance !

« Car si ce que le crocodile nous a dit sur la formation du monde est, dans le vrai, susceptible de quelque difficulté, convenons que nous ne sommes guère plus imprenables que lui sur cet article ; nous pouvons donc le lui passer ; ainsi tenons-nous en à cette vérité profonde, que pour échauffer un corps jusqu'au degré de fusion, il faut au moins la quinzième partie du temps qui est nécessaire pour le refroidir ; mais si cette échelle n'est pas employée avec ménagement, elle peut grandement nous égarer. [167]

« Combien de fois est-il arrivé à ceux qui ont monté dans les aérostats, de penser que, parce que leur corps était emporté jusqu'aux nues, leur esprit était glorifié, sans qu'il eût besoin de chercher d'autre moyen de se diviniser ; et que tout le secret de l'aventure d'Élie est qu'il était monté dans un ballon ?

« Nous savons, il est vrai, par des expériences posi-

tives, que l'air fait sa demeure dans l'eau, et qu'une seule goutte d'eau contient un nombre indéfini d'êtres vivants : servons-nous de cette observation ; voyons-la en grand, et ne soyons pas étonnés que les choses aient pris leur origine par condensation, et que tous les êtres vivants qui animent la nature, soient, par ce moyen, arrivés à la vie. Aussi ai-je lu, par ordre de monseigneur le chancelier, un ouvrage ayant pour titre : *Origine des origines* ; à ces causes, voulant traiter favorablement ledit exposant, dans la chambre syndicale, signé Sainson.

Le Président : Dans votre sujet.

« J'avoue que ce qui m'a paru le plus surprenant dans les merveilles que nous a offertes le crocodile, c'est de l'avoir entendu parler ; mais les voiles dont la nature s'enveloppe ne sont peut-être pas encore tous levés pour nous. Nous répétons bien les uns après les autres, comme Annius de Viterbe l'a fait dire à Bérose, qu'il n'existe ni un système religieux, ni une extravagance surnaturelle, qui ne soient fondés sur l'ignorance des lois de la [168] nature. Or, comme c'est ici une courbe à double courbure, nous devons convenir entre nous, qu'il n'y a peut-être pas un système scientifique de notre façon, ni une de nos assertions en physique, qui ne soient fondés sur notre ignorance du principe des choses religieuses et de l'ordre surnaturel, où doit se trouver la clef de toutes choses.

« Car nous sommes un peu semblables aux rats, qui s'introduisent dans les temples, qui y boivent l'huile

des lampes, et détruisent par là la lumière qu'elles pouvaient répandre ; et puis nous disons qu'on n'y voit pas clair.

« La parole, selon nos plus habiles confrères, est le jeu de certaines touches organiques, qui composent le gosier des animaux ; quelques-uns même ont prétendu qu'il n'y aurait rien de si aisé que de faire parler le canard de Vaucanson.

« D'autres ont dit que la parole était comme une main qui s'ouvrait et se fermait sans interruption ; que par conséquent elle était impossible à peindre, bien plus encore à composer, puisqu'on ne pouvait saisir son action, ni se rendre maître de ses ressorts. Disons toujours, suivant nos plus grands physiologistes, que la nature a donné probablement au crocodile quelques touches organiques de plus qu'au perroquet, pour qu'il ait pu parler seul, tandis que les perroquets ayant ces touches-là de moins, sont obligés d'attendre que nous les instruisions, pour suppléer à ce que leur a refusé la nature ; car il n'y a jamais eu, à ma [169] connaissance, que le perroquet du Tasse, qui ait chanté des chansons de sa propre composition.

« N'est-ce pas pour que Couperin jouât les Folies d'Espagne que Ferdinand et Isabelle chassaient les Maures du royaume de Grenade ? Si nous n'avions pas ce moyen-là de résoudre la difficulté, nous serions peut-être plus embarrassés encore de savoir comment le crocodile a pu nous parler sur les sciences et

sur l'histoire comme il l'a fait ; mais une touche de plus dans l'organe de la parole ne suffit-elle pas pour rendre cette merveille-là tout aussi naturelle que les autres ?

« Il est vrai qu'un philosophe inconnu nous a dit qu'il fallait combiner les émanations de notre source avec les diverses résistances, si nous voulions trouver l'origine des langues ; que nous désirerions de connaître la vérité, et que nous ne faisons rien pour en nettoyer le miroir ; que c'est comme si nous prétendions voir clair au travers de nos vitres crasseuses et couvertes de poussière et d'ordures.

« Mais vous, messieurs, vous n'ignorez pas que tout ce qui se passe dans l'univers, doit avoir un rapport et une influence avec tous les êtres qui en sont les témoins, comme habitants dans cet univers ; que cette influence et ces rapports viennent frapper des touches organiques, qui composent le gosier de ces différents êtres, et produisent sur eux un effet analogue, soit à leur structure, soit à l'influence qu'ils reçoivent.

« C'est ainsi que, comme l'enseigne Eusèbe [170] de Césarée, les Imans, qui n'ont pas les yeux d'Argus, ne veulent point qu'on prenne des précautions contre la peste. C'est leur cupidité qui a consolidé chez eux l'impie système de la prédestination ; aussi est-il devenu pour le clergé turc une rente foncière qui, en temps de peste, est une vraie tontine.

« Vous savez tous que nous varions les sons dans un

cor de chasse, soit en diminuant ou en augmentant le volume d'air qui sort de notre bouche, soit en en accélérant ou en en retardant la vitesse ; au lieu que la variété des sons dans l'orgue vient, au contraire, de la variété des tuyaux, tandis que l'air y souffle est toujours le même.

« Mais fallait-il pour cela introduire dans les principes fondamentaux de la musique, la théorie des progressions arithmétiques, tandis que dans tous les phénomènes de la nature il n'y a que des progressions géométriques ? Et au lieu de toiser le son comme ont fait les savants, n'auraient-ils pas dû plutôt nous enseigner ce que c'est que le son, et nous montrer que puisqu'il ne se forme que par des brisures, il nous serait possible de parvenir jusqu'à sa demeure, en suivant les traces de ces même brisures ? Néanmoins avec les seuls moyens qui nous sont connus, nous voyons opérer différentes merveilles et différents effets de musique ; nous exprimons la gaieté, la tristesse, l'amour, la terreur, la haine, une mouche qui vole, un hollandais qui fume sa pipe.

Médecis la reçut avec indifférence... [171]

Car la tête fumante de Coligny, après avoir été couronnée aux jeux olympiques...

« Je reviens à mon sujet ; ne voyons-nous pas, dis-je, sans sortir de notre propre exemple, que tous les objets qui nous environnent et qui nous frappent, arrachent de nous des expressions et des paroles conformes à l'impression que nous recevons ? Ne

voyons-nous pas que la mémoire s'en conserve en nous, et que nous avons la faculté d'en transmettre à d'autres le souvenir par nos récits ?

« Ne nous le dissimulons pas plus longtemps, messieurs, malgré l'altération de l'esprit dans l'homme, qui ne peut être niée, quels que soient les balbutiements des philosophes, il y a une chose bien plus incontestable encore, c'est que la source qui nous a formés, ne peut jamais nous perdre de vue dans nos ténèbres, et qu'elle ne peut se séparer de rien, puisque tout vient d'elle : ainsi dans quelques lieux que nous soyons, nous n'existons, que parce que nous aspirons sa substance.

« Laissons donc là la difficulté, que ce crocodile ait pu vivre assez longtemps pour être témoin de tous les événements de l'ancienne histoire ; que vu la mobilité qui lui est propre, il ait pu se transporter à son gré dans toutes les parties de la terre : comme on voit, nonobstant les aphorismes d'Hippocrate et la pathologie de Gaubius, que la mouche cantharide est un scarabée où il y a un air supérieur concentré, et que c'est là où on trouverait pourquoi elle agit si fortement sur la vessie.

« Quelle difficulté, en effet, que le crocodile [172] étant par sa nature muni d'un plus grand nombre de touches organiques de la parole, que les autres animaux, elles eussent été frappées par tout ce qu'il a vu se passer auprès de lui ; (lisez Barême, et vous saurez, en connaissant votre revenu, ce que vous avez à

manger par jour) que par leur jeu naturel, elles aient rendu des sons relatifs à ces faits, et que par là le crocodile ait pu, au moyen de sa mémoire les transmettre de nouveau à tous ceux qui viennent de l'entendre ?

« J'aurais pu avoir recours aux échos pour expliquer ce phénomène, ainsi qu'à la basse fondamentale du fameux Rameau, et aux recherches de monsieur de Paw sur les Américains ; j'aurais pu prouver aux publicistes qui, en traitant de l'association humaine, n'ont fait que circuler autour du principe, j'aurais pu, dis-je, leur prouver que l'association humaine n'a point commencé par les nécessités corporelles et matérielles comme on l'enseigne ; que c'est après être tombés dans la situation étrangère où nous sommes, qu'il a bien fallu songer à en sortir ; que c'est mal à propos que les publicistes regardent cette époque de l'association comme la première, tandis qu'elle n'en est que la seconde.

« Mais on saura un jour que l'hydrogène et le carbone unis dans les filières des végétaux et contenant des portions d'Alcali, d'Acide et surtout d'Oxygène, forment les bitumes, les huiles et les résines. Aussi, au moyen de l'influence du calorique et de l'oxyde, je n'ai pas besoin de supposer un interlocuteur [173] caché dans quelque alvéole de ce grand crocodile ; et prenant son nom pour mieux mystifier l'assemblée.

« Enfin, comme nous n'existons qu'autant qu'immortelle vérité nous fait aspirer sa substance, nous ne pouvons plus dire que nous ne savons pas où nous

adresser pour chercher à découvrir sa lumière ; car si nous ne parvenons pas à la trouver, nous ne pouvons nous en prendre qu'à notre paresse et à notre orgueil ; un jour, un jour nous connaîtrons une planète de plus ; et on partira de là pour se moquer de l'heptomanie, tandis que nous n'y arriverons qu'à cette époque, quoique nous ayons toujours vécu *incognito* sous son régime. En conscience, les astres sont pour nous de beaux instruments, que nous savons bien décrire, mais dont nous ne savons pas jouer ; car nous ne savons pas même s'ils sont faits pour que l'on en joue.

« Il reste encore un article qui peut vous inquiéter, Messieurs, c'est celui de la destination des pyramides : j'avoue que la physique ne nous apprend en rien comment elles ont pu être bâties pour clouer dans l'Égypte la queue d'un crocodile. Mais sans le recueil de Fabricieus, et sans l'histoire de la ligue de Cambrai, deux volumes in-12, par J.-B. Dubos, nous connaîtrions bien peu encore l'antiquité. De même que sans l'ouvrage des Jours par Hésiode, et sans la chronographie de Georges de Syncelle, augmentée de la connaissance des temps, à peine saurions-nous aujourd'hui que la fougère mâle est le spécifique contre le ver solitaire. Faudrait-il admettre, comme l'enseignera un jour un fameux professeur, [174] que les rois d'Égypte firent élever les pyramides pour s'y mettre à couvert du soleil et s'en servir comme de parasols ?

« Ce serait en vain aussi qu'on voudrait supposer que ces édifices servirent autrefois de cabinets d'histoire naturelle aux Pharaons, et que quelques crocodiles échappés de leur ménagerie, auront fait là leur nid de père en fils, et auront fini même par obtenir les honneurs divins, comme on ne peut juger par la croyance des Zabiens.

« Ainsi sans m'arrêter à une explication qui ne nous instruirait pas, j'aime mieux croire que le crocodile nous a tenu là un langage allégorique, conformément au goût de tous les anciens peuples chez qui il a voyagé, et que nous ne devons pas nous presser de fixer le sens de cette allégorie, tant que nous n'aurons pas plus d'éclaircissements.

« Je me résume en disant, que tous les êtres reposant sur leur propre racine, c'est de la fermentation de cette même racine qu'ils doivent tous attendre leur développement, comme le dit Balthazar Gracian dans son *Homme universel* ; que si cette racine n'opère pas en nous cet acte végétatif de la lumière, elle opère sa propre destruction, en se dévorant elle-même ; qu'ainsi nous portons avec nous notre vie ou notre mort, et que c'est pour cela qu'il est écrit que *celui qui voudra ménager sa vie la perdra*. Je laisse Kepler disputer à Newton la découverte des lois de l'attraction ; je laisse Eschine déclamer le plaidoyer de la vitesse des astres, contre la raison inverse du carré des distances ; je m'en tiens à [175] l'idée que je viens de vous exposer sur la tâche de l'homme, et

je prétends que la vérité la plus utile qui ait été dite aux humains, est qu'il n'y avait pour eux qu'une seule chose de nécessaire ; et que cette chose exclusivement nécessaire était qu'ils se renouvelassent de la tête aux pieds.

Le Président : Orateur, prenez vos conclusions dans votre sujet.

« D'après toutes ces considérations, mon avis est que nous ne pouvons qu'admirer les étonnantes propriétés de ce crocodile, et que s'il pouvait quitter l'Égypte, et diminuer un peu de volume pour pouvoir habiter parmi nous, on ne pourrait se refuser à lui donner la première place vacante dans chacune de nos académies. Voici mes motifs.

« Le crocodile nous a donné un système de plus sur l'univers et sur la physique : c'est là un titre pour qu'il soit de l'Académie des sciences ; il nous a expliqué d'une manière neuve la destination des pyramides d'Égypte : le voilà propre à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, enfin il nous a fait des discours tels que nous n'en avons jamais entendu de semblables : cela ne suffit-il pas pour qu'il paraisse avec gloire au milieu de l'Académie française ?

« Remarquez surtout, Messieurs, qu'il n'a pas prononcé une seule fois certain nom qui est tombé chez nous en désuétude, et qu'il est ce que nous appelons *dans les principes*. Je pense donc qu'en faveur de cette attention de sa part, qui ajoute à ses grands talents et à ses grandes connaissances, nous pourrions [176] le

dispenser des visites d'usage, et que ce serait à nous à le prévenir. Cependant au sujet de ce nom en question, des philosophes de l'antiquité et qui parlent une autre langue que nous, ont une idée qu'il faut que je vous communique ; c'est que ce n'est pas ce nom lui-même qui nous offusque, comme nous l'imaginons, que nous n'en voulons réellement qu'à la teinte *capucineuse* (passez-leur ce terme) avec laquelle on l'a imprégné et affadi ; et que par conséquent s'il venait un temps où il n'y eût plus de capucins, nous serions peut-être fort embarrassés pour savoir que dire, et pour nous soutenir.

Allons, mon âme, et puisqu'il faut mourir,
Mourons du moins sans offenser Chimène. [177]

CHANT 42 :
*Bouillie des livres donnée aussi
pour restaurant à l'Académie*

L'auditoire crut véritablement que l'orateur avait voulu s'amuser à ses dépens, et fut sur le point de lui faire un mauvais parti, lorsque les bonnes et les nourrices qui s'étaient montrées dans les différentes bibliothèques parurent de nouveau, ayant à la main les mêmes cuillers pleines de cette même bouillie scientifique, et vinrent donner la pâture à chacun des membres de l'Académie. Cela détourna un moment

leur attention. Puis, prenant un ton plus sérieux, ils se déterminèrent à aller aux voix sur les conclusions de leur confrère.

Les avis se trouvèrent partagés en nombre égal. Les têtes se montent, les esprits, s'échauffent ; on se dispute avec un acharnement sans exemple ; tout le feu de ces diverses compositions scientifiques qu'ils avaient avalées s'exaspère ; la force qu'ils avaient acquise par ce restaurant les entraîne à des excès inouïs jusqu'alors dans ce sanctuaire de la raison.

Enfin au bout de ces scènes scandaleuses, on allait recommencer le scrutin, lorsque sur-le-champ [178] la salle se trouva remplie d'une poussière fine qui obscurcit les yeux des assistants ; ils ne savent où ils en sont, ils se lèvent de leurs sièges, ils veulent marcher et sortir de ce lieu ténébreux ; mais ils se heurtent les uns les autres, ils se culbutent et ne savent comment se débarrasser de cette épouvantable situation.

CHANT 43 :

Les académiciens tourmentés par une poussière fine

Cet accident provenait de cette même bouillie dont ils s'étaient remplis. Le feu de leur dispute en avait fait évaporer tout l'humide radical, et l'avait transformée dans leurs estomacs en petits grains durs comme du sable.

L'agitation qu'ils s'étaient donnée avait servi de véhicule à ces petits grains durs, et les avait expulsés, par la transpiration, avec une violence qui les avait expulsés, par la transpiration, avec une violence qui les avait encore atténués dans le passage et qui les avait lancés presque tous à la fois dans l'atmosphère. Voilà pourquoi cette poudre était si fine, et pourquoi, en arrivant si subitement, elle mit nos docteurs dans un si grand embarras.

Que n'ai-je, disait l'un, les dons secrets du Sphinx,
Les pattes de la taupe, ou bien les yeux du lynx !
Mais, hélas, l'insensé sera pris dans son piège.
L'autre disait : Je crois que c'est un sortilège.
Sois humble : le savoir, malgré tout son éclat,
Met l'esprit et le corps dans un piteux état.
Un troisième disait : N'aurais-je aucune issue,
Pour jouir à la fois de l'air et de la vue ?

Mais, lamentations inutiles ! Il fallait qu'ils sentissent quelle est la puissance des ténèbres. [180]

CHANT 44 :
*Les académiciens secourus,
mais sous une condition*

Quand les ténèbres eurent duré vingt-cinq minutes et demie, une main bienfaisante, mais juste, qui agissait sur la surveillance de la société des Indépendants,

voulut bien s'employer à rendre la vue à ces malheureux académiciens ; mais elle s'y prit de manière à ce que leur amour-propre eût peu à se glorifier de l'événement ; elle fit donc en sorte que tous ces grains de poussière dure qui remplissaient la salle, s'agglomérassent en petites pyramides quadrangulaires qui s'élevèrent sur le plancher, et dont les faces ne répondaient point aux quatre points cardinaux du monde, comme celles d'Égypte ; et ces masses doivent rester dans cet état pendant un temps pour indiquer combien les sciences se sont écartées de leur véritable direction par l'inadvertance de ceux qui ont voulu les soumettre à leur administration, sans avoir percé eux-mêmes dans aucune des profondeurs de la nature.

La même main bienfaisante laissa au contraire circuler, en fluides subtils, les ingrédients des vérités qui, au moyen de cette même bouillie des livres, [181] avaient passé par la bouche de l'orateur et des autres académiciens ; et ce sont ces ingrédients-là qui, un jour, aideront aux sciences immortelles à sortir de l'esclavage où les retient l'ennemi de toute science vraie, et apprendront aux hommes les éléments réels de la grammaire, qui s'offrent en nature et en action à leurs yeux dans toutes les parties de l'univers.

La clarté reparut alors dans la salle ; mais cela ne dissipa point l'irritation interne que les fibres scientifiques de nos docteurs avaient éprouvée par l'espèce de nourriture qu'ils avaient prise ; et ils sentaient une sorte de titillation loquace, qu'ils ne pouvaient sur-

tout soulager qu'en donnant cours à ce flux de paroles dont ils s'étaient remplis, et à l'envie qu'ils avaient de faire part à tout le monde des merveilleuses aventures dont ils avaient été les témoins et les acteurs.

Ils les auraient sûrement consignées dans leurs mémoires académiques, si la plaie qui avait tombé sur les livres et sur le papier, leur en avait laissé les moyens; mais ne pouvant écrire, ils eurent au moins la ressource de se répandre çà et là pour parler de ces prodiges à tous ceux qu'ils rencontraient; et cela, dans le même langage qu'avait employé l'orateur de la commission, en présence de l'Académie assemblée; de façon que le peuple, qui attendait de ces hommes si éminents en science, quelque éclaircissement et quelque rayon d'espérance, ne recevant de leur part ni l'un ni l'autre, et ne se trouvant pas, après leur récit, plus avancé [182] qu'auparavant, se livra d'autant plus à ses murmures.

Aussi on n'entendait dans les rues que gémisséments, lamentations et complaints :

Indigence, malheur, aveuglement, disette,
Jusqu'à quand viendrez-vous, d'une main indiscreète,
Transpercer de vos traits nos tristes citoyens ?
Pourquoi multiplier les effrayants moyens
Dont vous vous amusez à tourmenter nos âmes ?
Et pourquoi tout d'un coup n'allumez pas des flammes,
Ne pas ouvrir un gouffre, et nous y plongeant tous,
Ne pas, d'un seul coup, rassembler tous vos coups ?

[183]

CHANT 45 :

Fureurs du peuple contre le contrôleur général

Le peuple, que la faim travaille de plus en plus, et que les discours des savants ne soulagent point, cherche enfin à connaître l'auteur de tous ces désastres ; ou plutôt, il cherche à assouvir sur lui sa vengeance : car il ne lui était point inconnu. On court en foule à son hôtel, qu'on entoure ; on enfonce la porte, et l'on entre : que trouve-t-on ?

Dans ce temps désastreux, dans ce temps d'indigence,
Où chacun, malgré soi, fait entière abstinence,
Le ministre est à table, entouré de perdrix,
De pain frais, de gâteaux, de vins les plus exquis ;
Et pour mieux oublier la misère publique,
Il appelle au festin le Dieu de la musique.

Mais sa joie est bientôt troublée par les tumultueuses visites qui lui arrivent : les uns brisent les vitres et les meubles ; les autres se jettent sur les mets qui sont sur la table, et vont chercher dans toute la maison s'il n'y a pas quelques provisions en réserve : les plus furieux poursuivent le maître du logis, qui se sauve au plus vite, et leur échappe [184] par une fenêtre qui donnait sur une petite cour de derrière, sans qu'ils puissent le découvrir.

Mais la terreur l'accompagnant partout, il croit voir à chaque instant tout Paris armé contre lui ; et il est obligé de renoncer à prendre la moindre part à

la lumière du jour : aussi n'a-t-on jamais su depuis ce qu'il était devenu.

Les furieux se voyant ainsi privés de leur proie, prennent la résolution de se venger sur la maison même : et après en avoir enlevé toutes les provisions, ils mettent le feu à tous les étages, et s'en vont, en regrettant de n'avoir pu jeter le ministre au milieu des flammes. La cour nomma bientôt un autre à sa place ; mais les maux qu'il avait attirés sur Paris avaient fait trop de progrès, pour se guérir par ce médiocre remède ; et il fallait de plus grands moyens pour contenir les grands ressorts que faisaient jouer les ennemis du repos public. [185]

CHANT 46 :

Réunion de Sédir et d'Éléazar contre le crocodile

Honnête *Sédir*, il est temps de te dévoiler les sources de ces événements extraordinaires, qui au lieu de calmer les besoins et la disette de la patrie, ne font que la plonger de plus en plus dans l'abîme, et la tourmenter par les angoisses de la frayeur. Ton cher et digne *Éléazar* arrive ; il gémit comme toi sur la situation horrible de la capitale, et sur l'inutilité de toutes les démarches des académiciens, quoiqu'il s'y fût bien attendu. Il a recommandé à sa fille *Rachel*, qui est restée au logis, de ne rien négliger de tout ce

qui est en son pouvoir, pour le seconder dans l'œuvre particulière qu'il va entreprendre, et surtout d'être bien tranquille sur son compte ; et c'est avec sa sérénité ordinaire qu'il se présente à toi.

« Soyez le bienvenu, lui dit *Sédir* ; vous êtes le seul dont je puisse recevoir des consolations et des éclaircissements sur ce qui se passe et j'espère que le moment est arrivé où vous ne me refuserez pas vos secours.

« Je suis sorti de chez moi avec cette intention, [186] répondit *Éléazar* ; et sachant par mes moyens ordinaires votre détresse, je n'ai pas attendu vos ordres pour venir. Remplissez-vous de confiance et prenez courage : *L'impie verra venir sur lui ce qu'il craint, et le juste verra venir sur lui ce qu'il désire ; parce que celui qui ne moissonne que dans le vent ne peut recueillir que des tempêtes, tandis que celui qui sème dans la justice moissonnera les consolations.*

« Je ne vous ai point trompé, vous le voyez, quand je vous ai dit que ces bruits de crocodile qui se répandaient n'étaient point si indifférents ; tout ce que vous avez vu par vous-même et tout ce que la voix publique vous en a appris depuis que vous avez quitté le lieu de la scène doit vous convaincre qu'il y a là-dessous de très grands secrets. Ils se développeront successivement. Pour aujourd'hui, contentez-vous de savoir que ce crocodile est un être cruel, mais fourbe comme les méchants, et timide comme les fourbes ; il a en horreur le safran, parce que cette plante est

un soufre exalté comme lui et qui lui rappelle son origine.

« Mais afin de ne pas anticiper sur les époques, trempez pour le moment votre petit doigt dans cette boîte, et respirez le peu de poudre qui s'y sera attaché ; par la suite vous en ferez un autre usage. Je ne peux lever le voile pour vous que par degrés. » *Sédir* obéit.

Éléazar se recueille une minute dans un coin de la chambre, et dit à *Sédir* : Actuellement, regardez dans la flamme de cette bougie que je viens d'allumer à votre insu. Que voyez-vous ? — C'est une chose bien singulière : j'y vois plusieurs figures en [187] mouvement, à peu près comme les ombres chinoises. — Fixez-les, suivez-les avec attention, et rendez-moi exactement tout ce qui va se présenter à vos yeux.

Sédir, frappé d'étonnement et s'armant de tout son courage, lui rend ainsi le compte le plus fidèle de tout ce qu'il aperçoit. [188]

CHANT 47 :

Ce que voit Sédir dans la flamme d'une bougie

« Je vois d'abord par terre, au fond d'un cabinet obscur, un vase de fonte, large d'un empan. Je vois au fond de ce cabinet, qui n'est éclairé que par le feu

de la cheminée, trois personnes vêtues de longues robes noires. De ces trois personnes il me semble que j'en connais une, et que c'est précisément la femme de poids dont nous avons déjà parlé ensemble ; elle s'agite beaucoup, elle est toujours en mouvement, et paraît avoir dans les yeux la colère et la rage. Je crois voir aussi ce grand homme sec, qu'elle a fait venir d'Égypte. Il paraît plus posé, mais il a l'air bien affecté et bien triste. Quant au troisième personnage, je n'ai aucune idée de ce qu'il peut être. Il est basané, et il me semble employé là au service des deux autres ; car il tient à la main un bassin et une aiguière comme pour leur donner à laver. En effet, les voilà qui se lavent les mains. L'eau en fait sortir une fumée bien noire, dans laquelle je vois jaillir quelques flammes de feu et qui répand une violente odeur de soufre. Le domestique jette cette eau sale dans le vase de [189] fonte qui est au milieu de la place ; et cette eau le remplit jusqu'aux deux tiers. Il sort du cabinet. Nos deux personnages restent seuls, et ils s'assoient comme pour faire la conversation.

Écoutez bien ce qu'ils disent, interrompit *Éléazar*, et écrivez d'après eux. Vous en avez les moyens ; car j'ai préservé par ma présence votre cabinet du fléau qui a tombé sur les bibliothèques ; et vous en aurez la facilité ; car ils ne parleront pas plus vite que je ne voudrai et je les ferai s'arrêter exprès entre chaque phrase. C'est le grand homme sec qui va parler. [190]

CHANT 48 :

Sédir écrit le discours du grand homme sec

Sédir prend un papier et une plume ; il suit exactement l'instruction d'*Éléazar*, et écrit ainsi le discours du grand homme sec à la femme de poids :

« Vous me voyez triste, Madame, et rempli d'idées bien importunes, au moment où j'aurais si grand besoin d'être à moi pour mener à bien l'entreprise qui nous réunit. C'est une chose inconcevable que ce qui se passe en moi depuis quelques instants. J'ai eu quelquefois des remords de la vie que j'ai menée depuis ma jeunesse ; mais jamais d'aussi violents que ceux qui me rongent. Qu'ils doivent être heureux et tranquilles, ceux qui n'ont pas, comme moi, négligé les occasions de s'avancer dans la vérité ! Ma mère, qui était Coptos, a fait tout ce qui était en elle pour me maintenir dans des voies utiles et salutaires ; et elle avait pour cela des avantages que n'ont pas bien d'autres mères. Elle possédait à la fois les lumières les plus sublimes, les vertus les plus rares et les dons les plus extraordinaires ; ce qui la rendait chère et [191] recommandable à tous ceux qui la connaissaient. Elle ne cessait de m'engager, par toutes sortes de moyens, à marcher sur ses traces ; elle m'avoua même qu'elle tenait à une société qui se nommait la société des Indépendants, et que c'était par sa fidélité à en suivre les instructions et les préceptes, qu'elle jouissait de si

grands privilèges ; et pour me prouver qu'elle ne m'en imposait pas, elle me donnait tous les jours les preuves les plus signalées de ses pouvoirs, de ses connaissances et de ses dons surnaturels ; et cela, sans aucun autre moyen que celui de sa prière, de sa confiance entière dans le principe suprême, et de l'exercice de toutes les vertus : aussi me recommandait-elle, sur toute chose, de ne point livrer ma confiance à tous ces gens à secrets dont mon pays est couvert ; et de ne rien recevoir, en fait de moyens puissants et extraordinaires, que de la providence, ou de ceux qui, par leur conduite et par tous les signes qu'elle me donnait, seraient évidemment au nombre de ses fidèles serviteurs, et qui, pour récompense de leurs vertus et de leurs services, auraient été mis en possession de la clef de la nature. Mais, plus séduit par l'appât de toutes ces merveilles, que dévoué à la sagesse qui devait y conduire, j'écoutai d'autres maîtres que cette respectable mère. D'autant que ces maîtres me promettaient les mêmes prodiges, sans y mettre les mêmes conditions : pour me convaincre, ils me donnèrent aussi des preuves, que je ne pris pas même la peine d'examiner de très près. Ils m'eurent bientôt entraîné dans leur carrière, [192] par l'espoir de disposer à mon tour de leurs moyens. Et en effet, depuis les simples diseurs de bonne aventure jusqu'aux possesseurs des recettes les plus compliquées en fait de sciences occultes ou ténébreuses, il n'y a presque pas de porte qui ne m'ait été ouverte en ce genre, et

où je n'aie trouvé à satisfaire, en partie, mon penchant. Ma pauvre mère faisait des efforts continuels pour me ramener à elle ; mais ses efforts ne réussissaient point, parce que je m'étais laissé subjugué ; et aujourd'hui même, que je me sens si fort combattu, et que c'est sûrement sa voix qui me poursuit, je n'ai pas la force de l'écouter et de m'y rendre ; je n'ai que celle de me déchirer moi-même dans les horribles combats que j'éprouve. Il est donc bien terrible, l'empire de ces cérémonies secrètes par où ces maîtres m'ont fait passer, puisque, dès que j'y ai eu mis le pied, le joug s'est posé sur moi, et ne m'a laissé, depuis, aucune relâche. Au lieu de la paix qu'ils m'avaient promise, je n'ai que du trouble ; et au lieu des lumières que j'ai cru pouvoir acquérir par des voies qui m'ont été présentées comme plus commodes, je n'ai qu'une incertitude universelle, et qui est telle, que si vous m'en croyez, Madame, nous remettrons notre œuvre à une autre fois ; car je ne me sens point pour le moment, en état de l'entreprendre. »

La femme de poids, en fronçant le sourcil, lui dit :

« Ce n'est pas là ce que vous m'aviez promis. Si vous ne me tenez pas parole, je vous dénoncerai [193] au parlement comme perturbateur du repos public, et même, s'il le faut, comme magicien ; car quoiqu'il ne croie pas à la magie, j'ai cependant assez de crédit pour vous faire condamner par lui quand je le voudrai, comme je le voudrai et pour ce que je voudrai.

Alors un sifflement part du côté de la porte ; une

voix de tonnerre se fait entendre : et, apostrophant l'homme sec, elle lui dit d'un ton de colère : Égyptien ! Égyptien ! oubliez-vous les serments que vous avez faits à notre maître commun ? Oubliez-vous les dons merveilleux qui vous ont été accordés, vos nombreux succès, et les avantages inexprimables qui vous attendent ? Oubliez-vous enfin que si vous ne tenez votre engagement tout à l'heure, vous n'aurez pas une minute à vivre ? Car si je suis votre ami, je suis aussi l'exécuteur des ordres de mon maître, qui, comme vous le savez, ne relâche rien de ses droits. »

La voix se tait. La femme de poids, toute étonnée, cherche d'où peut venir cette voix : *Sédir* ne le sait pas davantage ; mais il fait bonne contenance, et il continue :

« Je vois l'homme sec se ranimer : l'orgueil, l'ambition et les menaces opèrent sur lui ; ses yeux s'enflamment ; il se tourne vers la femme de poids, et lui dit : Pardon, Madame, de ma faiblesse ; je n'étais pas à moi quant je me suis lamenté comme je l'ai fait ; j'oubliais même toutes les grandes choses que nous avons déjà opérées, et qui nous promettent de si brillants succès. Oui, Madame, oui, j'ai assez bien rempli vos [194] vœux, et vous n'avez pas lieu de regretter ce qu'il vous en coûte pour m'avoir fait venir d'Égypte. Un ministre, votre ennemi mortel, entièrement humilié, et plongé dans le plus grand embarras ; une révolte des plus décidées ; un crocodile de mes compatriotes venant avaler tout un champ de bataille ; la force avec

laquelle j'ai contraint toute une députation académique d'écouter les leçons d'un reptile ; la destruction de tous les livres convertis en bouillie ; les académiciens eux-mêmes se perdant dans leur propre science, et professant d'une manière si peu favorable à leur gloire ; enfin la disette la plus entière, et Paris livré à la fois à la famine et aux horreurs du brigandage : il semble que tout cela serait suffisant pour vous payer de vos bienfaits ; mais je me croirais ingrat, si je ne portais pas plus loin la reconnaissance. Nous avons un adversaire redoutable à combattre. Tant qu'il existera, ce que nous aurons fait peut se regarder comme rien, parce qu'il lui serait possible de le détruire, et de réparer tous les maux que nous avons versés sur Paris.

Ce terrible ennemi se nomme *Éléazar*.

Il faut, sur cet hébreu, que j'épuise mon art.

Autrefois ses pareils m'auraient prêté main forte ;

Mais aujourd'hui, sur nous, à lui seul il l'emporte ;

Seul, il pourrait nous perdre, et pour le renverser,

Madame, c'est ici le cas de tout forcer.

« Ah, monsieur, dit *Sédir*, se retournant vers *Éléazar*, qu'est-ce que je vois paraître auprès de [195] ces deux interlocuteurs ! J'y aperçois deux écrivains qui se tiennent comme en l'air et auprès de leur bouche ; et l'un d'eux écrit à mesure que l'homme sec parle, l'autre est près de la dame de poids, tenant la plume à la main, mais n'écrivant point. » [196]

CHANT 49 :

Explication des sténographes.

Continuation du discours du grand homme sec

« Monsieur, reprit *Éléazar*, puisque vous voyez ce prodige dont je ne vous aurais peut-être pas encore parlé, je ne puis vous en refuser l'explication : chacun de nous a ainsi un sténographe près de lui, qui écrit fidèlement, non seulement tout ce que nous disons, mais aussi tout ce que nous faisons, et qui en tient le compte le plus exact. Ces sténographes nous suivent partout, jusqu'au tombeau : là ils nous présentent nos annales, qui seules deviennent nos juges et nos pièces de conviction.

« Parmi ces pièces de conviction se trouveront spécialement celles qui accuseront les hommes légers et imprudents d'avoir couru après les prodiges et les faits merveilleux sans en avoir sondé la source, et plutôt pour nourrir leur ignorante curiosité que pour rechercher la sagesse qui marche par des voies plus simples. La vraie science tient à la clef des merveilles éternelles et naturelles ; or cette clef ne se trouve que dans la lumière de l'intelligence ; et la lumière de l'intelligence ne se trouve que dans [197] les humbles et vivifiantes *vertus* de l'âme, comme nous voyons que la clarté que l'huile nous procure n'est si brillante et si pure que parce que cette huile est la substance la plus douce et la plus bienfaisante de la terre. Et c'est à cet

heureux terme que tout devrait conduire. Mais tandis que les hommes prudents cherchent la sagesse, les autres en plus grand nombre, ne cherchent absolument que les prodiges : c'est ce qui force la vérité à mettre en usage tous ces moyens sensibles que vous me voyez employer, et qui sans cela seraient inutiles, parce que la voie simple aurait suffi pour le travail primitif et naturel de l'homme ; c'est donc par une suite de la corruption des hommes imprudents, et de la vigilante surveillance de leur principe, que tant de faits extraordinaires se sont déjà passés et se passeront encore dans cette grande cité.

« Néanmoins, ces sténographes que vous voyez, ne sont qu'un signe que la vérité a bien voulu prendre dans l'ordre des choses où vous vivez, et où l'on a des écrivains ; car les annales en question se tiennent encore d'une manière plus simple, et s'étendent encore plus loin que l'on ne vous le montre, comme vous pourrez l'apprendre par la suite. Pour le présent, continuons notre œuvre. Le grand homme sec, qui s'est interrompu par votre question, va continuer ; écrivez :

« Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que j'ai à me garantir des pouvoirs de ce juif ; et avant de commencer l'œuvre qui doit lui donner la mort, [198] il faut que je vous fasse connaître combien j'ai à me plaindre de lui. J'ai recueilli dans ces planches gravées tous les tours qu'il m'a joués. Ils sont représentés sous des caractères emblématiques que je vous expliquerai.

« Celui-ci est une tête de Méduse pétrifiée elle-même par la présence d'un javelot fait d'une branche de frêne. Le bey d'Alger voulut m'employer il y a quelque temps dans une entreprise secrète contre le grand Seigneur. Une fortune immense m'était promise, et je mis en œuvre tout ce que mon art put me fournir de ressources ; mais *Éléazar* fit manquer le coup ; et le bey d'Alger mécontent, et croyant que je l'avais trompé, me fit donner, au lieu de la fortune que j'attendais, trois cents coups de bâton sous la plante des pieds. Je ne sus pas d'abord que c'était ce juif qui m'avait combattu avec tant d'avantages ; je n'en fus instruit que quand un de mes familiers m'apporta une flèche de frêne qu'il avait reçue au travers du corps sans voir personne, tandis qu'il était en chemin pour accomplir mes desseins contre le grand Seigneur ; car sur cette flèche était écrit le nom d'*Éléazar* : en outre elle était à moitié couverte d'une poudre végétale à moi inconnue, et que je n'ai jamais pu décomposer.

« Ce second tableau représente une cage d'or au milieu d'une prison ; un seigneur d'importance dans les États du grand Mogol avait déjà immolé plusieurs victimes pour la conservation d'un trésor considérable, enfoui dans la forêt voisine ; un avide rival en avait encore immolé davantage, et par là semblait [199] s'en assurer la possession. Le seigneur d'importance eut recours à moi pour le rendre à jamais possesseur de ce trésor, en y plaçant des *gardes sûrs*. J'arrive, je fais le tour de la forêt ; j'entre, et je vais

prendre connaissance du local, j'appelle deux de mes plus fidèles *serviteurs*, pour les poser en sentinelles auprès du trésor ; mais au moment où ils se disposent à prendre leur poste, il se forme à la place du trésor un gouffre immense. Je reçois aussitôt, par le pouvoir de mon ennemi, un coup semblable à un coup de massue ; et, dans l'instant, je me sens plonger, avec une vitesse incroyable, dans ce gouffre, dont l'horreur en saurait se peindre ; je me trouve sur-le-champ enfermé avec le seigneur Mogol dans une cage d'or, où je me rappelle que nous souffrîmes beaucoup de la faim, et où on nous disait sans cesse : *L'or* est pur, il ne s'obtient point avec des souillures et des crimes, et surtout avec le *sang*. Car *l'or* et le *sang* sont amis, et on ne doit pas les acheter l'un par l'autre, comme les hommes le font tous les jours. Je ne comprenais pas trop ces paroles ; je ne puis vous dire non plus combien de temps nous sommes restés dans ce gouffre ; nous n'avions aucun moyen d'en faire le calcul. Enfin, un jour, après un sommeil très agité, je me réveille, voyant très clair, n'étant plus enfermé dans ce gouffre, ni dans la cage, n'ayant plus le seigneur Mogol avec moi, et me trouvant dans mon pays et dans ma maison, sans que j'aie jamais su qui m'y avait ramené.

« Le troisième emblème que vous apercevez, est une tasse de chocolat, c'est celle que je fis [200] avaler à un fameux souverain d'Italie, et qui lui causa la maladie dont il est mort. Pour cette fois-là la science de

mon ennemi fut en défaut. Mais à peine eus-je rempli mon objet, que j'eus des preuves certaines qu'il cherchait de toutes ses forces à se venger, et je puis dire que depuis ce moment je n'ai pas été un seul jour sans m'apercevoir de ses poursuites opiniâtres. Il vient de m'en donner une preuve frappante dans l'aventure de la bouillie des livres : c'était une facétie que j'avais employée par ordre supérieur pour me moquer un peu des docteurs académiques, et à l'ombre de laquelle je ne tendais qu'à avancer mes desseins. Mais ce terrible juif a été plus adroit que moi. Il a aperçu que je cherchais bien à peindre aux docteurs académiques leur illusions et leur ignorance ; mais que je cherchais encore plus à les tenir loin de la vérité, parce que, comme je ne règne que dans un zéro, je fais ce que je peux pour retenir les hommes dans mon royaume ; il a donc trouvé, dans ma facétie même, le moyen d'en retirer un fruit opposé à celui que je me proposais, puisqu'il a pu employer contre moi des éléments de science et de sagesse qui se trouvaient aussi dans le deliquium des livres, et faire dire à l'orateur des vérités qui, grâce à mes soins, n'étaient pas jusqu'à présent très familières aux académiciens, et ne se trouvent pas communément dans leur bouche : c'est ainsi qu'il ne cesse de me contrarier.

« Tous les autres emblèmes sont autant de témoignages de son acharnement contre moi ; et si [201] ce n'était pas la force de mon art, il y aurait longtemps que j'aurais succombé. J'ai parmi le monde des

camarades qui ont également à s'en plaindre. J'en ai trouvé en Afrique qui l'accusaient d'avoir anéanti la puissance de leurs fétiches ; nos Arabes disent hautement que c'est le plus grand ennemi qu'ils aient jamais rencontré dans toutes les entreprises de géomancie ; ce sont surtout les juifs qui lui en veulent ; car la plupart de ceux d'entre eux qui s'occupent de sciences secrètes sont tellement contrecarrés, qu'ils ne peuvent presque plus réussir à rien. J'ai vu même à Venise un fameux rabbin, qui a été obligé d'abandonner totalement cette carrière occulte et lucrative qu'il avait suivie longtemps avec un grand succès. C'est à ce rabbin que je dois le plus pour mon avancement dans la science ; mais il m'a dit que rien ne manquera à mes connaissances quand j'aurai pu joindre un autre rabbin qui demeure à Goa, et qui est en état de me rendre si savant, que le crocodile lui-même et le génie puissant qui le gouverne, seront obligés de baisser la lance devant moi ; et que le destin, tout puissant qu'il est, ne pourra plus rien ordonner sans moi : car je présiderai non seulement aux horoscopes de tous les hommes, mais même aussi à l'horoscope de l'univers. Oh ! si j'avais pu déjà voir ce rabbin de Goa, combien notre œuvre aujourd'hui eût été simplifiée, combien j'aurais déjà molesté mon ennemi, et même je n'aurais pas attendu jusqu'à ce moment pour le faire périr. Mais espérons qu'il n'aura rien perdu pour attendre. [202]

« Vous savez en effet, Madame, que ce n'est point

assez des ingrédients que nous avons employés jusqu'à présent dans toutes nos œuvres précédentes, pour résister à cet ennemi ; tous ces mêmes ingrédients me seront nécessaires pour lui résister encore, puisqu'il peut combattre mes entreprises dans tous les points. Mais outre ces ingrédients, qui ne sont que des armes défensives, il m'en faut qui me tiennent lieu d'armes offensives pour attaquer directement sa personne. Voici donc ce que j'ai préparé : un fer de lance, dissous dans du jus de coloquinte ; trois têtes d'aspic infusées dans une décoction de tytimale ; cinq ergots de renard arrachés, l'animal vivant ; de la suie de cheminée où l'on a brûlé du houx et des orties ; de la crasse de la tête d'un juif caraïte qui n'ait pas été peigné depuis deux quartiers de la dernière lune ; enfin de la fumée de pipe d'un renégat chrétien. Mais quoique tous ces ingrédients soient indispensables pour mon entreprise, je ne pourrais par moi-même en tirer aucun parti ; et j'ai été obligé d'employer les secrets de mon art, pour me procurer les secours dont j'ai besoin. J'ai su, par ce moyen, obtenir l'assistance d'un bon ami, qui va bientôt mettre tout en œuvre pour l'accomplissement de mes désirs. Ce bon ami ne vous est pas encore bien connu quoiqu'il ait souvent paru en votre présence, et que ce soit lui dont la voix tout à l'heure m'a rendu le courage et vous a un peu étonnée. Sachez que ce bon ami est un génie puissant qui, comme tous les génies, a le pouvoir de prendre telle forme qu'il lui plait ; c'est lui qui [203] s'est dis-

tingué à l'assemblée du cas Horn sous le nom du génie de l'Éthiopie. Enfin, puisqu'il faut vous dire, ce génie est ce même homme qui vient de nous donner à laver ; car ce préliminaire de propreté est de rigueur dans les œuvres que nous entreprenons. J'ai écarté ce génie pour un instant, afin de vous préparer à son apparition sous une autre forme ; car il faut vous attendre à le voir revenir dans un moment. » [204]

CHANT 50 :

Sédir voit un génie vêtu en guerrier et plusieurs autres prodiges

Le voilà qui arrive, dit *Sédir* à *Éléazar* ; il est vêtu en guerrier, ayant un grand sabre dans la main droite, et deux baguettes noires dans la gauche.

Suivez ce qui se passera, et rendez-m'en compte, répond *Éléazar*. Cette séance est destinée particulièrement à votre instruction. C'est pourquoi je puis me dispenser de contempler cette œuvre en personne. Je me réserve pour des moments où j'aurai un autre rôle à remplir.

« Le guerrier, dit *Sédir*, commence par saluer avec le sabre le grand homme sec et la femme de poids ; il leur donne à chacun une des baguettes noires. À présent, il plonge son sabre dans le vase de fonte et s'en retourne sans sabre au fond du cabinet. Les deux

autres en font autant de leurs baguettes noires, et s'en retournent de même ; ils s'assoient tous les trois : oh, Monsieur, voici un singulier [205] prodige ! je vois sortir du coin du cabinet une multitude de végétaux de toute espèce qui passent auprès du vase de fonte ; ils sont d'une beauté ravissante. Mais il sort du vase comme une nuée de vers, qui sautent sur ces végétaux et s'y attachent à mesure qu'ils passent auprès de lui ; et je les vois, ces végétaux, devenir tout secs après qu'ils l'ont dépassé. Je vois une multitude d'animaux sortir à leur tour du coin du cabinet d'où étaient sortis les végétaux, et se jeter dessus pour s'en nourrir. Mais je vois encore un plus grand nombre d'insectes de toutes les formes sortir du vase et se jeter sur les animaux et les tourmenter d'une manière effroyable ; enfin je vois sortir du même coin du cabinet un lion d'une grande beauté, qui avance vers le vase de fonte : les trois assistants paraissent endormis, et ne pas s'apercevoir de tout ce qui se passe. Le lion écrase avec ses pieds les vers et les insectes qui sortent du vase ; les végétaux reprennent leurs belles couleurs, et les animaux leur tranquillité : le lion prend le sabre et les deux baguettes qui sont dans le vase ; il les brise en mille morceaux et les jette au feu ; il revient auprès du vase qui s'élargit à mes yeux presque de la grandeur d'une cuve, et qui néanmoins reste toujours plein jusqu'aux deux tiers. Ah ! chose singulière ! Le lion prend un des hommes endormis, et vient le plonger, la tête en bas, dans cette cuve. Il va prendre le

second, et le plonge de même. Il en fait autant du troisième : ces trois personnages ne se sont point réveillés, quoique le lion les ait ainsi [206] transportés ; ils ne s'agitent point dans cette cuve, comme je m'y serais attendu, vu qu'ils y sont la tête dans l'eau, et surtout dans une eau qui doit avoir un goût et des qualités si désagréables ! »

« Je vais suspendre un instant ces prodiges partiels, dit *Éléazar*, car puisqu'ils sont pour votre instruction, il faut vous donner sur-le-champ un petit éclaircissement sur ces choses singulières que vous venez de voir.

« Vous présumerez bien d'abord que ces animaux et ces végétaux gâtés et ravagés par les insectes vous montrent le triste état où sont les sciences de tout genre par le pouvoir de l'ennemi que nous combattons. (Oui, s'écrient alors plusieurs voix à la fois, sans qu'il y eût rien de visible, nous sommes toutes captives sous son pouvoir, et nous attendons de vous notre délivrance). Après un moment de recueillement, où *Éléazar* et *Sédir* furent touchés jusqu'au fond du cœur, *Éléazar* continue et dit :

« Ces signes ont un sens plus directement relatif à cet ennemi lui-même. Ils peignent les nombreuses phalanges qu'il traîne à sa suite et qui sont sans cesse occupées à ronger les bases universelles et particulières de la nature. Il recrute partout ces phalanges dans les gouffres qui les resserrent par l'ordre et le pouvoir de la puissance suprême. Il est continuelle-

ment à fouiller dans la mer Rouge, dans le lac Asphaltite, dans tous les lieux de la [207] terre et de la mer, où ont été engloutis des malfaiteurs ; le tout pour en retirer les légions qui y ont été précipitées avec eux, et cela afin de les faire servir à de nouvelles séductions, et à de nouveaux engloutissements pour les mortels qu'il peut gagner. Si les moments urgents où nous nous trouvons nous laissent le temps de parcourir en détail ces grands tableaux, je pourrais vous faire passer comme une véritable revue de toutes ces phalanges dont cet ennemi cherche à s'environner. Vous y verriez non seulement celles qui ont été englouties avec les habitants de Sodome, avec l'armée de Pharaon, avec Coré, Dathan et Abiron ; non seulement celles qu'il avait enfermées dans le veau d'or, dans le rocher de contradiction, dans le sépulcre de concupiscence, dans Jéricho, dans Haï et dans toutes les villes de Chanaan ; mais celles même qui ont été englouties avec le genre humain, lors du déluge. Enfin, s'il faut vous le dire, vous y verriez celles qui ont été englouties dans l'univers entier et dans tous les éléments, lorsque cet ennemi a reçu le prix de son iniquité ; ce que l'histoire naturelle nous indique en nous montrant qu'il n'y a pas sur la terre une seule production qui n'ait son insecte. Vous y verriez donc passer en revue les phalanges qui ont été englouties dans l'eau, celles qui ont été englouties dans le feu, celles qui l'ont été dans la terre et dans l'air ; et c'est là le vrai sens de ces nombreux insectes que vous avez

aperçus. Elles sont innombrables, ces phalanges que l'ennemi recrute de son mieux, [208] mais telle est sa faiblesse personnelle, qu'il ne peut rien opérer d'un peu considérable dans ce monde, sans les avoir rassemblées toutes : voilà pourquoi il est si fort en mouvement dans ce monde-ci. La puissance qui lui est opposée, au contraire, est si grande, qu'elle n'a pas besoin que d'un seul acte pour dissiper toutes ces phalanges comme de la poussière ; et c'est là ce que vous a indiqué le lion que vous avez vu.

« Lorsque nous aurons plus de loisir, nous nous occuperons de ces sortes d'études : je vous mettrai à même également de considérer et de reconnaître les correspondances cachées de tous ces faits avec l'histoire de ma nation ; et vous verrez par là quels étaient les plans et les desseins de la Providence. Si nous avons si peu répondu à ses vues, ce n'était pas un titre pour les autres nations de nous décrier comme elles l'ont fait. L'espèce entière est dégradée, la sagesse divine prend les hommes tels qu'elle les rencontre ; et si elle eût manifesté ses volontés à quelque autre peuple que ce fût, y en a-t-il beaucoup qui lui eussent été plus fidèles ?

« Quant à ces trois hommes endormis qui ne se point réveillés lorsque le lion les a apportés de leur place, et qui ne s'agitent point étant plongés dans une eau bourbeuse, ils vous peignent quel est le degré d'aveuglement de ceux qui se livrent aux fausses sciences ; puisqu'au milieu de leurs prestiges les plus

illusoires, il leur semble être dans leur état naturel ; et puisqu'au milieu des dangers les plus [209] propres à leur donner une mort certaine, ils dorment dans la sécurité ; au reste ces tableaux qui n'ont eu que vous pour objet, n'ont eu lieu en effet que pour vous, et rien n'a changé, dans le cabinet, à tout ce que vous y aviez vu précédemment. Regardez dans la flamme de la bougie pour vous en convaincre. »

En effet, dit *Sédir*, tout m'y paraît dans le même état qu'auparavant : les animaux, les végétaux, le lion, les insectes, tout est disparu. Le vase est ce qu'il était, et nos trois personnages sont assis sur leur chaise.

Écoutez attentivement, dit *Éléazar*, le guerrier va parler à l'homme sec. *Sédir* obéit, et copie ainsi ce qu'il entend. [210]

CHANT 51 :

Manœuvres du guerrier contre Éléazar

« J'ai jeté dans l'égout de la rue Montmartre toutes les drogues que vous m'avez fait rassembler pour notre entreprise contre *Éléazar*. Cet égout passe près de sa maison ; et je ne doute point qu'au moyen des conjurations que j'ai jointes à tous ces ingrédients, la maison ne saute avant peu ; mais pour assurer la réussite de notre grand projet, voici ce qu'il nous faut faire, afin d'attaquer radicalement la vie de notre

adversaire. Mon sabre et les deux baguettes ont assez infusé dans l'eau de ce vase, pour l'avoir amenée au point de corruption nécessaire. Il nous faut y jeter maintenant autant de charbons de feu, qu'il y a de lettres dans le nom de notre ennemi ; c'est un coup auquel il ne résistera pas. Reprenez vos baguettes comme je vais reprendre mon sabre, et suivez-moi à tous les pas que je vais faire.

« Je vois le guerrier », dit *Sédir*, qui reprend son sabre et marche vers la cheminée ; les deux autres prennent leur baguette et le suivent. Il prend un charbon de feu sur le bout de son sabre et vient le jeter dans l'eau du vase. Il retourne une seconde fois à la cheminée, et prend un second charbon sur le bout [211] de son sabre qu'il apporte encore dans l'eau du vase ; il en fait de même une troisième fois : ses deux compagnons le suivent toujours, et ainsi jusqu'à sept fois. À chaque charbon qu'il jette dans l'eau, il se fait un violent frémissement dans le vase ; mais au septième charbon le frémissement est si fort que les trois compagnons paraissent grandement s'en réjouir.

« À présent, dit le guerrier, nous pouvons nous regarder comme étant sûrs d'avoir remporté la victoire ; et nous pouvons faire venir le crocodile lui-même, afin qu'il dévore les restes d'*Éléazar*, et qu'il le fasse si bien disparaître que personne ne puisse trouver son cadavre, ni remonter à la source de la cause qui l'a fait mourir ; car ne doutons pas qu'il ne vienne d'expirer. »

Monsieur, dit *Sédir*, je vois que vous vous portez bien, malgré la persuasion où ils sont que vous êtes mort de leur façon, et je pressens que nous n'aurons pas davantage à redouter de l'apparition du crocodile.

« J'aime à vous voir sans inquiétude, répondit *Éléazar*; en effet, la sagesse qui veille sur vous et sur moi est assise sur un plan fixe et inébranlable; aussi est-elle mille fois plus stable que ces solides réguliers qui ne peuvent cesser d'être d'aplomb, puisqu'ils reposent toujours sur une de leurs faces. C'est pourquoi il ne nous arrivera pas plus de mal à cette seconde tentative qu'il ne m'en est arrivé à la première. » [212]

CHANT 52 :

Apparition manquée du crocodile

Il m'eut pas proféré cette dernière parole, que *Sédir* s'écrie : je l'entends, je l'entends s'avancer. Enfin nous allons en avoir raison.

« Oui, répliqua *Éléazar*, et pour vous prouver que nous n'avons rien à craindre, et que je puis disposer de cet événement particulier selon mon gré, je vous préviens que le crocodile ne se montrera point, et que seulement vous l'entendrez parler : continuez d'être attentif, et de me rendre compte de tout ce que vous observerez, afin que je me dirige en conséquence ».

(Et moi cher lecteur, je vous dirai qu'indépendamment des moyens qui étaient au pouvoir d'*Éléazar*, une main bienfaisante, liée à la société des Indépendants, fit passer invisiblement à ce digne et courageux Israélite, un ingrédient actif et sur-matériel, qui dans l'ordre naturel correspond à l'esprit de safran.)

Sédir poursuit: « Les trois personnages ont l'air fort impatients et forts inquiets de ne pas voir paraître le crocodile; les voilà qui avalent chacun une pincée de cendres, les voilà qui tournent comme des [213] derviches, puis ils paraissent tous écouter bien attentivement.

« Je suis le croc... croc... croc... crocodile, que vous avez ap... ap... ap... appelé. Je ne puis me mont... mont... mont... montrer; il y a quelqu'un qui m'en emp... emp... emp... empêche; j'ai même de la dif... dif... dif... difficulté à rem... rem... rem... remuer la langue. J'avais beau... beau... beau... beaucoup de choses à vous dire; je n'en puis ven... ven... ven... venir à bout. Bons... bons... bonsoir. »

(Ami lecteur, je n'ai pas besoin de vous faire observer quelle puissance s'opposait ainsi à ce que le crocodile donnât jour à tout ce qu'il avait à vous apprendre. Je sens cependant qu'il est triste pour vous de ne savoir encore ce qu'est devenu ce crocodile, et d'être venu si près de l'apprendre de lui-même, pour voir sur-le-champ renverser vos espérances. Mais, si l'on a loué l'invention de ce peintre qui couvrit d'un voile la figure d'Agamemnon, pourquoi me blâmeriez-vous aussi de mettre un voile sur la face de mon crocodile? L'un est bien plus malaisé à peindre que l'autre. Néanmoins pour que vous ne m'accusiez pas de couper le nœud gordien au lieu

de le dénouer, vous serez bientôt à portée d'apprendre ce que vous désirez, et vous m'aurez une obligation de plus, de vous l'avoir fait raconter par une bouche moins effrayante que la gueule d'un crocodile.)

Le crocodile, en disant bonsoir aux trois associés, fit souffler un vent qui éteignit le feu de la cheminée, et *Sédir* ne vit plus rien ; le crocodile [214] répandit aussi une odeur qui infecta les trois associés. Il donna une telle secousse à la maison, qu'elle en fut à moitié renversée, et que deux de ces associés se trouvant ensevelis sous les débris eurent beaucoup de peine à se tirer de cette périlleuse situation ; pour le troisième, qui était le génie transformé en homme, il n'était point formé d'une substance à pouvoir être ainsi retenu sous des débris matériels, et il disparut aussitôt, en laissant ses deux compagnons dans l'embarras.

Il jaillit aussi dans les souterrains de cette maison, une fontaine d'eaux noires et bourbeuses, qu'on n'a jamais vu tarir depuis, et qui rendent cette maison inhabitable par les odeurs insupportables que ces eaux y répandent.

Quand ce tableau magique, qui n'était que la présentation de ce qui se passait réellement dans la maison de la rue Montmartre, fut à sa fin, *Sédir* voulut approfondir les merveilles qui venaient de s'offrir à ses yeux ; et *Éléazar* lui donna rapidement sur tous ces objets les instructions que les circonstances pouvaient permettre.

Madame *Jof* présenta aussi dans ce même temps à la société des Indépendants, un tableau touchant de l'incommensurable pouvoir supérieur, qui préserve journellement les mortels de la fureur de leur ennemi, tandis qu'ils ne s'en aperçoivent seulement pas, et qu'ils n'y font pas plus d'attention que les enfants n'en font à tous les soins conservateurs de leurs nourrices : elle exposa que les tendres surveillances de ce pouvoir suprême étaient si [215] continuelles et les dangers si imposants, que les hommes frissonneraient à la fois de frayeur et de reconnaissance, si leurs yeux s'ouvraient un instant sur la situation de l'espèce humaine dans ce bas-monde.

Mais c'est là tout l'extrait que nous avons pour le présent de cette conférence ; et nous en sommes vraiment affligés, car nous aimerions bien mieux nourrir amplement les hommes de toutes ces grandes vérités, qui devraient être leur aliment naturel et journalier, que de les accompagner comme nous le faisons dans des sentiers si coupés et si épineux. Mais de trop vastes événements nous rappellent hors de l'enceinte de nos trois malfaiteurs, pour nous livrer en ce moment à ces réflexions.

Lève-toi donc, ma Muse, expose aux yeux du monde.
Ce que peut opérer ta science profonde ;
Promène mon esprit jusqu'au sein des enfers ;
Tu le pourras après promener dans les airs ;
Dans ces divers pays, aidé de ton courage,
Il a le ferme espoir de faire un bon voyage. [216]

CHANT 53 :

*Arrivée inopinée d'un voyageur
par l'égout de la rue Montmartre*

Près de l'égout de la rue Montmartre, non loin de la maison d'Éléazar, on entend un bruit souterrain, comme celui d'un chariot qui roule ; on sent de violentes secousses de tremblements de terre, qui agitent horriblement tout le quartier ; les vents soufflent, les animaux mugissent ; on voit même le ciel s'obscurcir dans toute l'étendue de l'horizon, et l'on crut remarquer en l'air comme des corps étrangers lancés en haut avec une grande force : enfin tout paraît être en convulsion, lorsqu'on voit soudain un ruisseau bourbeux sortir de l'égout ; et un homme en habit vert nager dans ce ruisseau pour gagner la terre.

Tous les yeux se fixent sur cet homme vert. Sitôt qu'il est sorti de l'eau, tout le monde l'entoure : ah ! c'est le volontaire *Ourdeck*, dit quelqu'un qui le reconnut ; on se presse encore plus autour de lui, et c'est à qui lui demandera d'où il vient : j'arrive de l'armée, répondit-il brièvement. Puis il se tait, et on ne peut en tirer un mot de plus. [217] Le malheureux est si mouillé, si crotté, si affamé, qu'on pouvait bien lui pardonner son silence, ayant tant de besoins pressants à satisfaire. Il est vrai que quelques amis s'empresent de l'essuyer, de le nettoyer, même de lui prêter des vêtements. Mais comment soulager sa faim !

Cela n'empêche pas que la curiosité étouffant dans le peuple tous sentiments de compassion, on le serre, on s'en empare, et on veut le forcer de rendre un compte exact de son voyage, depuis la disparition des deux armées; cependant, comme dans les plus grands tumultes, il se trouve toujours quelque tête froide qui rappelle les autres au bon sens et à la raison, un homme s'avance au milieu du peuple, et le harangue ainsi :

« Chers concitoyens, compagnons de ma misère, et qui me la rendez moins dure dès que je la partage avec vous, j'éprouve comme vous l'empressement de savoir ce que vous demandez à ce malheureux, avant tant d'insistance; mais quand même il vous ferait en ce moment tous les récits que vous désirez, il faudrait encore qu'il les recommençât devant les chefs qui ont votre confiance, et qui sûrement sont au moins aussi intéressés que vous à apprendre ce qu'il a à raconter. Or, jugez, d'après l'état où vous le voyez, s'il lui serait possible de remplir plusieurs fois une pareille tâche; je crois donc, sauf meilleur avis, qu'il conviendrait mieux que nous allussions avec lui chez le respectable *Sédir*, et que là nous écoutassions tous ensemble ce qu'il aurait à nous dire. » [218]

Il a raison, dit quelqu'un de la troupe, et la troupe répétant après lui : *il a raison*, on emmène le nouveau débarqué chez le lieutenant de police, qui fut surpris de cette visite, d'autant qu'*Éléazar* ne l'en avait pas prévenu. Nombre de curieux viennent en hâte pour

entendre le voyageur ; car dans l'instant le bruit de son arrivée fut répandu.

Il n'est pas jusqu'à la sensible, mais curieuse *Rachel*, qui, agitée par l'explosion de l'égout de la rue de Montmartre, attirée par la nouvelle qui courait, et inquiète pour son père, ne se fût mise aussi en chemin pour être au fait de tout ce qui se passait, et pour donner à chacun, autant qu'elle pourrait, des paroles d'encouragement ou de félicitation, selon l'occurrence.

Prêtons-nous au désir de ce peuple, dit *Éléazar* à *Sédir*. Il vous chérit, il sait l'impossibilité où vous êtes de lui procurer des subsistances, et l'aventure du moment sert à le distraire de ses besoins ; j'ai contribué plus que vous ne pensez à l'arrivée de ce volontaire, qui doit vous instruire des choses assez peu connues, et je contribuerai de tout mon pouvoir aux événements qui pourront suivre : mais je ne veux point vous flatter d'avance ; la paix et l'abondance ne renaîtront pas dans Paris, qu'il n'y ait eu trois personnages d'arrêtés. C'est au temps à les faire connaître. Je vous préviens aussi que les sciences captives ne recouvreront leur liberté que quand le crocodile lui-même sera entièrement privé de ses moyens de nuire. Ne me demandez pas pourquoi ces heureuses époques ne s'accélèrent pas davantage. La grande sagesse laisse à toutes ces puissances bonnes et [219] mauvaises, le temps et la liberté de remplir chacune leur mesure, pour servir de matière à la résipiscence

encore plus qu'au jugement. Pour le moment encore plus qu'au jugement. Pour le moment, faites ranger tant de monde qu'il ne pourra tenir dans la pièce voisine ; mettez le voyageur au milieu, je lui ferai prendre une pincée de ma poudre saline, qui le soutiendra pendant son récit. Pour moi, lorsqu'il s'acquittera ainsi de sa fonction, je me retirerai un peu à l'écart, afin de suivre la mienne qui devient plus urgente à chaque moment ; je sais ce qu'il a à dire, et j'ai besoin d'être tout entier à mon œuvre ; quand il cessera de parler, nous nous approcherons, vous et moi.

Sédir exécute fidèlement ce que dit *Éléazar*, et le voyageur *Ourdeck*, après avoir mis un peu de ce sel sur sa langue, parle ainsi au peuple assemblé, parmi lequel se trouvent nos académiciens, espérant entendre de la part de ce nouvel historien, des choses plus conformes à leur doctrine que celles qu'ils avaient apprises du crocodile. [220]

CHANT 54 : *Récit du volontaire Ourdeck*

« Vous voyez devant vous, cher concitoyens, le fidèle volontaire *Ourdeck* qui, naturalisé chez vous, a cru de son devoir de vous prêter le secours de son bras, dans les combats qui se sont donnés dans les différents quartiers de Paris. Si nos premiers efforts

n'ont pas eu tout le succès que j'aurais désiré, vous savez que nos armes ont fini par être plus heureuses, et qu'elles nous promettaient une victoire complète : j'avais lieu de le croire d'après un événement extraordinaire qui avait changé mes idées un peu incroyables. Dans cet espoir, j'avais suivi les combattants à la plaine des Sablons, surtout ayant eu le bonheur de voir tomber devant moi l'épée de *Roson*. Mais, là, j'ai été avalé avec les deux armées, par un monstre dont on ne pourrait vous exprimer la grandeur.

« D'abord nous nous trouvâmes pêle-mêle les uns et les autres, et il y eut entre nous tous un choc effroyable, tant de nos personnes que de nos armes et de la terre que le monstre avait avalée.

« Dans le premier moment, nous fûmes plongés dans une obscurité profonde ; mais peu de temps après, [221] soit que le monstre eût d'espace en espace des soupiraux, soit qu'il y ait une lumière affectée aux ténèbres et qui fait qu'on s'habitue même à leur épouvantable séjour, nous commençâmes à apercevoir quelques crépuscules et bientôt assez de clarté, pour pouvoir discerner les objets qui nous environnait, et surtout les différents organes et viscères de ce monstre qui nous avalait sans nous digérer ; et je remarquai avec surprise que ces viscères et les organes intérieurs de cet animal portaient chacun une inscription où se voyait le nom d'un de ces génies qui avaient figuré dans la relation du cap Horn ; ce

qui me fit pressentir en quel lieu et en quelle compagnie je me trouvais.

« Je le sus bien mieux encore quand je me sentis tirer dans tous les sens et dans tous les points de mon existence, par toutes les puissances diverses attachées à ces noms qui tapissaient l'intérieur du monstre ; il faut que tout ce qui constitue cet être, et tous les ingrédients qui le composent soient ensemble dans une séparation et une dissolution continuelle, puisqu'ils opéraient sur mes propres éléments le sentiment effroyable d'une pareille séparation, et d'une pareille dissolution. Telle est l'épouvantable impression que l'on éprouve d'abord en entrant dans ce monstre ; elle n'a jamais cessé tant que j'y ai demeuré ; et si je n'y ai pas perdu la vie, il faut qu'une puissance supérieure ait mis sa main protectrice sur nos corps mortels.

« Bientôt on nous dépouilla de nos vêtements et on les remplaça par des habits extrêmement étroits et d'une étoffe dont la rudesse est inimaginable ; et tous [222] ces habits étaient marqués au timbre de l'un de ces génies. Cela fait, les deux armées reçurent ordre de faire route l'une devant l'autre, sans qu'il leur fût permis de s'approcher. L'armée des bons français marchait la dernière et semblait chasser l'autre devant elle, comme par suite de la victoire que nous avions déjà remportée dans la plaine. Nous avions même une ardeur extrême de continuer la bataille et de nous mesurer corps à corps ; mais le pouvoir de

l'animal semblait vouloir nous faire souffrir par notre colère même, en la comprimant, et en ne lui laissant prendre aucun essor.

«Après neuf stations dans différents viscères de cet animal, je fus comme entraîné avec les deux armées jusque dans un grand gouffre que je pris avec raison pour être le bas-ventre du monstre, et dont la capacité semblait s'étendre jusqu'au bas de sa queue ; et bientôt nous apprîmes avec surprise une tradition qui régnait dans ces abîmes : c'est que cette queue elle-même était clouée dans le souterrain d'une pyramide d'Égypte, sans qu'elle pût s'en détacher, quelques efforts qu'elle fit, mais que le corps de l'animal avait le pouvoir de s'étendre à son gré dans toutes les parties de l'univers. Autrefois je n'aurais jamais cru tout ce que je venais de voir et toute ce que je voyais, quand mille témoins l'auraient attesté. Ainsi je ne me flatte pas, Messieurs, que vous me croyiez sur tous mes récits : mais vous avez souhaité de m'entendre, je vais répondre à vos désirs. (À ce début, mille claquements de mains, mille cris : c'est là en effet ce que le crocodile nous a dit lui-même.)» [223]

CHANT 55 :

Suite du récit d'Ourdeck.

Entrée des armées dans les profondeurs du crocodile

« En entrant dans ce gouffre, ou dans le bas-ventre de l'animal, qui était éclairé, comme le reste de son corps, par une lumière que vous pourriez appeler ténébreuse, je le trouvai rempli d'êtres vivants hommes et femmes, de toutes nations et de toutes professions. Quoique vivants, tous ces êtres n'étaient point palpables comme nous ; ils n'avaient que la forme d'êtres, et ils n'en avaient pas la substance. Cependant nous, quoique nous fussions vivants corporellement, nous n'éprouvions point la faim, parce que toutes nos facultés digestives étaient suspendues.

« Les hommes et les femmes de différentes nations étaient partagés en familles, ou petites sociétés particulières ; et quoique nous fussions plus matériels que cette nouvelle espèce d'homme, on nous attachait cependant à leurs diverses sociétés ; on distribua dans un instant les individus des deux armées entre ces diverses familles impalpables. Cette distribution se fit, non seulement d'après les différentes professions ou habitudes que nous avions eues, [224] auparavant sur la terre, mais encore selon les signes que les génies avaient attachés sur nous, parce qu'on ne nous plaçait que dans les familles qui étaient régies par le même génie que nous.

« Comme voyageur dans le Nord et par la nature de mon signe, je tombai dans une famille tartare, qui avait été attachée à la nouvelle doctrine de *Fo*. Le but des génies, en nous distribuant ainsi, était de tâcher de tirer de nous par le moyen de ceux avec qui ils nous associaient, tous les secrets qu'ils pouvaient, relativement à tout ce qui se passe sur la terre, soit dans la politique, soit dans la nature, soit dans les sciences.

« Aussi la famille tartare avec qui j'étais lié ne négligea rien pour me faire parler ; et le génie qui la gouvernait, elle et moi, ne cessait de la presser là-dessus. Mais dans la situation où je me trouvais, et persuadé comme je l'étais que cette classe d'êtres n'avait que de mauvais desseins, je n'ouvrais pas la bouche ; et je ne l'aurais pas ouverte quand même j'aurais eu plus de choses à leur apprendre que j'en n'en avais réellement.

« Notre génie s'apercevant de ma résistance, voulut se charger lui-même de me questionner ; et il commença par me menacer de toute sa rigueur, si je ne le satisfaisais point ; et voyant que je tenais ferme : regarde, me dit-il, comment les autres génies traitent tes compagnons qui, sûrement, auront été aussi récalcitrants que toi.

« En effet, je vis combien on les maltraitait pour les faire parler. Il me semblait qu'on exerçait [225] sur eux les mêmes tourments, que les malfaiteurs de notre monde exercent quelquefois sur des malheureux, pour leur faire avouer où ils ont déposé leur argent. Veux-tu bien m'apprendre, disait un génie à

mes tristes compagnons d'infortune, comment est-ce qu'on fait de l'or ? Veux-tu m'apprendre, disait l'autre, l'état actuel des cabinets politiques d'Europe ? Veux-tu m'apprendre, disait un troisième, quel est le secret auquel tient l'étonnante propriété de l'aimant ? Et puis, ils redoublaient de supplices à mesure que mes compagnons s'obstinaient au silence, soit qu'ils ne voulussent pas parler, soit qu'ils n'eussent rien à dire.

« Quand le génie qui me questionnait, eut vu que, malgré cet horrible spectacle, je ne persistais pas moins à rester muet, il se prépara tout de bon à me traiter comme mes camarades ; ce fut alors que me revinrent dans la pensée les paroles frappantes d'une personne qui vous est inconnue. Ce souvenir ranima ma confiance, et ma confiance ranimant mon courage, je lançai sur ce génie un regard si fier et si imposant, qu'il se calma et ne me questionna pas davantage ; j'entendis seulement quelques mot qu'il marmottait en dessous, et qui me semblaient dire que s'ils n'avaient jamais rencontré que des gens aussi têtus que moi, ils n'auraient jamais rien appris de ce qui se passe dans l'univers et qu'ils ne sauraient comment gouverner le monde.

« Je compris par là combien il est important d'être sur ses gardes, lorsqu'on se livre à la [226] carrière des sciences, puisque par l'envie et les exactions où cela nous expose de la part de ces génies malfaisants, on peut devenir, un jour, par faiblesse, le contribuable

de l'iniquité, comme les savants le sont si souvent ici-bas par leur amour-propre ; car, même sans parler les savants, par leur seul orgueil, doivent ouvrir en eux la porte à ces mauvais génies, et leur communiquer une partie de leurs sciences. » [226]

CHANT 56 :
Suite du récit d'Ourdeck.
La femme tartare

« Me trouvant moins obsédé, et aussi libre que je pouvais l'être dans un pareil lieu, je liai conversation avec une femme tartare qui m'avait paru être ce qu'il y avait de moins mauvais dans la famille à laquelle j'étais attaché. Elle avait pris intérêt à moi, en voyant comme j'avais résisté au génie, et surtout quand elle sut que j'avais parcouru son pays, en allant à la Chine, en qualité de secrétaire d'ambassade : elle me parlait d'une manière beaucoup moins brusque que les autres ; et voici l'abrégé de ce que j'appris d'elle.

« Je suis venue ici, me dit-elle, plusieurs siècles avant le temps où vivait Confucius ; c'est de notre famille que descend la dynastie tartare qui, la première, a renversé le trône de la Chine. Le destin nous punit d'avance, parce qu'il connut l'esprit d'ambition et de cupidité que nous transmettrions à nos descendants ; il s'aperçut même que dès le temps que nous

existions encore sur la terre, nous étions si remuants et si gênants pour nos voisins que nous ne pouvions vivre en paix avec aucun d'eux. Aussi, au milieu d'une révolte que nous [228] occasionnâmes, pour nous emparer d'un royaume limitrophe du nôtre, nous pérîmes tous, et nous fûmes transférés ici, pour y rester aussi longtemps qu'il plaira à ce puissant destin qui nous maîtrise, et dont nous ne pouvons nous défendre ; ce n'est pas que, comme femme, j'aie pu agir bien fortement dans cette révolution-là, mais j'ai suivi le sort de ma famille, et je me trouve condamnée avec elle, pour ne l'avoir pas contenue autant que j'aurais pu le faire.

« Toutes les autres familles que vous apercevez ici, sont, comme la nôtre, sous le joug de la même puissance qui nous maîtrise, et nous fait servir au tourment les uns des autres ; car il nous arrive souvent d'avoir entre nous de rudes combats, où nous nous faisons plus de mal, et où nous nous portons des coups plus cruels que ceux que les corps de matière peuvent se porter entre eux.

« Vous voyez devant vous la famille chinoise, que la nôtre a renversée du trône ; et depuis de moment, nous sommes presque toujours en état de guerre, d'autant plus affreux, que nous avons beau nous frapper et nous couvrir de blessures, nous ne pouvons jamais mourir ; plus loin vous voyez la famille d'Agamemmon et celle du malheureux Priam. De ce côté, la famille de César, et en face, celle de Pompée,

qui sont également aux prises continuellement. De l'autre côté, sont les familles d'Auguste et d'Antoine, et entre elles deux, la belle Cléopâtre, pour leur servir continuellement de pomme de discorde.» [229]

(Vous ne serez pas surpris, ami lecteur, qu'à tous ces récits historiques et à tous ceux de ce genre qui pourront suivre, une grande partie des auditeurs s'ennuyant et n'y comprenant rien, l'assemblée ne se dégarnît un peu.)

« Vous voyez dans l'enfoncement les familles d'Alexandre et de Darius, les familles de Marius et de Sylla, les familles de Sapor et de Valérien, les familles d'Ali et d'Omar, les familles de Bajazet et de Tamerlan, les familles d'York et de Lancastre, les familles d'Orléans et d'Armagnac, enfin celle des Fiesque et des Doria, de Stuart et d'Orange, des Pizarre et d'Atahualpa, de Charles douze et de Patkul, et de quantité d'autres illustres ennemis qui se sont dévorés sur la terre. Ici, toutes les familles sont toujours en opposition une contre une, comme elles l'ont été dans votre monde, afin que le tableau de leurs passions ne s'efface point.

« Le destin dépose ici, selon la même loi, tous les autres célèbres adversaires qui se sont disputés sur la terre pour d'autres ambitions que celles des conquêtes. Les savants, les docteurs, les zélateurs fanatiques des religions y sont tous en disputes les uns contre les autres, et leur fureur surpasse encore celle des anciens conquérants et celle des usurpateurs.

Tous ceux qui y arrivent, sont mis sur-le-champ à la question, pour en tirer toutes les connaissances, et toutes les lumières qu'ils peuvent avoir, comme vous avez vu qu'on y a mis vos compagnons, et qu'on a été prêt de vous y mettre vous-même ; et nous y avons été mis, ma famille et moi, comme les autres ; mais cette question est bien plus [230] rude pour nous que pour ceux qui ont encore leur corps de matière, parce que les coups qu'on nous porte frappent dans le vif. Une autre conséquence fâcheuse de notre destin, quand nous avons mérité de venir dans ces abîmes, c'est qu'étant plus intimement liés à ce monstre par notre mort que ne le sont les hommes vivants, nous n'avons pas, comme vous l'avez eu, le pouvoir de lui résister longtemps, et il finit toujours par nous arracher tous nos secrets. Enfin ce qui fait qu'il gagne aussi plus avec nous, c'est que par notre mort nos connaissances se développent infiniment plus qu'elles ne le sont pendant la vie mortelle ; et c'est là ce que le monstre ramasse soigneusement et journellement, afin de pouvoir ensuite avec ces biens dérobés aller se glorifier sur la terre, régir le monde, éblouir et égarer les malheureux mortels. C'est pour cela aussi que quand il ne trouve plus parmi nous à puiser de nouvelles lumières, et que les hommes vivants dans votre monde sont trop récalcitrants ou trop prudents pour se prêter à ses desseins, il suscite des troubles, des guerres, des maladies, ou même occasionne de violentes catastrophes dans la nature qui ôtent la vie

à nombre de mortels, et les précipitent ici-bas, où le monstre cherche bien vite à épuiser sur eux la soif et l'ardeur qu'il a d'acquérir des connaissances ; d'autant que sa mémoire n'étant pas fidèle, ses connaissances ne lui servent de rien, et que c'est toujours à recommencer : ce qui est la véritable source du proverbe qui dit que le bien dérobé ne profite jamais.

« Je ne puis vous dire quelle est la profondeur [231] de ces abîmes que nous habitons ; personne ne peut les parcourir, parce que chaque famille est condamnée à rester dans son enceinte avec la famille adverse. Tout ce que nous savons, c'est que dans les plus basses de ces profondeurs, résident ceux des hommes qui, sur la terre, ont fait profession des sciences iniques et de la magie perverse, par laquelle ils se sont rendus les ministres du monstre, qui les tient à présent dans des chaînes bien plus étroites encore que les nôtres ; et voilà comme il récompense ses sectateurs. On dit que quelques-fois il y a de ces malheureux qui s'échappent de leur prison et viennent augmenter le désordre de la nôtre ; mais depuis mon séjour ici, je n'en ai pas encore vu d'exemple.

« Quant aux autres mortels, tout ce que nous savons, c'est qu'à mesure qu'il arrive ici de nouvelles familles de dessus la terre, ces abîmes s'étendent à proportion, de façon que nous n'avons pas sujet de croire qu'ils puissent jamais se remplir, et que la place manque pour emprisonner les malfaiteurs.

« Comme le même esprit qui a gouverné toutes ces

différentes familles que vous voyez, gouverne encore celles qui sont sur la terre, et les gouvernera jusqu'à la fin des siècles, toutes les agitations qu'il occasionne parmi les hommes, se font ressentir jusqu'à nous, le tout selon des lois de correspondances et de similitudes ; ainsi il ne se passe là-haut aucun mal auquel nous ne soyons liés, et dont nous ne souffrions mille fois plus que les hommes qui sont encore mortels. [232]

« Il faut même que les maux qui vous ont fait descendre jusqu'ici soient bien grands, car nous n'avons jamais tant souffert que depuis quelques temps : l'enfer entier a semblé déchaîné : les feux ardents ont paru embrasser tous ces lieux, et ont menacé à tout moment de nous dévorer par leur chaleur : nous avons éprouvé des secousses extraordinaires, nous nous sommes frappés de mille coups ; tous ces abîmes ont tremblé, et dans ce chaos nous avons cru un moment que toutes ces cavernes allaient se rompre, que nous allions recouvrer la liberté, ou que l'univers allait finir. Nous n'entendions que des hurlements et des imprécations ; nous entendions proférer des noms inconnus pour nous, et parmi lesquels il s'en trouvait qui paraissaient avoir un empire absolu sur ces tristes régions et sur celui qui les dirige. » [233]

CHANT 57 :

Suite du récit d'Ourdeck.

Confidences de la femme tartare

« Si j'étais sûre, me dit-elle, en me regardant fixement, que vous sussiez garder le secret, et que vous ne m'exposassiez pas à toutes les corrections que pourrait m'attirer mon indiscretion, je vous ferais connaître par quel moyen, indépendamment des correspondances naturelles de votre monde avec celui-ci, l'animal qui nous tient enfermés entretient des relations avec tout l'univers, et gouverne tous les cabinets, toute la politique et toutes les autorités de la terre. Oh ! comptez sur moi, lui jurai-je avec empressement ; je n'ai jamais su payer une complaisance par une trahison.

« Quand vous ne seriez pas aussi bon que vous me le paraissez, répondit-elle, je n'ai pas encore été à portée, depuis que je suis ici, de confier un secret à un être vivant corporellement ; car de tous les guerriers que le monstre a avalés depuis que je suis ici, soit ceux de l'armée de Cambyse, soit ceux de mille autres troupes de terre et de mer, vous êtes les premiers, qui à ma connaissance, y soyez descendus en vie, tous les autres y viennent suffoqués. [234] Je suis donc tentée de profiter de l'occasion ; au reste mon indiscretion, si c'en est une, sera mitigée, en ce que vous n'aurez qu'à regarder, et que je n'aurai rien à dire. Figurez-

vous en outre que les images sous lesquelles les objets se peindront à vous, ne sont que pour se proportionner à votre manière d'être ; et que, pour nous, il nous est donné de voir les choses plus intimement.

« Alors elle me fit approcher d'un enfoncement qui n'était séparé d'elle que par une membrane de l'animal, assez transparente pour me laisser voir au travers ce qui se passait dans ce réduit ; et ce réduit, d'après l'anatomie comparée, me parut répondre à ce qu'on appelle dans l'homme la vésicule du fiel, et il portait pour inscription le nom du génie du soufre : j'y aperçus dans un des côtés plusieurs niches renfermant chacune une statue. Ces statues étaient toutes estropiées ou mutilées, et en outre elles étaient couvertes de chaînes. Au-dessus de chaque niche, il y avait écrit le nom d'une science : telle que la métaphysique, la politique, la physique, etc., et au-dessous de chacune de ces mêmes niches il y avait un de ces meubles de basse-cour, dans lequel on tient renfermées de la volaille pour l'engraisser ; mais au lieu de volaille, je voyais dans les différentes cases de ces meubles autant de figures humaines, un peu pâles, mais bouffies d'embonpoint. L'on m'ouvrit l'intelligence, et l'on m'apprit que ces différentes figures représentaient celles des faux savants de la terre, qui se repaissaient aveuglément et avec orgueil de toutes ces sciences mutilées, avec lesquelles [235] ils trompaient les hommes ; que les sciences qui avaient perdu depuis longtemps leur principe de vie, étaient restées

sous la main du maître de cette ménagerie qui ne les employait qu'à ses desseins perfides et destructeurs, que ce maître retenait ainsi dans sa ménagerie ces partisans de ces sciences tronquées jusqu'à ce qu'il les eût engraisés, et qu'il les jugeât propres à être *égorgés pour le service de sa table*; et qu'en attendant, c'est par le moyen des connaissances qu'il tirait d'eux, qu'il correspond avec toutes les sociétés savantes de la terre.

« J'y aperçus ensuite dans le côté opposé un grand clavecin dont chaque touche était marquée d'un caractère différent, et représentant, l'un un lézard, l'autre un crapaud, l'autre la foudre enflammée, et ainsi de toute sorte d'objets, tels que des étoiles, des plantes, des comètes: une main invisible faisait sans cesse jouer ces touches et en tirait des sons d'une telle discordance et d'une telle disharmonie, que mes oreilles étaient au supplice; et je présentai de là ce que devait souffrir l'univers par de pareilles correspondances.

« Je vis dans ce même réduit trois personnes assises autour d'une table, et jouant à la triomphe avec des cartes sur lesquelles, au lieu des figures ordinaires, étaient peints les différents royaumes, souverainetés, et autres établissements de toute la terre: les chances de leur jeu étaient ce qui réglait le sort des souverainetés de ce monde; et comme le jeu ne cessait point, et que la variété des chances était continuelle, je com-

pris par là d'où venait le perpétuel bouleversement des empires de la terre. [236]

« À côté de ces trois personnes, j'en voyais plusieurs occupées à recevoir des lettres et à en faire partir d'autres en réponse ; et cela si promptement, que mon œil avait peine à suivre ce mouvement rapide. Cependant je pus lire, à la dérobée, trois ou quatre de ces adresses, pendant qu'on les écrivait ; une en tartare, au grand Lama, une en français, sous le nom à moi inconnu de la femme de poids à Paris, une en allemand, à l'université de Groningue, et une en latin, à la diète de Ratisbonne.

« Mais après ce que la femme tartare m'avait déjà révélé, je ne doutai plus que ce ne fût là le bureau général d'où partaient les avis et les instructions qui réglait le monde ; et j'eus la preuve que l'animal qui nous avait avalés avait en effet avec la terre des relations qu'on ne pouvait nombrer, et qu'il devait être bien instruit de tout ce qui s'y passait.

« Cependant j'aurais eu de la peine à croire qu'il ne manquait rien à ses connaissances en ce genre et que les instructions qu'il envoyait remplissent toujours infailliblement ses desseins. En effet, je vis quelques-unes de ces lettres, soit partantes, soit arrivantes, se consumer en l'air, et disparaître en fumée ; ce qui me prouva qu'il devait y avoir des lacunes dans le commerce de cet animal avec le monde.

« Satisfait de ce que je venais d'apprendre, je me

rapprochai de celle qui m'avait mis sur la voie, et je lui renouvelai les assurances de ma discrétion. » [237]

CHANT 58 :

Suite du récit d'Ourdeck.

Tableau de correspondance

« Mais, Messieurs, à peine eûmes-nous renoué notre conversation, que nous fûmes détournés par un spectacle auquel nous ne pûmes rien comprendre, et dont, peut-être, avez-vous seuls la clef, ainsi que celle de toutes les énigmes que je viens de vous rapporter.

« Sachez donc qu'en ce moment, nous vîmes paraître une immense chaudière que l'on posa par terre, à peu de distance de nous. Après l'avoir considérée quelques instants, nous attendions pour savoir l'usage qu'on ne allait faire, ce qu'on allait mettre dedans, et comment on mettrait le bois et le feu par-dessous, puisqu'elle était posée sur la terre : mais bientôt nous aperçûmes et entendîmes tomber dedans, sans que nous sussions d'où ils venaient, des livres de toute grandeurs, et de toute espèce d'écriture, qui s'entassèrent pêle-mêle dans cette chaudière, jusqu'à ce qu'elle fût comble. [238]

« Au lieu du feu que nous nous attendions à voir allumer, nous vîmes passer au-dessus de la chaudière, plusieurs étoiles pâles, et d'un blanc mat. L'atmos-

phère devint plus froide qu'auparavant, et se chargea de vapeurs épaisses ; et en peu de moments, nous vîmes cette masse de livres tomber en deliquium : et même, pour en hâter la dissolution et la mixtion, plusieurs femmes parurent autour de la chaudière, ayant de grandes perches, avec lesquelles elles retournaient et remuaient les livres dans tous les sens, jusqu'à ce qu'elles les eussent réduits en une pâte molle, telle que de la véritable bouillie.

« Cela fait, la scène changea et nous offrit un tableau singulier ; ces mêmes femmes qui venaient de travailler à ce deliquium des livres parurent tout à coup assises, et ayant chacune, sur leurs genoux, un grand enfant emmailloté : elles puisèrent alors de cette bouillie dans la chaudière, avec une cuiller, et en donnèrent abondamment à chacun de leurs nourrissons. »

(Ici ceux de nos académiciens qui étaient présents, ne purent s'empêcher de froncer le bec, et le peuple de sourire un peu ; et le lecteur s'en rappellera bien la raison, quoique l'orateur lui-même ne fût pas dans le secret du prodige qu'il avait vu.)

« Quand cet extraordinaire repas fut fini, chaudière, femmes, nourrissons, tout disparut, l'air reprit sa chaleur ordinaire, et il n'y eut plus aucune trace de ce qui venait de ses passer, si ce n'est que nous entendîmes à plusieurs reprises de grands éclats de rire. [239]

« Je demandai à la femme tartare si elle pouvait

m'expliquer le sens de ce prodige ; elle me dit qu'elle n'avait jamais rien vu de cette espèce ; qu'elle n'y comprenait rien du tout, et que ce ne serait probablement que sur la terre que l'on ne aurait l'explication. » [240]

CHANT 59 :

Suite du récit d'Ourdeck.

Commotions dans les profondeurs du crocodile

« Cette femme malheureuse et complaisante ne m'avait parlé que trop vrai, en me racontant toutes les commotions qui arrivaient de temps en temps dans ces sombres demeures ; et je ne tardai pas à en avoir la preuve. Je vis arriver différentes troupes d'hommes, qui venaient de mourir dans diverses parties de la terre. À mesure qu'ils descendaient, on les plaçait parmi les différents groupes qui remplissaient les diverses distributions de ces souterrains ; et sur-le-champ on les mettait à la question, pour tirer d'eux tout ce qu'ils pouvaient savoir de relatif au monde qu'ils venaient de quitter. Je ne puis vous peindre les contorsions effroyables que je leur voyais faire, et qui m'annonçaient l'excès des supplices qu'on leur faisait souffrir. Car ils avaient beau, pour la plupart, raconter tout ce qu'ils savaient, et même tout ce qu'ils ne savaient pas, afin d'obtenir du relâche, on ne les tour-

mentait pas moins, parce que, dans ce lieu où le mensonge seul est dominant, on les soupçonnait toujours [241] ou de mentir, ou de ne pas dire tout ce qui était à leur connaissance.

« Au milieu de ces scènes d'horreur, je vis s'avancer un vieillard qui arrivait de votre monde, où il venait de mourir. Il dit tout haut à ceux qui se disposaient à le mettre à la question : il est inutile que vous usiez de violences, pour me faire parler ; je vais vous dire, de bonne volonté, une nouvelle qui vous surprendra : c'est que j'ai appris sur la terre, peu de temps avant de la quitter, que toutes les personnes gracieuses qui se trouvent ici, en seront bientôt délivrées ; que peu de temps après, les sciences recouvreront aussi leur liberté, parce que le moule du temps sera brisé, et que l'empire des mauvais génies sera aboli.

« À ces mots tous ces génies mauvais s'enflamment : non seulement ils martyrisent ce malheureux vieillard, mais ils se donnent le mot pour exercer de nouvelles fureurs sur toutes les ombres et les autres êtres qui étaient en leur puissance ; et dans l'instant, tout fut en combustion dans ces abîmes, parce que quantités d'ombres, remplies d'espérance, se défendaient d'autant plus contre leurs bourreaux, et que les autres ombres ne cherchaient qu'à prendre le parti de leurs maîtres. Aussi je n'entreprendrai pas de vous faire la peinture des épouvantables commotions dont j'ai été le témoin.

« Elles ne firent que s'augmenter encore par l'envie

qu'il prit aux mauvais génies de consulter, dans un cas si urgent, les iniques magiciens qui étaient détenus dans les plus basses profondeurs de ces [242] abîmes, et en même temps, de les appeler comme un renfort, pour contenir plus aisément les ombres rebelles.

« Il faut, en effet, que ces plus basses profondeurs, dont m'avait parlé la femme tartare, se soient ouvertes dans ce moment-là, et qu'il en soit sorti quelques-uns de ces iniques magiciens qu'elle m'avait dit y être détenus. Car je vis paraître, au milieu du chaos où nous étions, des personnages plus effrayants encore que les autres, et mille fois plus redoutables, puisque c'était un feu réel qui sortait, à l'un de ses mains, à l'autre de ses pieds, à l'autre de toute la surface de sa tête. Ils parcouraient tout ce champ de bataille avec une rapidité et une fureur inconcevables ; ils prononçaient hautement des noms barbares à moi inconnus, et tout ce qu'ils touchaient, brûlait sur-le-champ, de ce feu réel dont ils brûlaient eux-mêmes sans se consumer.

« Tous ces tableaux horribles devinrent bientôt si confus, que je ne distinguai plus ni formes ni figures, dans tout ce qui m'environnait. Je cherchais en vain de tous mes yeux cette excellente femme tartare à qui j'appartenais, et pour le bonheur de qui je me sentis vivement intéressé. Tout me paraissait une seule masse de feu, se portant toute entière d'un côté de ces abîmes à l'autre, presque dans le même moment ; et tout me faisait craindre à chaque instant un embrase-

ment qui réduisît en poudre et l'enceinte qui formait tous ces abîmes et nous autres, pauvres mortels, qui y [243] étions renfermés, et qui n'étions pas impalpables comme les ombres. Je tâchais de me rappeler les bons avis de cette même personne que vous ne connaissez point, mais dont le souvenir m'avait déjà été si utile dans cet horrible séjour, et qui m'avait annoncé le voyage que je viens de faire.

«Aussi le sort m'a protégé d'une manière signalée au milieu de ces funestes catastrophes. Il a voulu que par l'effet de ces puissantes commotions, je me trouvasse placé à l'origine d'un vaisseau capillaire du monstre qui nous avait tous avalés : je profitai de l'occasion, j'entrai dans ce vaisseau capillaire, j'y marchai fort à mon aise, pendant un temps qui me parut bien long, quoiqu'il soit impossible dans ces lieux ténébreux de mesurer la durée, parce que, malgré la lumière ténébreuse qui y règne, cependant le jour ne s'y lève point et ne s'y couche point.

«J'y trouvai une température douce et rafraîchissante, en comparaison de celle que je venais de quitter : je sentis même que naturellement on me défaisait des habits nouveaux et gênants qu'on nous avait donnés à tous, et qu'on me rendait mon premier habit. Quant aux deux armées, je ne sais absolument rien sur le sort qu'elles auront subi dans cette secousse ; et il m'est bien dur de ne pouvoir rien vous en apprendre ; enfin j'arrivai à l'extrémité extérieure de ce vaisseau capillaire qui m'avait été si salutaire ; et il se trouva

déboucher dans un grand souterrain où j'eus lieu de faire des observations qui sont dignes d'attention, et qui se sont [244] terminées par un tremblement de terre auquel je dois tout mon salut. »

(Ici *Ourdeck* se tut. Mais alors une voix se fit entendre au-dessus de l'assemblée, et dit : Ce ne sera pas par sa bouche que vous entendrez les choses dignes d'attention, qu'il vous annonce. Vous les apprendrez par le psychographe. ») [245]

CHANT 60 :

Subsistance passagère procurée par Éléazar

Personne ne comprit ce que c'était que le psychographe ; mais les plus proches voisins d'Ourdeck se hâtèrent, en parlant tous à la fois, de lui raconter ce qui s'était passé à Paris depuis qu'il s'en était absenté ; et ce ne fut pas sans surprise qu'il entendit parler du cours scientifique du crocodile, de la bouillie des livres, du rapport à l'Académie, et surtout des dons particuliers dont était pourvu *Éléazar*, et qui lui avaient déjà été si utiles. Ce qu'il put entendre ne fit qu'augmenter l'envie qu'il avait d'aller se jeter au col de ce bon Israélite ; il voulait aussi voler vers *Rachel* qu'il reconnut, pour lui avoir adressé, en courant, quelques paroles, dans la rue Montmartre, et qu'on lui montra comme étant un digne appui de son père,

Éléazar, dans toutes ses entreprises, et qui en effet était occupée à donner aux uns et aux autres quelques bonnes idées sur tout ce qu'on venait d'entendre.

Mais l'assemblée ne lui donna pas le temps de suivre le penchant qui le pressait. Comme elle avait écouté d'assez longs discours, pendant lesquels il s'était fait une sorte de diversion à son besoin dévorant, l'horrible faim renouvela dans cet [246] intervalle tous ses assauts. On n'entendit bientôt plus que des cris et des hurlements. Quelques-uns de ces affamés se roulaient par terre, d'autres erraient çà et là, suivant leurs forces ; on ne voyait que des groupes se formant, se rompant, se reformant de nouveau, et n'offrant partout que l'image de la couleur et de la confusion.

Ces malheureux auraient succombé dès l'instant, si le puissant *Éléazar*, suspendant son propre travail, n'eût étendu jusqu'à eux les secours salutaires dont ses moyens cachés étaient la source. Hélas, il ne pouvait pas en agir avec chacun des assistants comme il en avait agi avec l'orateur ; c'est-à-dire donner à chacun d'eux une prise de sa poudre saline, parce qu'en supposant qu'elle eût eu la propriété de ne se point diminuer et de suffire à cette multitude, il aurait consommé un temps considérable à faire ainsi le tour de l'assemblée.

Il préféra un moyen plus court, mais qui, à la vérité, était inférieur en efficacité ; ce fut de jeter sur la terre

une prise de cette poudre saline, en prenant la précaution de la disperser le plus possible.

À peine eut-il fait cette espèce d'aspersion, que chacun vit naître, à ses pieds, comme des touffes de verdure, où il semblait même, par-ci, par-là, se former quelques épis. Dans toute autre circonstance, la surprise et l'admiration auraient été les seules impressions que cet événement extraordinaire eût occasionnées ; mais dans l'état d'inanition où l'assemblée se trouvait, l'avidité d'une faim dévorante [247] fut le seul effet qui en résulta dans les assistants, et ils se jetèrent tous, avec une fureur qui ne se peut peindre, sur ces mets inattendus : en un instant toute la verdure fut rasée ou broutée, et le besoin qui n'était sûrement pas encore calmé par cette première réfection, continua à se faire sentir avec plus d'ardeur.

C'est ainsi qu'un penchant beaucoup plus dangereux
N'en devient que plus vif, si, dans nos premiers feux,
Par quelques doux regards une âme nous amorce ;
Une force toujours attire une autre force. [248]

CHANT 61 :

Événement surnaturel.

Les armées sorties de leur abîmes

Une merveille inattendue vint au moins les distraire de leurs souffrances, pour un instant ; et cette

merveille, valeureux *Ourdeck*, vous n'y étiez sûrement pas préparé ; mais vous étiez fait pour les aventures surprenantes. Il faut donc savoir que l'on vit paraître subitement dans les airs une étoile brillante au-dessus de l'assemblée, et qu'il sortit, du milieu de cette étoile, une voix douce et argentine, qui dit ces paroles consolantes :

« Je suis la femme tartare dont *Ourdeck* s'est occupé, en sortant du monstre ; ce simple mouvement intérieur de sa part m'a procuré ma délivrance : je suis libre, moi et toute ma famille, et nous voulons désormais, autant qu'il nous sera permis, concourir de tout notre pouvoir à la défense de sa patrie adoptive, par reconnaissance pour lui. Je sais aussi que nombre d'autres familles ont été entraînées par notre atmosphère, et qu'en nous arrachant à notre prison, notre attraction leur a fait également recouvrer leur liberté : tant un bienfait et un bon désir sont féconds et engendrent des fruits [249] innombrables. Ces familles se sont répandues dans diverses régions, où elles vont opérer d'heureux effets, comme ma famille et moi nous nous proposons d'en opérer dans ce pays ; et c'est le désir d'*Ourdeck* qui aura produit tous ces biens. Il n'est resté dans le sein du monstre que ceux qui sont détenus dans les plus basses profondeurs de son corps, comme ayant atteint sur la terre les derniers degrés du crime ; et comme ne pouvant pas être délivrés par les désirs de l'homme. J'ai encore à vous apprendre que les deux armées sont aussi sorties de

leurs abîmes, et qu'elles respirent actuellement un air très libre ; mais il ne m'est pas permis de vous rien dire de plus sur leur sort. » La voix se tut, et l'étoile disparut.

Un spectacle si extraordinaire, des nouvelles si inattendues, un mot si rassurant, quoique si court, sur les deux armées, suffisaient pour étonner à la fois, et transporter de joie les auditeurs. Mais, hélas ! il leur fallut payer cette joie, puisque pour les mortels il n'y a point de bonheur qui ne s'achète. On ne sera donc pas surpris que le secours passager de la légère verdure, qui avait restauré l'assemblée pour quelques moments, eût un peu mis la ville en mouvement.

En effet, sitôt que les premiers bruits s'en répandirent, on vit affluer de tout côté une foule de peuple beaucoup plus grande que celle qui avait couru après *Ourdeck* ; et, dans ce nombre, il faut compter ceux qui, s'étant en allés par ennui, revenaient pressés par l'espoir de trouver quelque [250] nourriture. Ceux au contraire qui avaient déjà occupé la place, et qui avaient goûté de ce salutaire aiment, ne voulaient point désemparer.

Ici le même esprit qui avait occasionné la révolte, et toutes les catastrophes que nous avons vues, ranima ses forces, pour faire payer chèrement le bienfait d'*Éléazar* ; et quoiqu'il n'y eût plus d'armées dans Paris, il se trouva cependant, sur le terrain de l'auditoire, autant d'ennemis que d'individus, c'est-à-dire autant que la place en pouvait contenir.

Ce n'étaient plus, il est vrai, ces guerriers armés de toutes pièces qui se sont tant distingués à la halle aux blés ; les formes et les méthodes militaires étaient mises à part, et étaient remplacées par des manières de ses battre moins distinguées, mais aussi moins imposantes. En outre, des puissances plus qu'humaines, mais aveugles et méchantes, ne craignirent point même de s'employer dans le combat ; car on vit en l'air des nuages sombres, d'où sortaient des traits enflammés qui se lançaient indistinctement sur tous les combattants des deux partis, les renversaient et les faisaient beaucoup souffrir, à la mort près qu'il ne leur donnaient point.

Mais qui doute que l'homme venu d'Égypte, que la femme de poids qui l'employait, et que le crocodile qui les employait tous les deux, ne fussent les principaux mobiles et les premiers agents de ce nouveau désastre, comme ils l'étaient de tous ceux que Paris avait essuyés depuis le commencement de la révolte, et surtout depuis leur peu de succès dans leur dernière entreprise contre *Éléazar*. [251]

CHANT 62 :
*Éléazar s'oppose sensiblement
aux ennemis invisibles des Parisiens*

C'est alors que se développa la grande puissance

et la grande vertu de cet Israélite ; car dans l'affliction que lui cause l'état où est réduit ce malheureux peuple qu'il a sous les yeux, il se sent enflammé d'une vive indignation contre les ennemis aériens qui occasionnent tant de ravages ; il s'élançe au milieu de la place, tire de nouveau sa boîte, prend trois prises de sa poudre, qu'il jette en l'air, l'une après l'autre, en proférant chaque fois des paroles menaçantes que l'histoire ne nous a point conservées. Mais ce que l'histoire nous a conservé, c'est qu'à chacune de ces paroles, *Rachel* était comme élevée de terre, et qu'elle portait les yeux au ciel, avec l'ardeur la plus vive ; c'est aussi qu'à chacune de ces paroles et de ces démonstrations de la foi la plus vive, le calme se rétablissait, les ennemis aériens disparaissaient, non sans murmurer et sans faire de nouvelles menaces ; la verdure renaissait, et le peuple [252] pouvait prendre ce léger repas sans être exposé à périr par les armes de ses adversaires.

Ourdeck, pressé par la foule, frappé de ces prodiges, cherchant toujours à s'approcher de *Rachel* et d'*Éléazar*, se souvenant aussi sans cesse de *Madame Jof*, était agité de mille sentiments divers. Hélas ! comment se fait-il que les merveilles les plus éclatantes existent ainsi près des hommes et les environnent, et cependant, restent si profondément cachées pour eux !

Dans ce moment même où *Éléazar* venait de déployer ses pouvoirs, et où le brave *Ourdeck* s'occu-

paît de Madame *Jof*, elle était là sans qu'il la vît. La société toute entière des Indépendants avait aussi les yeux ouverts sur les grands événements qui se passaient ; chacun des membres de cette société éclatait dans les transports de joie, de voir ainsi s'accélérer le règne d'une juste puissance, et le triomphe de la vérité. Il y eut parmi eux de saints cantiques chantés d'avance, et de nouvelles annonces prophétiques sur le succès encore plus considérables qui devaient suivre et couronner la bonne cause. Voici même un des cantiques de triomphe qui fut chanté entre eux à cette occasion, et qui nous est parvenu.

« Bientôt, bientôt les ennemis de la vérité seront renversés, ils ne pourront résister à la puissance qui a pour titre l'Invincible ; les sciences captives seront rendues à leur primitive liberté. Une clarté plus brillante que le soleil est réservée à cette grande cité, qui l'achète par si fortes épreuves ! [253]

« Heureux, heureux, ceux qui en seront les témoins, et qui participeront à sa splendeur ! Ils seront comme embrassés d'une douce joie que le cœur de l'homme ne peut connaître qu'autant que par ses désirs, il devient lui-même semblable à cette splendeur. Elle est telle, cette joie, que celui qui l'éprouve est toujours prêt à gémir de douleur sur ceux qui ont le malheur d'en être privés. »

Ces cantiques étaient accompagnés d'une musique ravissante, et dont nos musiques humaines ne pourraient nous offrir l'idée. Mais, et ces cantiques, et ces

sons harmonieux qui les accompagnaient, étaient comme perdus pour *Ourdeck*, et pour tous ceux qui se trouvaient auprès de lui ; le moment où ils devaient en avoir connaissance n'était pas encore venu.

Ils étaient bien plus perdus encore pour ces ennemis aériens, qui en s'éloignant du champ de bataille, avaient déclaré qu'ils ne renonçaient que pour un temps à leurs projets hostiles, malgré les bienfaites promesses de la femme tartare, et qu'ils ne se retireraient que pour préparer au peuple et à la capitale de plus grands malheurs ; et en effet, ils eurent encore le pouvoir de porter par la suite un si grand coup à la chose publique, qu'un vaisseau qui descendrait au fond de la mer ne serait pas en plus grand danger.

Ce terrible malheur, qui menace la capitale, ne sera point cependant un nouveau déluge ; ce ne sera point la peste ; ce ne sera point une nouvelle guerre, mais ce sera plus que tous ces maux [254] ensemble, et ce désastre est tel que pour travailler à le connaître d'avance, à le prévenir, s'il était possible, ou au moins pour se disposer à n'en être pas renversé, *Éléazar* est obligé d'user de ce moyen qu'il avait déjà employé en présence de *Sédir*, et qui à sa volonté le rendait invisible à la multitude. Seulement il voulut envelopper cette fois-ci *Sédir* avec lui dans l'atmosphère qu'il se forma, et cela afin de le fortifier d'autant contre le choc qui se préparait. [255]

CHANT 63 :
Explication du psychographe

La foule n'ayant plus rien à attendre d'*Ourdeck*, ne voyant plus ni *Éléazar* ni *Sédir*, et n'apercevant plus de prodiges ni de verdure, ne tarda pas à s'écouler successivement, par les rues adjacentes. Quant à *Ourdeck*, il découvre de loin la fille d'*Éléazar*, occupée à relever deux malheureuses femmes culbutées par la foule ; et comme les importants personnages auxquels il s'intéressait aussi sont voilés pour lui comme pour tout le reste des spectateurs, il vole avec d'autant plus d'empressement auprès de la vertueuse *Rachel*.

« Enfin, Madame, lui dit-il en l'abordant, il m'est donc permis de m'approcher de vous, et de vous renouveler les assurances de tout l'intérêt que vous m'avez inspiré, la première fois que j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Cet intérêt n'a fait que s'accroître par toutes les choses surprenantes que l'on m'a dites de vous et de votre respectable père, que je cherche en vain de tous mes yeux. Mes pensées, mes opinions, tout mon être a tellement changé, [256] depuis je regarde comme une félicité réelle de pouvoir conférer sur tout ceci avec une personne aussi instruite que vous l'êtes, et qui joint à ses dons et à ses connaissances une âme comme la vôtre.

« Car il est temps, Madame, de vous ouvrir la mienne ; je ne puis m'expliquer à moi-même ce qui

se passe en elle, surtout depuis le moment où j'ai eu terminé mon discours à la multitude assemblée. Quoique vous ne fussiez point près de moi, quoique nous ne nous disions rien, je sentais que vous agissiez en moi d'une manière aussi douce qu'incompréhensible ; j'ose dire avoir acquis par là une idée véritable des liaisons célestes. Une femme extraordinaire m'a étonné en se montrant à moi et en disparaissant comme par magie ; mais vous, Madame, sans le secours de tous ces prodiges, vous avez pénétré jusque dans le fond le plus intime de mon cœur. C'est à vous à me rendre compte de ce phénomène. »

« Monsieur, lui répondit *Rachel*, je commencerai par vous rassurer sur le sort de mon père. Je sais qu'il est très occupé pour le moment, et qu'il le sera encore davantage dans peu ; mais j'espère tout de la main qui le dirige. Quant à vous, Monsieur, c'est parce que j'ai eu lieu de connaître la beauté de votre âme à vous-même, que j'ai eu le désir de pénétrer dans les profondeurs de votre être ; et c'est en effet parce qu'elle est bonne, qu'elle a bien voulu m'ouvrir un accès libre ; je ne pourrais rien opérer sur [257] des méchants. Si la femme extraordinaire qui vous a étonné n'a pas pénétré si avant dans vous, c'est que vous n'étiez pas alors au point de développement où vous êtes à présent, et qu'elle n'avait eu d'autre objet en s'approchant de vous que de vous avertir. Oui, Monsieur, votre âme convient à la mienne, je ne crains point d'en faire l'aveu. Je suis charmée que vous ayez éprouvé l'im-

pression de ce qui se passait en moi, et que vous me donniez par là une preuve évidente des rapports qui existent entre nous. Je veux à mon tour vous donner des témoignages qui augmentent votre attachement pour la vérité et votre croyance dans le pouvoir des désirs de l'âme humaine. Ce ne sont point nos langues et nos plumes, ce sont nos âmes qui parlent et qui écrivent ; les êtres célestes le savent encore bien mieux que nous. Prenez ce papier qui vient de m'être apporté par un domestique de la maison de *Sédir*, et qui a été écrit dans son cabinet ; il vous donnera la clef du mot psychographe que vous avez entendu prononcer, et qui, comme vous ne l'ignorez pas, veut dire : écriture de l'âme. »

Ourdeck, prenant le papier, le parcourt rapidement. Quelle fut sa surprise, quand il vit sur ce papier toutes ces choses étonnantes qu'il avait annoncées, et même une réponse prophétique et provisoire qu'il n'avait point indiquée et qu'il ne connaissait pas lui-même. Il reste stupéfait d'étonnement. *Rachel* lui dit : monsieur, cessez d'être surpris, puisque vous croyez. Les hommes auraient-ils pu trouver l'art d'écrire aussi vite que la parole, s'il [258] n'existait pas auparavant un art d'écrire aussi vite que la pensée ? J'ai vu que vous désiriez vous entretenir avec moi ; j'ai vu la fatigue que vous éprouviez à parler ; j'ai désiré de vous l'épargner, en formant des vœux pour que tout ce que vous aviez à dire, et même tout ce que vous ne pouviez pas dire, se trouvât écrit : et mes désirs

ont été accomplis sur-le-champ, aussi aisément que mon âme les avait conçus. C'est *une main secourable* qui a tout écrit dans le cabinet de *Sédir*, sur le peu de papier qui s'y trouvait conservé ; on en a même fait plusieurs copies, et différentes personnes sont allées en donner lecture en divers endroits de Paris. *Ourdeck*, transporté, continue à s'entretenir avec *Rachel*.

(Et vous, ami lecteur, en attendant que nous nous occupions des grands événements auxquels se prépare *Éléazar*, il est juste de ne pas vous priver des fruits du psychographe.) [259]

CHANT 64 :

Description de la ville d'Atalante

« Le souterrain dans lequel j'entrai, me conduisit devant une grande porte bâtie en marbre, et sur le frontispice de laquelle il y avait une inscription grecque que je lus et qui signifiait la ville d'Atalante. Je me rappelai, en voyant cette inscription, que l'histoire parle d'un tremblement de terre arrivé 425 ans avant l'ère chrétienne, et que ce tremblement de terre renversa la ville d'Atalante, dans l'Eubée, qui de presque île qu'elle était auparavant, devint une île par cet accident. Je reconnus bientôt que cette ville avait été engloutie et non renversée ; car en y entrant, j'aperçus toutes les maisons sur pied, les rues même

entièrement libres, et je remarquai qu'il s'était formé au-dessus de la vielle comme une voûte de rochers bruts qui sans doute s'étant entrouverts sous la ville lors de la secousse, s'étaient rapprochés et se soutenaient en l'air après l'avoir engloutie, comme on ne a quelques exemples dans la écroulement de carrières, et c'est ce qui fait que, quoiqu'elle fût au-dessous de la mer, elle n'était cependant point submergée. [260]

« Vous êtes sans doute étonnés de ce que je vous dis avoir vu cette ville sur pied, puisque dans un pareil souterrain, il semble qu'on ne peut rien voir. Votre étonnement augmentera bien davantage, quand je vous dirai qu'en parcourant les rues, les places, les édifices publics de cette malheureuse ville, j'y ai vu encore existants tous les ustensiles, tous les meubles, tout ce qui peut servir à l'agrément et à l'utilité de l'esprit et du corps ; les monuments et les instruments de métiers, des arts et des sciences, les armes, les livres, les bijoux, les animaux, les chars ; enfin les personnes mêmes de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de toute profession, et chacun d'elles, quoique privée de la vie et immobile, ayant néanmoins conservé toutes les attitudes des diverses occupations qu'elles avaient à l'heure fatale qui les surprit ; et ce sont là ces choses intéressantes dont je ne peux refuser le récit à votre curiosité.

« Je voudrais bien auparavant vous tirer d'embarras sur les deux difficultés qui vous arrêtent, et d'abord sur ce phénomène de la conservation de tout ce qui

était renfermé dans Atalante, au moment de son désastre. Ce phénomène est en effet plus surprenant que ceux d'Herculanum et de Pompéi, où le temps n'a conservé que ce qu'il n'a pu ronger. Mais comment vous contenteriez-vous pour cela de la simple physique ordinaire de nos différents professeurs ? Cependant je ne puis vous en offrir une autre. Or, elle nous apprend que l'action de l'air est ce qui corrode et détruit tout ; que par conséquent, les [261] corps qui sont préservés de l'action de l'air doivent se conserver : et puisque la ville d'Atalante se trouva comme enfermée hermétiquement par la voûte de rochers qui s'était formée au-dessus d'elle, il n'est donc pas étonnant que tout ce qu'elle contient, ait conservé sa forme et toute son apparence extérieure. Cet avantage n'a pu se trouver à Herculanum ni à Pompéi, et ne se trouvera dans aucune des villes qui périrent lors de la fameuse éruption du Vésuve, parce que la lave et la cendre ont été en contact avec tout ce qu'il y avait dans ces villes, et ont dû dissoudre tout ce qui n'était pas de nature à opposer de la résistance.

« Quant à cette clarté dont j'ai joui en parcourant la ville d'Atalante, je ne pourrais non plus vous l'expliquer autrement qu'en vous rappelant que j'avais les yeux encore pleins de cette sombre lumière que j'avais rapportée de mon séjour dans le corps de l'animal qui nous avait dévorés ; d'ailleurs les physiciens seraient peut-être encore plus hardis que moi à lever cette difficulté : ils nous diraient que la lumière est un

corps ; que, comme j'ai trouvé tout le monde occupé à ses fonctions dans la ville d'Atalante, il est sûr que le tremblement de terre qui l'a engloutie arriva le jour et non la nuit ; et qu'ainsi il est naturel de penser que la portion de lumière qui l'éclaircit alors, a été engloutie avec la ville, et a pu s'y conserver comme les autres substances et les autres corps, ayant été comme eux préservée du contact de l'air.

« N'a-t-on pas trouvé, diraient-ils, des lampes [262] encore allumées dans les tombeaux de quelques vestales, qui, comme leurs lampes, avaient été enfermées hermétiquement depuis nombre de siècles ? Ils vous diraient qu'il n'en est pas de même de l'air, puisqu'il est tellement chargé de parties humides qu'il ne peut être renfermé sans tomber en dissolution. Ainsi, concluraient-ils, ne pouvant être conservés dans ce gouffre, comme la lumière, les animaux et les hommes y durent périr, quoiqu'ils y aient gardé leurs formes.

« Mais vous me demanderez peut-être comment j'ai pu ne pas mourir de suffocation, dans ce lieu où il n'y avait point d'air, puisque ce défaut d'air y avait fait périr tout ce qui était animé. Cette difficulté est plus pressante ; et cependant il n'y a que moi qui puisse vous y répondre, puisque les savants n'ont pas sur cela les mêmes données que moi. Je vous dirai donc que l'animal qui nous avait tous engloutis, avait une libre communication avec l'air de l'atmosphère, puisqu'il était venu nous avaler à la surface de la terre ; que cet

air se rendait de cette surface jusqu'aux régions inférieures de l'animal, qui nous tenait lieu de prison ; que ce même air s'introduisait dans le vaisseau capillaire qui m'avait servi de conduit, et de là passait dans le souterrain où la ville était engloutie. En outre, cet air était préparé tellement, en passant par ces différentes filières, qu'il pouvait suffire à ma respiration dans ce souterrain, mais n'était cependant pas assez actif pour faire tomber en poussière tout ce qui était dans la ville d'Atalante ; ce qui n'eût pas manqué d'arriver, si tous ces objets eussent été exposés à l'air libre. »
[263]

CHANT 65 :

Suite de la description d'Atalante.

Paroles conservées

« La merveille la plus étonnante, parmi toutes celles que je vous ai annoncées, c'est que, non seulement tous les objets dont je vous ai parlé se sont trouvés conservés là dans toutes leurs formes et leurs apparences extérieures, mais que j'ai aperçu aussi tout ce qui pouvait me donner connaissance du caractère, des mœurs, de l'esprit, des passions, des vices et des vertus des habitants. Car la même loi de physique qui a fait que toutes les substances et les corps renfermés hermétiquement dans cette ville, n'ont point

souffert à l'extérieur, a étendu son pouvoir conservateur sur les paroles mêmes des citoyens d'Atalante, et a fait que les traces en sont corporisées et sensibles, comme le sont tous les autres objets renfermés dans cette malheureuse enceinte.

« Il ne faut point accuser de plagiat le curé de Meudon, pour avoir montré, dans son roman, des paroles se dégelant sur un champ de bataille, et exprimant les cris et les souffrances des champions et des mourants, longtemps après que le combat s'était donné. [264]

« Premièrement, il n'avait point été à Atalante comme moi, et il ne pouvait connaître le phénomène dont j'ai été témoin. Secondement, le phénomène qui a frappé ses oreilles ingénieuses, n'aurait pas pu avoir lieu dans le gouffre hermétiquement fermé d'Atalante, puisqu'il faut de l'air libre pour entendre des paroles : par la même raison, il ne pouvait voir comme moi les traces sensibles des paroles des guerriers dont il parle, puisqu'il était dans une atmosphère libre, et que ces traces ne peuvent se trouver dans une atmosphère hermétiquement fermée.

« Je ne m'arrêterai point à vous faire la description des différents objets, ustensiles et autres choses inanimées, que je rencontrais dans cette ville si curieuse. Il y aurait peu à gagner pour l'accroissement de vos connaissances, puisque toutes ces choses sont les mêmes partout : mais je vous entretiendrai de choses plus utiles et plus neuves pour vous.

« Le premier édifice où je m'arrêtai était la demeure d'un professeur de morale : je le sus, parce que son titre était écrit sur le frontispice de sa porte d'entrée ; usage qui était commun pour toutes les maisons de la ville. Je trouvai à la porte une foule de gens estropiés, borgnes, aveugles, boiteux, qui entraient dans la maison, et une foule de gens qui en sortaient bien portants, jouissant de tous leurs membres, et sains dans tout leur corps. Cela piqua ma curiosité. J'entrai donc tout de suite dans la cour, où je vis le dogue du portier, la gueule ouverte, et comme voulant arrêter un malfaiteur, qui probablement s'était introduit avec de mauvais desseins ; et je n'en pus douter, quand je [265] vis en l'air les paroles menaçantes que le portier disait à ce malfaiteur, comme le connaissant parfaitement.

« Je cherchai en vain autour de la gueule du chien, les traces caractéristiques de son aboiement ; je n'en pus apercevoir, et cela me fit comprendre combien nos philosophes nous ont abusés, quand ils nous ont dit que les animaux avaient une langue comme nous. Car s'ils avaient une langue comme nous, ils auraient des paroles, et je les aurais vues congelées dans l'air comme les paroles des hommes ; or c'est ce que je ne voyais point. Je ne voyais autour de la gueule du dogue que des masses informes.

« En parcourant les différentes pièces de l'intérieur, je vis, sur tous les visages des personnes que j'y rencontrai, les marques d'une sérénité étonnante,

dans la catastrophe où ces personnes s'étaient trouvées ; et ce spectacle me donna une excellente idée de cette maison. Je perçai jusque dans le cabinet du professeur, dont la physionomie annonçait la même sérénité. Je le trouvai debout, la tête un peu inclinée, la main droite sur son cœur, et la gauche sur son front.

« Je fus bien étonné, en regardant partout dans son cabinet, de n'y trouver ni livres ni papiers ; ce qui, joint à son attitude, me fit soupçonner qu'il puisait sa morale dans des voies plus actives que celles où puisent les profondeurs ordinaires. J'eus lieu de croire aussi que les fruits qu'il en retirait étaient plus puissants ; car j'aperçus plusieurs tableaux encadrés, attachés aux murs de l'appartement ; et au bas de ces divers tableaux, je trouvai écrit : Un tel, guéri de l'incrédulité, un tel, guéri de la superstition, un tel, guéri de la colère, [266] une telle, guérie de l'avarice, une telle guérie de ses infidélités maritales, un tel, guéri de son goût pour les sortilèges. J'eus lieu même de penser qu'il ne se bornait point aux cures morales, et qu'il s'occupait aussi des cures corporelles ; car je lus sous quelques-uns de ces tableaux : Un tel, guéri de la cécité, un tel, de la surdité, un tel, du mutisme, un tel, de la goutte, un tel, de la pierre, et ainsi des diverses maladies qui affligent le corps humain ; ce qui me donna l'explication de ces deux foules que j'avais vues en entrant. Je vis bien plusieurs paroles qui étaient congelées autour de la bouche du professeur ; mais comme elles n'étaient point tracées dans une langue qui me fût connue, il m'est impos-

sible de vous les rapporter. Je vous apporte au moins l'extrême vénération que j'ai conçue pour lui, et je ne doute point que vous ne la partagiez :

Oh, digne professeur, merveille d'Atalante,
Ta sublime vertu, ta science étonnante
Auraient de quoi frapper les plus vastes esprits,
Et tes pareils seraient d'un grand prix à Paris. [267]

CHANT 66 :

Suite de la description d'Atalante.

Le gouverneur.

Quelques malfaiteurs

« Près de sa maison, était celle du gouverneur de la ville, qui ne m'inspira pas, à beaucoup près, la même vénération. J'entrai chez lui, et je le trouvai environné de plusieurs personnes, les yeux hagards, l'air menaçant, et toutes étant armées de pied en cap. Je vis bien dans leurs paroles, tracées en l'air, qu'il s'agissait de quelques projets sinistres ; je ne pouvais comprendre parfaitement ce dont il s'agissait, parce que je ne voyais que des mots coupés, et qui se croisaient les uns et les autres ; mais je vis sur son secrétaire un papier où était écrit le plan d'une conjuration qui ne tendait à rien moins qu'à livrer la ville et toute l'Eubée au roi de Perse. Celui qui l'avait engagé à cette trahison, s'annonçait à lui comme un émissaire

du grand Odin, et lui avait promis, pour récompense, les moyens d'évoquer les morts à sa volonté, surtout ceux qui avaient vécu dans l'opulence et dans les grands emplois politiques, afin de savoir par eux, et les secrets d'état, et s'ils n'ont point laissé des trésors cachés. Il lui avait dit même que sur tous ces objets, il tirerait meilleur parti des morts que des vivants ; [268] qu'ainsi, quand il serait pressé, et qu'il trouverait des difficultés... Mais je veux taire cet article.

« Je ne puis douter que le gouverneur n'eût déjà fait usage des moyens qu'on lui avait promis, parce que je vis plusieurs noms écrits en l'air, tels que ceux de Crésus, de Périandre, et même celui de la fameuse Pytho-nisse d'Endor, et quelques phrases qui m'indiquaient que ces ombres avaient été évoquées par le gouverneur, et lui avaient parlé. Mais je ne voyais point leurs personnes, parce que le gouverneur n'existant plus, n'avait pas pu les retenir sous sa puissance ; ou bien, parce qu'étant mortes elles-mêmes à l'air libre, l'air concentré n'avait pu y avoir prise sur les larves, tandis que leurs paroles étaient restées visibles, comme ayant été surprises par l'air concentré.

« Ce gouverneur ne fut pas le seul malfaiteur que je trouvai ainsi en flagrant délit ; j'en rencontrai de toutes les espèces en différents lieux ; tels que des voleurs, des assassins, des empoisonneurs, des gens occupés à des œuvres secrètes, qui feraient frissonner si je les rapportais. La catastrophe de leur ville a conservé ainsi tous leurs forfaits, qu'ils croyaient

ne pouvoir jamais être connus, dès qu'ils les com-mettaient hors de la vue des hommes. Mais quand je n'aurais pas eu ce nouveau témoignage contre l'abus-ive sécurité des mortels coupables, ce que j'avais appris pendant mon séjour dans le crocodile aurait suffi pour me faire concevoir que les hommes cri-minels qui se laissaient surprendre par la mort, res-taient ainsi dans ce même état où ils se trouvaient, afin qu'un jour leurs abominations fussent connues de tous les yeux [269] auxquels ils avaient cru les dérober, et que par ce moyen l'hypocrisie, qui dévore la terre, fût couverte de confusion, et ne pût avoir aucun triomphe.

« Je pouvais également comprendre que la même chose arrivait dans l'ordre inverse pour ceux qui mou-raient dans l'humble vertu, afin qu'ils reçussent ainsi un jour les dédommagements de leurs sacrifices, et de l'oubli où le monde les avait laissés, ou des mépris dont il les avait accablés. » [270]

CHANT 67 :

Suite de la description d'Atalante.

Le philosophe

« Quand j'eus quitté ces malfaiteurs, j'entrai dans une maison dans laquelle demeurait un philosophe, ami intime du professeur de morale, qui, comme vous

le savez, avait été ma première visite. Je sus qu'ils étaient amis, parce que je vis sur la table de ce philosophe, un rouleau portant pour titre : Précis de mes conférences avec mon ami le professeur de morale.

« Je reconnus dans cet écrit, sur quoi le professeur et lui fondaient leur union. C'était une conformité de goût pour les hautes sciences qui les avait liés. Le philosophe connaissait, ainsi que le professeur, tous les événements extraordinaires que la famine a occasionnés à Paris. Il connaissait de plus toutes les prédictions que nous avons tous vues dans la relation du Cap Horn ; et elles étaient exposées dans plusieurs passages rapportés sous le nom de Phérécyde qui, comme l'on sait, a été le maître de Pythagore.

« Malgré les connaissances que notre philosophe avait puisées dans les écrits, et même, à ce [271] qu'il me parut, dans les lettres de Phérécyde, il semble que son maître ce croyait bien loin d'avoir atteint le degré de développement nécessaire pour remplir l'esprit de l'homme ; et il avouait lui-même dans un de ces passages, que ses lumières lui indiquaient pour dans quelques siècles, une époque importante et sacrée, qu'il aurait désiré de voir en réalité, mais qu'il ne pouvait voir qu'en spéculation.

« Il lui annonçait que ceux qui viendraient après cette époque, auraient l'avantage de voir ouvrir devant eux des sentiers beaucoup plus vastes que ceux qui les précéderaient, parce que, pendant leur vie, le moule du temps commencerait à se briser ; et

parmi ces hommes privilégiés, il désignait, sans le nommer, un homme de bien qui, nombre de siècles après l'époque en question, devait, selon lui, jouer à Paris un rôle des plus considérable dans la crise où serait un jour cette capitale, par la rapacité d'un cupide ministre, et la méchanceté d'une femme de poids.

« Je n'ai pas besoin de vous indiquer plus clairement l'homme de bien annoncé dans ces prédictions ; ce que nous venons de voir opérer dans la scène de la verdure vous le désigne assez clairement ; et la poudre saline qu'il m'a fait prendre, est pour moi l'explication la plus positive des privilèges qui lui ont été prédits depuis tant de siècles.

« Toutefois, ce qui donnait aux connaissances du philosophe un grand degré d'importance et un [272] grand poids, c'est qu'elles étaient appuyées sur des calculs plus exacts et plus fixes que de simples calculs politiques.

« Je trouvai entre autres, dans les écrits du philosophe, une démonstration naturelle, qu'il ne peut y avoir que dix bases de numération dans le calcul, et que ceux qui les augmentent ou les diminuent, peuvent bien avec le nombre de caractères qu'ils se choisissent opérer exactement sur les résultats extérieurs des choses, mais non pas s'écarter pour cela du principe de ces mêmes choses, qui est dénaire ; parce que, quelque système de numération qu'ils adoptent, ils ne peuvent s'empêcher par là d'indiquer eux-

mêmes une de ces dix bases, soit sous la forme multiple, soit sous la forme sous-multiple. Tout occupé de cette découverte, je sortis machinalement ; et bientôt apercevant sur la place voisine la maison d'un médecin qui me paraissait avoir été celle d'un homme en crédit, à en juger par son étendue et par sa beauté, je me laissai aller à l'envie d'y entrer. [273]

CHANT 68 :

Suite de la description d'Atalante.

Le médecin mourant

« Je ne tardai pas à parvenir à la chambre du médecin ; je le trouvai au lit, malade, et défiguré comme je n'ai jamais vu de créature humaine. Près de lui étaient plusieurs de ses confrères, qui s'efforçaient de lui donner leurs soins. Mais je compris, en lisant ses paroles, qu'il ne comptait guère sur le succès de leurs services, et que même les discours qu'il leur tenait les étonnaient un peu : « Non, mes chers confrères, leur disait-il, vous ne me tirerez point de l'état où je suis, par les sciences médicales que l'on enseigne dans nos écoles. Mon mal tient à des choses cachées, auxquelles vous ne pourrez rien opposer, puisque même tout notre doctorat nous mène à ne pas croire que ces causes aient la moindre réalité ; cependant, si l'aveu d'un confrère qui est prêt à terminer ses jours,

et qui n'a plus aucun intérêt à se proposer dans ce monde, peut vous paraître de quelque poids, écoutez-moi. Nous avons eu grand tort de croire, comme nous le faisons, avec une opiniâtreté si tenace et si générale, que notre être ne soit que [274] l'assemblage et le résultat de simples causes physiques et passives. En abaissant journellement nos regards sur le mécanisme des corps, nous nous accoutumons à ne pas apercevoir en nous une autre source de vie, ni d'autres ressorts que ceux des muscles, des nerfs, des fluides nerveux, sanguins et autres. Mais indépendamment de ces ressorts qui sont la base de toute l'économie animale, je dois vous attester hautement qu'il y a aussi par rapport à notre pensée, des ressorts secrets, analogues à elle, vivants comme elle, et dont le jeu est entièrement inconnu à l'ordre sensible et matériel. L'usage attentif et prudent de ces ressorts, est ce qui met de la différence entre les esprits des hommes. Nous ne jugeons que les résultats ; tandis que les mobiles de ces résultats agissant dans le silence et comme à part de tout ce qui nous frappe extérieurement, demeurent nuls pour notre persuasion, et même nous croyons sages en les proscrivant de la liste des choses. Nous nous croyons bien plus sages encore, quand nous nions que, de ces prétendus mobiles, il puisse résulter des effets autres que ceux qui touchent nos sens matériels, ni que par conséquent il existe des forces occultes dont il soit dangereux de s'approcher. Je l'ai cru comme vous, mes

chers confrères, jusqu'au moment où j'ai fréquenté l'hiérophante qui demeure dans la rue des Singes ; et je le croirais peut-être encore, si par une orgueilleuse curiosité, je n'avais assisté chez lui à des cérémonies secrètes, où par sa criminelle audace, il faisait mouvoir ces mêmes forces occultes, dont [275] je ne soupçonnais pas seulement l'existence. Je suis puni de mon imprudence ; c'est du moment où je cédaï à ces prestigieuses suggestions, que je fus saisi dans tout mon corps de la maladie qui me conduit au tombeau, et qui, comme vous l'avez expérimenté, est entièrement étrangère aux profondes connaissances que vous avez tous dans l'art de la médecine. Changez d'opinion sur ces objets, si vous voulez ne pas vous éloigner de la vérité ; mais surtout préservez-vous des cérémonies de l'hiérophante. »

« Je ne vis plus de paroles après ces dernières. Ce médecin avait grandement piqué ma curiosité en parlant de l'hiérophante ; et il m'avait donné l'espérance de trouver sa maison, en la disant située dans la rue des Singes, parce qu'au coin de chaque rue on en voyait le nom écrit comme dans la plupart de nos grandes villes. Je sortis avec l'intention de lire le nom de toutes les rues, jusqu'à ce que j'eusse trouvé celle qui m'occupait. » [276]

CHANT 69 :

Suite de la description d'Atalante.

Société scientifique

«Après avoir parcouru quelque espace, je me trouvais vis-à-vis d'un grand bâtiment qui portait pour inscription : *Société scientifique*. Je cédaï au désir d'y entrer. Il y avait nombre de savants assemblés autour d'une table, et un plus grand nombre de spectateurs rangés autour d'eux, et les regardant avec beaucoup d'attention. Je vis bien sur les figures de ces savants que pendant leur vie, ils avaient été un peu comme des âmes en peine, et que les sciences qu'ils avaient suivies ne les avaient pas complètement satisfaits ; cependant leur teint était plus animé et moins mat que celui des savants que j'avais vus dans le corps du monstre. Je présumai de là que, de leur temps, les sciences n'étaient pas encore aussi altérées qu'elles le sont devenues depuis, attendu qu'ils avaient vécu dans une époque plus voisine de l'origine.

«Je vis sur le registre qui était sur la table, qu'il s'agissait de la distribution de plusieurs prix proposés par la Société scientifique. [277]

«La première des questions était de savoir pourquoi les étoiles scintillaient, et pourquoi le soleil ne scintillait pas. Le mémoire couronné avait dit que c'était parce que les étoiles étaient composées d'un feu et d'une eau qui n'étaient point unis comme ces

éléments le sont dans le soleil, et que c'était pour cela qu'on ne pouvait sans erreur regarder les étoiles comme autant de soleils, parce que l'action du soleil est pleine, complète et libre, et que celle des étoiles ne l'est pas.

« La seconde question était de savoir si les preuves tirées de la nature étaient les plus propres à démontrer l'existence de l'être supérieur. Le mémoire couronné affirmait que non, et que c'était la pensée de l'homme dépouillée de ses préjugés et de ses nuages qui était le vrai témoin de l'existence du principe des êtres, parce que c'était elle seule qui pût avoir de l'affinité avec lui, et faire à son sujet des dépositions qui fussent valables.

« Enfin une troisième question était de déterminer l'influence des signes sur la formation des idées. Je ne vis aucun mémoire couronné sur cette question, et je vis en marge du registre une note du philosophe qui avait sans doute du crédit dans l'assemblée, et qui annonçait que la réponse à cette question ne serait pas faite de sitôt, parce que le patron des signes qui devait servir de terme de comparaison n'était pas encore dans son complément ; que bien des siècles après qu'il y serait parvenu, cette réponse serait écrite en français provisoirement [278] et comme prophétiquement par le psychographe, sous le règne de Louis XV, mais qu'elle ne serait cependant composée et publiée par son véritable auteur que plusieurs années après qu'elle aurait été écrite provisoirement

et prophétiquement par le psychographe ; que le véritable auteur de cette réponse serait un petit cousin de Madame *Jof* ; qu'il naîtrait deux fois, l'une au propre, la même année que sa cousine, l'autre au figuré, vingt-deux ans et demi après elle ; que grâce à cette bonne cousine, il espérerait bien de mourir à 1473 ans, car en naissant il n'en aurait déjà plus que 1734 ; qu'enfin il changerait sept fois de peau en nourrice, afin que le transparent qui est donné aux hommes pendant leur vie terrestre, fût pour lui plus diaphane. C'est cette réponse écrite provisoirement et prophétiquement que le psychographe veut bien vous communiquer d'avance, et sans attendre l'époque où la question elle-même sera proposée par une société savante qui s'appellera l'Institut national de France. » [279]

CHANT 70 :

Suite de la description d'Atalante.

*Réponse provisoire du psychographe sur la question de l'institut : Quelle est l'influence des signes sur la formation des idées ?
De la nature des signes*

Si les objets naturels ont des propriétés externes, telles que les couleurs, les odeurs, les formes, les dimensions, ils ont aussi des propriétés internes, dont nous ne pouvons jouir qu'aux dépens de leurs

enveloppes, et qu'en mettant à découvert ce qui est caché en eux, tels que les souffres des minéraux, les saveurs, les sels essentiels et les sucs végétaux que nous ne pouvons atteindre sans cette condition.

Tout ce qui est externe dans les êtres, nous pouvons le regarder comme étant le signe et l'indice de leurs propriétés internes ; et la chose signifiée sera ces propriétés internes. La sage nature nous prodigue journellement dans les propriétés externes des êtres, ces signes divers qui accompagnent toutes ses productions, afin de nous mettre à même de pressentir et de connaître d'avance ce qui peut nous être utile, et ce qui peut nous être préjudiciable.

On peut donc dire qu'un signe en général est la représentation ou l'indication d'une chose séparé [280] ou cachée pour nous, soit que cette chose soit naturellement inhérente au signe, comme le suc l'est au fruit qui se présente à ma vue ; soit que cette chose n'y soit liée qu'accidentellement, comme l'idée qu'on veut me communiquer l'est à un signe quelconque. On peut dire aussi que tout ce qui est susceptible de nous occasionner une sensation ou une idée, peut se regarder comme un signe, puisque rien ne se peut communiquer à nos sens et à notre intelligence, que par des propriétés externes que nous sommes obligés de percer et de décomposer pour arriver aux propriétés internes qui y sont renfermées.

Ainsi il n'y a rien de ce qui est sensible qui ne soit par rapport à nous dans l'ordre des signes, puisqu'il

n'y a rien de ce qui est sensible qui ne puisse nous occasionner une sensation ou une idée, selon que nous sommes plus ou moins ouverts à la sensibilité et à l'intelligence, et puisqu'il n'y a rien non plus parmi les choses sensibles dont nous ne puissions nous servir comme signes, pour transmettre nos idées à nos semblables.

La loi des signes accidentels ou conventionnels doit être la même que celle des signes naturels quoique l'essence et la forme qui sont variables dans les premiers, soient déterminées et fixes dans les seconds. Il faut donc que ces signes conventionnels renferment deux choses distinctes, comme on le remarque dans les signes naturels. De ces deux choses, l'une est le sens ou l'idée dont nous voulons que le signe soit l'organe ; l'autre est le signe lui-même quelqu'il soit ; car il ne tient qu'à nous de prendre [281] même un objet naturel pour nous servir de signe conventionnel, comme nous le voyons dans l'écriture symbolique et hiéroglyphique : seulement alors cet objet naturel prend un nouveau caractère entre nos mains. Ce ne sont plus les propriétés particulières dont il jouit que nous voulons faire connaître ce sont celles que nous lui prêtons. Ce pouvoir que nous avons d'imposer à notre gré un sens et une idée aux objets quelconques, est un des droits éminents de l'homme ; il s'exerce spécialement d'homme à homme. Car s'il y a aussi un commerce de signes parmi plusieurs classes d'animaux, c'est un commerce de signes serviles et limités ;

comme leurs cris d'appel, leurs manières de s'avertir les uns et les autres en cas de danger, leurs ruses et leurs précautions qui sont toujours les mêmes, etc., et ils n'ont pas comme l'homme la faculté de se créer des signes, ni celle d'en varier la signification.

Nous ne pouvons non plus exercer ce droit complètement qu'envers des êtres doués d'intelligence ; car la portion que nous en employons avec quelques espèces d'animaux est bien restreinte : et comme les animaux que nous stylons demeurent toujours passifs à notre égard, ils ne font que répondre à ce peu que nous leur demandons. Jamais ils ne nous auraient provoqués d'eux-mêmes dans cet ordre borné où nous nous renfermons avec eux ; et encore moins nous provoqueraient-ils dans le genre de ce commerce distingué dans lequel nous pouvons alternativement stimuler nos semblables, et en être stimulés par nos signes. [282]

Car lorsque des hommes très célèbres ont voulu plaider la cause des animaux, et ont prétendu que leur privation en ce genre ne tenait qu'à leur organisation, et que s'ils étaient autrement conformés on ne leur trouverait aucune différence d'avec nous, tout ce qu'ils ont dit par-là est en dernier analyse que si l'homme était une bête, il ne serait pas un homme ; et que si la bête était un homme, elle ne serait pas une bête.

Enfin ce commerce de signes est indispensable pour nous, vu que notre individualité nous tenant

tous à part les uns des autres, nous demeurerions toujours étrangers, quoiqu'eu présence, et nous n'aurions ensemble aucune communication, si ce n'est dans l'ordre des choses qui tiendraient simplement à notre animalité; et bien entendu que les langues sont comprises au rang de ces signes indispensables.

Mais si ce droit sublime que nous avons de nous créer des signes et d'en varier la forme et le sens, nous fait voir jusqu'où s'élèvent nos privilèges, il ne va pas jusqu'à nous aveugler sur ce qu'il leur manque. Nous soupirons tous après des idées parfaites, et nous soupirons également après des signes parfaits qui les représentent. Ce désir serait-il un indice que ces idées parfaites et ces signes parfaits seraient possibles; que même, si l'on ne veut pas nous faire courir après une chimère, nous ne pourrions leur refuser l'existence, quoique nous ne les ayons guères à notre disposition; qu'ainsi nos signes conventionnels et imparfaits ne seraient que comme des moyens subsidiaires et d'industrie, avec [283] lesquels nous essayerions de notre mieux de nous passer des signes plus réels et plus positifs dont nous serions privés? Questions que je ne veux point résoudre seul, et sur lesquelles j'invoque la réflexion du lecteur.

L'institut lui-même ne présente rien qui soit contraire à l'affirmative, par les observations qui accompagnent son programme. Ainsi j'admettrai sans peine avec lui qu'un homme, séparé de ses semblables aurait encore besoin de signes pour combiner

ses idées, et que selon un certain sens, l'existence des idées premières et les plus sensibles supposait l'existence des signes.

Mais avant de regarder cet aveu comme un triomphe, l'institut devrait parcourir toute la série des signes possibles ; car quoique toutes les sensations soient des signes, il se pourrait que tous les signes ne fussent pas des sensations, surtout en prenant ce mot dans le sens de nos notions grossières, ainsi que nous l'observerons par la suite.

En outre, quant à nos signes subsidiaires et d'industrie, il faudrait avoir attention de concilier en ce genre, nos prétentions avec nos moyens, et observer que pour la classe des idées imparfaites et bornées que nous parcourons journellement, il se peut que les signes bornés et industriels que nous employons soient suffisants, et qu'en ne sortant pas de ces limites, et en appliquant là toute notre émulation et toute notre adresse, nous en retirions des fruits qui nous satisfassent, pourvu que nous nous souvenions que dans cette mesure, nos [284] besoins, nos moyens et nos résultats ne sont tout que d'approximation.

Il faudrait observer ensuite que si avec ces éléments d'approximation, nous voulions nous composer des idées parfaites et des signes parfaits, il est probable que ce serait une entreprise au-dessus de nos forces, parce que le variable ne peut jamais produire le fixe ; il faudrait observer enfin que dans l'art des idées, le mot de formation est peut-être moins juste, et sûre-

ment moins modeste, que celui de développement, parce que si dans nos relations avec nos semblables, nous ne trouvions pas en eux un germe propre à recevoir la fécondation, enfin une base analogue à l'idée que nous voulons leur faire entendre, jamais nous n'en pourrions former en eux la moindre trace.

C'est pourquoi ceux qui ont voulu regarder l'homme comme une table *rase*, se sont peut-être trop pressés ; ils auraient pu, ce me semble, se contenter de le regarder comme une table *rasée*, mais dont les racines restent encore, et n'attendent que la réaction convenable pour germer. Ce terme moyen aurait pu concilier depuis longtemps et le système ancien qui prétend que nous avons des idées innées, et le système moderne qui prétend le contraire. Car l'un et l'autre donnent également dans les extrêmes.

En effet si les idées complètes étaient innées en nous, nous ne serions pas obligés de passer comme nous le faisons sous la loi impérieuse du temps, et par la lenteur indispensable du perfectionnement [285] de notre intelligence ; et si, d'un autre côté, le germe de l'idée n'était ou ne se semait pas en nous, ce serait en vain que nous passerions sous cette loi impérieuse du temps et par la lenteur de l'éducation, puisque ni l'une ni l'autre ne produirait pas plus d'effet sur nous que sur une huître.

Aussi avec un peu plus d'attention Locke, le fameux adversaire des principes innés, n'aurait pas dit si légèrement dans le premier chapitre de son premier livre :

Si ces vérités étaient innées, quelle nécessité y aurait-il de les proposer, pour les faire recevoir ?

Il est bien vrai que si un gland était un chêne, on n'aurait pas besoin de le semer et de le cultiver, pour lui faire manifester l'arbre majestueux qui en provient : mais si, parce qu'il n'est pas un chêne, on prétendait que le germe ou la faculté de produire ce chêne par la culture, n'est pas dans le gland, il est constant alors qu'on soutiendrait une erreur démontrée par le fait.

Ainsi l'homme est comme la terre en qui on ne peut créer le germe d'aucune semence, mais en qui on peut les développer tous, parce qu'ils trouvent tous en elle des propriétés analogues. Ainsi toutes les idées quelconques sont destinées à passer par la terre de l'homme, et à y recevoir chacune leur espèce de culture. Ainsi les signes qui, en général, doivent être le résultat des différents germes des êtres, et la manifestation de leurs propriétés, soit matérielles, soit sensibles, soit intellectuelles, forment principalement le commerce de l'homme, [286] parce qu'il est le terrain propre à les produire, à les trier, à les comprendre et à les propager.

De la source des signes ; des différentes classes de signes. Méprise sur cet objet.

Malgré les rapports d'union et les relations d'activité qu'ont entre eux les simples éléments, ainsi que les objets naturels qui appartiennent aux classes

minérale et végétale, ils ne peuvent point se regarder, à la rigueur, comme étant des signes les uns à l'égard des autres, quoiqu'ils aient toujours ce titre à notre égard ; et cela parce qu'ils ne se communiquent dans leur commerce respectif, ni des sensations, ni des idées.

En effet, lorsqu'un nuage nous annonce de l'orage, du vent, de la grêle ou de la pluie ; lorsque les substances métalliques et végétales, agissent et produisent leurs effets selon leur loi, ces différentes classes d'êtres ne s'aperçoivent ni de ce qu'elles annoncent, ni de ce qu'elles opèrent. La classe animale sent souvent une partie de ces résultats par une suite de ses correspondances avec tout ce qui est élément et corporisé comme elle ; mais elle se borne à être liée passivement à une partie de ces phénomènes. Pour nous, nous avons le droit de juger, et ces phénomènes, et la classe animale elle-même, puisque nous avons celui de pouvoir employer à notre gré toutes ces choses dans nos signes.

Aussi tous ces objets naturels ont-ils chacun un caractère ostensible et indicatif qui nous les rend [287] faciles à connaître, parce que tout en eux est, pour ainsi dire, à découvert ; parce que leurs principes constitutifs et caractéristiques se développent d'une manière claire, régulière et constante ; parce que le mode de leur développement n'est que d'une seule espèce pour chaque principe ; qu'il s'opère dans le même cercle où est lié leur principe individuel, et

qu'ils n'ont pas besoin d'en sortir pour accomplir leur loi ; enfin parce que leurs principes de vie et d'activité n'ont en quelque sorte qu'un intervalle uniforme à parcourir, pour arriver de leur source à leur terme, attendu que leurs opérations mutuelles se bornent à manifester des formes et des qualités.

Aussi n'y a-t-il de question à faire sur toutes ces classes inférieures, qu'aux objets naturels eux-mêmes qui les composent, puisqu'ils ne cessent de s'offrir sensiblement à nous avec toute la netteté et la simplicité dont ils sont susceptibles ; et l'intelligence humaine qui saurait les étudier dans cet état franc et nu dans lequel ils se montrent, en retirerait plus de lumières, qu'en allant en demander la clef à des doctrines systématiques dont les unes prétendent qu'ils n'en ont aucune, et dont les autres prétendent qu'il est impossible de la découvrir.

Ainsi, pour que le commerce mutuel des signes existe relativement à nous, il faut non seulement que nous trouvions à pouvoir faire entendre notre sens, ainsi que nous l'avons dit précédemment, mais encore que nous ayons en nous un germe de désir qui soit [288] comme le mobile radical de l'idée que nous nous proposons d'exprimer ; ce n'est qu'à la suite de ces deux conditions que le signe peut naître.

Un homme désire d'avoir un vêtement pour se garantir de l'incommodité du froid ; à ce désir, quand il est converti en résolution, succède l'idée ou le plan du vêtement ; ensuite le vêtement arrive, et procure à

celui qui l'a désiré toute la jouissance qu'il se proposoit.

Dans cet exemple, nous voyons que l'idée ou le plan du vêtement, est le signe ou l'expression du désir que cet homme a d'être vêtu ; et que le vêtement est le signe de l'idée et du plan qu'il a conçu en conséquence de ce désir. Nous y voyons que la source primitive de toutes les espèces de signes, est le *désir*, nous y voyons que les signes prennent différents caractères, en passant de l'ordre de l'idée dans l'ordre des sens ; qu'ils en doivent changer également en repassant de l'ordre des sens dans l'ordre de l'idée ; et qu'enfin, il peut se trouver dans ces opérations une infinité de combinaisons, où l'ordre intelligent et l'ordre animal et sensible jouent alternativement ou conjointement leur rôle, et qui se multiplieront ou se simplifieront, en raison des exemples compliqués ou simples que l'on voudra choisir.

En effet, lorsque des signes extérieurs, soit naturels, soit accidentels, viennent à agir sur nous et à nous réagir selon leur classe et selon la nature de nos sens, les impressions sensibles qu'ils nous occasionnent découvrent pour nous une nouvelle région où les sens et la pensée sont enveloppés, et scellés [289] sous le même cachet, comme l'alliage et l'or sont enfermés dans le même creuset.

Aussi les résultats que nous offrent d'abord ces impressions sensibles, sont bien plus obscurs et plus concentrés que ceux que nous apercevons dans les

deux règnes minéral et végétal. Ils ont une marche moins uniforme et plus incertaine, jusqu'à ce que les diverses sources combinées auxquelles ils appartiennent aient pris chacune leur poste et leur rang. Il faut laisser s'ordonner tous les termes de ces différentes quantités pour pouvoir en discerner et en rassembler les valeurs.

C'est pourquoi l'étude de la classe sensible demande plus d'attention que celle des classes précédentes ; c'est pourquoi aussi nous sommes si peu avancés dans la connaissance des sensations et des impressions sensibles, que nous voulons trop assimiler au simple commerce mutuel des objets non organisés, puisque ceux-ci sont sans désir et ne se servent point de signes les uns aux autres.

C'est dans ces impressions sensibles que se composent et se lient, et les effets passifs que nous recevons, et les réactions actives avec lesquelles elles vont réveiller, soit notre instinct, soit notre faculté pensante. Là, elles deviennent une espèce de signes très féconds, parce qu'elles abordent une région plus vaste et moins monotone que la région externe ; très nombreux, parce qu'elles peuvent multiplier à l'infini leurs combinaisons ; et très déliés, parce qu'elles sont la quintessence de mille causes plus ou moins imperceptibles les unes que les autres ; et c'est pour n'avoir pas pu fixer avec soin la nature de ces [290] nouveaux signes, que nous avons commis tant d'erreurs à leur sujet.

Car plus ces signes si impalpables et si compliqués, de notre instinct et de nos idées, se sont trouvés loin de nos regards, plus nous avons désiré qu'ils fussent à découvert comme les signes externes ; or, nous n'avons pas eu toujours le coup-d'oeil et l'attention nécessaires pour les saisir sous leur vrai point de vue, soit dans les diverses régions d'où ils proviennent, soit dans les divers degrés de leur cours progressif.

En outre, nous n'avons pas eu la prudence de les laisser croître et sortir eux-mêmes de cet état de concentration, dont ils auraient pu se délivrer avec le temps, s'ils n'eussent pas été tourmentés par nos maladresses, comme nous voyons que tous les autres signes arrivent à leur point, selon les lois de leur classe ; et c'est-là ce qui nous a fait commettre deux fautes importantes.

La première, d'avoir voulu, par inadvertance, que tous les signes parfaits dont nous avons si grand besoin, se trouvassent, ou dans la région des sensations natives, et non encore élaborées, ou dans la région des objets externes et bruts, qui ne peut pas être la région originelle de ce que nous cherchons ici, puisqu'elle n'a qu'une relation très indirecte avec notre esprit, et que ce qu'elle renferme ne peut parvenir jusqu'à lui que par des images composites et des puissances plus ou moins éloignées de leur racine.

La seconde est que ne trouvant pas là clairement ces signes parfaits, et radicaux que nous y cherchions, nous avons décelé entièrement notre imprudence, en

[291] ce qu'au lieu d'attendre paisiblement la découverte de ces signes que nous n'apercevions pas, ou que nous apercevions mal, nous avons pris la résolution de les créer.

Après cela, ne trouvant pas aisément les rapports de nos signes apocryphes et conventionnels avec les idées, nous y avons substitué des rapports forcés, au lieu des rapports naturels que des signes plus mûris nous auraient offerts.

Enfin, au lieu de la douce harmonie qui eût existé entre les idées et leurs signes réellement analogues, nous avons voulu donner l'empire aux signes que nous établissions de notre propre fonds, et nous avons voulu entièrement leur subordonner les idées ; tandis que dans l'ordre régulier c'est la loi inverse qui eût régné, et qui eût contribué par-là à la fois, et à notre satisfaction, et à l'avantage de la vérité.

C'est donc après avoir négligé l'étude et la culture régulière de nos impressions sensibles ; c'est après avoir perdu la trace de ces signes radicaux, qui doivent être aussi essentiellement liés aux idées parfaites, que les signes naturels le sont à leur principe d'activité ; c'est après avoir méconnu toutes les autres espèces de signes qui peuvent s'harmoniser avec nos idées dans les diverses régions où ils existent ; c'est après avoir créé des signes pour remplacer ceux que nous ne connaissions plus ; enfin, c'est après avoir subordonné les idées à ces signes factices et fragiles, que nous en sommes venus à croire qu'elles n'avaient

pas d'autre base, et que par conséquent l'art de ces signes factices devoir être le principal objet de nos études; qu'il [291] devait être notre règle souveraine, et que si nous pouvions parvenir à le perfectionner, nous nous emparerions tellement du domaine des idées, que nous régnerions souverainement sur elles; et que leur mode, leur caractère et leur formation, seraient entièrement dans notre dépendance, comme le sont les substances de toute espèce, que nous soumettons journellement au mécanisme de nos manipulations; en un mot, c'est ce qui a enfanté la question de l'institut national: *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées*; tandis qu'il aurait fait une question au moins aussi propre à fournir d'utiles et de solides développements, s'il eût proposé de *déterminer l'influence des idées sur la formation des signes*.

Car la source des signes étant le désir, puisque telle est même celle des idées, il eût été naturel de présumer une plus grande influence de la part du principe générateur sur sa production, que de celle de la production sur son principe générateur.

De l'objet des signes et des idées

En prenant les choses en remontant, ou suivant la règle de l'analyse, comme l'ont fait la plupart des observateurs modernes, il est certain que les signes se présentent avant les idées, et les tiennent tellement sous leur dépendance, que sans eux elles n'auraient aucune existence; et c'est une des raisons pour les-

quelles l'existence des signes nous a paru indispensable pour le développement des idées.

Mais en prenant les choses en descendant, ou suivant la règle de la synthèse que d'autres [293] observateurs ont suivie aussi de leur côté, il est sûr que les idées doivent se présenter avant les signes, puisque ceux-ci n'en sont que l'expression. C'est ainsi qu'en considérant une plante je ne vois que les signes externes et les résultats de son germe. Mais en considérant son germe, je vois qu'il est enseveli dans la terre, qu'il est comme inconnu pour moi, et par conséquent antérieur à tous les signes extérieurs qui doivent un jour composer la plante, et m'indiquer à leur tour ce qui est renfermé dans son germe. Ainsi dans cet exemple, l'ordre procède par la synthèse, ou de l'inconnu au connu.

Lors donc que Condillac a dit dans sa logique que la synthèse commençait toujours mal ; il aurait dû ajouter : *dans la main des hommes*. Car elle commence toujours fort bien dans les mains de la nature, qui en effet ne peut jamais commencer que par là tous ses ouvrages, jusqu'à ses démolitions même, ou à ses réintégrations, qui n'ont lieu que parce qu'elle a déjà retiré et replié le principe de vie et d'activité des corps, tandis que nous ne jugeons de cette réintégration commencée que par l'analyse, ou par l'altération visible de leurs formes et de leurs qualités extérieures.

Oui, la synthèse est la base de toute oeuvre quelconque, comme le *désir* est la base de tous les signes ;

et l'analyse algébrique elle-même n'est qu'un assemblage de synthèses partielles et ayant chacune un principe particulier fondamental, dont les développements ne sont que les corollaires, qui par leurs ramifications se lient à d'autres principes synthétiques. [294]

Or pour quelle raison en effet, la synthèse commence-t-elle toujours mal dans la main des hommes ? c'est précisément parce qu'ils repoussent et excluent les principes synthétiques universels, d'où toutes les clartés devraient découler naturellement, comme les corollaires découlent de l'axiome auquel ils appartiennent ; c'est qu'ils veulent, non pas aller du connu à l'inconnu, comme ils le disent, mais substituer le connu à la place de l'inconnu, le signe à la place de sa source, et la branche de l'arbre à la place de sa racine qui doit rester dans la terre.

Condillac a donc abusé du droit de conclure, quand dans son zèle pour la vérité, il a voulu étendre sur la synthèse une proscription générale, et punir ainsi la nature de la maladresse des mortels. Autant aurait-il valu qu'il condamnât les architectes de poser d'abord les fondements d'une maison, et de ne pas commencer à la bâtir par le toit, les murs, et les, fenêtres ; car à en juger par sa statue et par sa méthode, il nous exposerait à croire que tel serait l'esprit de sa doctrine.

Disons quelque chose de plus fort encore, et demandons à ces hommes qui sont en effet fort maladroits dans la synthèse, demandons leur, dis-je, s'ils

sont beaucoup plus adroits dans l'analyse, ou en marchant, comme ils l'enseignent, du connu à l'inconnu ? Ce qui m'en ferait douter, c'est l'incertitude où ils me laissent de savoir ce qu'il y a de véritablement connu pour eux ; (je parle ici des sciences qu'ils appellent sujettes à disputes, et non des sciences exactes, quoique même sur ce dernier [295] point il y eût peut-être encore quelques examens à leur faire subir). Or, s'il se trouvait qu'en effet il n'y eût rien de connu pour eux, comment s'y prendraient-ils donc pour procéder à l'inconnu ? Où serait pour eux le point de départ ? Et que deviendrait leur analyse ?

Mais pour terminer simplement ici la dispute sur la priorité entre les signes et les idées, on devrait observer si les idées ne pourraient pas se considérer sous deux rapports différents, comme nous le voyons par la double époque de notre enfance et de notre âge de raison. Ainsi, d'un côté les idées seraient dans la dépendance des signes, et favoriseraient les partisans du système de l'analyse ; et de l'autre, elles auraient la préséance, et elles régneraient sur les signes, et favoriseraient le système de la synthèse : et il me semble qu'on ne pourrait guères se refuser à cet accommodement, puisqu'il est évident que tantôt nous recevons des idées par le secours des signes et que tantôt par le secours de ces mêmes signes nous communiquons à notre tour des idées.

Car on voudrait en vain se prévaloir de ce que nos premières idées nous auraient été transmises par des

signes dans notre enfance, et que de là elles eussent eu le moyen de se propager, attendu qu'il faudrait encore me dire où ceux qui nous auraient transmis ces premières idées, auraient puisé eux-mêmes les signes qu'ils auraient employés, s'il n'y avait pas eu une idée mère, qui eût produit ces signes, et sans laquelle nous n'aurions jamais pu avoir aucune idée ; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on arrivât à un degré [296] où les signes en question ne fussent plus soumis à l'arbitraire de l'homme ; ce qui nous ramènerait aux notions précédentes sur la liaison nécessaire des signes fixes et parfaits avec les idées correspondantes, et nous offrirait une vérité fondamentale qui est, que si les idées ne marchent point sans les signes, les signes marchent encore moins sans les idées.

Mais c'est à l'objet de ces signes et de ces idées pris en lui-même, à nous éclairer sur la question de savoir à qui appartient la priorité des idées sur les signes, ou des signes sur les idées. Quel est donc l'objet de l'idée ? c'est de se manifester, c'est de remplir de son sens et de son esprit tout ce qui est capable d'en recevoir la communication.

Quel est au contraire l'objet du signe ? c'est de pénétrer par sa réaction jusqu'au germe de l'idée, et de la développer, comme les sucs de la terre réagissent et développent la plante ; c'est de transmettre enfin la cause cachée qui l'a constitué pour cet emploi, et de la montrer dans tout son jour, dans sa régularité,

dans son complément, afin qu'elle atteigne entièrement le but qu'elle se propose.

Mais voici un nouveau témoignage qui, doit nous aider encore à fixer le rang des idées par rapport aux signes, et celui des signes par rapport aux idées.

Le signe se termine à l'idée ; c'est là sa fin et son *nec plus ultra*. L'idée au contraire ne se termine pas au signe ; il n'est pour elle qu'un moyen intermédiaire, et qu'une voie subsidiaire qui doit l'aider à aller plus loin. Enfin, l'idée ne fait en quelque sorte que traverser la région des signes, et n'aspire à parvenir [297] à la région des idées qui est la sienne; elle ne peut se plaire, comme tout ce qui existe, que dans son pays natal, et elle n'est contente que quand elle y est arrivée, sans que nous nous occupions encore ici d'un dernier résultat qui l'attend dans ces mêmes régions qu'elle a besoin de parcourir.

D'après cet exposé sur le différent objet des idées et des signes, nous voyons que les idées sont comme les souverains, et que les signes n'en sont que les ministres ; que les idées engendrent et tracent le plan, et que les signes l'exécutent ; enfin qu'elles gouvernent, et qu'ils obéissent.

Le rang ou la prééminence entre les signes et les idées, et entre les idées et les signes, n'est donc plus un problème ; et il est certain que leur poste respectif se trouve déterminé par cette simple observation, quels que soient les écarts et les abus où l'esprit de

l'homme se soit laissé entraîner sur ce point par sa précipitation.

Développement physiologique

Les scrutateurs des sensations ont dit que l'impression corporelle des objets sur les organes des sens, n'était qu'un tact plus ou, moins subtil et délicat, à proportion de la nature des organes qui en doivent être affectés.

Ils ont dit que nos nerfs étaient les organes immédiats du sentiment, et qu'ils formaient le jeu de toutes les parties, et l'action de tous les membres.

Ils ont dit que les sens ont un sujet ou un principe commun, et qu'ils ne sont que des membranes [298] nerveuses différemment étendues, disposées et placées ; que n'étant que des formes variées de la même substance, en un mot, que des nerfs différemment ordonnés et disposés, les sensations ne sont pas aussi essentiellement différentes qu'elles le paraissent ; que toute la différence qui se trouve dans nos sensations ne vient que du nombre plus ou moins grand, et de la position plus ou moins extérieure des nerfs, de leur vêtement, de leur exilité, etc. ; qu'un nerf ébranlé par un coup, ou mis à découvert par une blessure, nous donne souvent la sensation de la lumière ; qu'une violente explosion nous fait sentir (et comme entendre en nous) une 'espèce de trémoussement fort différent de la sensation du son par l'oreille : enfin, ils ont dit que nous ne jugions des choses que d'après l'impres-

sion que les objets font sur nos sens ou nos nerfs, et que cette impression variant avec nos dispositions, les sens pouvaient être souvent confus en nous, et nos sensations nous en imposer.

Pour se rendre raison et de ces vérités et de cet inconvéniens, il faut porter notre vue sur les objets extérieurs, et voir si notre manière d'être et notre manière de sentir ne doivent pas avoir de l'analogie avec la manière d'être de ces objets eux-mêmes.

Peut-être toutes leurs propriétés, tous leurs éléments ont-ils un sujet ou un principe commun, ainsi que l'on le reconnaît pour nos nerfs ; et le tout en raison du pouvoir universel de la synthèse. Peut-être cette immense variété d'êtres corporels qui nous environnent sont-ils des modifications diverses de ce sujet ou de ce principe qui leur est commun. Peut-être [299] la différence qui existe entre eux vient-elle de la manière diverse dont ils sont ordonnés, et de ce que dans les uns, c'est telle disposition qui domine, et que dans les autres c'est une disposition différente ; comme nous voyons que cela a lieu pour nos sens. Peut-être enfin serait-on comme engagé à croire qu'ayant tous ce sujet commun, et que ce sujet commun ne changeant point de nature, mais seulement de modification, chaque objet extérieur offrirait l'assemblage de toutes les propriétés de ce sujet commun, et ne se distinguerait que par la prédominance de telle ou telle propriété, comme nous devons croire, d'après ce qui a été dit, que nos sens participent cha-

cun de toutes les propriétés de leur sujet commun, et ne se caractérisent que par la prédominance de leur propriété particulière.

On ne doit point être éloigné de cette idée, puisque ces objets extérieurs et nos sens, étant faits les uns pour les autres, il faut que ceux qui donnent aient des rapports similaires avec ceux qui reçoivent, et que ceux qui reçoivent en aient avec ceux qui donnent ; et même plus ces rapports seront rapprochés, et plus la communication sera facile, et le résultat admirable et satisfaisant.

Ainsi, dans le commerce d'un seul de nos sens, avec un seul des objets de la nature, nous pouvons penser, à la rigueur, que l'universalité de nos nerfs est en jeu et en relation avec l'universalité des objets de cette nature, quoiqu'il n'y ait qu'un seul de ces objets et qu'un seul de nos sens qui soient dans une activité évidente. [300]

On ne doit pas être étonné non plus que cet objet qui se présente seul, étant cependant revêtu de toutes les propriétés des autres objets, et ne pouvant empêcher qu'elles ne soient liées à lui, nous offre ainsi une confusion de réactions, d'où résulte pour notre *sensorium* une confusion d'impressions.

Nous ne devons pas nous étonner davantage que celui de nos sens qui est en œuvre, ayant avec lui les propriétés des autres sens ou du *sensorium* entier, ne porte sur les objets extérieurs une manière de sentir confuse et vague, puisqu'il y apporte son universalité.

Si de-là nous passons dans les régions de l'idée, et que nous y portions nos sensations ainsi combinées et confuses, elle sera à son tour assaillie par cette confusion et par ce mélange ; d'autant que cette idée elle-même, qui va résulter du choc de ces sensations indéterminées, est aussi liée et combinée avec toutes les propriétés de sa classe, et qu'elle a aussi, dans son genre, son sujet commun, dont chaque rejeton offre une universalité, sous la prédominance du genre qui caractérise ce rejeton.

Présentons ensuite à notre jugement cette confusion et cet assemblage compliqué : il ne saura comment se reconnaître au milieu de cet amas d'idées diverses ; il sera étourdi de leur abondance ; sa vue se troublera ; il ne portera aucune décision, ou il n'en portera que de fausses, d'autant que toutes les facultés et toutes les opérations de notre jugement ont aussi un sujet commun, que chacune d'elles participe de l'universalité des propriétés de ce sujet commun, et peut par-là [301] opérer, à l'égard de la région des idées, la même indétermination que celle-ci a déjà manifestée à l'égard des sensations, et les sensations à l'égard des objets naturels.

Tels sont les inconvénients qui résultent naturellement de l'état des choses : voici les correctifs et les remèdes qui y sont attachés aussi par la loi des choses.

La nature voulant établir un commerce entre ses productions et nous, a divisé en cinq classes leurs voies de relation ou leurs signes, et a fait que ces pro-

ductions peuvent se communiquer à nous, en se faisant voir, en se faisant entendre, en se faisant goûter, en se faisant sentir, en se faisant toucher. Par-là, elle a simplifié et réuni, sous un petit nombre de caractères, les propriétés innombrables dont elle est la source et l'assemblage.

Elle nous a donné en même temps cinq moyens ou cinq organes analogues à ces cinq voies de relation, et a simplifié et rassemblé, sous le même nombre, l'immensité des facultés passives dont nous sommes doués. C'est à ces cinq bases que se rapportent, tant pour elle que pour nous, les innombrables propriétés sensibles qui nous constituent l'une et l'autre.

Par-là, elle nous a mis doublement à même de nous garantir de la surabondance de leur impulsion, tant de sa part que de la nôtre.

Ainsi nous pouvons regarder chacun de nos sens comme autant d'organes secrétaires chargés de séparer dans le corps universel de la nature, les qualités ou les signes auxquels ils sont affectés, comme nous voyons que nos glandes et nos viscères remplissent [302] cette fonction-là dans nos propres corps, par rapport à nos liqueurs et à nos humeurs

Mais aussi, pour que nous puissions obtenir un pareil résultat dans la nature, il faut que nos sens soient eux-mêmes dans l'ordre et la mesure requise ; c'est-à-dire, qu'ils aient acquis le degré de perfection nécessaire pour pouvoir discerner ce qui leur est propre, et pour se l'adapter, comme il est constant

que cette condition est indispensable pour les organes et les viscères sécrétoires de notre corps ; sans quoi ils se rempliraient de substances qui arrêteraient le jeu de leurs fonctions, et nuiraient par-là au bon état de toute l'économie animale.

Ainsi nous pouvons et nous devons travailler au perfectionnement et à la conservation de nos sens, de concert avec la nature, pour qu'ils puissent convenablement s'acquitter de leur emploi.

Notre *sensorium* a la même destination dans ce qui le concerne ; il est chargé, par ses diverses bases de sensibilité, d'épurer les diverses sensations qui lui parviennent par l'organe des sens, afin qu'en qualité d'instinct, il puisse se rendre un compte exact de ce qui se passe dans les relations de l'individu, et veiller à son entretien.

L'idée a aussi une semblable destination, par rapport aux réactions que le *sensorium* lui occasionne, par les diverses impressions dont il est affecté ; réactions qui la réveillent, et la mettent dans le cas de développer les principales facultés dont elle est pourvue. C'est à elle à saisir le point de jour enveloppé dans le nuage de ces réactions ; et son caractère constitutif lui [303] donne tous les moyens pour cela, puisque ses diverses perceptions sont (pour poursuivre notre comparaison) autant d'organes sécrétoires, par lesquels elle a le pouvoir d'agir sur ce nuage, d'en exprimer la lumière et de la combiner avec celle dont elle a le germe en elle-même ; et elle a besoin également de

tenir en bon état ces organes sécrétoires ou ces voies de perception, afin qu'elles ne soient pas obstruées par la confusion des signes et des images.

Enfin le jugement a aussi une semblable destination par rapport à l'idée : il a aussi à extraire, de l'idée qui lui est présentée, une qualité qui se lie à lui, mais qui est comme enveloppée dans le tourbillon de l'idée elle-même. L'idée cherche dans les réactions qu'elle reçoit un aliment de sa classe, et propre à nourrir sa vivacité, sa curiosité : le jugement cherche dans l'idée la justesse et l'utilité, c'est-à-dire, la conformité de l'idée même avec l'attrait qui la presse, sans compter que ce jugement se montre ici sous un jour qui achève de le mettre au-dessus de toutes les autres classes de facultés que nous venons de parcourir.

De la qualité prédominante du jugement dans l'homme

Dans toutes les fonctions que le jugement exerce en nous, nous voyons qu'il est la première de nos facultés qui ne travaille pas pour soi, et qui paraisse être dévouée au service de ce qui en est distinct.

Jusqu'à l'idée, toutes nos facultés, ou tous nos organes sécrétoires travaillent d'abord principalement pour eux. À commencer du jugement nos facultés, [304] c'est-à-dire, notre raison, notre discernement ne semblent plus employés que comme des guides et des agents qui sont censés ne plus exister pour leur propre compte.

Jusqu'à l'idée, nos facultés semblent n'être que de

simples citoyens ; à, commencer du jugement, nos facultés semblent être des fonctionnaires publics et des ministres.

Or des fonctionnaires publics et des ministres supposent un' état existant et qui les emploie ; observation que je présente avec confiance et avec plaisir aux penseurs, espérant qu'ils en déduiront d'utiles conséquences.

Newton regardait la nature comme le *sensorium* de la divinité. Mais cet homme célèbre, en nous peignant cette belle image, ne nous en a point offert le complément ; et il a nui par-là à l'effet qu'elle aurait produit s'il nous eût montré le degré intermédiaire qui devrait joindre la divinité à l'univers : c'est le jugement de l'homme qui me paraît être ce degré intermédiaire ; sans quoi Dieu n'aurait point de ministre ni de fonctionnaire public dans l'immensité des choses, car la nature n'aurait point assez de talent pour lui en servir, toute riche qu'elle soit en signes, en types et en figures.

Aussi c'est par le privilège éminent de son jugement, que l'homme rapproche, confronte et associe le monde visible avec le monde invisible, la raison avec les objets qui en sont privés ; et l'on [305] peut dire, en considérant la marche universelle de l'esprit de l'homme, que c'est là son occupation journalière.

Quant à la nature, elle n'est qu'un des départements du ministère de l'homme ; elle lui est donnée pour lui tenir lieu de télescope au milieu de ce grand

observatoire où il est établi, pour découvrir le cours des choses, ou la position ainsi que le mouvement des *astres* ; elle est réduite à la région des formes, et elle ne peut atteindre directement jusqu'à la région du principe.

C'est pourquoi je ne puis m'empêcher de remarquer de nouveau ici ce qui est consigné dans d'autres écrits, savoir : combien le simple témoignage de la nature est impuissant pour prouver l'existence et les plus belles qualités de l'être supérieur, attendu que comme elle ne peut y participer, ni les connaître, elle est dans l'impossibilité de leur servir de signe direct, et de faire à leur sujet des dépositions qui soient légales ; et dans une pareille cause, elle-même requiert un autre ordre de témoins.

C'est donc le jugement de l'homme qui est le véritable témoin et le signe direct de la divinité ; c'est pour cela qu'il est placé au-dessus de toutes celles de nos facultés que nous avons parcourues précédemment ; qu'il est le seul qui ne travaille point pour son propre compte ; qu'il est ainsi le ministre et le fonctionnaire public de l'universelle autorité ; mais que plus il est élevé, plus nous sommes obligés de dire de lui ce qui nous avons [306] dit de toutes les facultés antérieures : savoir, qu'il a besoin comme elles d'épurer tous les organes de ses opérations, pour faire coïncider les différents points de l'universalité manifeste et développée à laquelle il appartient, avec les différents

points de l'universalité cachée et confuse qui se peut trouver dans ce qui se présente à son tribunal.

On ne peut douter que, pour l'intérêt même de cette harmonie générale qui est le vœu et la première base des êtres, le jugement ne possède comme les autres facultés, le pouvoir de se rectifier et de se perfectionner. C'est par-là qu'il est comme le modèle, le modérateur et le régulateur de toute l'existence des choses qui semble n'être qu'une sécrétion continue et universelle ; et c'est dans tous ces moyens ainsi épurés, que consiste principalement le remède à tous les inconvénients et à la confusion qui pouvaient naître de ces surabondantes universalités.

Seulement il y a une observation essentielle à faire ; c'est que dans toute cette échelle que nous avons parcourue, et où les idées nous ont paru avoir si évidemment le rang sur les signes, nous avons vu que dans chaque degré nous pouvions développer, purger, démêler, rectifier ; mais que c'est en général à cet usage et à cette application que se bornent tous nos pouvoirs ; que nos différentes facultés sont comme autant de tribunaux divers qui peuvent connaître et juger chacun les causes de leur ressort, mais ne sont point les promoteurs de ces causes ; qu'ainsi l'on doit apprendre ici à quoi [307] se réduit la prétention de ceux qui veulent nous enseigner, soi-disant, à faire des idées.

Il faudra bien que, comme tous les autres mortels, ils se bornent à ordonner et élaborer le mieux qu'ils

pourront, les idées qui, leur viendront : ils pourront, comme le fleuriste, cultiver toute espèce de fleurs en composer de charmants bouquets, et de superbes guirlandes ; mais il ne leur sera pas plus possible de faire une idée, qu'il ne le sera à ce fleuriste, de faire ni un oeillet ni une violette.

Cependant, s'ils ont donné dans un excès, il ne faut pas donner dans l'excès opposé, en limitant trop leurs privilèges. Avouons leur donc avec franchise qu'ils ont à jouer un rôle plus important qu'on ne le pense, dans la culture et le développement des idées qui leur sont envoyées journallement comme à tous les hommes ; qu'en effet, Malebranche et l'évêque de Cloyne ont oublié une des parties qui doivent concourir à la manifestation de l'idée, quand ils ont dit simplement que nous voyions tout en Dieu ; que si, à cette partie métaphysique spéculative qu'ils établissent, il ne se joint pas une partie métaphysique active, qui est le travail de l'homme, l'idée ne prendra point corps ; que selon l'image que nous offrent les générations matérielles, il ne suffit pas que le germe se donne et se sème ; qu'il faut encore un réceptacle susceptible de le concevoir et de lui donner la corporisation ; que cette corporisation doit être calquée sur le modèle d'où provient le germe ; qui c'est-là le plus sublime des droits de l'homme, ou de [308] l'être pensant ; que s'il usait de ce droit, comme il le devrait, les idées superbes qui lui arrivent deviendraient plus superbes encore entre ses mains, et lui en attireraient

grand nombre d'autres, naturellement et par les droits de l'affinité ; qu'enfin le jugement doit être la lumière de cette culture et de cette corporisation de nos idées, et qu'en cette qualité il est le complément de ces correctifs et de ces remèdes, que nous avons annoncés comme étant attachés à l'état des choses, pour en balancer les inconvénients.

*Qui est-ce qui influe le plus des signes sur les idées,
ou des idées sur les signes ?*

Si le rang ou la prééminence des idées sur les signes n'est plus un problème, la question de leur influence respective doit se décider également à l'avantage des idées sur les signes, plutôt qu'à celui des signes sur les idées. Bien plus, et nous l'avons déjà fait pressentir, les signes n'influent point, proprement dit, sur la formation des idées, mais seulement sur leur développement ; ainsi, tout nécessaires qu'ils sont pour la transmission des idées, ils ne peuvent passer pour en être le principe et les générateurs, comme voudrait rétablir la jurisprudence philosophique actuelle ; au contraire, les idées influent, non seulement sur le développement des signes, par lesquels elles se manifestent, mais encore sur leur formation, sur leur génération, sur leur création, vérité que nous nous confirmons à nous mêmes, par l'empire que nous exerçons sur nos signes conventionnels. [309]

Si le signe venait à moi sans qu'il soit muni de l'idée qui lui doit être relative, il n'opérerait sur moi

qu'une impression vague, et dont le résultat ne me procurerait aucun avantage, comme serait la vue de l'image d'un fruit qui ne m'en apporterait point le suc et la substance. Mais si ce signe se présentait muni de l'idée qui lui serait propre, il ne produirait encore sur moi qu'une impression indéterminée ou nulle si je n'avais pas en moi une base analogue à cette idée, et susceptible de se développer et de s'aviver par sa communication, comme un fruit naturel passerait en vain dans mon estomac, si le suc nutritif qu'il m'apporte n'y rencontrait des sucs digestifs analogues et capables de s'en laisser imprégner pour les aider à développer d'autant leur activités observation qui peut soulager la pensée, et la prémunir contre les attaques de ceux qui voudraient déraciner l'homme, ou le rendre neutre et inactif dans ce qui concerne la région de ses idées.

Nous, pouvons aussi acquérir là une notion instructive et vraie sur la marche de tout ce qui s'opère sous nos yeux, soit hors de nous et sans nous, soit dans nous et avec notre concours ; et cette nation est que tout est partagé dans cet univers, et que rien ne s'y opère que par réunion ; mais que tout étant partagé, il faut nécessairement qu'il y ait dans chacun des foyers correspondants une portion vive de la chose partagée, sans quoi il n'y aurait point de réunion possible, ni de résultat analogue à ses sources génératrices.

Comme tout se tient, nous apercevrons bien ici [310] une nouvelle raison pourquoi les hommes en

général, peuvent se regarder comme si maladroits dans la synthèse ; c'est que sur cette terre, (en raison de cette loi de désunion) nous ne sommes que dans le pays des signes, et non point dans le pays des idées, et que, par conséquent, si nous, savions nous tenir dans nos mesures, nous n'aspirerions pas à la synthèse par excellence, ou à la libre jouissance des idées supérieures, avant d'avoir passé par les laborieuses études de l'analyse, ou par l'examen et la culture des idées réduites et partielles, renfermées dans les signes qui nous environnent, et qui nous sollicitent continuellement de rallier le foyer des signes avec le foyer des idées supérieures, et de nous y rallier nous-mêmes par ce moyen.

Mais cette raison là serait à une si grande distance de ceux qui ont aujourd'hui la prépondérance dans l'enseignement, qu'il serait inutile de la leur présenter ; car non seulement ils croient bien habiter ici dans le pays des idées par excellence, mais ils croient même habiter beaucoup au-dessus, et avoir ainsi le droit et les moyens de le régir à leur gré, puisqu'ils ne se proposent rien moins que d'y exercer des pouvoirs arbitraires, et absolus sur le mode, la forme, l'espèce et la nature même de tout ce qui peut y naître et s'y produire.

Néanmoins le coup de jour que noirs venons de présenter sur la séparation universelle des choses, suffira pour faire comprendre de quoi se composent tous les produits, dans la chaîne des actions des êtres ; car

on verra régner la même loi dans toutes les classes, [311] dans les agglomérations minérales, dans la production des végétaux, dans nos sensations ou impressions sensibles de tout genre, et dans nos idées.

Ainsi donc, lorsqu'un signe s'approche de moi, je vois l'idée de ce signe pénétrer jusques dans mon être pensant, et y apporter l'empreinte des clartés, des intelligences et des lumières qu'elle a dessein de me transmettre, et de manifester en moi et par moi tandis que je vois le signe s'arrêter modestement à l'enceinte, et disparaître même, après avoir rempli sa mission, comme un messenger se retire après avoir déposé les dépêches dont il est chargé. Je vois l'idée choisir et créer son messenger, et disposer de tous les accessoires du message, tandis que le signe est réduit à être un commissionnaire exact et fidèle, et ne connaît de sa mission que ce que l'idée veut bien lui en confier.

Les doctes qui ont prétendu que les langues avaient commencé par l'écriture, ou la peinture des objets physiques, ont eu tout au plus raison pour les langues conventionnelles écrites, qui même supposent antérieurement à elles, des notions et une intelligence développée jusqu'à un certain point dans celui qui trace ces peintures, et dans celui à qui elles sont offertes pour son instruction.

Mais pour les langues parlées, ils ont été obligés de suivre la marche naturelle de l'esprit.

Si, par exemple, je veux apprendre à un lapon qui ne saurait pas lire, comment s'appelle un perroquet,

il faut bien, en effet, que je lui en montre un ; néanmoins, si avant, ou après le lui avoir montré, [312] je ne prononce pas le son *perroquet*, il ne se formera jamais l'idée que je veux lui donner, parce que s'il a en lui la portion de mémoire ou d'intelligence suffisante pour me comprendre, j'ai en moi la portion qui lui manque, ou celle de la connaissance du nom de l'animal, et qu'il est indispensable que je lui communique.

Mais cette notion lui étant une fois parvenue, le son ou la parole qui la lui a transmise lui restera à demeure, et pourra toujours la lui rappeler, quand même toute l'espèce des perroquets viendrait à disparaître de dessus la terre ; au lieu que la vue même de ces animaux peut ne pas toujours lui en faire prononcer le nom, et ne l'y portera que dans les cas de besoin.

Ainsi, sans entrer ici dans le détail des circonstances où les choses sont antérieures aux noms, et où les noms sont antérieurs aux choses, on peut remarquer dans ce cas-ci, l'énorme distance qu'il y a entre les signes naturels ou les objets eux-mêmes, et le son ou la parole qui les exprime, puisque ce son ou cette parole a, de notre part, une existence libre, et qu'elle a, en outre, une sorte de propriété génératrice qui met sous les yeux l'objet éloigné ou anéanti, tandis que l'objet naturel lui-même est passif dans tout son être, et n'a aucun droit sur ma parole, quoiqu'il soit le moyen occasionnel qui la réveille.

Or, si ma parole a si évidemment le pas sur les

objets naturels eux-mêmes, combien mon idée ne l'aurait-elle point à plus forte raison sur eux, [313] qu'elle l'a même sur cette parole qui ne vient qu'après elle, et qui semble n'être que son signe ?

Ces faits paraissent suffisait pour montrer par où les langues parlées ont dû commencer, et pour décider dans le commerce mutuel qu'ont entre eux les signes et les idées, de quel côté l'influence est la plus puissante ; et cela confirmé ce que nous avons dit précédemment, qu'il doit y avoir une plus grande influence de la part du principe générateur sur sa production, que de celle de la production sur son principe générateur.

Le signe et l'idée ont une marche inverse

Un objet quelconque frappe un de mes organes corporels, et il y excite une *sensation* (je prie le lecteur d'observer ici que le mot sensation ne doit pas se borner exclusivement au sens étroit et matériel auquel nous sommes habitués à le réduire d'après notre manière d'être ordinaire) ; cette sensation se communique à ce qu'on appelle le *sensorium*, qui est le foyer ou le siège de toutes les impressions sensibles, et elle réveille en moi ou un instinct, ou un sentiment, ou une idée.

Un instinct, si la sensation est relative à l'harmonie, physique de mon individu.

Un sentiment, si, la sensation est relative à mon

harmonie morale, soit pour, soit contre ; car je peux aller jusqu'à sacrifier même, à ce sentiment ou à cette affection, mon individu physique et corporel, comme, cela se voit tous les jours.

Enfin une idée, si la sensation est relative à quelque [314] objet susceptible de combinaison, sans compter qu'elle peut réveiller à la fois ces trois choses, et opérer en nous les mélanges qui nous sont si habituels, et dont nous savons si peu faire le départ.

Si la sensation ne réveille qu'un instinct relatif à l'harmonie physique de l'individu, tout être qui agira en conséquence de cet instinct, ne sera pas maître de ses mouvements ; aussi tout est nécessaire dans le physique, et rien n'y agit par délibération.

Si la sensation ne réveille un sentiment relatif à mon harmonie morale, ma volonté se trouve aussitôt à côté de lui, et peut le mouvoir dans les deux sens ; ce qui le distingue sensiblement de l'instinct qui n'a pas à lui appartenant un pareil contrepoids, et qui n'a en propre qu'une seule direction.

Mais si la sensation réveille une idée, cette idée étant du ressort de l'entendement, pénètre jusqu'à lui, et y occasionne ce que nous appelons pensée, jugement, combinaison, délibération, etc.

Ce jugement après avoir combiné l'idée qui lui est présentée, et avoir fait alliance avec elle, se transmet ensuite à la volonté qui, de concert avec le sentiment, agit sur le *sensorium*, pour qu'à son tour il agisse sur

les organes, et leur fasse exécuter physiquement le plan et la délibération qui ont été déterminés dans l'entendement et la pensée.

Ainsi on peut dire que l'idée est à l'entendement, ce que la sensation est au *sensorium*, et de même que sans sensation je n'aurais point de conscience physique ou d'instinct, ni de conscience morale ou de sentiment, de même je n'aurais point de conscience [315] intellectuelle ou d'entendement sans idée : enfin, l'idée est une sorte de tableau, sensible qui se présente à l'entendement, et sur lequel il juge et délibère ; et chacun peut observer que nulle idée ne se présente à notre entendement que sous cette forme d'un tableau quelconque.

Mais le voisinage de sensation inférieure et de l'idée ainsi, que les rapports de l'instinct et de l'entendement, font que souvent, si nous n'y prenons pas garde, une de ces choses empiète sur l'autre ; .de là il arrive que beaucoup de gens ont voulu non seulement introduire cet instinct inférieur dans l'entendement, mais même lui soumettre toutes les opérations de notre être pensante.

Cependant c'est en vain que ces observateurs prétendraient expliquer, par cet instinct seul, tous les actes de l'homme ; et ce ne serait pas sur ce qu'on lui voit opérer tous les jours qu'il faudrait le juger, parce qu'altérant et paralysant ses facultés les plus puissantes et les plus actives, comme il le fait sans cesse, il se lie d'autant sous le joug de son instinct inférieur,

qui n'est plus même alors que le ministre de ses égarements et de ses dépravations.

Non, ce n'est pas en le voyant ainsi les ailes liées ou même en les lui retranchant, qu'on serait fondé à dire qu'il n'en avait point. Tout ce qui se fait journellement aux yeux de l'homme, et même tout ce qui se dit à son esprit, remue bien plus en lui la région de l'instinct que la région de l'entendement. Pour pouvoir juger de lui, il faudrait au moins auparavant, remuer autant en lui la région de l'entendement que celle de l'instinct. [316]

Enfin, pour se contenter de ce seul agent inférieur, il faudrait pouvoir expliquer par lui toutes les opérations volontaires, régulières ou irrégulières des êtres ; et pour que sur ce point la décision fût valable, il faudrait que nous eussions l'équité de laisser siéger dans le conseil, à côté de l'agent physique, non seulement l'agent intellectuel, mais encore l'agent moral qui peut y être convoqué comme eux par la *sensation*, et qui en outre serait peut-être un des moyens les plus efficaces que nous eussions de rallier le pays des signes avec le pays des idées, puisqu'il habite sur la frontière de l'un et de l'autre ; car il est bien clair que sur ces grandes questions, l'instinct inférieur et la simple sensation grossière n'ont encore rien appris, et n'apprendront jamais rien à personne.

Il ne faudrait pas non plus que le matérialiste me crût de son parti, sur ce que je parle comme lui de la sensation, pour mettre en jeu toutes nos facultés.

Indépendamment de ce que je donne au mot *sensation* une autre latitude que lui, j'ai donné aussi l'idée et même au signe une source qu'il n'admet point et qui lui est cachée, savoir le désir. Or c'est parce que cette source lui est cachée qu'il place aveuglément l'homme dans la dépendance absolue des objets extérieurs, et par conséquent dans celle des sensations qui en résultent, et fatalise ainsi tout ce qui résulte de ces sensations ; tandis que le désir, s'il était soigné et nourri comme il devrait l'être, tiendrait au contraire sous sa propre dépendance les idées, les signes, les sensations et les objets qui [317] pourraient concourir à tous ces divers, résultats. Et nous ne craignons point que cette proposition soit une erreur, car tous les mouvements de l'homme, toutes ses occupations nous en démontrent journellement la vérité, puisqu'il ne tend sans cesse qu'à s'assurer de toutes ses jouissances tant corporelles qu'intellectuelles, ainsi que des objets ou des moyens propres à réveiller à son gré ces jouissances, à les multiplier, à les perpétuer.

Mais ces points importants n'étant pas l'objet d'un simple essai, ne nous éloignons point de notre sujet, qui est ici d'exposer la différence qui se trouve entre la marche de l'idée, et la marche du signe, ou si l'on veut, entre la progression descendante et la progression ascendante.

Dans la dernière, tout est sensible, quoique la sensibilité n'ait pas le même caractère dans chaque classe de mon être. En effet, un objet extérieur me

frappe, selon la loi de la classe à laquelle il appartient, et il m'occasionne une sensation analogue ; celle-ci réveille en moi, soit un instinct, soit un sentiment, soit une idée. Cet instinct est pressant et sensible, car il a la sensation pour mobile, et cette sensation ne le quitte point, puisqu'il ne s'occupe que d'elle, et n'a pour but que de la satisfaire : il en est de même du sentiment qui est impétueux et brusque, jusqu'à ce qu'il soit tempéré par la réflexion.

L'idée est également sensible ; puisque c'est toujours sous une forme sensible qu'elle se présente à l'entendement, et que d'ailleurs elle porte en elle des traces et des vestiges de l'acte du *sensorium* qui l'a réveillée ; mais quand elle va frapper l'entendement, elle se dépouille de ces vestiges de la sensation inférieure, et occasionne dans cet entendement un acte plus puissant encore et plus pénétrant. Elle s'était comme mariée dans ses qualités inférieures avec le *sensorium*, elle se marie ensuite dans ses qualités supérieures avec l'entendement ; et l'on peut juger combien ce mariage est sensible et vif d'après le ravissement et l'impétuosité d'Archimède, lorsqu'il eût trouvé dans le bain la solution du fameux, problème qui l'occupait.

Au contraire, quand la progression est descendante, nous ne voyons plus rien de sensible pour nous dans aucun des degrés que nous parcourons, quoique les résultats que nous manifestons le soient ou le

puissent être pour ceux qui en sont les témoins et qui nous environnent.

En effet, quand l'entendement délibère et qu'il combine les moyens de réaliser les fruits qu'il a retirés de son acte d'union et d'adoption avec l'idée qui lui a été présentée, il semble qu'il n'y ait plus là rien de sensible pour lui dans ses fonctions.

Quand ensuite il envoie le résultat de ses délibérations à la volonté ou au sentiment, l'adhésion comme le rejet se fait de leur part sans tumulte.

Quand cette volonté envoie son résultat au *sensorium*, c'est encore d'une manière intérieure, tacite, calme et tout-à-fait insensible.

Il en est de même, lorsque ce *sensorium* agit, sur l'organe pour lui faire exécuter les ordres de l'entendement et de la volonté. [319]

Car je suppose que mon entendement me porte à remuer mon bras, pour exprimer par un geste ou un signe, une pensée quelconque, que je veux manifester par ce moyen ; il est certain que je n'ai point de sensation, lorsque mon entendement vient prendre sur cela l'ordre de ma volonté, ni lorsque ma volonté transmet cet ordre au *sensorium* ; que je n'en ai pas davantage, lorsque ce *sensorium* met en mouvement les muscles qui doivent faire remuer mon bras, et enfin que je n'en ai pas non plus, lorsque mon bras remue, si ce n'est lorsque je le remue assez fort, pour qu'il soit frappé de l'air qui là fait la fonction d'un objet exté-

rieur agissant sur mes organes, et occasionnant une impression qui peut se regarder alors comme l'origine et le premier terme d'une progression ascendante.

De cette observation simple et naturelle, on peut conclure, ce me semble, que tout ce qui appartient à la progression ascendante, agit et procède comme par rebroussement, ou de la circonférence au centre, et qu'au contraire, tout ce qui appartient à la progression descendante, procède par voie directe ou du centre à la circonférence; que tout ce qui tient à cette progression ascendante, opère par la stimulation, la violence, l'irritation et même la douleur; et qu'au contraire, tout ce qui tient à la progression descendante, apporte le bien être, le calme et la paix; enfin que tout ce qui tient à la progression ascendante étant de l'ordre passif, comme le sont les signes, il n'y a que ce qui est inférieur et passif qui soit sensible, et qu'au contraire, tout ce qui tient à la progression [320] descendante étant de l'ordre actif comme le sont les idées il n'y a que ce qui est supérieur et actif qui soit doux, insensible et comme imperceptible, et tout homme peut s'en convaincre; en confrontant dans lui-même les mouvements suaves et paisibles de son amour pour la vérité, et les mouvements convulsifs et effrénés de sa colère et de ses autres passions.

Ceci peut jeter un grand jour sur la marche des signes et sur celle des idées, puisque les signes appartiennent principalement à la progression ascendante et les idées à la progression descendante. Aussi les

signes agissent par rebroussement sur celui à qui ils se communiquent, et ils vont de la circonférence au centre. L'idée, la pensée et l'entendement vont par la voie directe ou du centre à la circonférence, quand ils descendent de leur siège pour se transmettre là où ils veulent se faire connaître ; et je laisse à chacun à observer les effets sensibles et insensibles qui résultent de ces deux différentes progressions.

Ceux qui auront le loisir d'approfondir ces vérités, reconnaîtront néanmoins que les signes aussi bien que les idées sont susceptibles de la double progression ascendante et descendante, et qu'ils deviennent actifs ou passifs, sensibles ou insensibles, selon qu'ils montent ou qu'ils descendent, ce qui tracerait tout de suite la grande échelle qui sert de moyen de correspondance universelle parmi tous les êtres, jusqu'à ce qu'on arrivât à une région simple où les deux progressions, c'est-à-dire les signes et les idées, se combinassent tellement ensemble, que leur diversité devînt comme imperceptible, et que les deux foyers divisés pour nous n'en fissent plus qu'un. [321]

PREMIÈRE QUESTION

Est-il bien vrai que les sensations ne puissent se transformer en idées que par le moyen des signes ? ou, ce qui revient au même, nos premières idées supposent-elles essentiellement le secours des signes ?

C'est-là une des nombreuses questions que l'institut s'attend à voir naître de la fécondité du sujet, et

auxquelles il invite les concurrents à ne pas oublier de répondre.

D'après ce que j'ai exposé sur le mot sensation, je ne crains point de répéter de nouveau, qu'aucune idée ne peut naître en nous, sans le secours essentiel des signes.

Cette vérité, en effet, est incontestable, lorsque nous considérons la naissance de nos idées en remontant et par la voie de l'analyse, puisque tous les objets qui nous environnent et toutes les impressions sensibles que je peux recevoir par leur moyen, apportent des images, et des réactions à ma pensée, sans lesquelles elle ne se réveillerait point.

Mais cette vérité est encore incontestable, lorsque nous considérons la naissance de nos idées en descendant, et par la voie de la synthèse ; car tout être pensant qui voudrait agir sur moi et me communiquer une idée, ne pourrait y parvenir que par des signes, et il n'y a pas jusqu'aux nourrices qui ne nous le prouvent par les gestes, les mouvements et le langage qu'elles emploient continuellement auprès de leurs nourrissons.

Bien plus, de quelque manière que l'on conçoive [322] l'origine de nôtre espèce, le germe radical de la pensée n'a pu lui être transmis que par un signe ; car entre les mères et les enfants, il y a le mode de génération, de nutrition, d'éducation, qui offre autant de signes indispensables pour la transmission et l'entretien de la vie des rejetons qui la reçoivent. Or nous

ne pouvons nous départir ici de ce qui a été avancé précédemment, savoir : que sans une idée mère, nous ne pourrions jamais avoir eu aucune idée ; et cette idée mère aura du suivre la loi de toutes les mères à l'égard de ses propres générations.

Mais avant tout, il faudrait constater l'existence, de cette idée mère, et c'est le jugement ou l'entendement qui ici viendraient déposer pour elle ; car si on les consultait, on n'apercevrait bientôt plus d'un côté, que sa prédominance universelle, et de l'autre que cette universelle cohérence que nous avons avec elle, qui fait que ce n'est que sur elle que portent tous nos mouvements, justes ou faux, et que ce n'est que vers elle que visent toutes nos idées et toutes nos langues.

En effet, relativement à elle, notre esprit n'a que deux sentiments à éprouver, celui de la joie que nous sentons quand nous sommes unis avec elle, et celui qui nous porte à nous plaindre et à murmurer, peut-être même à l'injurier lorsque nous avons la négligence de détourner les yeux de dessus elle.

Mais c'est toujours elle qui est l'objet de ces deux mouvements ; et ceux qui font profession d'être ses ennemis, ont beau s'abuser quelques moments, par l'adhésion qu'ils obtiennent de leurs sectateurs, c'est la [323] sienne même qu'il leur faudrait, et ils sont perpétuellement occupés à chercher secrètement auprès d'elle les moyens de la lui arracher, de gré ou de force. Après s'être bien battus contre les hommes, il faut encore qu'ils tiennent la lance levée contre elle,

et cela continuellement ; or cette lance ainsi levée contre elle est le doigt indicateur, qui nous montre lui-même le lieu où elle fait sa résidence.

Aussi, en scrutant un peu profondément les résultats de ce lien indissoluble que nous partageons avec elle, on voit que toutes les idées des hommes n'ont qu'un même centre autour duquel elles ne peuvent circuler que dans deux sens ; que par une suite de cette loi irrésistible, tous leurs entretiens et tous leurs livres disent la même chose, et ne tiennent, pour ou contre, qu'à cette seule idée mère, considérée sous deux faces différentes, peut-être même qu'à un seul mot, qui a aussi son *recto* et son *verso*, et que les partisans comme les adversaires de cette idée mère délayent dans les peintures de leurs conceptions diverses.

Car les hommes du torrent cherchent aussi comme les autres ce mot unique qui, selon eux, gouvernerait souverainement tous les domaines de la pensée, et ferait disparaître toutes les difficultés ; mais malheureusement ils visent plus au *verso* de ce mot qu'à son *recto* ; c'est-à-dire que le mot qu'ils cherchent ne serait propre qu'à tout paralyser, tout pétrifier, tout obscurcir et tout confondre ; au lieu que celui qu'ils devraient chercher éclaircirait tout parce qu'il discernerait tout, qu'il mettrait tout à sa place, et [324] qu'ainsi il vivifierait tout, comme étant le centre de tout.

Une autre observation qui se présente au sujet de

cette idée mère, c'est que nos idées prennent corps en nous, et se substantialisent avant de pouvoir se transmettre, et même avant qu'elles nous soient bien connues à nous-même. Oui, il faut qu'elles soient comme consignées et constatées lisiblement dans les archives de notre entendement avant de pouvoir prendre cours, et cela afin que, dans ce genre, rien ne se perde et ne soit confus ni pour nous, ni pour les autres, et qu'ils puissent, ainsi que nous, compulsuer les registres en cas de besoin ; et ce sont-là ces signes natifs et fondamentaux (presque dire ces langues primitives) que les idées s'engendrent à elles-mêmes comme un germe engendre son arbre et son enveloppe, et qui nous aideraient à comprendre ce qui a été dit dans le premier paragraphe : que si toutes les sensations sont des signes, il se pourrait que tous les signes ne fussent pas des sensations, prises dans le sens ordinaire.

Comment douter donc alors que cette idée mère n'ait suivi, et ne suive journellement la même marche, pour prendre cours dans nos pensées et dans notre esprit ? Oui, il faut qu'elle ait le pouvoir de caractériser ses plans et de les substantialiser à sa manière, comme notre entendement substantialise les nôtres dans notre intelligence. Il faut qu'elle puisse se munir de ses signes externes et constitutifs, pour que tout soit officiel de sa part. Il faut qu'elle marche ainsi accompagnée de ses archives, comme [325] celles de notre esprit le suivent et l'accompagnent partout. Or

c'est la pensée de l'homme épurée et filtrée qu'elle a choisie, pour être comme le recueil et le dépôt de ses plus importuns capitulaires, et en qui elle a transcrit et consigné tous ses plans et tous ses décrets,

On peut dire même qu'il n'y a pas une de ces vérités que les puissances humaines ne nous retracent temporellement, en revêtant de leurs sceaux toutes leurs lois et toutes leurs délibérations, et en établissant auprès d'elles des archivistes, des chanceliers, etc. ; car jamais les hommes ne nous auraient offert de pareils signes, quoique figuratifs, s'ils n'en avaient en eux et par leur nature, les éléments originels.

Je ménage ici les couleurs ; mais ceux qui ont l'esprit ouvert à ces sortes de spéculations, trouveront, je l'espère, quelque aliment dans ces courtes observations que nous leur présentons.

Quant aux autres ou à ceux qui circulent en aveugles dans le cercle borné des notions reçues et des stériles pouvoirs de l'homme, nous leur répéterons simplement, pour confirmer notre réponse à la question présente, que soit dans l'ordre fixe, soit dans l'ordre arbitraire, les premières idées (et nous pourrions même ajouter, toutes les séries possibles de nos idées) supposent essentiellement le secours des signes, soit en ascension, soit en descension ; mais qu'ils ne se trouveront pas plus fondés pour cela, dans l'espérance qu'ils sembleraient concevoir de s'emparer du secret de la formation des idées, parce que s'il était vrai qu'il y eût un ordre de signes fixes, [326]

pour le développement, la formation et la création de nos idées, ils ne l'atteindraient jamais, en ne le cherchant que dans l'ordre mobile et incertain de leurs aveugles tâtonnements, c'est-à-dire, dans cette région aride où le voyageur voit toujours un ciel couvert de nuages obscurs qui se succèdent sans cesse, sans qu'il en descende jamais une seule goutte de ces pluies salutaires qui lui rendraient à la fois le double service de le désaltérer, et de dégager à ses yeux l'horizon.

DEUXIÈME QUESTION

L'art de penser serait-il parfait, si l'art des signes était porté à sa perfection ?

Si les pensées premières et fondamentales sont fixes comme les axiomes, les signes qui leur appartiennent doivent être fixes aussi, chacun selon leur classe, comme nous voyons que la forme visible des objets naturels est constante, parce que leurs propriétés internes sont invariables.

Ainsi l'on peut dire que dans l'ordre de ces idées premières, l'art des signes fixes est porté à sa perfection, parce que ce ne peut être nous qui l'ayons institué. Aussi nous n'aurions d'autre étude à faire que d'observer ces signes tels qu'ils sont donnés, soit à nos yeux, soit à notre esprit ; et si nous n'en profitons pas davantage pour le perfectionnement de l'art de penser, c'est qu'ils ont beau nous offusquer continuellement par leur présence, comment croirions-nous à

leur utilité, ne croyant pas même à leur existence ?
[327]

Ici je me servirai du témoignage de la nature. Elle nous offre journellement des signes nombreux et dont nous ne pouvons pas nier la perfection selon leur mesure ; par conséquent, d'après les principes établis, plus ces signes sont nombreux et parfaits, plus doivent être nombreuses et parfaites les idées qu'ils renferment et qu'ils nous apportent. Cependant depuis que les hommes ont ce spectacle régulier et fixe devant les yeux, quels fruits leur pensée en a-t-elle retirés ?

Loin de percer dans les raisons profondes de son existence, qui doivent s'offrir à nos yeux, puisque cette nature est un signe fixe, ils se sont concentrés dans l'examen de son mécanisme, et ont prétendu avoir satisfait-à tous les besoins de notre intelligence, dès qu'ils nous disaient que ce mécanisme n'était que le résultat de la matière et du mouvement. Ils n'ont pas songé même à chercher s'il y avait une cause au rassemblement de ce mouvement et de cette matière, quoique l'on voie difficilement comment l'un et l'autre se seraient mis, de leur plein grés dans cette situation si violente, où le mouvement tourmente la matière qui ne tend qu'au repos, et où la matière contrarie et arrête le mouvement qui ne voudrait point d'inaction et point de bornes.

Mais au lieu de contempler, de recueillir, soigneusement et de nous transmettre, comme ministres de

la vérité, les idées fécondes et vives que cet ensemble venait leur présenter, ils se sont hâtés d'y en substituer une puisée dans leur étroite conception. Car comment auraient-ils aperçu la véritable clef, puisqu'ils [328] abjuraient le plus beau de leurs titres, et qu'elle ne peut se montrer que dans la pensée rectifiée de l'homme ? Or qu'elle est cette idée qu'ils ont prêtée à cet étonnant ensemble des choses, en place de toutes les clartés qu'ils en devaient recevoir ! C'est l'idée du hasard c'est à dire, le néant de toute idée ; et voilà à quoi a abouti dans leur esprit ce magnifique et vaste signe, qui n'est et ne peut être que le résultat et l'expression d'une idée encore plus magnifique et plus vaste que lui, selon les lois et les rapports qui existent entre les idées et les signes.

D'un autre côté, les grammairiens disent (*voyez l'Encyclopédie*) qu'aucun mot ne peut être le type essentiel d'aucune idée, et que par conséquent tous les mots sont conventionnels, tandis qu'ils accordent que les principes de la grammaire, en général, sont fixes, éternels et universels.

Ils peuvent avoir raison pour les mots de nos idées qui ne sont pas fixes elles-mêmes. Mais s'il y avait des idées plus fixes que les nôtres, s'il y avait de ces principes éternels, plus universels encore que ceux de la grammaire, qui étant multiples, ne peuvent être que les corollaires d'un grand axiome antérieur à eux, et qui en effet ne sont que les guides et l'itinéraire de nos idées, et n'en sont pas la source ; sur quoi et com-

ment ces principes fixes, éternels et universels s'appliqueraient-ils donc, s'ils n'avaient eu des moyens fixes, éternels et universels comme eux ; c'est-à dire, des signes, ou si l'on veut, des modes d'expression qui eussent été éternellement le sujet comme l'organe de leur action ? [319]

La privation où je serais comme les autres hommes de la jouissance de ces moyens, ne prouverait rien contre ce principe ; car nous voyons bien que les enfants au maillot ne savent pas un mot de toutes nos langues usuelles, et nous n'en sommes pas moins sûrs pour cela, que ces langues usuelles et conventionnelles sont en pleine activité. D'ailleurs si ces signes fixes et parfaits n'existaient pas, à quoi bon nous engager à les chercher ? Et s'ils existent, nous sommes donc fondés à en parler, ne fut-ce que pour nous consoler dans notre privation ; car s'ils étaient en notre possession, nous serions trop occupés à en jouir pour avoir le loisir et le besoin d'en parler.

Enfin l'art des signes conventionnels, tel qu'on paraît le désirer, n'est point porté à sa perfection, et ne le sera jamais, quelques efforts que fasse l'ambitieuse avidité de l'homme pour atteindre à ce but ; parce que pour qu'il pût établir un art parfait des signes, il faudrait auparavant qu'il possédât un art parfait de penser, puisque les signes fixes, comme les signes arbitraires, n'apportent que le sens qu'on a placé en eux, et qu'ainsi le signe ne pourrait m'apporter une idée parfaite, si, au préalable une tête douée

d'une idée parfaite ne l'eût établie et constituée dans le signe.

Répétons-le donc ; pour parvenir à la perfection des signes, il faudrait que ceux qui y tendent comme à un moyen, eussent précisément ce qu'ils attendent de ce moyen, ou en un mot, qu'ils eussent la perfection de la pensée. [330]

Or s'ils avaient cet avantage, il est clair que pour se le procurer, ils n'auraient plus besoin de recourir à l'art parfait des signes comme moyen ; parce que selon tous les principes établis, c'est l'idée elle-même qui dans la synthèse, précède le signe et qui l'engendre, et que si cette idée était parfaite, le signe qui la représenterait le serait aussi selon sa mesure :

TROISIÈME QUESTION

Dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation n'est-ce pas à la perfection des signes qu'on en est redevable ?

Oui : mais c'est à la perfection des signes nécessaires et fixes, et non pas à celle des signes conventionnels et arbitraires.

Dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, telles que les mathématiques, les signes fixes sont parfaits, parce qu'ils tiennent aux lois de la nature, que l'homme n'a point faites ; c'est-à-dire, aux lois du mouvement, de l'étendue, de la mesure, du nombre, du poids, etc.

Ainsi, les théorèmes de la mécanique, la valeur des paramètres, soit exprimés, soit sous entendus, les rapports des coordonnées, les lois sévères de l'art de nombrer, sont des signes parfaits, parce qu'ils sont fixes, et parce qu'ils représentent sensiblement les vérités cachées, qui forment secrètement le mouvement, l'existence et la vie des choses.

Mais ces signes fixes sont très distincts et très [331] séparés des signes conventionnels que nous employons dans les sciences mathématiques, et qui ne sont qu'une copie factice et abrégée de ces mêmes signes fixes et parfaits, que nous ne pourrions pas suivre et manipuler d'une manière prompte et comode sans ce secours.

Si ces signes secondaires et conventionnels ont une sorte de perfection, elle n'est due qu'à leur très petit nombre. Ils sont moins des signes que l'enveloppe des signes fixes et parfaits qui les précèdent ; et le principal mérite qui les distingue, est celui qui appartient à toutes les enveloppes bien faites ; c'est-à-dire, celui de renfermer le plus de choses possibles, sans nuire à ces choses qu'elles renferment, et de concourir, au contraire, à leur conservation.

C'est-là, en effet, le seul mérite de nos signes arbitraires et conventionnels dans l'algèbre, l'analyse, les calculs transcendons, etc. Et dans ce sens, on ne peut s'empêcher de leur rendre justice, par l'utilité dont ils sont, attendu qu'ils nous amènent avec sûreté auprès de ces signes fixes et parfaits, ou de ces rapports inva-

riables, dont ils sont comme les enveloppes et les indices, et dont nous n'approcherions pas si aisément sans eux : mais ils n'ont que cette perfection précaire et relative ; et ils ont si peu la perfection fixe, que nous sommes les maîtres de les varier à notre gré, pourvu qu'à chaque changement qu'il nous plaira d'opérer à leur égard, nous donnions la clef de notre chiffre ou de notre convention.

Ainsi, je le répète, dans les sciences où la vérité est reçue sans contestation, ce n'est point à la [332] perfection de nos signes établis qu'on en est redevable : on ne leur doit que l'avantage de la célérité et de la facilité dans les opérations. Mais sans eux, on arriverait au même point, en consacrant un temps plus long à combiner et suivre les traces des signes fixes et par-faits.

Enfin nous en sommes redevables surtout à la proximité où sont nos signes factices et arbitraires, de ces signes fixes et parfaits qui se trouvent toujours sous les yeux de notre corps, dans les figures géométriques, et sous les yeux de notre esprit, dans les propositions et les axiomes ; parce que ces signes parfaits étant toujours là pour redresser les faux-pas que pourraient faire dans nos mains les signes que nous inventons et dont nous nous servons, ce sont plutôt ces signes parfaits qui nous dirigent, que ceux que nous mettons pour un moment à leur place : et c'est-là ce qui servira grandement pour répondre à la quatrième question qui va suivre.

Car, dans le vrai, ces signes subsidiaires sont si peu parfaits par eux-mêmes, que, si quelqu'un n'avait aucune notion des vérités mathématiques, soit de calcul, soit de géométrie, et que pour les lui apprendre, on se bornât à lui développer la marche et le mécanisme des opérations de l'algèbre, on peut être sûr que toutes ces vérités mathématiques, dont on prétendrait l'instruire par-là, seraient et demeureraient nulles et étrangères pour lui.

Cessons donc de prêter à nos signes conventionnels un mérite et des droits qui ne leur appartiennent point ; et ne refusons point aux sciences exactes le [333] mérite et les droits qui leur appartiennent en propre, et antérieurement à toutes les inventions de notre industrie.

QUATRIÈME QUESTION

Dans les sciences qui fournissent un aliment éternel aux disputes, le partage des opinions n'est-il pas un effet nécessaire de l'inexactitude des signes ?

Non : il n'est que l'effet de la distance où nous tenons nos signes factices et conventionnels, c'est-à-dire, nos définitions systématiques et nos langues écrites ou parlées, des signes fixes et parfaits qui sont cependant partout à notre portée. Et parmi ces signes fixes et parfaits, nous devons mettre au premier rang ces axiomes supérieurs, ces vérités impérieuses et fondamentales, ces idées mères enfin, qui ne sont point des sensations, mais qui cependant devraient

servir de base à toutes nos idées, et de régulateur à toutes nos langues.

Mais à force de ne jeter nos yeux que sur l'ordre mixte et non libre, non seulement nous ne croyons pas aux signes parfaits et fixes qui sont du ressort de l'ordre libre et simple de la vérité, mais nous ne croyons pas même que cet ordre libre existe ; parce qu'en nous tenant éloignés de cette région lumineuse, il se forme entre elle et nous un amas de vapeurs qui nous la dérobent, et qui se dissiperaient, ou même n'auraient pas lieu, si nous avions plus de courage, plus de confiance et plus de soin de nous rapprocher de ses confins. [334]

Or, c'est dans cet état, c'est à l'aide de ces signes créés par nous et arbitraires que nous voulons marcher, pour parcourir et tracer les plans de cette région incommutable et permanente, que nous soustrayons nous-mêmes à notre vue. Nous voulons l'assujettir et la concentrer dans nos signes, sans que nous laissions les siens près de nous, pour nous rectifier dans nos erreurs, comme nous le pouvons dans les mathématiques : nous voulons, dis-je, l'assujettir à nos signes ; et c'était aux siens que les nôtres devaient être assujettis, de manière à ce qu'ils ne fissent pas un mouvement sans qu'elle fût prête à le justifier, et sans que nous fussions à même de tout confronter, comme nous le faisons dans les sciences exactes.

Est-il donc étonnant qui en nous tenant à un si grand intervalle de l'objet dont nous traitons dans

les sciences que nous regardons comme inexactes, nous ne fassions qu'errer et circuler dans nos opinions, dans nos disputes et dans nos ténébreuses conjectures ? Au moins, convenons alors que nous ne devons pas l'imputer à nos signes, mais seulement à notre imprudence, qui nous porte à vouloir ainsi altérer, défigurer, contrarier et composer la nature des choses, au lieu de le suivre avec soin et avec respect, jusqu'à ce que nous parvenions à pouvoir mieux la saisir et la lier à nos mouvements.

Nous pouvons même ici retracer d'une manière encore plus pressante, l'observation qui termine le paragraphe précédent. C'est que si des personnes qui n'auraient pas la moindre des connaissances mathématiques, croyaient devoir les acquérir, en [335] s'entretenant constamment ensemble des mots qu'elles auraient entendu prononcer au hasard sur cette science, et en discourant des sections coniques, de la formation et de la mesure de tous les solides, de la géométrie descriptive, etc. sans avoir jamais considéré par elles-mêmes ni courbes, ni polyèdres, ni rectangles, ni enfin toutes ces bases sensibles des mathématiques sur lesquelles seules peut s'élever tout l'édifice, on peut assurer que ces personnes resteraient dans les ténèbres les plus profondes, et que cette science si belle et si claire, ne leur fournirait cependant qu'un aliment perpétuel de méprises et de disputes.

Telle est la marche que suivent journellement

ceux qui dissertent avec tant d'acharnement sur les sciences élevées, que nom regardons comme inexactes ; ils emploient sans cesse entre eux les mots de ces sciences, et leur esprit ne s'approche jamais des éléments réels et sensibles sur lesquels elles reposent : au contraire, ils semblent ne s'occuper qu'à les repousser, ces éléments, et à les anéantir ; et ensuite ils voudraient qu'on leur apprit à en créer d'autres, et à s'en servir.

Je n'entre point dans le détail des erreurs que cette fausse marche a fait commettre : je puis dire qu'il y a peu de sciences qui en aient été préservées ; et même plus les sciences qui se présentent à notre esprit, se sont trouvées au-dessus de cette région mixte et confuse, dans laquelle nous nous naturalisons par faiblesse et par habitude, plus les méprises et les suites qui en dérivent, ont été grandes, préjudiciables et désastreuses. Il ne faudrait pour s'en convaincre, que considérer les abus de tout genre qui ont obscurci et défigurés le champ des sciences religieuses et divines.
[336]

*Différence des preuves passives et des preuves actives,
en fait de philosophie et de raisonnement*

Presque tous ceux qui se regardent comme des penseurs, veulent que pour la philosophie supérieure et pour tout ce qui tient à l'ordre intellectuel, on leur donne des preuves aussi indépendantes d'eux, et aussi

peu liées au mouvement de leur être interne, que le sont les preuves mathématiques.

Pour leur montrer qu'ils ont tort d'exiger le même caractère de preuves, pour des choses si diverses, il faut seulement leur demander, si pour faire faire leur portrait, et pour apprendre l'anatomie, il ne leur faut employer que le même moyen. Ils conviendront sans doute que non.

Car pour faire faire leur portrait, il leur suffit de montrer leur physionomie au peintre qui en observera tous les traits, afin de les rendre régulièrement, et qu'ils puissent dire qu'ils se reconnaissent dans leur image.

Mais pour s'instruire dans l'anatomie, il faut absolument mettre à découvert toutes les fibres et tous les ressorts organiques qui composent la structure de nos corps ; et si cette science s'apprend sur des hommes morts, ce n'est cependant que pour se pratiquer ensuite sur des hommes vivants, afin de les faire passer de l'état de maladie à l'état de santé : aussi les maîtres de cet art recommandent-ils à leurs élèves de regarder toujours les cadavres sur lesquels ils s'exercent, comme doués de la sensibilité la plus exquise.

Dans l'ordre des sciences mathématiques, et dans [337] celui des sciences où on se dispute, on doit faire la même différence et la même application. L'étude des sciences physiques en général ne tombe par rapport à l'homme, que sur la surface et le portrait des

choses. Aussi tout en exerçant son esprit, elle ne lui demande pas plus d'efforts de la part de son être radical, qu'il n'en a à exiger de son être physique, pour faire peindre son visage, ou pour se regarder dans son miroir.

Mais l'étude et la connaissance de tout ce qui est de l'ordre de notre essence impalpable, demandent, comme dans l'ordre physique, que nous mettions à découvert toutes les fibres de notre être les plus cachées, et qu'en même temps nous leur fassions subir, les opérations les plus douloureuses. Car ici nous sommes à la fois et le sujet anatomique et le malade blessé dans tous ses membres ; et ce ne peut être que d'après une dissection complète et perpétuelle, faite sur nous, tout vivant, que nous pouvons atteindre au terme de cette science.

Or, que l'on voie d'après cela, comment les gens du torrent y peuvent parvenir, et comment un défenseur de la vérité peut la leur faire apercevoir, puisqu'ils ne commencent pas le premier de ces actes scrutateurs et instructifs qu'il y aurait à exercer sur l'homme cadavre, pour apprendre quelle doit être notre véritable structure, et encore moins aucune de ces opérations chirurgicales qui seules peuvent remettre leurs membres en état, et rendre à leur être la faculté de connaître ses droits et [338] de se justifier à lui-même toutes les propriétés qui le constituent.

Ne nions donc plus la différence essentielle qu'il y a entre les preuves passives et les preuves actives, et

ne transposons pas, comme nous le faisons, le siège ou le ressort de leurs diverses opérations.

CINQUIÈME QUESTION

Y a-t-il un, moyen de corriger les signes mal faits, et de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration ?

Les paragraphes précédents ont préparé en quelque sorte à l'affirmative ; ainsi nous dirons qu'à la rigueur ce moyen existe, mais que ni l'institut, ni les docteurs fameux dans les systèmes reçus, ne s'en accommoderaient.

Car ce moyen consisterait à reporter leurs yeux vers la région où les signes sont fixes et parfaits, et peuvent tout redresser comme les axiomes gouvernent nos calculs, et en rectifient les erreurs et ils ne croient ni à cette région, ni à ces signes.

Il consisterait à ne regarder leurs propres signes, et tout ce qu'ils emploient dans leurs discussions, que comme l'enveloppe de ces signes fixes et parfaits : et ils veulent que leurs propres signes en tiennent lieu exclusivement, ou pour mieux dire, qu'il n'y ait que leurs propres signes qui soient à la fois, la source, le guide et le terme de la vérité. [339]

Il consisterait enfin à croire que toutes les sciences sont bien, à la vérité, également susceptibles de démonstration, mais ne sont pas susceptibles d'une démonstration égale, et que chaque science a son genre de démonstration qui lui est propre ; et ils vou-

draient que pour toutes les sciences qui sont diverses par leur base, par leur marche et par leur objet, il n'y eût qu'une seule espèce de démonstration.

Malheureusement ils voudraient encore dans leurs prétentions, que ce fussent les sciences inférieures tenant à la région mixte et non libre, qui servissent de modèles aux sciences supérieures de l'ordre fixe et libre ; tandis que ce serait aux sciences supérieures de l'ordre fixe et libre à servir de régulateur à tout ce qui s'opère dans la région mixte et non libre, comme ma pensée est censée servir de régulateur à tous les mouvements libres et non libres de mon être.

Sans doute l'institut, en désirant la rectification des signes mal faits, n'a eu en vue, que celle de nos définitions et de nos langues ; car après les objets naturels et fixes dont la manière d'être n'est point remise à notre manipulation, ce sont les seuls signes sur lesquels nous paraissions avoir le droit d'exercer nos pouvoirs et notre intelligence, relativement à la perfection de nos idées : mais ces deux moyens sont susceptibles des mêmes inconvénients que nous avons relevés, dans le paragraphe qui traite de la seconde question de l'institut.

En effet, quelle est la condition indispensable [340] pour que nos définitions soient exactes ? N'est-ce pas que nous ayons une idée nette de l'objet que nous voulons définir, ou de l'axiome ou proposition que nous voulons exposer ? Or comment aurons-nous cette idée nette, si l'objet que nous voulons définir, et

l'axiome que nous voulons exposer, ne sont pas réellement connus de nous, et comme soumis à notre vue intellectuelle ?

Je puis bien par une définition, si elle est juste, faire naître et réveiller, jusqu'à un certain point, dans un homme, l'idée de l'objet ou de la vérité que je veux lui faire connaître. Mais si cet homme était remis à lui-même, ce ne serait point uniquement par l'étude des définitions qu'il arriverait, à la connaissance parfaite de cet objet ou de cette vérité; ce n'est point par-là non plus que j'y serais arrivé moi-même; et si je ne m'en suis jamais approché de plus près, il me sera impossible d'en avoir une idée nette, et encore moins de la transmettre.

Ainsi la ressource des définitions suppose d'avance, dans ceux qui voudraient s'en servir, la connaissance certaine de ce qu'ils cherchent à obtenir par ces mêmes définitions; ainsi avant de s'appuyer sur les définitions, il faudrait au contraire commencer par en être très sobre, jusqu'à ce que nous fussions parvenus à pouvoir en faire de régulières, en nous approchant davantage, et nous naturalisant, pour ainsi dire, avec les choses que nous voudrions définir.

C'est faute de cette précaution, qu'excepté dans [341] les sciences exactes, les définitions ont tout perdu; et, même pourquoi les définitions n'ont-elle pas nui autant aux sciences exactes, c'est que celles-ci n'en ont pas besoin comme les autres sciences,

attendu qu'elles se montrent, où se définissent elles-mêmes.

Ce que je dis des définitions, je puis le dite des langues qui ne sont qu'un assemblage suivi, et un assortiment de définitions de toute espèce, puisqu'il n'y a pas jusqu'à la moindre de nos parties d'oraison, qui ne soit la définition, ou l'exposé d'un objet quelconque, d'une action, d'une idée, d'une passion, d'une affection, *etc.*

Dans les choses journalières et communes qui occupent universellement les hommes, nos langues usuelles sont suffisantes ; et elles peuvent aisément se perfectionner selon leur mesure, parce que là, les objets sont continuellement à, notre portée, et qu'étant comme naturalisés avec eux, elles ne nous en offrent que des définitions précises, toujours prêtes à être rectifiées par la présence de ces mêmes objets.

Or, pour que nos langues supérieures, ou les langues des sciences impalpables, nous rendissent le même service, ne faudrait-il pas la même condition ? Et si nous nous tenons loin des objets, quelque application que nous mettions à bien soigner les paroles avec lesquelles nous voudrions les peindre, cela pourra-t-il annuler la distance ?

Nous pouvons hardiment assurer que non ; et en voici les motifs. Quoique la plupart de nos langues, [342] et que surtout la notre ait atteint, selon nous, un degré de perfection qui lui donne le rang sur tant d'autres langues, nous en sommes encore réduits à

chercher dans cette même langue le moyen de perfectionner nos idées. Mais, quelque riche que soit notre langue, elle ne le sera point assez pour nous faire atteindre le but que nous cherchons, tant que nous ne nous porterons pas nous-mêmes, jusqu'à la région des choses que nous voulons confier à ses pinceaux.

Sans nous élever hors de la portée du vulgaire, nous pouvons juger de cette vérité par les effets divers que nous voyons produire à notre langue, selon les diverses plumes qui la manient. Plus les écrivains sont doués d'esprit et de génie, plus elle développe ses ressources et ses moyens : elle baisse avec les esprits nuls et impuissants ; tant il est vrai, comme on l'a dit ailleurs, que c'est à l'intelligence à mener les langues, et non point aux langues à mener l'intelligence ; tant il est vrai enfin que la vraie richesse des langues consiste moins dans l'abondance de leurs signes, que dans l'art de les employer avec goût et avec une profonde et intelligente sensibilité pour l'avantage universel de tous ceux avec qui nous communiquons.

Ainsi de même qu'il n'y a pas d'autre moyen de rendre toutes les sciences également susceptibles de démonstration, que de les suivre chacune dans leur classe et dans les lois qui leur sont propres ; de même il n'y a pas d'autre moyen de corriger les signes mal-faits, que de les approches chacun de l'objet qu'on veut leur faire représenter, ou bien de la source qui les engendre. [343]

De la richesse et de la pauvreté des langues

Nous ne pouvons plus douter que nous n'ayons fait une énorme méprise, lorsque, nous avons appelées riches les langues qui nous offrent une plus grande quantité de signes et d'expressions que les autres ; tandis que ce titre n'aurait dû s'accorder qu'à celles qui auraient été riches en idées vraies, en intelligence, en discernement, c'est-à-dire surtout en moyens de s'approprier à toutes les mesures et à tous les besoins réels de la pensée de l'homme ; toutes choses qui, étant au nombre des propriétés d'esprit, confirmeraient d'autant plus tout ce que nous avons dit à l'avantage de la synthèse.

D'ailleurs, comment nous y sommes-nous pris pour nous procurer, cette fausse richesse ? Quand même nous aurions été en pleine jouissance de ces idées parfaites, auxquelles l'institut cherche à nous faire parvenir, par le seul moyen de la rectification du langage, c'eût été entreprendre au-delà de nos forces, que de vouloir charger notre mémoire, d'autant de signes parfaits que nous aurions eu d'idées parfaites.

C'eût été surtout entreprendre au-delà de nos forces, que de vouloir faire marcher de front la lenteur de nos langues avec la rapidité de nos pensées puisque nulle langue prononcée, encore plus certainement nulle écriture, ne pourrait suivre ce torrent impétueux qui coule continuellement de notre intelligence ; réflexion qui peut ouvrir les yeux aux bons

esprits, sur le triste état de l'homme en ce monde, où, quoiqu'il ne soit, pas dans le pays des idées, néanmoins la mesure de celles qui peuvent se [344] développer en lui dépasse si souvent la mesure de ses signes, et ne lui-laisse de ressource que le silence.

Cependant comment parer à cet inconvénient en suivant la marche qu'on nous indique ? Et n'est-ce pas de la part de l'institut nous exposer volontairement et en pure, perte à cette invincible difficulté, puisque, s'il fait dépendre de la perfection de nos signes la perfection de nos idées, il faudrait que nous fussions d'abord munis de tous ces signes parfaits avant de songer à avoir des idées qui fussent admissibles ?

Mais que doit-il donc arriver, quand au lieu d'aller puiser dans la source ces idées parfaites que nous cherchons à former par le moyen de nos signes, nous puisons dans une source inférieure et dans des notions imparfaites ; que nous, en détachons toutes les portions ; que nous les consacrons dans les mots de nos langues, et que nous appelons cela les enrichir ? Il n'y a personne qui ne soit en état de concevoir les suites de cette marche désastreuse, et de répondre à cette question.

Ce serait donc un abus de prétendre que nos langues factice, dénuées de leur mobile fondamental, devinssent assez riches pour fournir autant de signes que notre esprit fournit d'idées ; et cette richesse nous deviendrait bientôt funeste.

S'il est un lieu où les langues suffisent à nos idées,

ce ne peut être dans ces limites étroites que nous habitons, où il paraît comme une loi constitutive, que tout esprit soit en travail dans une région on une semblable langue existerait faudrait sans doute que les langues [345] procédassent conjointement avec l'idée, afin qu'aucune de nos facultés ne fût gênée ; et c'est ce besoin radical mal envisagé, qui tourmente nos savants de France, comme il a tourmenté la Chine, et dont ils finiront comme elle, par être infailliblement les dupes.

En effet, nos langues les plus célèbres et les plus honorées, sont bien loin de cette perfection que notre esprit requiert à chaque instant ; parce que les idées des peuples, qui se sont accrues sans pouvoir faire accroître leurs langues dans le même rapport, ont été comme la soif de Tantale, qui allait toujours en s'augmentant, sans que l'eau s'approchât davantage de sa bouche ; parce qu'enfin notre esprit procède toujours, et que nos langues demeurent ; ou que succombant sous le poids du temps, elles disparaissent et sont entraînées avec le génie mobile des nations.

D'un autre côté, l'idée, qui n'a pas trouvé là sa nourriture, s'est arrêtée souvent, tandis que les langues factice procédaient ; et ce sont là les fruits des œuvres de l'homme.

Dans les des langues anciennes, que quelques-uns regardent comme primitives, les mêmes mots sont souvent attachée à nombre d'idées différentes ; et c'est ce qu'on a pris pour un indice de leur pauvreté.

Mais pour décider la question, il faudrait comparer les idées diverses que ces mots renfermaient, avec les idées que la civilisation et le prétendu perfectionnement ont introduites dans nos langues modernes.

Peut-être qu'une seule de ces idées antiques ferait pâlir toutes ces inventions fastueuses de notre futilité et de notre néant, dont toutes nos langues sont inondées. [346]

Peut être trouverions-nous que nous avons échangé des idées sublimes, imposantes, et souverainement majestueuses, contre une infinité d'idées de moindre valeur, que nous avons affaiblies encore en les détachant de leur foyer, et qui n'ont pris du brillant qu'aux dépens de leur poids.

Peut être trouverions-nous que ces langues primitives étaient plus près que les nôtres de la véritable origine des langues, qui est autre que celle que les doctes nous ont enseignée, en ne la puisant que dans la nature brute des sauvages.

Peut-être que par cette raison ces langues primitives étaient plus dans le cas de participer à toutes les propriétés de leur source, et de pourvoir ensuite à tous les besoins de notre esprit ; qu'elles étaient plutôt des langues d'action et d'affection que des langues de méditation ; qu'elles étaient plus parlées qu'écrites, et que par cette vivante activité elles avaient une force et une supériorité, qui appartiendra toujours à la parole par préférence à l'écriture ; parce que, par ce moyen, elles devaient faire sortir, d'elles-mêmes une chaleur

et une vie que nos froides spéculations ne savent plus exprimer de nos esprits ni de nos langues, et que nous cherchons à remplacer par le luxe de notre style.

C'est pour cela que, plus les hommes, se sont éloignés de la vraie source des langues, et des grands moyens de réaction de leur esprit, plus ils ont été obligés de recourir à des épithètes et à des circonlocutions, pour nous faire entendre, le sens des mots qu'ils employaient, et que ces mots ne nous présentaient plus assez clairement. C'est pour cela enfin, que, plus les [347] hommes se livraient aux illusions de notre région inférieure, plus ils abondaient en ornements si souvent superflus, afin de nous éblouir par cette pompe, et de nous empêcher de nous apercevoir combien ils se tenaient loin de la vérité. Et l'on peut voir à ce sujet jusqu'où la poésie et l'éloquence ont porté leur industrieuse intempérance, et en même temps combien elles ont été les tributaires du mensonge !

Avouons-le donc ici sans craindre de nous égarer. S'il est vrai que notre esprit procède toujours, et que nos langues demeurent, comme on l'a vu ci-dessus, il est également vrai que nos langues ont procédé, et que nos esprits ont demeuré, ou ne sont point montés vers la région des idées saines qu'ils étaient chargés de découvrir et de faire connaître ; qu'au contraire, ils se sont jetés dans la région des idées opposées, ou plutôt qu'ils s'y sont laissés entraîner par nos langues, qui ont été obligées de prendre une infinité de formes pour suffire à la multiplicité de ces

confusions, au lieu de cette unité, de cette clarté, de cette pureté qu'elles auraient eues, si nos esprits les avaient conduites dans la région simple ; que par ce moyen, plus nos langues, en se précipitant dans le torrent, sont devenues fécondes en ornements factices, plus elles ont eu de moyens de développer les erreurs, et les vices des hommes, sans fournir beaucoup à la véritable nourriture de notre pensée ; et qu'ainsi, lorsqu'elles nous ont paru devenir si riches, c'est alors qu'elles devenaient réellement pauvres.

Car le vrai but de la richesse d'une langue est de pouvoir réveiller, et les lumières et les vertus [348] supérieures, dans ceux qui sont dans le cas de nous entendre. Or, comme les langues sont des instruments passifs, si nous voulons qu'elles jouissent dans nos mains de ce sublime privilège, il faut que celui qui les parle commence par se rendre riche dans ces mêmes lumières et vertus supérieures que nos langues devraient communiquer. Et c'est ici particulièrement qu'il faut se garder de prendre des sensations pour des idées, et toute espèce d'idées pour des lumières et des vérités.

Il ne faut pas croire non plus que les langues sauvages, qui sont dépourvues des faux ornements des nôtres, soient pour cela plus près de cette vraie richesse dont nous parlons ; elles ne sont presque que des langues animales ; elles sont enfoncées jusque dans le limon du torrent, et elles s'élèvent encore

moins que les nôtres jusqu'aux fécondes régions de l'intelligence.

Ce sont-là ces bases auxquelles il fallait recourir pour décider avec exactitude sur la richesse et la pauvreté des langues.

Il faut qui y ait un terme à l'idée. Quel est ce terme ?

Nous avons observé antérieurement qu'aucun signe ne se terminait à lui-même, et qu'ils procédaient tous vers le but où ils devaient se rendre.

Mais nous avons dit aussi que l'idée elle-même était un signe. Car l'idée est un nuage, obscur d'où nous attendons que l'éclair jaillisse, ou une étincelle d'où nous attendons un incendie. Or si l'idée [349] est un signe, elle ne doit donc pas se terminer à elle-même plus que les autres signes, et elle a besoin de procéder vers le but où elle doit se rendre. Et c'est là ce pas important qu'il restait à faire à l'idée, pour compléter le petit essai qui nous occupe.

Il est vrai en effet que le terme de l'idée, n'est point un simple tableau, comme l'est l'idée elle-même ; c'est quelque chose de plus nourrissant, c'est une vie plus pénétrante, enfin c'est une jouissance, c'est un sentiment ou une affection qui remplit toute notre existence, tandis que l'idée semble n'occuper que notre entendement et ne nous offrir de satisfaction qu'en perspective. Elle est enfin, comme le projet que je concevais de m'élever un édifice, et qui ne se

terminerait que par une parfaite jouissance de mon habitation.

Oui, l'idée n'est qu'un tableau mixte de clartés et de ténèbres, qu'une espèce de petit chaos dans lequel la lumière éclot et occasionne une affection supérieure à l'idée même, comme les objets naturels développent en nous des impressions qui nous ravissent plus que ne le fait, la vue de ces mêmes objets, et comme les sensations développent en nous une idée à laquelle elles doivent céder le pas à leur tour.

Cette jouissance, ce sentiment, cette affection qui est le terme de l'idée, et où l'idée nous fait atteindre, n'a lieu que parce que nous arrivons par l'organe de l'idée jusqu'à une région neuve, complète, calme, lumineuse, qui rend le repos à [350] toutes nos facultés, qui nous paraît douce après le travail laborieux de notre pensée qui enfin semble s'harmoniser avec nous, comme si elle nous était analogue, et qui, non seulement attire notre admiration, par les trésors qu'elle découvre à notre esprit, mais encore, nous fait sentir pour elle, l'intérêt le plus attrayant, en s'identifiant, pour ainsi dire, avec nous, et en nous remplissant d'un bonheur vif dont elle seule peut nous, donner le sentiment, parce qu'elle seule en est le principe, enfin parce qu'elle nous rapproche de ce que nous pouvons appeler l'impression mère.

Car il y a sans doute aussi une impression mère, comme nous avons vu qu'il y avait une idée mère; et de même que sans cette idée mère nous n'aurions

aucune idée, de même sans cette impression mère, nous n'aurions aucune impression ; attendu que s'il n'y avait pas un désir primordial, s'engendrant lui-même, remplissant tout, pénétrant partout, rien ne s'aimerait, rien ne s'attirerait.

Or c'est une vérité que les hommes s'occupent tous de cette impression mère, soit en la niant, soit en feignant de lui être unis, quand ils ne savent pas s'élever jusqu'à elle, comme ils s'occupent aussi en tous ces divers sens de cette idée mère, dans laquelle se peint l'impression mère, et dont elle fait continuellement son signe.

Convenons-en même ici ; ce n'est que quand l'idée nous conduit à cette région, que nous acquérons la connaissance de ce sublime, tant scruté par les écrivains ; oui, le sublime de l'affection est le vrai terme [351] de l'idée. C'est à ce but à la fois, vaste, substantiel et ravissant, que toutes les idées de l'homme le conduiraient, s'il les surveillait assez pour leur conserver leur véritable direction ; et de même que si nous ne dépravions pas journallement nos impressions sensibles, nous n'aurions que des idées saines ; de même si nous avons la prudence de ne pas laisser falsifier nos idées, ou de ne pas les falsifier nous-mêmes nous n'aurions que de ces impressions profondes et nourrissantes ; de manière qu'il n'y aurait pas une faculté de notre être qui ne fût satisfaite, d'autant que dans nous, cette région du sublime des affections a sa langue à elle, comme la région des

idées saines et pures a la sienne, et que vu son rang et sa supériorité, elle régnerait bientôt sur la langue de nos idées même, ainsi que sur tous les mouvements de notre être.

Si nous ne gouvernons pas assez bien nos idées pour arriver à ce but consolant, nos écarts en ce genre ne plaident pas moins pour le principe qui est, que le terme de nos idées est une jouissance et une affection, soit louable, soit blâmable, et que nous ne pouvons jamais regarder l'idée même, comme servant de terme à l'idée, puisque le signe ne se termine point ainsi.

Mais pourquoi la jouissance et l'affection sont-elles le terme de l'idée, et semblent-elles, en même temps fermer le cercle de toutes les opérations de notre esprit ? C'est que l'idée n'est que le signe et l'expression du *désir*, ainsi que nous l'avons exposé précédemment ; c'est que comme telle, elle doit nous [351] ramener à son terme qui doit être analogue et de la même nature que son principe ; c'est que son principe étant le *désir*, son terme doit être d'autant plus vaste et plus intéressant, qu'il est comme l'accomplissement et la possession de tout ce qui était concentré et comprimé dans la violence du *désir*.

Pourquoi en même temps les jouissances les plus sublimes et les affections les plus élevées, sont-elles celles qui nous ravissent le plus, et pourquoi ont-elles pour nous un charme si inexprimable ? C'est qu'il n'y a que le *désir* pur et que l'affection vraie qui

engendrent ; et que l'esprit qui est vivant, ne peut être heureux, sans engendrer des fruits de sa classe.

La lumière du soleil me fait bien apercevoir toutes les productions que la chaleur de cet astre a fait germer sur la terre ; mais si elle n'élevait pas mon intelligence jusqu'à ce foyer de la chaleur, afin que je pusse ensuite employer toutes ses propriétés à mon usage et à l'usage de mes semblables, elle n'aurait pas rempli la moitié de sa tâche à mon égard.

Or c'est à cette œuvre éminente que l'homme pourrait prétendre et se préparer par tous les degrés de la progression analytique ou ascendante des signes que nous avons parcourus car là il trouverait la région sublime de l'impression mère ou du *désir* primordial, avec la langue qui lui est propre ; et alors il reprendrait la progression synthétique et descendante, pour laquelle il est fait par les droits originels de sa nature primitive, et par laquelle il influencerait à son tour d'une manière active et fécondante sur les idées, sur toutes les lois régulières de [353] son être sensible, et comme nous l'avons dit, sur la connaissance, l'emploi et la direction des signes naturels eux-mêmes ; toutes choses dont nous ne rectifierons jamais la marche, tant que nous ne serons pas parvenus jusqu'à cette impression mère et génératrice, qui peut seule leur servir à la fois, et de terme et de régulateur.

Mais comme il y a peu d'hommes qui dirigent leur vue vers ce vrai but, on doit peut s'étonner que l'esprit de l'homme, faisant tous les jours tant d'alliances

contre nature, paraisse si souvent stérile, ou n'offre que des fruits sauvages et monstrueux qui ne peuvent point transmettre la vie.

CONCLUSION

D'après ce qu'on vient de voir dans ce léger essai, il suit que le signe, en dernier résultat, dérive du *désir*; que l'homme ne peut exercer complètement le commerce des signes qu'avec des êtres intelligents; qu'il ne peut se passer des signes pour le développement de ses idées, soit dans la progression ascendante, soit dans la progression descendante; que ces signes sont le fruit de l'idée, qu'ils la stimulent, mais ne la créent point; que dans la main de l'homme ces signes l'ont égaré encore plus qu'ils ne l'ont servi; que quoique le secours des signes transmis par l'homme, lui soit nécessaire pour le développement de ses idées usuelles, il faut qu'il y en ait de plus fixes que les siens, et qui ne dépendent point de sa convention; que par [354] conséquent l'homme, séparé des hommes, ne devrait pas sous ce rapport, se regarder comme entièrement abandonné; que tout le domaine des idées doit passer par l'esprit de l'homme, comme tous les germes doivent passer dans le sein de la terre; que tout est divisé dans l'univers et que nous ne sommes point dans le pays des idées; que la synthèse est la marche de la nature, et serait également la nôtre si nous n'étions pas dégradés; que l'analyse n'est elle-même qu'une synthèse partielle; qu'il y a

une idée mère, sans quoi nous n'aurions aucune idée ; que les signes fixes qui appartiennent à cette idée mère, ne sont parfaits que parce que l'idée mère qui les engendre est parfaite elle-même ; qu'ainsi à son imitation, avant de travailler à la rectification de nos signes, il faudrait travailler à la rectification de nos idées ; que notre jugement est le *sensorium* de la divinité et le dépositaire de ses archives ; que la clarté de nos sciences exactes ne doit point s'attribuer à nos signes conventionnels, mais aux signes fondamentaux ou aux principes dont elles sont partout accompagnées ; que nos sciences sujettes à disputes, auraient le même avantage, si nous remontions aux signes fondamentaux qui leur sont propres ; que les sciences étant diverses, ont chacune leur espèce particulière de démonstration ; que nos langues ne devaient avoir pour objet que de nous exposer les propriétés de l'idée mère ; qu'elles s'en occupent toutes en effet, mais en sens inverse ; que par ce moyen elles sont devenues réellement pauvres, quoi- que nous les ayons appelées riches ; qu'il y a aussi [355] une impression mère, comme il y a une idée mère et que c'est là le dernier résultat où puissent et doivent parvenir toutes les opérations de notre esprit ; qu'en éloignant toutes ces sublimes données et en soumettant, comme le fait l'institut, la formation de nos idées au perfectionnement de nos langues ou de nos signes, c'est nous réduire à une ressource si étroite que nous avons peu de chose à en espérer ; que la source génératrice

donne le germe de l'idée et que l'homme doit lui donner la corporisation ; que l'influence des signes sur les idées n'est que passive et de réaction, que celle des idées sur les signes est active et génératrice ; que les secrets que l'institut sollicite, et qu'on lui communiquera relativement au perfectionnement des signes, ne nous mèneront point au terme, c'est-à-dire ; au sublimé de l'impression régulatrice à laquelle toutes les pensées de l'universalité des hommes devraient tendre, mais qu'ils ne nous mèneraient pas même au moyen principal qui ici serait le perfectionnement de nos idées ; que s'il pouvait avoir lieu, ce perfectionnement des signes conventionnels, qui paraît être le seul objet de l'institut produirait et l'annihilation du moyen principal qui est le perfectionnement de nos idées et l'annihilation du terme qui est le sublime de l'affection, puisqu'il s'emparerait de l'un et de l'autre, et que l'un et l'autre ne peuvent subsister que dans un air libre ; qu'enfin voilà les services que nous rendraient les sciences humaines, si leur propre aveuglement ne les arrêtait pas dans leur cours, et ne les faisait pas marcher diamétralement contre le but qu'elles se proposent. [356]

CHANT 71 :

Suite de la description d'Atalante. Chaire de silence

« Cherchant toujours ma rue des Singes et la maison de l'hiérophante, j'arrive à une place isolée et circulaire, dans le milieu de laquelle j'aperçois un édifice de forme carrée, et ayant pour inscription : *Cours de silence*. Ce titre excite ma curiosité, j'entre. Je trouve nombre de personnes des deux sexes assises, et un professeur debout au milieu. Je ne vois aucune parole en l'air ; alors je cherche partout quelque papier ou quelque livre, pour me mettre au fait des matières que le professeur traitait dans son cercle. Je n'en trouve point, j'en découvris bientôt la raison.

« Le professeur avait, comme Harpocrate, le premier doigt de sa main droite appuyé sur sa bouche ; ce qui m'indiquait qu'en effet il ne professait que le silence, et qu'il ne parlait pas plus que ses disciples, n'offrant ainsi que l'exemple pour précepte.

« Après avoir réfléchi quelques instants sur cette singularité, j'étais prêt de m'en aller, puisque là je ne pouvais rien lire, ni sur des papiers, ni en l'air. Mais au moment où j'allais me retirer, je commençai [357] à apercevoir, en nature effective, des choses très extraordinaires qui fixèrent mon attention. Plus je les regardais, plus elles se développaient et devenaient vives devant moi ; de façon que je vis bientôt l'appartement tout rempli de ces prodiges inouïs pour moi

jusqu' alors, et sur lesquels les yeux des assistants me paraissaient tellement fixés, que sûrement le sommeil n'avait aucun accès dans cette sublime école, comme cela arrive si souvent dans les auditoires où l'on parle.

« Ces prodiges ouvrirent de nouveau mon esprit à des connaissances dont les discours des savants, et les leçons de tous les professeurs que j'avais entendus, ne m'avaient jamais laissé soupçonner la moindre trace, car elles m'apprenaient en réalité des principes et des vérités actives, que ces discours et ces leçons scientifiques semblent au contraire avoir bannis de l'entendement ; aussi j'appris dans le même instant à évaluer le prix de ces abusives et mensongères instructions.

« Je vous rapporterai point ici quelles sont ces merveilles, et quelles sont ces connaissances, parce que pour vous les rapporter il faudrait parler ; et comme je ne les ai apprises que par le silence, je crois aussi que ce n'est que par le silence que vous pouvez les apprendre.

« Je crois que si les hommes, au lieu de se livrer à la profusion de leurs paroles, comme ils le font tous les jours, se livraient soigneusement à ce silence qui a été si instructif pour moi, ils seraient naturellement environnés des mêmes prodiges ; je crois enfin que, [358] s'ils ne parlaient pas, c'est alors qu'ils exprimeraient les choses les plus magnifiques du monde ; et si les nations voulaient avancer le règne des sciences et des lumières parmi elles, je crois qu'au lieu de tous ces cours scientifiques qu'elles accumulent chez

elles, elles devraient uniquement établir partout des chaires de silence.

« Car je suis sûr à présent que les harpocrates n'étaient point, ainsi que tant de gens l'ont dit, une ruse sacerdotale qui eût pour objet d'empêcher que l'on annonçât, pour être des hommes, les divinités mythologiques et les idoles ; la source d'où ils dérivent est infiniment plus profonde.

« Je me trouvai bientôt si rempli de ce que je voyais, que peu familier encore à ces prodiges, je fus obligé d'y mettre un terme. Je sortis nourri dans tout mon être, des charmes incompréhensibles de cette nouvelle existence, me proposant de revenir bientôt dans cette école ; et je me remis en marche pour chercher ma rue des Singes, sans faire beaucoup d'attention à tout ce que je rencontrai, tels que des bateleurs, des enterrements, des voitures, des boutiques de toute espèce, et autres choses qui se voient dans toutes les grandes villes, avec cette différence qu'au lieu d'entendre les paroles, j'étais réduit à les lire, et que l'atmosphère en était semée. » [359]

CHANT 72 :
Suite de la description d'Atalante.
Prédicateur dans un temple

« À une assez longue distance du lieu que je quittais, j'aperçois un édifice assez vaste, oblong, et ayant l'apparence d'un temple. J'approche, je vois par l'inscription que c'est en effet un temple, et qu'il est dédié à la Vérité. J'entre, je trouve un grand concours de peuple assemblé, et paraissant écouter un homme qui était assis dans une chaire et qui leur parlait. Je pus, à mon aise, lire toutes les paroles de son discours, parce que, comme il parlait seul, elles s'étaient conservées d'une manière très distincte, et je puis dire que ce discours renfermait tout ce que la plus sage philosophie du Portique et du Pirée a jamais enseigné de plus pur et de plus imposant, quant à la sévérité des principes et à la sainteté de la doctrine.

« Mais, chose étonnante ! indépendamment de ces paroles visibles, et qui étaient sorties de la bouche de l'orateur, j'en apercevais dans son intérieur qui étaient un peu moins marquées, mais qui l'étaient assez [360] pour que je pusse les lire et les discerner ; c'était comme des germes de paroles, dont les uns étaient presque entièrement développés, d'autres à moitié, d'autres au tiers. Ce qui me confondit et me remplit d'indignation, ce fut de voir que ces paroles que j'apercevais dans l'intérieur du corps de l'orateur, avaient un sens absolument opposé à celles qui

étaient sorties de sa bouche ; autant celles-ci étaient sensées, sages et édifiantes, autant les autres étaient impies, extravagantes et blasphématoires, de façon que je ne pus douter alors que cet orateur en avait imposé audacieusement à son auditoire, et qu'il ne croyait pas un mot de ce qu'il lui avait débité.

(C'est tout comme chez nous, diront les assistants ;
Paroles de dehors, paroles de dedans
Chez les prédicateurs sont chose assez commune,
Et deux langues leur sont bien plus commodes qu'une.)

« Vous me demanderez, peut-être, comment j'ai pu discerner ces paroles internes de l'orateur, tandis que je n'avais pas fait la même remarque chez les autres personnes dont j'avais observé les paroles. J'ai eu moi-même beaucoup de peine à m'en rendre compte ; cependant j'ai fini par me l'expliquer, ce me semble, assez clairement.

« Comme cet orateur traitait des matières saintes et divines, et qu'il les traitait publiquement, il fallait qu'il fît tous ses efforts non seulement pour ne pas scandaliser son monde, mais encore pour l'édifier ; d'un autre côté, ces efforts eux-mêmes contrariaient ses sentiments intérieurs, il redoublait aussi [361] d'efforts en dedans, pour faire le contrepoids de ce qu'il était obligé de débiter tout haut ; et ce sont ces efforts secrets qui, donnant à ses pensées sacrilèges un plus grand degré de fermentation, donnaient en même temps aux paroles internes qui en naissaient,

une forme plus déterminée et un caractère plus marqué.

« Peut-être aussi ces mêmes efforts, soit externes, soit internes que l'orateur avait faits, étaient-ils violents pour avoir agi sur son physique et pour avoir rendu son corps plus maigre, plus transparent et plus diaphane que les corps des autres personnes que j'avais déjà vues et qui n'étaient pas si outrageusement criminelles que lui ; et, en effet, il n'avait que la peau sur les os. » [362]

CHANT 73 :

Suite de la description d'Atalante.

Double courant de paroles

« Mon étonnement eut lieu de s'accroître encore d'une manière qui vous surprendra vous-mêmes, quand je vous dirai que non seulement je voyais ainsi, dans l'intérieur de l'orateur, des paroles opposées à celles qui sortaient de sa bouche, mais qu'à force de l'examiner avec attention, je remarquai encore qu'il sortait de son cœur comme un courant de ces mêmes paroles impies et sacrilèges.

« Ce courant était d'une couleur sombre et bronzée ; il était double, c'est-à-dire qu'il y en avait un rentrant et l'autre sortant ; et le cœur de l'orateur était à la fois comme le foyer et le terme de ce double courant : ces

effluves se succédaient avec rapidité, et s'étendaient dans le temple, et même au-delà, car elles passaient outre, par la grande porte d'entrée, mais comme je les voyais aussi rentrer par cette même porte, je présumai qu'il devait y avoir un second foyer à l'autre extrémité de ce courant, et je résolus de le chercher à l'instant, en suivant les traces très sensibles de cet extraordinaire phénomène. [363]

« Je parcours donc, non sans souffrir, cette longue chaîne de paroles impies sortant du cœur de l'orateur ; je détourne mes yeux de tout autre objet, tant j'avais envie de satisfaire ma curiosité ; la faim commençait, à la vérité, à me travailler un peu, vu que mes facultés corporelles m'étaient rendues ; mais le désir d'en venir à mes fins me travaillait encore davantage ; et puis, les promesses de la femme extraordinaire que j'avais vue avant d'être englouti soutenaient mon courage par l'espérance que nous n'étions pas séparés pour toujours.

« En sortant de la grande porte du temple, je vis ce courant infect tourner à gauche dans une grande rue, au bout de laquelle se trouvait une place elliptique assez vaste ; il la traversait par le milieu, et de là entraît dans une petite rue sombre, malpropre, mal alignée, et d'une longueur à m'ennuyer ; au bout de cette rue, il en enfilait une autre, qui me parut encore plus désagréable, plus sale et plus tortueuse.

« Mais ces dégoûts furent tempérés en partie par la joie et l'espoir de trouver ce que je désirais avec tant

d'ardeur ; car enfin en regardant l'inscription de cette vilaine rue, je vis qu'elle s'appelait la rue des Singes ; et je n'eus pas atteint la vingtième maison de cette rue, que ce double courant de paroles qui m'y avait conduit entra dans une porte au-dessus de laquelle je vis écrit : *l'hiérophante*.

« Jugez de ma satisfaction. Je ne doutai point que cet hiérophante ne fût ce même personnage dont les paroles du médecin mourant m'avaient donné quelques indices, et qu'ainsi il ne fût le même que je venais de voir prêchant dans le temple. » [364]

CHANT 74 :

Suite de la description d'Atalante.

Demeure de l'hiérophante

« J'entre précipitamment dans cette porte ; je traverse, toujours à la lumière sombre du double courant, une petite allée obscure, au fond de laquelle se trouvait un escalier, dont une partie montait à des appartements supérieurs ; mais dont l'autre, recouverte seulement par une trappe, descendait dans une cave. Le courant se dirigeait sur cette trappe, je la lève, et je le suis jusque dans la cave, où j'arrive après avoir descendu cinquante marches.

« Là je trouve un grand emplacement de forme pentagonale. Quatorze personnes étaient rangées tout

autour sur des sièges de fer, ayant chacune au-dessus de leur tête un nom écrit, qui indiquait leur fonction et leur emploi dans cette assemblée ; au fond de cette cave et sur une estrade élevée de deux gradins, était un autre siège de fer plus ample que les autres et mieux travaillé, mais vide ; et au-dessus de ce siège était écrit en grande lettre : l'*hiérophante*. J'eus alors une pleine conviction que j'avais trouvé ce qui était l'objet de mes recherches. [365]

« Indépendamment de ce courant de paroles qui m'avait conduit jusqu'à cette cave, et qui avait précisément le fauteuil de l'*hiérophante* pour second centre, il y avait de semblables courants qui allaient depuis ce fauteuil de l'*hiérophante* jusqu'à la bouche de chacun des quatorze assistants, et qui retournaient de leur bouche à ce fauteuil ; de façon que je jugeai que cet *hiérophante* était comme l'âme de leurs paroles, et qu'ils n'en étaient que les organes et les instruments.

« Au milieu de la place était une grande table de fer, ayant la forme pentagonale comme la cave, et sur cette table une espèce de lanterne de papier, transparente, également pentagonale, et dont les côtés de la table et à ceux de la cave ; au centre de cette lanterne, il y avait une pierre brune, mais luisante, et qui laissait voir à chaque assistant des mots et des phrases tout entières, écrites sur les faces du papier qui lui étaient correspondantes ; et ces phrases répon-

daient aux paroles que j'avais lues dans l'intérieur de l'hiérophante.

«Devant son fauteuil, il y avait une autre table oblongue, aussi de fer, et sur cette table deux singes de fer qui avaient chacun à chaque patte et au col une chaîne de fer rivée sur cette table, ce qui faisait dix chaînes; devant ces deux singes de fer il y avait un gros livre dont tous les feuillets étaient aussi de fer, et que je pouvais remuer et lire à mon gré.

«J'y lus clairement les traités de différents émissaires des docteurs occultes avec plusieurs [366] conquérants de la terre, et les horribles conditions sous lesquelles ils leur livraient les nations de ce monde. J'y lus celui qu'un de ces émissaires avait fait avec l'hiérophante lui-même, les abominables moyens qui lui avaient été confiés par cet émissaire, et les promesses qui lui avaient été faites, s'il se conformait à ses paroles. Mai j'y lus de fortes imprécations contre Phérécyde, qui avait grandement contrarié les entreprises de cet hiérophante, et avait empêché plusieurs personnes d'y prendre part.

«J'y lus que ces entreprises avaient pour but de faire anéantir l'ordre de toutes choses, et d'établir à sa place un ordre fictif, qui ne fût qu'une fausse figure de la vérité. On devait renverser tous les calculs connus depuis sous le nom de calculs de Pythagore, et tellement les confondre que l'esprit le plus simple et le mieux conservé ne pût jamais en retrouver les traces.

« On devait ramener par cette même loi tous les règnes de la nature et de l'esprit à un seul règne ; toutes les substances, soit élémentaires, soit spirituelles, à une seule substance ; toutes les actions visibles ou occultes des êtres, à une seule action ; toutes les qualités bonnes ou mauvaises, vivantes ou mortes, à une seule qualité ; et ce seul règne, cette seule substance, cette seule action, cette seule propriété devait résider dans ce chef de l'assemblée, ou dans cet hiérophante qui allait bientôt lancer hautement dans le monde cette doctrine, et exiger pour récompense, dès son vivant, les honneurs de l'apothéose et sa divinisation, à l'exclusion de tout autre [367] Dieu. Je ne pense point sans frémir à l'horreur que cette lecture m'occasionna.

« Je lus ensuite dans ce même livre l'histoire de notre famine actuelle ; mais j'y lus aussi le signallement d'un homme saint et respectable qui devait renverser tous les projets de nos ennemis, et qui paraissait être, pour l'hiérophante même, un adversaires les plus redoutables : cet homme respectable qui maintenant nous est connu, je désirais ardemment alors d'en savoir le nom ; et cela non pas seulement par curiosité, mais aussi par intérêt pour la France, et par le besoin que j'avais de remplir mon esprit d'espérances pour le salut de mon pays ; quoique à dire le vrai, me trouvant dans un lieu qui n'était rempli que de la mort et qui ne m'offrait aucune issue, je n'aurais jamais pu, sans les promesses que je gardais dans mon cœur, me flat-

ter de partager à l'avenir le sort heureux ou malheureux de ma patrie. » [368]

CHANT 75 :

Suite de la description d'Atalante.

Fin tragique de l'hiérophante

« Ce désir s'empara tellement de moi, qu'il devint comme un feu brûlant dans mon sein. Mais bientôt ce feu ne pouvant plus se contenir en moi, il en sortit une lumière d'une blancheur ravissante, au milieu de laquelle je vis clairement le nom d'*Éléazar*, et cela par trois fois consécutives.

« Ma joie fut égale à ma surprise en voyant un semblable phénomène ; mais ce phénomène en produisit un autre si effrayant et si extraordinaire que je n'aurais pu en soutenir le spectacle, s'il avait duré plus longtemps.

« Sachez donc qu'à l'instant où ce nom d'*Éléazar* fut ainsi manifesté dans cette enceinte souterraine, les quatorze hommes qui étaient assis sur des sièges de fer reprirent la vie, en faisant des grimaces et des contorsions épouvantables ; sachez que les courants particuliers qui les liaient au fauteuil de l'hiérophante se détachèrent de ce fauteuil et rentrèrent dans ces quatorze hommes, ce qui sembla rendre leur état plus violent : sachez que les deux singes [369] de fer qui

étaient enchaînés sur la petite table furent détachés à l'instant ; qu'ils devinrent vivants et engendrèrent aussitôt chacun six autres singes vivants comme eux ; que ces quatorze singes se jetèrent comme des éperviers, chacun sur un des quatorze hommes, et les dévorèrent tous.

« Sachez que l'hiérophante même, par une violente attraction, fut amené en un clin d'œil, depuis le temple jusque sur son fauteuil, où il me parut à lui seul plus tourmenté que les quatorze autres ; sachez que les quatorze singes se précipitèrent aussitôt sur lui, et le dévorèrent après lui avoir arraché les yeux ; sachez que les quatorze singes, après avoir mangé tout le monde, finirent par se manger les uns les autres, sans qu'il en restât vestige devant mes yeux, et sans que je pusse savoir ce qu'ils étaient devenus.

« Sachez que tous ces événements se passèrent avec une rapidité aussi prompte que celle de la pensée.

« Sachez enfin qu'il se fit un tremblement de terre si violent, que tout sembla prêt à s'écrouler sur moi. Mais au milieu de ces scènes si effrayantes, une main invisible s'est emparée de moi ; et sans me laisser aucun usage de mes facultés, elle m'a transporté je ne sais par où, ni par quel moyen, jusqu'à cet égout de la rue Montmartre, où vous savez que j'ai pris terre. »
[370]

CHANT 76 :

Préparatifs hostiles contre la capitale et contre Éléazar

L'entretien que *Rachel* et *Ourdeck* eurent ensemble, après qu'il eut reçu d'elle l'écrit du psychographe, ne fut pas long. Bientôt ils aperçurent *Éléazar* et *Sédir*, dont l'atmosphère environnante venait de se dissiper, et ils voulaient se porter aussitôt vers eux. Mais le moment de la grande catastrophe approchait, et les ennemis secrets de la vérité auraient trop perdu à une semblable réunion pour ne pas s'y opposer de toutes leurs forces, comme s'ils l'avaient fait précédemment.

Ces ennemis secrets, qui avaient déjà joué de si cruels tours à l'auditoire, se préparent à verser sur la capitale la coupe toute entière de leurs poisons, afin de tirer la vengeance la plus éclatante des coups que leur avait portés *Éléazar*. Ils ne viennent plus en qualité de génies délibérants, comme à l'assemblée du cap Horn, mais ils se rassemblent comme des guerriers furieux, de toutes les parties du monde, et se mettent en marche comme des nuées de ces saute-relles, qui, dans certains pays, ravagent des contrées tout entières. [371]

Ils veulent ôter aux habitants affamés toute espèce d'espérance. Ils veulent rendre leur supplice effroyable, en tarissant tout d'un coup la source d'où ces bons parisiens venaient de retirer quelque soulagement passager ; enfin c'est sur les jours même d'*Éléa-*

zar que tous leurs efforts vont se porter, ne doutant pas que s'ils peuvent réussir à le faire périr, la capitale ne soit perdue sur-le-champ et à jamais.

Mais pour que leurs coups soient plus sûrs, ils ne veulent pas tenter de faire sauter et brûler sa maison, comme le grand homme sec l'a déjà entrepris inutilement ; ils veulent l'attaquer corps à corps par leurs agents les plus déterminés.

C'est ainsi, cher lecteur, que Clément autrefois
Vint trancher les beaux jours du dernier des Valois ;
Les Guise se flattant, dans leur impatience,
De se rendre aussitôt les maîtres de la France. [372]

CHANT 77 :

Rassemblement des génies aériens. Trois d'entre eux transformés en soldats

On voit donc se former en l'air es amas énormes de nuages grisâtres, qui ne semblent pas être dirigés par un seul vent, ni se porter d'un même côté, comme cela arrive dans les temps ordinaires ; mais on les voit venir de tous les points de l'horizon, et se rendre tous vers Paris avec une vitesse incroyable. L'orient, l'occident, le nord, le midi, ouvrent chacun leurs cavernes nébuleuses, et envoient à l'envi leur armée aérienne sur la capitale.

En un instant le ciel est couvert d'un voile épais

et sombre. L'orage se forme, les éclairs brillent, le tonnerre gronde ; des torrents de grêle et de pluie tombent sur les parisiens, et les forcent de se sauver dans leurs maisons. C'est ce moment-là que les ennemis aériens choisissent pour mettre fin à leur entreprise.

Trois d'entre eux se transforment en soldats du guet à pied ; et sous prétexte de demander des ordres au lieutenant de police, qui se trouvait auprès d'*Éléazar*, ils s'approchent et les séparent tous deux, afin de pouvoir mieux agir contre *Éléazar* quand il sera seul. [373]

L'un des trois se présente, le chapeau bas, à *Sédir* et lui parle à l'oreille ; les deux autres investissent *Éléazar* et veulent le renverser par terre, mais c'est lui, au contraire qui, d'un simple regard, commence par les remplir d'effroi et les faire tomber à la renverse. Feignant alors d'être soumis, ils se glissent en rampant jusqu'à lui, pendant qu'il tournait la tête d'un autre côté, et s'entrelacent si bien dans ses jambes, que dans un instant ils le renversent par terre et se redressent sur leurs pieds.

Sédir, averti par le bruit, se retourne, et voyant l'état où est son ami, il vole à son secours, appelant à lui les deux soldats, qu'il était bien loin de soupçonner, tant l'homme retombe dans les manières de voir ordinaires, quand la sagesse se plaît à le laisser remis à lui-même : or, ces deux soldats étant eux-

mêmes au nombre des trois conjurés, que pouvait-il en attendre ?

En effet, ces deux hommes se servent contre lui-même des pouvoirs qu'ils ont, en qualité d'êtres surmatériels ; et la première chose qu'ils font, est de tellement troubler la vue au pauvre *Sédir*, qu'il ne voit plus du tout : ils lui ôtent par les mêmes pouvoirs l'ouïe et la parole, et ne lui laissent que l'usage des jambes ; mais ne sachant où se diriger, il laisse son ami *Éléazar* exposé aux plus grands dangers, sans avoir aucun moyen de lui être utile.

La bonne *Rachel* elle-même, qui avait voulu s'approcher de son père, se trouve si interdite de l'événement, que les forces lui manquent, et elle ne peut lui apporter aucun secours. [374]

Le volontaire *Ourdeck*, qui est avec elle et qui n'aurait pas moins envie d'agir dans cette conjoncture, est comme paralysé par l'état affligeant où il voit *Rachel*, et aussi un peu par l'influence maligne que les trois champions corporisés ont soin de verser sur lui, et il ne peut remuer aucun de ses membres.

Ces trois conjurés se trouvant libres, réunissent toutes leurs forces contre *Éléazar* ; c'est à qui portera sur lui les coups les plus rudes, et il n'est rien qu'ils n'emploient pour massacrer ce redoutable adversaire des méchants. Mais ces êtres ténébreux, quoique étant des êtres surmatériels, sont trop aveugles eux-mêmes pour savoir à qui ils s'adressent, sans quoi ils n'auraient sûrement pas cette folle audace.

En effet, si, dans un moment de surprise, ils ont pu renverser *Éléazar*, qui, alors occupé d'éviter la pluie et le mauvais temps, pouvait n'être pas entièrement sur ses gardes, il ne tardera pas à reprendre ses droits sur eux ; et c'est ici que vont se montrer des témoignages non équivoques de sa puissance. [375]

CHANT 78 :
Éléazar renversé se relève

Ce n'est pas une choses sans exemple que d'avoir vu des villageois entreprendre de courber un arbre flexible ; et après l'avoir fait pencher, s'attacher précipitamment à ses branches, croyant l'avoir entièrement renversé ou déraciné ; mais il n'est pas sans exemple non plus que cet arbre, qui n'était que courbé, se soit redressé par les lois de son élasticité, et qu'il ait enlevé dans les airs ces mêmes villageois, au risque de leur faire payer cher leur imprudence.

(Ami lecteur, c'est la plus juste comparaison que je puisse trouver pour vous faire comprendre ce qui se passe entre *Éléazar* et ses trois assassins.)

Éléazar avait une écharpe nouée autour de son corps, en forme de ceinture. Les trois assassins qui, par leurs corps redoublés, ne doutent pas de lui avoir ôté la vie, le saisissent par la rosette de son écharpe,

et se disposent à l'emporter avec eux, pour le montrer à leurs chefs, et faire voir avec quel succès ils s'étaient acquittés de leur entreprise. [376]

Mais par le secours de la puissance qui veillait sur lui, et qui ne voulait que lui faire subir quelques fortes épreuves, les trois assassins se trouvent pris chacun par les deux mains, dans le nœud de cette écharpe, qui se resserre par leurs propres efforts. Alors *Éléazar*, ainsi que le plus nerveux des arbres, reprend bientôt toute sa vigueur ; il se redresse sur ses pieds, et saisissant de sa main gauche le nœud de son écharpe, il le serre si bien, que ses trois adversaires ne peuvent se dégager, et qu'il les traîne forcément après lui, avec la plus grande facilité.

Phénomène étonnant, mais facile à comprendre,
 Quand en réfléchissant, l'on voudra bien m'entendre.
 Quoique six soient plus qu'un, dans nos calculs
 humains,
 Une main juste est plus que six méchantes mains.

De l'autre main, *Éléazar* saisit sa miraculeuse boîte. Comme il ne s'agit point ici de faire rien produire à la nature, mais seulement de contenir des malfaiteurs, et de repousser les maux qu'ils opèrent, il lui suffit de tenir dans sa main cette boîte : ce seul contact empêche nos trois champions de quitter la forme qu'ils avaient prise, et de s'envoler dans les airs vers leurs compagnons. Il a aussi la propriété de tempérer la pluie qui tombait alors, ainsi que de rendre à *Sédir* l'usage de tous ses sens.

Quant à *Rachel* et au volontaire qui étaient plus loin d'*Éléazar* et qui étaient affectés de deux manières, ils ne purent éprouver aussi, par ce seul contact, [377] qu'une légère partie de l'effet du remède, et ils auraient eu besoin que la puissante poudre les approchât elle-même, pour leur procurer un secours plus efficace ; aussi, à leur grand regret, se trouvent-ils à peu près dans le même état.

Cela n'empêche pas que le triomphant *Éléazar*, traînant après lui ses trois prisonniers, ne reparaisse auprès de son ami *Sédir*, et qu'il ne présente ainsi aux yeux du peuple qui commence à revenir dans les rues, ces signes merveilleux de sa victoire, aussi glorieuse pour lui, qu'humiliante pour ses adversaires.

Hélas, courte victoire, et gloire passagère,
Vous n'offrez au vainqueur qu'une paix éphémère !
Et nous allons bientôt voir ses fiers ennemis,
Pour se venger, porter le deuil dans tout Paris. [378]

CHANT 79 :

Délibérations et décisions des ennemis aériens

Les ennemis aériens, restés dans les nuages, ne perdaient point de vue leurs compagnons ; ils s'enflammèrent d'une nouvelle fureur, en voyant leur désastre et leur honte, et mille serments sont proférés à la fois,

de ne pas désemparer qu'ils n'aient exercé en leur faveur la vengeance la plus éclatante.

Dans l'instant, l'un d'eux, nommé *Haridelle*, s'avance et dit : « Puissants compagnons, il n'est aucun de vous qui ne soit rempli d'indignation à la vue du triste sort de ceux de nos frères qui s'étaient dévoués à notre commune gloire. Je vous prie de croire que je partage avec vous ces justes sentiments, et que si je pouvais mourir, et qu'en mourant je pusse sauver l'honneur de tous mes confrères, la mort ne serait absolument rien pour moi, et que je ferais le sacrifice de ma vie avec un véritable transport de joie ; mais puisque ce sacrifice est impossible de notre part, et puisque étant esprits, notre arme principale est dans l'esprit, je vais vous faire part des observations que me fournit mon esprit, et je les soumettrai à votre jugement. » [379]

« Voilà déjà deux tentatives inutiles que le crocodile et nous, avons faites contre la vie d'*Éléazar*, et nous devons frissonner de crainte, en nous rappelant les prédictions merveilleuses qui ont été faites de lui à *Atalante*, il y a plus de deux mille ans, et qui nous l'annoncent comme étant notre plus redoutable adversaire. Jusqu'au moment où il a déployé les puissances de sa poudre saline, pour forcer la terre à fournir de la subsistance à tout un auditoire, nous ignorions en quoi consistaient ses dons si redoutables ; mais depuis lors, et surtout depuis qu'en tenant seulement sa fatale boîte dans sa main, il traite nos trois

compagnons comme autant de pantins qu'il promène à son gré, nous ne devons plus douter que ce ne soit dans ce redoutable talisman que réside toute la magie de ses pouvoirs. Nous n'avons plus besoin d'aller chercher une nouvelle Dalila, pour découvrir par son moyen en quoi réside la force de ce nouveau Samson. Nous savons où réside cette force, et nous savons par conséquent où doivent tendre nos coups pour la détruire ; mon avis est donc que nous mettions en usage tout ce que nous avons d'intelligence et de ruse pour lui dérober ce trésor, qui est pour lui comme un arsenal, comme une citadelle, ou plutôt comme un monde tout entier ; étant bien sûrs que quand ce talisman sera en notre puissance, nous n'aurons plus rien à craindre et que nous ferons d'*Éléazar* tout ce que nous voudrons. Et vous, mes chers compagnons, si le zèle peut déterminer votre confiance, si l'honneur que j'ai eu d'être le génie qui a présidé l'assemblée du [380] cap Horn, vous engage à croire que cette confiance ne sera point mal placée ; enfin si l'envie extrême que j'ai de vous être utile à tous peut vous paraître un titre suffisant pour que votre choix tombe sur moi dans cette périlleuse entreprise, prononcez, vous n'en trouverez aucun parmi vous qui se dévoue avec plus d'ardeur à votre gloire et à votre utilité. »

Haridelle ayant fini son discours, tous ses compagnons le félicitent sur son zèle et sur son courage ; ils adoptent les propositions qu'il a faites, et le nomment leur délégué, d'une voix unanime. Bien plus, tous ses

compagnons lui donnent carte noire, pour s'acquitter de sa commission et lui recommandent seulement de ne pas perdre un instant, puisque le danger est aussi urgent.

(Peut-être cher lecteur aurez-vous du soupçon,
Qu'ici, sans y penser, j'offense la raison,
En mettant carte noire, au lieu de carte blanche ;
Je répondrai que non, d'une manière franche.
Aux ennemis de l'air, à ces cruels agents
Dont l'unique pouvoir est d'être malfaisants,
On ne saurait jamais donner que carte noire,
Et si vous en doutez, consultez le G.....). [381]

CHANT 80 :
Le désastre au comble

Haridelle n' pas plus tôt reçu sa commission, qu'il se met en devoir de la remplir. Il commence par agiter tous les trônes de ses confrères ; il les fait tellement rouler les uns sur les autres, que ces trônes, qui ne sont que des nuages, parviennent bientôt à s'échauffer et à reprendre leur qualité fulminante, d'autant que ses frères et amis l'aident avec ardeur à cette besogne, afin d'en accélérer les effets.

Quand *Haridelle* voit ces nuages parvenus à leur degré convenable d'inflammation, il se transforme sur-le-champ en éclair, rompt l'enveloppe que for-

ment les nuages, et se précipite tout en feu, vers le lieu où ses trois compagnons étaient menés en triomphe par *Éléazar*.

L'éclair approche jusqu'auprès de la poitrine de cet israélite, mais il ne peut l'atteindre, tant il sent une force irrésistible qui s'y oppose : soudain l'éclair fait un crochet, et s'en va frapper la basque de l'habit de *Sédir*, qui se trouvait près de son ami, et écoutait un très bref récit du combat soutenu contre les trois [382] champions qu'il n'avait point vu. L'éclair ne frappe que son habit, parce qu'il n'avait pas le pouvoir de frapper sa personne. L'habit s'enflamme, *Sédir* veut éteindre le feu, et en s'agitant il ne fait qu'enflammer son habit davantage. *Éléazar*, entraîné par l'envie d'être utile à *Sédir* et de le tirer du danger qui le menace, s'élance vers lui, et d'un seul mouvement de la main qui tient la boîte, il éteint le feu de son habit et lui rend la tranquillité.

Mais bientôt *Haridelle* revient à la charge. Un second éclair, vingt fois plus terrible que le premier, vient mettre en feu toute l'atmosphère. Les trois champions qui sont liés à l'écharpe d'*Éléazar*, excités par le soufre qui s'exhale de toutes parts, s'agitent de toutes leurs forces ; et par cette agitation ils font tellement remuer le nœud de l'écharpe dans la main d'*Éléazar*, qu'ils allaient peut-être lui échapper, s'il ne se fût servi promptement de sa main droite pour le resserrer.

Mais hélas ! l'heure fatale approchait où Paris allait

être précipité dans l'abîme. C'était avec la main qui tenait la précieuse boîte qu'*Éléazar* s'empressa de contenir ce nœud vacillant : malheureusement il met tant de vitesse dans ce mouvement, que la boîte se heurte contre sa main gauche, s'échappe et tombe!!!

Soudain *Haridelle* présente ses mains au génie de Saturne qui les revêt à l'instant d'une couche de plomb dont il est le génie, et cela pour leur servir de préservatif ; *Haridelle* revêt avec la même promptitude cette couche de plomb d'une couche [383] de mercure qui est compris spécialement dans son département, et le tout pour pouvoir mieux se saisir de la précieuse boîte ; il la saisit, en effet, comme un vautour, il s'envole avec elle dans les nuages, et annonce son triomphe par de nouveaux éclats de tonnerre. En arrivant parmi ses confrères aériens, il est reçu avec mille fois plus d'honneurs qu'on n'en rendit jamais à aucun guerrier de ce monde, après les plus brillantes conquêtes. Chacun le comble de louanges, chacun s'empresse de s'approcher de lui, et surtout de voir ce redoutable talisman qui a opéré des prodiges si merveilleux. On décide qu'à l'avenir *Haridelle* aura parmi les siens le rang le plus honorable ; puis d'une commune voix, on prononce qu'on promènera en pompe dans tout l'empyrée cette glorieuse dépouille qu'il a enlevée à *Éléazar*, et qu'on la placera ensuite à demeure au nombre des astres comme une nouvelle constellation.

Mais il ne faut pas croire que le fier *Haridelle*,

malgré les précautions qu'il a prises, puisse tenir si aisément cette boîte dans ses mains. Elle avait en elle-même une si grande activité, et un si grand feu, qu'elle aurait eu bientôt volatilisé le mercure, et fondu le plomb dont il s'était armé, et enfin l'aurait violemment brûlé lui-même, s'il l'eût tenue longtemps de suite dans la même main. Aussi était-il obligé de la transporter continuellement d'une main dans l'autre, de l'agiter même, et de la faire sautiller quand il la tenait, comme on le voit faire à ceux qui veulent porter dans leur main des charbons ardents. [384]

C'est même pour cela qu'il ne put jamais l'ouvrir, quoiqu'il y essayât de son mieux, afin de s'emparer de la poudre qui était dedans et de la jeter au vent ; ce qui l'eût garanti lui et les siens pour jamais, à ce qu'ils croyaient, de toute défaite et de toute danger. [385]

CHANT 81 : *Triomphe d'Éléazar*

Pendant que ces choses se passent dans l'empyrée, *Éléazar* qui n'a plus ses forces, fait tout ce qui est en lui pour n'être point abattu. Le volontaire et *Rachel* se trouvent encore plus affaiblis. Le volontaire pensait bien intérieurement à Madame *Jof*, et à tous les prodiges qu'il a vu opérer antérieurement par *Éléazar* ; mais il ne pouvait prononcer aucune parole. *Rachel*

est saisie, et a tout au plus la force de lever les yeux au ciel. Quant à *Sédir*, il est toujours tout éperdu, se débattant contre le feu qui avait repris à son habit.

Les trois champions n'étant plus contenus, se détachent du nœud de l'écharpe et se tiennent ferme sur leurs pieds. Un voile plus sombre que le premier s'étend sur toute la capitale : au lieu de pain, dont les tristes habitants avaient si grand besoin, ce sont des pierres qui tombent du ciel sur eux et qui les écrasent ; et s'ils veulent se réfugier dans leurs maisons, ils y trouvent dans chacune, sous des formes de crocodiles, quelques-uns de ces ennemis aériens qui composent l'armée d'*Haridelle*, [386] et qui, démolissant à l'envi ces maisons, ensevelissant les malheureux parisiens sous leurs ruines ; la peste, les incendies, tous les maux les menacent à la fois ; et le désespoir devient leur unique affection et comme leur unique existence.

Quoique la situation du vertueux et sensible *Éléazar* devienne par là encore épouvantable, il garde néanmoins la sérénité qui convient à la dignité de son caractère. On voyait bien percer en lui une douleur secrète, mais c'était plutôt son attendrissement pour les malheureux et son zèle pour la gloire de la vérité, que la honte de se voir humilié par ses redoutables ennemis.

En effet, son cœur déchiré en voyant combien la vérité pourrait perdre, dans l'esprit des impies, par le désastreux triomphe de ses adversaires aériens ; et

cette douleur l'affectait tellement qu'il ne lui venait dans l'esprit aucune idée, aucune clarté, et son génie ne lui suggérait ni moyen, ni ressource pour l'aider à ranimer ses forces ; tant est certaine cette vérité, que la pensée ni la lumière ne sont à nous, et qu'aussi-tôt que la source qui nous les communique se retire de nous, l'aveuglement et l'impuissance sont notre partage.

Mais cet état de ténèbres et d'angoisses ne pouvait avoir qu'une durée limitée, parce que l'homme juste ne peut jamais être abandonné pour toujours, et que si la sagesse permet qu'il fasse quelquefois la triste expérience de sa misère, et des dangers dont il est environné, elle désire encore plus ardemment de le dédommager au centuple, en lui rendant tous les charmes de sa douceur divine, et de ses virtuelles consolations. [387]

En effet, les désirs d'*Éléazar* étaient si purs, qu'il sentit bientôt renaître en lui un germe d'espérance. Cet heureux changement lui fut annoncé par l'étoile, ou la femme tartare, qui se montra dans les airs pour le soutenir et lui faire voir qu'elle était fidèle à sa promesse. Ce témoignage sensible et ce germe d'espérance qu'il sentait renaître en lui, raniment son courage et donnent une nouvelle force à ses désirs. Il se concentre alors dans son être intérieur le plus intime, et rassemblant toutes ses facultés, il représente à l'invisible sagesse, par les doux mouvements de son âme, combien la gloire de la vérité est intéressée à

le faire triompher de ses ennemis, et à lui rendre le puissant talisman qui jusqu'alors l'a préservé de tant de dangers.

Cette violente concentration remplit d'énergie les facultés qui sont en lui, et qui sont le vrai modèle de ces trois substances, dont le savant arabe lui avait donné la recette. Cette vertueuse ardeur, soutenue par les vœux les plus touchants, fut couronnée par un heureux succès; tel à peu près que ce qui était arrivé au volontaire dans le souterrain d'Atalante, lorsqu'il découvrit le nom d'*Éléazar* d'une manière si peu attendue.

Il sortit d'*Éléazar* comme un effluve de ses désirs qu'il avait fortifiés en les concentrant. Cet effluve, plus actif encore que la poudre saline renfermée dans la boîte, eut un effet subit et si prodigieux, que si les ennemis aériens avaient eu un moment de triomphe, ils le payèrent bien cher par l'humiliation dont ces triomphes furent suivis. [388]

Car cet effluve sorti de l'intérieur d'*Éléazar*, attira bientôt, par les lois de l'affinité, cette même boîte dont ils s'étaient emparés, et dont ils s'étaient flattés de se faire à jamais un monument glorieux parmi les astres. Elle revint, comme d'elle-même et dans un instant, se replacer dans les mains d'*Éléazar*; et même cela s'opéra d'une manière si douce, que les ennemis aériens ne s'en aperçurent pas d'abord, et qu'ils se crurent encore pendant quelques moments en possession de ce trésor qu'ils ne possédaient plus, parce

qu'ils ne connaissent que les mouvements brusques et bruyants, ce qui fait qu'il n'y a pas d'illusions dont ils ne soient susceptibles. [389]

CHANT 82 :
Éléazar marche à d'autres travaux

Éléazar ne pouvait recouvrer ce puissant trésor, sans redevenir sur-le-champ maître de ses adversaires. Il prit lui-même une prise de son précieux sel, pour procurer du soulagement à sa propre personne qui, épuisée par les grands efforts qu'il avait faits, n'aurait pu résister à de plus longues fatigues. Il jeta ensuite dans les airs trois fortes prises de sa poudre. *Rachel* et le volontaire reprennent par là l'usage de leurs facultés ; et unissant leurs vœux aux œuvres d'*Éléazar*, ils portent leurs yeux et leurs mains vers la demeure céleste, *Sédir*, qui, par le même moyen, se trouve aussi délivré, en fait autant.

Par le concours de ces âmes vertueuses, aidées des grands pouvoirs d'*Éléazar*, soudain les nuages se dissipent, la clarté du jour reparaît, les ennemis aériens s'enfuient dans d'autres régions, en maudissant celui qui renverse ainsi tous leurs projets.

Haridelle seul, l'audacieux *Haridelle*, ose encore faire une dernière tentative ; il s'élance du haut des airs vers les trois champions qui s'étaient dégagés de

la ceinture d'*Éléazar*, lorsque la boîte lui avait [390] été enlevée ; il vient s'unir à eux, pour reprendre ensemble cette boîte qui était pour lui objet d'une si ardente ambition.

Mais tel qu'un canon à double charge dissipe en un clin d'œil un petit nombre de pusillanimes assaillants, tel le moyen puissant d'*Éléazar* anéantit tous les efforts de ces malfaiteurs : il ne fait que les menacer en ouvrant seulement devant eux cette redoutable boîte ; et dans l'instant les trois champions quittant tous la forme humaine qu'ils avaient prise, sont dispersés dans les airs avec *Haridelle*, comme de la poussière ; et depuis ce moment-là, il leur est impossible même de rentrer dans les nuages d'où ils sont descendus et de rejoindre leurs compagnons.

En terminant ces glorieuses entreprises, *Éléazar* se trouve environné de *Sédir*, de *Rachel* et du volontaire, qui le félicitent à l'envi de ses succès. Pour lui, que d'autres travaux attendent, il rend promptement l'hommage le plus sincère à celui qui conduit tout ; puis, s'adressant à *Rachel* :

« Ne me suivez point pour ce moment, lui dit-il ; ce qui me reste à faire demande des forces que je ne dois point exiger de vous : d'ailleurs votre présence devient encore plus utile à Paris, pendant le moment que je m'en absenterai ; c'est pendant ce moment-là qu'il aura le plus besoin de préservatif, et c'est à vos prières à lui en servir. Vous lui nuiriez beaucoup si vous en sortiez. Je ne puis également, intéres-

sant voyageur (en parlant à *Ourdeck*), me permettre encore de vous exposer à d'aussi grands travaux que ceux qui m'attendent. Mais je [391] n'ai point non plus de limites à vous prescrire, ni d'ordres particuliers à vous donner ; seulement je vous engage à me soutenir comme vous l'avez fait par tous vos moyens intérieurs. Pour vous, Monsieur (en parlant à *Sédir*), vous qui avez déjà été admis dans la carrière, venez la poursuivre ; elle nous apprendra elle-même si elle vous permettra de la remplir jusqu'au bout, ou bien quand il faudra vous arrêter. »

Sur-le-champ, il se sépare de *Rachel* et du volontaire qui le quittent avec de vifs et tendres regrets, et il emmène avec lui le vertueux *Sédir*.

Rachel et le volontaire, qui souscrivent en soupirant à cette séparation, sont cependant satisfaits de se trouver ensemble, ayant tant de motifs réciproques de s'intéresser l'un à l'autre ; motifs qui s'étaient tant accrus par l'événement du psychographe, et par le peu d'entretiens qu'ils avaient déjà eus sur ce qui s'était passé sous leurs yeux, et sur l'histoire souterraine d'*Atalante*.

Ourdeck, toujours plein du souvenir de *Madame Jof*, ne peut s'empêcher de demander à *Rachel* ce qu'elle en pense ; d'autant que depuis sa très extraordinaire apparition, il n'en avait plus entendu parler.

Rachel fait un petit sourire et lui dit : « Heureux mortel ! vous avez fui ce qui vous cherchait, maintenant cherchez ce qui vous fuit. Cette personne

est allée se cacher dans votre cœur, et vous la verrez difficilement ailleurs. » Et sur-le-champ prenant un crayon, elle remet les lettres de ce nom dans leur ordre naturel, ce qui ouvrit les yeux au [392] volontaire *Ourdeck* et le remplit d'une joie inexprimable.

Puis elle ajouta : Il faut que vous cherchiez bien soigneusement cette intéressante personne dans votre cœur, si vous désirez de m'y trouver aussi, car je n'y puis demeurer qu'avec elle.

Vous m'offrez là, Madame, lui répondit-il, un puissant moyen d'encouragement. Quelles sont donc ces voies impénétrables de la sagesse, où rien n'est ordonné ni promis qui ne soit délicieux, et où le bonheur est lui-même le prix du bonheur !

Monsieur, lui dit-elle, il n'y aurait rien de ravissant comme les découvertes où vos sages réflexions pourraient nous conduire. Mais malgré le plaisir que j'aurais à approfondir avec vous ces hautes connaissances, l'idée de mon père m'occupe trop, et mon esprit n'est point assez libre pour que nous nous livrions à de semblables spéculations. Je voudrais même, je ne vous le cache point, qu'en évitant de contrarier les volontés de ce bon père, vous fissiez tout ce que vous pourrez pour le suivre de loin, et veiller au moins à sa sûreté, en cas que l'occasion se présentât de lui être de quelque secours.

Ô divine *Rachel*, c'est votre tendresse filiale qui vous fait oublier pour le moment la confiance que,

d'après tant de prodiges, vous devez avoir aux dons d'Éléazar.

Ourdeck s'éloigne donc sans répliquer ; cette séparation lui paraît néanmoins excessivement pénible ; tant il sent augmenter son solide attachement pour cette intéressante femme. Mais il est payé de [393] retour, c'est là ce qui le soutient ; il part avec l'intention de faire de son mieux pour répondre aux tendres sollicitations de *Rachel* ; et *Rachel* reste constamment dans Paris pour y remplir les vues de son respectable père.

CHANT 83 :

Instruction d'Éléazar à Sédir

Déjà *Éléazar* est rendu avec *Sédir* à la plaine des Sablons, à l'endroit même où le crocodile avait avalé les deux armées ; là, *Éléazar* qui avait des yeux *ad hoc*, souffle deux fois fortement sur la terre et jette ensuite, dans cette même place où il a soufflé, deux pincées de sa poudre saline, et aussitôt un frémissement souterrain se fait entendre avec un fracas épouvantable.

Ce n'est là qu'un commencement, dit-il à *Sédir*, et nous devons nous attendre à de plus grandes secousses, si mes désirs ont le bonheur de pouvoir s'accomplir. Éloignons-nous quelques pas pour lais-

ser aux moyens que j'ai employés le temps de détruire entièrement le foyer qui a été la première source de tous nos maux ; et en s'éloignant, ils ne cessent de se pénétrer de plus en plus des grands projets qui les occupent.

Vertueux *Sédir*, c'est ici que vous allez recevoir l'effet des promesses que vous a faites *Éléazar*, au sujet de sa merveilleuse poudre. Touché du zèle que vous avez témoigné pour lui, touché surtout [395] des maux et des dangers que vous avez soufferts près de lui lors de l'éclair, il ne peut choisir une plus favorable circonstance pour satisfaire vos désirs.

« Vous voyez, lui dit-il, quels sont les étonnants avantages du secret que mon Arabe m'a confiés ; je ne veux plus vous en faire un mystère. Ce secret est en vous comme il est en moi et dans tous les hommes ; et si, à l'exemple du maître qui m'a instruit, je n'avais employé tous mes efforts pour faire fructifier en moi ce germe qui est donné à l'homme, pour être la base de toutes ses sagesse et de toutes ses puissances, jamais cette poudre ne m'eût servi de rien ; car de même que c'est du principe souverain que nous recevons toutes nos propriétés, de même c'est de moi que cette poudre reçoit sa vertu ; et après en avoir été pénétrée, elle me soulage dans mes œuvres et devient un appui pour moi. S'il n'en était ainsi, nos ennemis aériens ne l'eussent pas tenue si inutilement entre leurs mains, et ils auraient pu, à leur gré, nous plonger dans des maux sans remèdes.

« Je n'ai donc pas besoin de m'étendre davantage pour vous faire comprendre la vraie source de mon secret ; et cependant je n'attends que le moment où je serai dispensé de le mettre en usage, et où je pourrai agir moi-même directement par ce don naturel qui est dans tous les hommes. Car je ne pourrai sans cela terminer les énormes travaux qui nous restent à faire pour sauver la capitale. J'ai bien pu, au moyen de mes dons accessoires, combattre en votre présence les projets sinistres et occultes du [396] grand homme sec et de ses compagnons ; j'ai pu arracher le volontaire *Ourdeck* du sein du crocodile et le faire revenir sain et sauf d'Atalante dans le même moment où il a éprouvé une si grande secousse dans la cave de l'hiérophante ; j'ai pu forcer le crocodile à vomir les deux armées, quoique ni le volontaire, ni vous ne sachiez encore ce qu'elles sont devenues, et que j'e n'aie pu tout de suite les rendre à leur patrie, puisque le crocodile a eu encore une retraite à leur fournir malgré moi ; j'ai pu détruire les pièges de nos ennemis aériens à plusieurs reprises, et leur arracher ce qu'ils auraient eu tant de désir de conserver.

« Mais toutes ces choses ne sont que de faibles entreprises, en comparaison de ce qui nous reste à faire ; car tous ces obstacles que nous avons surmontés ne sont que des obstacles secondaires et inférieurs ; tant que nous n'aurons pas vaincu et subjugué non seulement le crocodile lui-même, mais encore les

hommes malfaisants qui se sont rendus ses organes, nous n'aurons point couronné notre œuvre.

« Or nous ne pouvons y parvenir qu'en les séparant d'avec lui, et en le séparant d'avec eux. Par leurs méchancetés, ils se sont rendus ses organes ; et lui, par son avidité à percer dans leur intelligence, il est devenu leur organe à son tour, en se prêtant à toutes leurs volontés perverses, et en les favorisant de tout son pouvoir. Il s'est formé ainsi entre eux et lui une double alliance, dans laquelle ils sont devenus à la fois sa langue et sa pensée, et [397] où lui est devenu leur pensée et leur langue. Cela forme comme deux cautères qui se vident continuellement l'un dans l'autre et ne se remplissent mutuellement que de leur sanie respective ; et même sans être méchants, les hommes qui parlent trop établissent, sans s'en douter, de semblables cautères entre eux et l'ennemi universel du genre humain qui épie sans cesse nos paroles, pour y pomper le fruit qu'elles renferment, pour en faire son profit, et pour nous transmettre en retour son infection. C'est ce qu'*Ourdeck* a vu dans le crocodile ; c'est ce qui est cause que les sciences sont en esclavage, et c'est de là que parmi les sages le silence est si recommandé. Sachez donc que je ne pourrai rompre cette double alliance qu'en lui opposant des forces du même genre que les moyens qui l'ont formée ; et c'est cet heureux terme où j'aspire. »

« Ah ! cher *Éléazar* répondit *Sédir*, combien il me tarde que vous puissiez accomplir vos sages désirs,

et soumettre ce furieux monstre qui répand tant d'alarmes dans ma patrie ! Car c'est une chose bien surprenante que le pouvoir dont ses criminels adhérents sont revêtus ! Quand même je n'aurais pas les connaissances que vous m'avez données de leurs secrets, je ne pourrais me dispenser de croire qu'ils sont sûrement dirigés et protégés par une puissance extraordinaire. Depuis le commencement de la révolte, tous mes espions ont été mis en campagne contre eux ; ils les ont vus, ils leur ont parlé, et jamais ils n'ont pu parvenir à les arrêter.

« Dites-moi en quoi je puis vous aider dans votre [398] grande entreprise, cher *Éléazar*, parlez. Faut-il traverser les mers ? Faut-il parcourir le globe entier ? Faut-il, comme l'ont fait nos deux armées, pénétrer de nouveau au centre de la terre ? Je suis prêt à tout, il n'est rien que je n'entreprenne pour être utile à mon pays, et pour renverser les projets iniques des méchants. D'ailleurs, c'est le seul moyen qui me reste de rendre quelque service à la capitale, dont le soin m'est confié ; ma présence lui est comme inutile puisque je n'ai point d'aliments à lui procurer pour apaiser sa faim, ni de soldats à faire marcher pour prévenir ses désordres. Faut-il que nous voyions ainsi périr nos chers concitoyens sans pouvoir les soulager ? Non, non, cet état cruel ne peut plus durer sans nous avilir, et dussé-je périr dans mon entreprise, j'aime mieux chercher la mort que de l'attendre ; vous avez réveillé en moi des principes dont les germes

étaient semés dans mon cœur dès mon enfance. J'ai aimé la vérité avant de la connaître ; en m'en donnant la connaissance, vous n'avez fait qu'augmenter mon amour pour elle ; et je serais indigne de ses faveurs et de vos lumières, si je ne cherchais pas à les employer dans une circonstance qui est sûrement la plus importante de toutes celles qui se rencontreront dans ma vie. »

« Vous le voulez donc, reprit *Éléazar*, pour le bien même, et non point par une vaine curiosité. Eh bien : vous serez satisfait. On ne peut point feindre les élans du cœur. J'avais besoin d'un fidèle compagnon comme vous ; mais je devais attendre [399] que la Providence me l'envoyât, et je ne pouvais pas me permettre de lui demander. Ma fille *Rachel* m'a été utile jusqu'à ce moment, et ne cessera de me l'être encore. Mais ce qui nous reste à faire exige des forces que l'on n'a pas le droit d'attendre de son sexe. Voilà pourquoi j'attendais un homme. Quant au volontaire *Ourdeck*, je n'ai point eu le temps de préparer et de graduer son instruction comme j'ai fait la vôtre. Je ne pouvais savoir, il est vrai, si ce ne serait pas lui qui me serait envoyé ; mais il a douté autrefois ; et vous, vous avez eu le bonheur de croire : c'est ce qui fait que votre avancement est plus prompt que le sien.

« Oui, vous pourrez travailler avec moi à la délivrance de votre patrie ; mais je vous préviens que la tâche sera rude et que vous aurez de grands obstacles à surmonter. Que la confiance ne vous abandonne

point, et nous ne pourrions manquer de couronner notre œuvre par les succès les plus glorieux ; car, depuis vos dernières paroles, j'en sens naître en moi tous les indices. Il n'est point nécessaire que vous parcouriez le globe, ni que vous passiez les mers : du lieu où nous sommes, nous pouvons accélérer notre entreprise, et peut-être même commencer à en recueillir des fruits. » [400]

CHANT 84 :

Sédir séparé d'Éléazar par un ouragan

À ces mots *Éléazar* s'arrête, prend de sa main droite la précieuse boîte, il en touche doucement trois fois la poitrine, trois fois le front et trois fois la bouche de *Sédir* : allez maintenant, lui dit-il, souffler deux fois sur le foyer d'iniquité, comme vous me l'avez vu faire tout à l'heure. *Sédir* obéit.

(Ami lecteur, souvenez-vous que nos paroles ne sont vraiment bonnes qu'autant qu'elles sont engendrées par notre cœur et par notre esprit. Je voudrais pouvoir vous en dire davantage : mais les détails de tout ce qui se passa dans cette cérémonie ne me sont pas confiés d'une manière assez circonstanciée, pour que je puisse les livrer à votre curiosité. Je n'ai le pouvoir que de vous en peindre les résultats.)

Sitôt que cette cérémonie est finie, il s'élève une tempête épouvantable ; un vent furieux descend subitement du ciel et tombe comme un torrent impé-

tueux sur *Éléazar* et sur *Sédir*, et les renverse tous les deux ; ils se relèvent, ils sont renversés de nouveau ; ils se relèvent encore, et pour la [401] troisième fois, ils sont renversés : *Éléazar* seul se relève pour la troisième fois, mais il est emporté par le tourbillon assez loin de son ami, pour ne pouvoir le rejoindre aussitôt qu'il l'aurait désiré, pour le bonheur de l'un et de l'autre ; et il fut au moins une grande heure à le chercher avant de pouvoir le trouver.

Le pauvre *Sédir* est étendu au pied d'un arbre, si étourdi de ses trois chutes, qu'il ne sait absolument où il en est, meurtri dans plusieurs parties de son corps, et n'ayant pas à sa disposition le remède si efficace et si merveilleux d'*Éléazar* ; dans cet état extraordinaire, que quelques-uns appelleraient étourdissement, que d'autres appelleraient assoupissement, et que nous n'oserions pas nommer du tout, de peur de nous tromper, dans cet état, dis-je, *Sédir* est accosté par un homme qui lui fait des récits au-dessus de toute croyance ; tellement que, quand il les rapporta ensuite à *Éléazar*, il ne pouvait encore dire si c'était en songe qu'il avait entendu ces récits, ou si c'était une personne véritable qui les lui avait faits, car il s'est trouvé tout seul au sortir de cet état indéfinissable. [402]

CHANT 85 :
Observation

(Pour moi, cher lecteur, je ne puis pas vous assurer non plus si c'est en songe ou en réalité que lui ont été faits ces récits que vous verrez dans les chants suivants.

Car je suis trop soumis, trop fidèle à ma muse,
Pour dire, sous son nom, un mot qui vous abuse ;
D'autant que sur l'article, elle convient tout bas,
Avec sincérité, qu'elle ne le sait pas.

Écoutez donc tout bonnement ce que cette figure humaine, réelle ou non, vint dire à *Sédir*, pendant qu'il était endormi, ou pendant qu'il était éveillé, ou pendant qu'il n'était ni l'un ni l'autre.) [403]

CHANT 86 :
Discours instructif d'un inconnu.
Annonce des deux armées

« Les deux armées seront bientôt rendues dans la plaine des Sablons ; je suis venu en avant-garde pour vous en prévenir ; car je vous parle comme étant un des combattants, quoique je sois d'une profession très pacifique. Sachez seulement, pour ce moment, que je puis tout voir sans changer de place ; et que soit dans les astres, soit sur la terre, rien n'est interdit à mes regards.

« Après le long séjour que les deux armées ont fait d'abord dans le corps du crocodile, il a été forcé par *Éléazar* de les vomir hors de son sein ; d'autant que si parmi elles il y avait des hommes très coupables, il y avait aussi des hommes très méritants, et que dans les grandes catastrophes la sagesse permet que les choses soient ainsi disposées, afin que ces seuls purificateurs et conservateurs préservent la masse d'une entière dissolution et d'une ruine absolue ; mais comme le crocodile ne voulait pas que ces deux armées revinssent sitôt à Paris, où il a un si terrible adversaire, il a encore eu le pouvoir de les vomir avec tant de violence, qu'il les [404] a lancées jusque dans la région des planètes et des étoiles. En même temps, il a conservé dans les divers champions de ces deux armées, toute l'ardeur dont ils étaient animés avant qu'il les eût avalées, et qui n'a fait que devenir encore plus impétueuse, par leur séjour dans ses entrailles.

« Ces divers champions, lancés avec tant de force, se sont accrochés partout où ils ont pu, sur les diverses planètes, comètes, étoiles, qui se rencontraient à leur portée ; de là, se menaçant les uns et les autres avec des yeux enflammés de colère, ils se préparent à se livrer de nouveaux combats. La même puissance qui les a vomis sur ces globes, leur donne le moyen de faire mouvoir à leur gré ces corps immenses qui nagent dans les plaines de l'air. Soudain on voit les deux armées rangées en bataille l'une devant l'autre, et déployant les plus savantes manœuvres. Bientôt

même elles se déterminent à en venir à l'abordage ; dans l'instant on voit ces énormes sphères s'approcher et se choquer avec un bruit épouvantable.

« Mais ce moyen remplit mal l'objet et la vengeance des combattants ; car ces astres étant élastiques et remplis d'air, comme tous les corps qui nagent, il arrivait de leur choc un résultat tout contraire à celui qu'en attendaient les deux armées ; en effet, en s'abordant avec violence, ils développaient mutuellement leur élasticité, et se renvoyaient les uns les autres à des distances incommensurables. C'est sans doute cette *élasticité*, que vos physiciens n'ont jamais pu pénétrer, qui [405] conserve la forme de tous les corps de l'univers, puisque sans elle ils se détruiraient ; et c'est elle qui a su mettre ici une borne à la fureur des mortels. Aussi a-t-elle donné le temps à *Éléazar* de suspendre encore pour un moment les desseins meurtriers des deux armées. » [406]

CHANT 87 :

Suite du discours instructif d'un inconnu.

Les sphères

« Pendant ces divers chocs, j'eus soin, à votre intention, d'observer très attentivement toutes ces sphères qui ont paru assez belles à quelques écrivains pour leur faire dire que c'était d'elles, et notamment

du soleil, qu'étaient sortis tous les cultes et tous les dogmes religieux de la terre. Ces écrivains si prompts à juger auraient dû au moins excepter de leurs décisions les cultes et les dogmes qui condamnaient ces cultes et ces dogmes astronomiques, comme étant réprouvés de la part de la part de la sagesse et vous pouvez leur citer le quatrième chapitre du Deutéronome, en faveur des cultes et des dogmes qu'il faut excepter de leurs décisions, et qui prouvent combien elles sont mensongères. Le temps n'est pas venu pour eux que vous leur en disiez davantage.

« Je fis relevé de tout ce que je voyais de tracé à la surface de toutes ces vastes sphères ; il y avait une quantité innombrable de diverses figures empreintes, sur lesquelles se fixèrent mes regards ; et j'eus le loisir de les observer, non seulement sur [407] mon astre, pendant les longs mouvements que lui faisaient faire les chocs violents de toutes ces légions célestes, mais encore sur les autres astres, planètes ou étoiles, lorsque nous en venions à l'abordage.

« Je voyais tracés sur ces sphères divers caractères et divers hiéroglyphes, tels que des animaux, des plantes, des lettres alphabétiques, des instruments de musique, des trônes, des armes, des phénomènes naturels, des incendies, des inondations, des champs de bataille, des cadavres égorgés, des couronnes de diamant, des chars de triomphe, des livres, des diplômes, des cordons, des instruments pour les

arts et les métiers, enfin des signes pris dans toute la nature et parmi toutes les inventions des humains.

« J'y voyais non seulement tous ces emblèmes, mais j'y voyais des hommes occupés aux divers emplois et aux divers travaux que ces emblèmes indiquaient. J'y voyais des guerriers, des artistes de tout genre, des docteurs à sciences secrètes que des curieux venaient consulter, espérant en apprendre le sort de leur vie matérielle, tandis que l'homme d'un vrai désir a en lui le pouvoir de connaître et de fixer la vie de son esprit.

« J'y voyais des somnambules, et même aussi des personnes dont l'esprit était aliéné, et je voyais que leur état pouvait tenir à deux causes : l'une le dérangement physique de leurs organes qui occasionnait à leur être pensant, ou une privation, ou une contraction ; l'autre qui tenait à la prédominance que ces personnes laissaient prendre en elles à une [408] affection déréglée. Car, s'il y a des démences involontaires, il y en a encore plus qui sont le fruit du faux usage de la liberté de l'homme. Voilà pourquoi, toute proportion gardée, on voit moins de fous dans la classe humble et laborieuse des hommes que dans la classe élevée et oisive.

« J'y voyais des mathématiciens tracer continuellement des figures et des chiffres, pour percer par eux-mêmes dans des vérités scientifiques, dans lesquelles ils ne pourront jamais pénétrer, sans le guide caché qui est en eux-mêmes. Je les voyais abuser des plus

belles lois de cette belle science, pour l'étendre à des régions qu'ils s'interdisent les premiers, en voulant substituer leurs propres moyens à ceux qu'ils devaient se contenter d'observer et d'attendre. Je les voyais passer leur vie à n'être que comme les arpenteurs de la nature, je les voyais toiser la partie extérieure de ce vaste édifice, et mesurer les dimensions externes des diverses pierres dont ses murs sont composés, mais ne jamais entrer dans cet édifice, et même tellement l'encombrer de leurs innombrables échafauds, qu'ils en dérobaient la vue à tous les yeux et à eux-mêmes.

« Je les voyais s'élaner par leurs découvertes jusqu'auprès des plus sublimes clartés, et plonger ensuite ces flambeaux dans la vase, comme s'il n'étaient propres qu'à jeter pour un instant des lueurs sur un tas de boue. Les sciences mathématiques sont faites pour conduire l'homme dans sa route moyenne et entre les deux extrêmes ; voilà pourquoi, d'un côté, il ne connaît pas la base positive de la science [409] mathématique, et de l'autre, pourquoi il s'égare quand il veut sans la vraie lumière qu'il a en lui, excéder la portée de cette science. S'il observait prudemment et soigneusement comment cette base gouverne elle-même les vérités fondamentales dont il abuse tant, elle développerait peut-être devant lui jusqu'à ces vérités mêmes, et jusqu'à ces résultats positifs qu'il cherche, et qui seraient plus exacts et plus justes, que tous ceux qu'il peut se procurer par les manipulations qu'il emploie.

« J'y voyais des personnes représentées auprès d'un fourneau d'alchimiste, et se donnant beaucoup de soin autour de leur vaisseau. J'y voyais tous les instruments qui entrent dans un laboratoire ; mais à côté de ces alchimistes grossiers, qui ne passent que pour être des ignorants parmi leurs confrères, j'en voyais qui s'annonçaient pour être des alchimistes de la classe la plus instruite et la seule qui fût dans la vérité, parce qu'ils ne se servaient pas de charbon. J'y voyais des hommes avides environner ces savants alchimistes, et dévorer des yeux les trésors qui leur étaient promis ; pendant que la seule alchimie et les seuls trésors qui soient véritablement utiles pour nous, c'est la transmutation ou le renouvellement de notre être.

« J'y voyais des foules d'auteurs qui, n'écrivant pas pour la gloire de la vérité, et ayant cessé de la prendre pour guide, n'avaient plus laissé leur esprit ouvert qu'à leur gloire personnelle, et à tous les tableaux mêlés et confus qui pouvaient se présenter pour le remplir. Aussi je voyais toutes ces sources [410] secondaires ou étrangères à cette vérité entrer comme une inondation dans leur pensée.

« J'y voyais toutes les notions qui sont éparses et subdivisées en mille manières dans la région des étoiles et dans tout l'univers entrer à la fois en eux, et se transformer en une masse informe, d'où ces mêmes notions sortaient ensuite sans ordre de leur esprit, et delà passaient dans leurs livres ; c'est là ce qui a été présenté physiquement aux académi-

ciens dans la scène de la bouillie des livres, afin de leur faire comprendre que les choses ont toujours un terme analogue à leur commencement ; c'est aussi ce qui a été représenté sur-physiquement au volontaire *Ourdeck* pendant son séjour dans le crocodile, pour l'instruire des correspondances, et pour lui montrer quels sont les agents qui se chargent de faire passer tous ces mélanges universels depuis les étoiles jusque dans l'esprit des hommes, et par conséquent pour lui montrer les services que la foule des penseurs et des faiseurs de livres rend à la terre, et combien ils sont dupes de leur orgueil, quand ils vous les donnent pour être le fruit de leur invention.

« J'y voyais des hommes fanatiques professer impérieusement leurs doctrines sanguinaires, massacrer inhumainement leurs semblables au nom d'un Dieu de paix, et porter pour signe de meurtre et de bataille les emblèmes de la piété. Enfin j'y voyais toutes les passions des hommes représentées chacune avec des traits qu'on ne pouvait méconnaître. » [411]

CHANT 88 :

Suite du discours instructif d'un inconnu.

Correspondances

« Ce ne serait rien si j'avais été réduit à considérer tous ces objets sans en avoir l'intelligence ; vous savez

que je puis tout voir. Je puis également tout comprendre. Je viens donc non seulement comme avant-garde des deux armées, mais aussi pour vous communiquer l'intelligence de ce que j'ai vu dans les astres ; ce sont là les prémices des bienfaits que vous recevrez à l'avenir, en récompense du zèle que vous avez témoigné à *Éléazar* pour la vérité, et pour le salut de votre patrie.

« Sachez donc qu'en effet tout ce qui se passe ici-bas parmi les hommes dans l'ordre des choses externes, est figuré sur la surface de toutes les sphères qui circulent dans les cieux, et que tout ce que les hommes opèrent avec tant de soin, tant d'importance et tant d'orgueil, est représenté depuis le commencement des temps sur l'enveloppe de ces mêmes sphères qui sont véritablement recouvertes de tous ces signes, comme votre peau est couverte de petits sillons et de petites étoiles dont l'arrangement et la symétrie se varient à l'infini. [412]

« Ces sphères roulant continuellement dans les cieux, pressent le cerveau des hommes et y gravent l'espèce d'impression dont la figure tracée sur l'astre se trouve dirigée vers eux pour le moment ; puis, en continuant leurs cours, elles y gravent une autre impression, parce que c'est une autre figure qui se présente par une suite de la rotation de l'astre.

« Par cette même loi de la rotation des astres, il arrive que les mêmes points de pression reviennent à des époques fixes et opèrent les mêmes impres-

sions périodiquement parmi les hommes ; aussi sont-ils habituellement dans un flux et reflux des mêmes idées et des mêmes mouvements, et cela aussi constamment et avec des périodes presque aussi marquées que celles du flux et du reflux de votre océan.

« Toutes les merveilles dont les hommes se vantent sur la terre, ne doivent donc plus autant flatter leur amour-propre, puisqu'ils n'en sont point les inventeurs, et qu'ils ne font que répéter servilement et machinalement ce que les surfaces des astres leur impriment en passant sur eux.

« Ils ne doivent pas non plus se glorifier des prédictions qu'ils peuvent faire sur les événements inférieurs et particuliers de leur globe, puisque ces événements sont tracés comme de grands plans sur ces astres, qui roulent sur leur tête, et qui leur en impriment simplement le résultat.

« Ils ne doivent point tirer tant de vanité de leurs découvertes scientifiques, de tous leurs secrets, de toutes leurs sciences et de tous leurs arts, puisque toutes ces choses sont écrites avant qu'ils les {413} connaissent, sur les sphères célestes, et qu'ils ne font pas répéter les leçons que ces sphères leur inculquent journellement, en y ajoutant cependant les influences qu'une puissance plus maligne encore et plus ténébreuse que ces astres, ne cesse de souffler là-haut dans cette vaste atmosphère, et ici-bas dans l'esprit des hommes ; vérités que le crocodile a laissé percer

malgré lui, au milieu de toutes les allégories qu'il vous a débitées.

« Quand même on ne compterait pas ces influences pour ce qu'elles sont, on devrait peut-être avoir plus d'indulgence que l'on n'en a pour les vices et les passions des hommes, puisque ces mêmes vices et ces mêmes passions se trouvent également écrites sur les surfaces des corps célestes, et que c'est par ces mêmes empreintes que se dirigent les révolutions des empires et les désordres des individus ; ce qui fait que, pour peu qu'on jette les yeux sur ces sphères, on peut lire, comme dans des annales très suivies, toute l'histoire des peuples, depuis le commencement du monde jusqu'à sa fin, les guerres, les massacres, les bouleversements des nations, les œuvres cachées que les magiciens, les astrologues, les alchimistes ont opérées et opèrent tous les jours en secret chez les rois, les empereurs, même chez ceux qui, par leur loi religieuse, sont tenus d'abjurer ces sortes de sciences : toutes choses qui ne sont que comme des paroxysmes naturels de la fièvre morale à laquelle tous les humains sont en proie.

« Mais si les hommes se servaient un peu davantage de leur intelligence, et qu'ils écoutassent un peu [414] plus attentivement ce qui se passe en eux, ils ne seraient plus fondés à réclamer cette indulgence, car non seulement on ne pourrait plus excuser leurs vices et leurs passions, mais même on ne pourrait plus

excuser leurs méprises et leurs erreurs. Je vais vous en donner la raison.» [415]

CHANT 89 :

Suite du discours instructif d'un inconnu.

Oppositions

« Ces astres sont en si grand nombre et chacun d'eux a une telle ardeur pour opérer ses propres plans, qu'ils se croisent et se combattent les uns et les autres encore plus qu'ils ne se soutiennent mutuellement pour concourir à la grande harmonie. Il arrive de là que journellement les plans des uns sont contrariés par les plans des autres, et qu'à moins que l'homme ne s'unisse à une autre lumière par une transmutation totale de lui-même, il lui est presque de toute impossibilité de compter avec certitude sur le succès de la chose annoncée, puisqu'un autre point de contact va peut-être la déranger.

« C'est là ce qui a introduit tant d'obscurité dans les différents oracles qui ont paru sur la terre, et qui n'ont marché que par ces voies troubles.

« C'est là ce qui a si souvent déconcerté les projets des conquérants et des ambitieux ; et c'est là ce qui devrait tenir en garde contre ces prodiges et ces révolutions annoncés par des voies mixtes ou simplement astronomiques, puisque toutes les annonces

doivent être combattues le moment d'après par [416] des annonces et des plans contraires, et qu'on ne peut savoir avant l'événement, laquelle de toutes ces annonces aura l'avantage.

« On ne peut pas non plus excuser les hommes sur leurs vices et sur leurs désordres, quoique ces mêmes vices et ces mêmes désordres soient également tracés sur la surface des sphères célestes, parce que les mesures, les perfections et les vertus, sont aussi représentées en partie sur ces mêmes surfaces, et que les hommes sont par là à portée d'en faire un juste discernement. Ainsi ils sont inexcusables lorsqu'ils ne profitent pas sur cela de leurs avantages, et bien plus coupables encore, quand après avoir fait ce discernement, ils ne se conduisent pas d'une manière qui y soit conforme.

« Cette vérité est d'autant plus certaine, que les hommes ont en eux la répétition de toutes ces sphères astrales qui ornent les cieux, et qu'ils ont aussi en eux une répétition de toutes ces figures et de tous ces caractères qui sont tracés sur les surfaces célestes : ainsi pour peu qu'ils voulussent y faire attention, ils seraient perpétuellement dans le cas de faire en eux-mêmes toutes les observations qui leur seraient nécessaires pour leur sûreté et pour leur instruction.

« Car en qualité d'hommes, ils ont en outre un pouvoir supérieur à celui des astres mêmes, attendu qu'ils sont nés et qu'ils tiennent de la région fixe, au lieu que les astres ont pris naissance dans la région

inférieure, mixte et remplie d'incertitude. Aussi les hommes auraient-ils au-dessus de ces [417] sphères le privilège de pouvoir transposer tous ces signes qui sont écrits en eux, d'effacer ceux qui sont faux ou qui pourraient leur être préjudiciables, et d'étendre tellement l'action de ceux que par là ils n'eussent plus rien à craindre de la part de ceux des plans et empreintes célestes qui n'auraient pas le caractère de la vérité, et qui pourraient les égarer, soit dans les choses qui tiennent au cœur et aux vertus, soit dans les choses qui tiennent à l'intelligence et à l'esprit.

« Je dois ajouter pour votre instruction personnelle que c'est dans la rectification de tous ces signes dans l'homme, que consiste sa véritable transmutation ; que c'est là ce qui caractérise la vraie victoire que les hommes devraient tous remporter sur la terre, et qu'il n'y a que cette voie étroite par laquelle ils puissent parvenir à la conquête des domaines de la paix, de la lumière et de la vérité.

« Travaillez-y constamment le reste de vos jours. Si vous vous livrez avec courage à cette œuvre, vous en recueillerez bientôt des fruits ; et le principal de ces fruits sera de vous affranchir de toutes les entraves de la région des destinées qui sont ces régions astrales, et de tellement vous élever au-dessus d'elles, que vous rentriez en esprit dans la région sans temps et sans destin, de laquelle vous êtes sorti, et dans laquelle seule vous pouvez trouver le repos,

la vie et la science qui sont vos éléments primitifs et votre nature originelle.

« Ce point est suffisant pour votre instruction [418] particulière, si vous savez mettre à profit ce que je viens de vous apprendre. Mais j'y dois joindre encore de nouvelles connaissances, en vous achevant le récit de ce qui s'est passé par rapport aux deux armées, dans les régions astrales d'où je suis censé descendu. »
[419]

CHANT 90 :

Suite du discours instructif d'un inconnu.

Commotions.

Les deux armées en route

« Au moment où la commotion était la plus vive et où tout l'empyrée semblait prêt à voler en éclats, une force secrète et inconnue aux combattants est venue changer de nouveau la marche de ces deux armées et purger les astres de ces deux corps si étrangers pour eux. La cérémonie qu'*Éléazar* a faite devant vous à la plaine des Sablons avait préparé l'œuvre ; mais c'est ce que vous et lui venez d'opérer ensemble qui l'a consommée.

« Ce sont ces cérémonies qui ont forcé le crocodile à aspirer fortement son haleine. Comme c'était son souffle qui avait porté les deux armées jusque sur

les astres, c'est son même souffle qui vient de retirer malgré lui ces deux armées de dessus les astres où elles s'étaient réfugiées.

« Rien n'est comparable à l'agitation où la région des astres s'est trouvée au moment que cette force inconnue s'est fait sentir, parce que le crocodile, voyant qu'il lui restait peu de moments à triompher, employait toute sa puissance pour les prolonger. [420]

« Aussi les violents tourbillons que vous avez sentis sur la terre étaient-ils une suite de ses fureurs ; jugez par cette loi des correspondances que je vous ai exposée, quel devait être le trouble et le désordre dans les régions supérieures ; maintenant le calme y est rétabli, les deux armées sont en route dans les airs, pour revenir ici-bas décider de leurs destinées. [421]

CHANT 91 :

*Suite du discours instructif d'un inconnu.
Effet du séjour des deux armées dans les astres*

« Mais le pouvoir de cette force inconnue ne s'est pas borné à arracher des astres ces deux armées ; il a opéré sur les individus dont elles sont composées, un effet qui n'est pas moins extraordinaire.

« Leur séjour antérieur dans le sein du crocodile vous a offert des vérités très importantes relative-

ment à l'homme, soit depuis qu'il demeure sur cette surface terrestre, soit avant qu'il y fit son habitation. Ces vérités sont que l'homme ne saurait veiller avec trop de soin sur le maintien de son être essentiel, et sur la culture et le développement de ses facultés supérieures et régulières, puisque la négligence à laquelle il peut se livrer sur ce point a tant d'influence sur ceux qui habitent le même cercle que lui, qu'il lui est possible de les entraîner dans les funestes suites de son aveuglement.

« C'est ce qui vous a été montré par cet étonnant prodige, où le crocodile a non seulement avalé l'armée des révoltés, mais même a avalé aussi [422] l'armée qui cherchait à défendre la bonne cause, et c'est ce que vous voyez se répéter tous les jours sur la terre.

« Mais c'est dans cette loi même que se trouve aussi le remède à tant de maux, puisque c'est elle qui fait sortir en même temps toutes les bonnes qualités des hommes de bien, et qui sont avides de la justice.

« C'est ainsi que si le premier homme coupable fut englouti dans un abîme avec ses vices, il y fut englouti aussi avec ses vertus, et que l'éternelle raison des choses trouva moyen par là de faire filtrer jusqu'à lui un universel régulateur, qui le remit dans les voies passagères de la rectification, ou dans les voies astrales, en attendant qu'il montât plus haut.

« *Éléazar* a retracé cette primitive délivrance de l'homme, en arrachant les deux armées du sein du crocodile, et en les lui laissant lancer jusque dans les

astres, qui depuis le séjour de l'homme sur la terre sont en effet pour lui comme un régulateur provisoire, quand il en suit la loi avec une patiente résignation, et qu'il se tient en garde contre les dangers sans nombre dont ces voies d'une rectification préparatoire sont continuellement accompagnées.

« En laissant le crocodile lancer les deux armées jusque dans les astres, *Éléazar* a su par ce moyen tirer le bien du mal, tandis que le crocodile au contraire n'eût su que tirer le mal du bien : en effet, si dans le sein du crocodile, les innocents ont été tourmentés avec les coupables, il se peut que dans les régions astrales, quand elles sont surveillées [423] par un bon guide, les coupables mêmes soient compris dans la délivrance et la rectification des innocents ; et c'est cette délivrance que les hommes pourraient opérer sur eux-mêmes à tous les instants de leur vie, puisque leurs pensées vraies, comme leurs pensées fausses, sont journellement aux prises en eux dans cette même région astrale qui constitue aujourd'hui leur enveloppe.

« Cet heureux effet était plus commun dans les temps anciens et primitifs qu'il ne l'est devenu par le cours des siècles, parce que les vertus des astres étaient plus libres qu'elles ne le sont à présent, et qu'à leur tour les hommes avaient moins eu le temps d'être infectés du poison de leur ennemi, que dans les époques avancées de l'âge du monde ; car maintenant la masse de ces poisons accumulés est si énorme, que

c'est un prodige aujourd'hui quand, sur des millions d'hommes, il en échappe un à la main désastreuse qui s'est étendue sur toutes les puissances astrales, par lesquelles la nature est gouvernée.

« Aussi vous voyez sur la terre à quel petit nombre se réduisent ceux qui se conservent intacts parmi les hommes ; quel est au contraire le nombre immense de ceux qui, au lieu de faire tourner à leur profit et à leur restauration ces mêmes puissances astrales et régulatrices de votre globe, ne les emploient qu'à leur propre perte, ou s'en laissent dominer comme des esclaves aveugles et insensés, ou même se rendent le jouet méprisable et honteux de l'avidé et cruel ennemi qui cherche sans [424] cesse à neutraliser ces puissances, pour y substituer les siennes, et qui n'y a que trop souvent et trop bien réussi.

« Quoique les heureux effets de ces puissances astrales et restauratrices fussent plus communs autrefois qu'ils ne le sont devenus depuis, je ne vous cacherai pas que les pouvoirs d'*Éléazar* leur ont rendu dans la circonstance actuelle une partie de leur efficacité primitive, dont les favorables résultats se sont fait sentir dans les deux armées.

« Mais par une suite de ce droit imprescriptible que la liberté des hommes leur laisse en partage, les individus de ces deux armées n'ont pas fait tous un égal usage de ces avantages que les pouvoirs d'*Éléazar* leur procuraient ; néanmoins, les fruits en ont été assez abondants, pour qu'il ait lieu de se féliciter de son

entreprise. La femme tartare n'a pas laissé de lui être de quelque utilité dans ce vaste projet. Il a été spécialement secondé par la puissante assistance d'une société inconnue des hommes, mais qui ne l'est pas de lui, quoiqu'il ne soit pas encore au nombre de ses membres.

« C'est cette société que je vous annonce comme étant la seule de la terre qui soit une image réelle de la société divine, et dont je vous préviens maintenant que je suis le fondateur.

« Elle a pour principal conducteur une femme dont *Rachel* a fait connaître à *Ourdeck* la véritable nom, et qu'il avait prise jusque là pour être l'épouse d'un joaillier. Il est vrai que son mari est joaillier, mais il ne taille que des diamants que le [425] feu élémentaire ne puisse pas dissoudre ; et ce joaillier est la personne même qui vous parle, et dont le secours sera bientôt indispensable à *Éléazar* et à vous. Je ne vous en dis pas davantage. Adieu, *Sédir*, levez-vous. » [426]

CHANT 92 :

*Sédir se retrouve auprès d'Éléazar.
Effets de la puissance d'Éléazar*

Sédir se lève et se trouve, à son grand contentement, à côté de son ami *Éléazar*, à qui il rapporte avec un empressement inouï, mais en bref, tout ce qui

vient de se passer, et dont il est lui-même si surpris ; *Éléazar*, ravi de revoir son ami et ravi de tout ce qu'il entend, lui dit : *Sédir*, nous venons d'éprouver, vous et moi, un rude assaut ; cependant le moment approche où nous allons avoir de plus grands maux encore à supporter ; mais aussi nous devons nous attendre à recueillir le fruit de tous ces travaux, si nous ne cessons de mettre notre confiance dans celui qui nous a déjà délivrés de tant de dangers.

À l'instant où *Éléazar* venait de prononcer ces dernières paroles, on vit descendre avec rapidité dans les plaines de l'air un globe d'une couleur rouge et brune, jetant feu et flamme et dirigeant sa route vers la plaine des Sablons ; au-dessus et tout près de ce globe, on en voyait quelques autres un peu moins gros, de couleur gris moucheté ; [427] descendant avec la même rapidité et suivant la même direction ; enfin, on en voyait descendre de plus haut encore, mais en plus grand nombre et d'une couleur moins sombre.

Ce phénomène transporta de joie *Éléazar* et *Sédir*, sans toutefois les surprendre infiniment, après tous les avertissements qu'ils avaient reçus ; mais il étonna grandement toutes les autres personnes qui le purent apercevoir, et, sans doute tous ceux qui étaient restés dans la ville, et qui ne pouvaient savoir, ni quelle était la source de ce phénomène, ni quel en serait le résultat. Ils ne pouvaient pas même savoir que la plaine des Sablons était le rendez-vous de tout ce cortège.

Rachel admira ce spectacle tout comme eux ; et quoiqu'elle n'en connût pas le véritable objet, cela ne fit cependant que redoubler son zèle et ses vœux pour la sûreté de son père, souhaitant ardemment qu'il pût heureusement terminer ses grandes entreprises, et qu'il revînt au plus tôt leur apporter lui-même de ses nouvelles.

Elle était bien loin aussi d'être indifférente sur le sort du volontaire *Ourdeck* qu'elle avait chargé de veiller à sa défense en cas d'événements. Et ces différentes agitations affectaient assez fort son âme, pour qu'elle désirât d'y voir un terme. Mais fidèle aux ordres positifs de son père, elle restait toujours dans Paris, pour y porter par sa présence et ses prières toutes les consolations et tous les préservatifs qui étaient en son pouvoir, d'autant que, toute curieuse qu'elle fût de savoir ce que c'étaient que ces [428] globes ou ces ballons, elle ne savait pas plus que d'autres où ils se dirigeaient ni où ils descendraient.

Quant au grand homme sec et à ses associés, ils n'ignoraient pas le lieu de la scène, ni les grands prodiges qui s'y préparaient ; le crocodile leur en avait donné avis, et leur en avait appris le peu qu'il ne savait lui-même. Car il s'en fallait beaucoup qu'il en connût clairement d'avance toutes les suites. [429]

CHANT 93 :

Sédir rempli de joie par un signe inattendu

À la vue de ces globes, *Éléazar* serre la main de *Sédir*, et lui dit : Vous voyez commencer la confirmation de tout ce qui vous a été dit, il n'y a qu'un moment, pendant qu'a duré votre état extraordinaire. Bientôt vous aurez des témoignages authentiques que ce qui vous a été dit, n'est ni une illusion, ni un mensonge. Oui, nos forces et notre pouvoir ne seraient rien, si une main plus puissante que la mienne et que tout ce qui vous est connu, ne venait nous appuyer et nous assister tous ; c'est cette main qui nous fera combattre, ou plutôt c'est elle qui saura combattre et vaincre pour nous.

Le voilà, le voilà, s'écrie *Sédir* à l'instant, comme hors de lui-même, et montrant du doigt un personnage : voilà celui qui m'a parlé tout à l'heure ; ou plutôt, au feu que j'éprouve, je présume que c'est cette puissance elle-même dont il n'était que l'organe et l'envoyé. *Éléazar, Éléazar*, qu'ai-je fait pour mériter tant de faveurs ?

Éléazar avait vu ce personnage tout aussi bien que [430] *Sédir*, et il savait mieux que lui quel était l'objet de sa venue.

En effet, ce personnage, mille fois plus radieux que ne le sont les astres, s'avance majestueusement jusqu'à la distance de trois ou quatre pas ; puis, s'ar-

rêtant, il dit à haute voix : *Éléazar, Éléazar*, approchez-vous de moi. *Sédir*, pénétré à la fois de respect et d'admiration, n'ose pas remuer de sa place, et il se contente de regarder de tous ses yeux. Mais *Éléazar* marche aussitôt vers celui qui l'appelle, et il lui dit, avec l'élan du ravissement, et toute la douceur de l'humilité, qu'il est prêt à obéir à ses commandements.

Éléazar, Éléazar, lui répondit le personnage, vous êtes admis à la société des Indépendants. Les travaux qui vous restent à accomplir, et dans lesquels vous devez agir en chef, demandaient que ce rang vous fût accordé, et ceux que vous avez subis jusqu'à présent sont les titres qui vous l'ont fait obtenir ; car dans cette société, ce sont les œuvres qui font toute la sollicitation, de même que c'est la sagesse qui, en se faisant sentir intérieurement, et annonçant que ces œuvres sont récompensées, fait tout le cérémonial de l'administration. Je n'ai pas d'autre instruction à vous donner. Votre nouvelle dignité porte avec elle-même toutes les clartés, et la connaissance de tout ce que vous aurez à faire à chaque moment.

À ces mots, le personnage disparaît. Le premier usage qu'*Éléazar* fait de son nouvel état, est de se retourner promptement vers *Sédir*, [431] en lui disant : *Sédir*, me voilà appelé à marcher désormais par le véritable mobile et la voie primitive de l'homme. Tous les autres moyens qui jusqu'à présent m'ont été si utiles, ne doivent plus me servir d'appui ; et il ne me convient plus de les employer. Mais puisque vous

et moi sommes unis pour travailler, chacun selon nos moyens, à la plus glorieuse des entreprises, je ne peux pas recevoir de l'avancement, sans vous y faire participer, selon la mesure qui vous est propre ; recevez donc de ma main cette boîte précieuse. Vous avez vu les prodiges nombreux qui se sont opérés par cette poudre plus précieuse encore qu'elle renferme. Vous en connaissez la composition. Vous connaissez en grande partie la manière de vous en servir. Plus vous vous exercerez, plus vous vous perfectionnerez dans cette connaissance. Quoique j'aie à agir secrètement en chef dans l'œuvre qui se prépare, vous avez à agir plus ostensiblement que moi par votre place ; et le présent que je vous fais est en même temps la récompense de votre zèle, et un puissant appui pour vous dans le combat.

Sédir, au comble de joie, est attendri jusqu'aux larmes, en recevant cet incomparable trésor, sur lequel il était loin de former même le moindre projet. Touché de reconnaissance, tout rempli encore de la vue du majestueux personnage qui venait de disparaître, mais brûlant d'ardeur de poursuivre l'œuvre qui les appelle, il embrasse *Éléazar*. Puis tous deux serrent le pas, et sont bientôt arrivés dans ce lieu déjà si fameux par les grands faits que le crocodile y a opérés. [432]

CHANT 94 :

Les deux armées paraissent dans les airs

C'étaient, en effet, les deux armées qui descendaient des astres par le moyen de ces globes. L'armée des révoltés descendit la première, son général à la tête. À mesure que chacun de ces globes touchait la terre, il déposait un guerrier sur le terrain, et puis, se tournant en eau, il se perdait dans le sable. Cette armée des révoltés prit terre dans l'endroit même de la plaine des Sablons où le crocodile avait paru pour la première fois. L'armée fidèle descendit quelques moments après, et à quelque distance, et suivit les mêmes moyens pour prendre terre ; si ce n'est que les globes qui l'avaient apportée se résolvaient bien en eau, à la vérité, mais en une eau qui, au lieu de s'écouler dans le sable, s'élevait en vapeurs légères et si brillantes, qu'on pourrait les comparer à une rosée d'argent. [433]

CHANT 95 :

Le crocodile met son armée en bataille

La femme de poids, toujours habillée en homme, et le grand homme sec, s'étaient déjà rendus dans cet endroit important et si célèbre, sur l'avis qu'ils avaient

reçu du crocodile. Ils y furent témoins de l'arrivée de l'armée des révoltés qu'ils soutenaient, et ils y virent prendre pied à tous les individus qui la composaient.

Mais aucun d'eux, ni de tous ces individus, ne s'était aperçu de l'arrivée de l'armée patriote ; tant était grande et puissante la main qui veillait sur la bonne cause. Celui d'entre ces individus qui sortit du globe rouge et brun était le fameux *Roson*, ce général rebelle, dont le nom signifie chef d'iniquité, et qui à lui seul avait peut-être fait plus de maux à la capitale, que l'armée toute entière.

Les deux mauvais personnages et lui resserrèrent plus étroitement que jamais leur union ; et dans l'instant ils le mirent au fait de toutes les merveilles qui s'étaient passées pendant son absence. D'ailleurs ils se trouvèrent bientôt liés par les mêmes fonctions et par le même esprit qui soufflait tous ces désastres : car à peine *Roson* [434] eut-il mis pied à terre, lui et sa troupe, que le crocodile parut lui-même sur le terrain, sous la figure d'un général d'armée, avec un superbe uniforme, chapeau orné d'un grand panache, le bâton de commandant à la main, et monté sur un magnifique coursier.

Il appelle à lui ses trois agents ; il se les attache comme aides de camp, et leur fait promettre par serment de ne le jamais abandonner ; il les laissa à pied, et ne leur fournit point de monture, quoiqu'il fût lui-même sur un très beau cheval. Mais pour qu'ils puissent aisément le suivre dans tous ses mouve-

ments, il leur transmet une agilité étonnante, et la propriété d'avancer, de reculer, de s'élever, de s'élancer avec lui, toutes les fois qu'il aurait à avancer, à reculer, à s'élever, à s'élancer ; de façon que, quoiqu'ils fussent distincts de lui, on peut dire que réellement ils ne faisaient qu'un avec lui.

Quand il eut ainsi disposé ses trois aides de camp, il dit : « Dignes coopérateurs de mes glorieux travaux, le moment est venu de remporter la plus éclatante victoire. Si un ennemi redoutable m'a empêché de consommer mes projets hostiles sur sa personne, en mettant comme une puissante barrière, même sur ma parole, il n'aura pas les mêmes succès ici : car cette parole m'a été rendue malgré lui, par le triomphe, quoique momentané, d'*Haridelle*. Je sais que mon redoutable adversaire n'est pas loin d'ici. Aussitôt qu'il paraîtra, ne manquons pas de l'exterminer ; c'est le seul moyen que nous ayons de recouvrer notre empire. Profitons du moment favorable qui nous est offert, puisque l'armée des patriotes n'est pas encore descendue. » [435]

Ayant fini cette courte harangue, il range en bataille toute son armée, augmentée de tous les malveillants qui se trouvaient sur les lieux, et avec qui les révoltés avaient déjà assez conversé pour que réciproquement leurs projets fussent concertés, et que leur curiosité réciproque fût à peu près satisfaite. Il se tient au centre, n'attendant que le moment d'agir. Il avait eu raison de dire que son ennemi *Éléazar* n'était pas

loin ; mais il ne soupçonnait pas qu'il s'était en effet porté jusqu'auprès de lui, jusqu'au nez de son cheval, et que dans un moment il allait éprouver la puissance de ce redoutable adversaire ; car ses yeux étaient frappés de l'aveuglement qui devait le conduire à sa perte.

En effet, pendant que le nouveau général avait ainsi préparé l'armée rebelle, l'armée des bons français avait d'abord été jointe par *Sédir* et *Éléazar*. De tant loin que cette armée patriote avait aperçu *Sédir*, elle avait jeté des cris de joie et fait voler ses chapeaux en l'air. Lorsque *Sédir* s'approcha, les cris de joie redoublèrent ; et il ne put lui-même s'empêcher de laisser paraître toute sa satisfaction, et en même temps beaucoup d'attendrissement, en voyant de braves citoyens qui, par une suite de leur dévouement à la patrie, ont éprouvé tant de fatigues, et toutes ces aventures extraordinaires, que chacun à l'envi veut s'empresser de lui raconter.

« Vous pouvez vous en dispenser, leur dit-il, en leur montrant *Éléazar* ; voilà un ami précieux, qui par son entremise m'a fait connaître tout ce qui vous est arrivé, depuis le moment où vous avez été avalés ici par un crocodile, jusqu'à celui où vous avez été aspirés par ce monstre, de dessus les astres, dont vous descendez dans l'instant. Cet ami ne me quitte plus ; et il vient m'aider lui-même à couronner tous vos travaux ; vous ne pouvez avoir sur la terre un appui plus solide, et un ami plus essentiel. Je n'ajouterai rien de plus pour le moment : le temps presse ; vous n'en

avez point à perdre pour ranger vos bataillons et vous préparer au combat. Vous voyez que l'ennemi est en présence et commandé par un terrible général. Nous irons, *Éléazar* et moi, faire la première attaque, et vous ne vous mettez en mouvement que quand nous vous ne donnerons le signal.»

À ces dernières phrases arrive le volontaire *Ourdeck*, qui s'était guidé par le spectacle des ballons descendant des nues. Nouveaux embrassements, et de plus vifs encore, tant ces guerriers et lui sont ravis de se revoir après les périls qu'ils ont partagés, et après l'intervalle de temps pendant lequel ils ont été séparés. Il désirait bien retourner vers *Rachel*, pour lui annoncer ces heureuses nouvelles, et la tranquilliser sur le compte d'*Éléazar*; mais l'honneur et le salut de la patrie le retiennent; et dans l'instant il reprend son rang parmi ses camarades, ne voulant pas perdre la part des lauriers qui les attendent. Combien de choses ils ont à se dire respectivement! et combien ils s'en disent en effet, malgré la brièveté des moments que leur laissent les circonstances! [437]

CHANT 96 :
Transformation du crocodile

C'est au cours de ces épanchements confidentiels qu'*Éléazar* avec *Sédir* se porte invisiblement jusqu'au-

près de l'armée rebelle, à l'insu de son orgueilleux général, et cela peu de temps après l'instant où il venait de se vanter d'avoir recouvré la parole. *Éléazar*, sans se laisser voir encore, lui dit : Si tu as recouvré la parole, tu ne la conserveras pas longtemps ; et il est aussi vrai que tu vas la perdre, qu'il est vrai que cette main va se fermer devant toi.

À l'instant, l'orgueilleux général recouvre la vue ; *Éléazar* et *Sédir* avancent leur main ouverte, et la ferment devant ses yeux. Sur-le-champ les lèvres du général se trouvent closes sans pouvoir les ouvrir. La rage se peint sur sa figure, et la fureur s'empare de tous ses mouvements. Ses aides de camp participent à sa rage, à sa fureur, ainsi qu'à sa honte, et sont tous aussi muets que lui parce qu'il les a liés à son sort, en les liant à sa personne. Dans son transport, il veut s'élaner avec son cheval sur ses deux adversaires. Il fait des gestes à son armée pour [438]] lui ordonner de les envelopper ; en effet le général fait un mouvement en avant, et les ailes de l'armée s'ébranlent pour s'avancer en demi-cercle.

Mais *Éléazar* et *Sédir* lui disent à la fois, et cela sans parler : « Tu te trompes si tu crois l'emporter sur nous et sur l'œil vigilant qui nous sert de guide. Tu n'es pas encore au terme de tes humiliations. Ce n'est point assez que nous t'ayons ôté la parole, il faut aussi que nous t'ôtions ton déguisement : car ne crois pas nous en imposer par ta forme d'homme et par ta pompeuse parure ; nous savons ce qui est renfermé sous

cette apparence ; nous avons le pouvoir de te mettre à découvert ; et pour te le prouver, il est aussi vrai que ta forme fausse et trompeuse va t'être ôtée, qu'il est vrai que notre main fermée va s'ouvrir devant toi. »

À l'instant ils ouvrent leur main devant lui, et par l'effet de ce seul acte, l'audacieux et imprudent général change de forme en un clin d'œil, et on ne voit plus, à la place de l'homme et du cheval, qu'un vilain et dégoûtant crocodile d'une longueur inouïe, et ouvrant une gueule d'une grandeur inimaginable.

Les aides de camp ne changent point de forme, mais restent toujours attachés aux mouvements de l'animal, comme ils l'étaient à ceux du général.

L'armée épouvantée de cette soudaine transmutation commence à reculer. Le crocodile court d'une aile à l'autre pour l'engager à tenir ferme, et ses aides de camp courent avec lui ; mais cette forme hideuse effraie encore plus ses guerriers. Plus il fait [439] d'efforts pour exciter l'ardeur de son armée, plus il la remplit de terreur, et elle se replie jusqu'à dépasser cet endroit remarquable qui avait reçu de si importantes préparations, par les mystérieuses cérémonies d'*Éléazar* et de *Sédir* ; de façon que cet endroit se trouve alors en-deçà de l'armée rebelle, tandis qu'au-paravant il était au-delà : le crocodile s'en trouve aussi beaucoup plus près, attendu qu'il suivait les mouvements de son armée.

L'armée patriote admire tous ces prodiges et brûle d'envie de s'approcher ; mais, fidèle aux ordres de

Sédir, elle attend qu'il lui en donne le signe ; et le moment n'est point encore venu que ce signe se donne, d'autant que le principal ennemi qu'il s'agit de réduire, en se combat pas avec les simples armes des guerriers.

En effet, le crocodile, à force de s'agiter, jette par tous ses pores une écume épaisse qui répand une odeur infecte. En outre, il sort de sa gueule des torrents de feu, qui auraient intimidé les plus intrépides. Cette écume et ce feu s'amalgament ensemble et se transforment en une multitude innombrable d'animaux malfaisants de toute espèce, qui circulent en masse dans l'atmosphère, et l'obstruent tellement qu'on ne peut plus rien discerner du tout, et qu'il ne reste pas la moindre particule d'air pour respirer.

Dans ce moment-là *Sédir*, au lieu d'être découragé, se sent porté à faire usage du trésor que lui a donné *Éléazar* ; il prend sa boîte précieuse ; il lance quelques pincées de poudre dans les divers points de [440] l'horizon sur ces masses d'animaux malfaisants et informes ; mais ce n'est qu'après avoir répété quatre fois cette cérémonie qu'il parvient à les faire disparaître et à éclaircir l'atmosphère. Encore ne peut-il empêcher le crocodile de jeter du feu par sa gueule, et de l'écume par ses pores ; il n'a que le pouvoir d'exterminer les résultats de leur horrible amalgame et de le rendre stérile.

Mais que voit-il après avoir ainsi éclairci l'atmosphère ? Il voit *Éléazar* lui-même debout dans la gueule

ouverte et enflammée du crocodile, et y marchant aussi serein et aussi calme que s'il était loin de toute espèce de danger, et qu'il ne fût pas au milieu de la plus épouvantable infection.

En mettant le pied dans cette gueule enflammée et assez grande pour contenir un homme debout, *Éléazar*, par ce seul acte, avait rendu le monstre immobile et comme paralysé. Quand il y fut entré, il fit quinze pas, pour atteindre jusqu'à sa langue que l'on sait être fort courte. Et à peine eut-il fait le quinzième pas, que le monstre ne jeta plus ni feu ni écume ; alors *Éléazar* se retire avec le même calme ; et en sortant de la gueule du monstre, il le laisse reprendre son mouvement par lequel il doit se conduire lui-même à sa perte. [441]

CHANT 97 :

Mouvements convulsifs du crocodile

Le crocodile, commençant à voir le danger qui le menace, et sentant l'effet de ce qu'*Éléazar* et *Sédir* viennent d'opérer, fait des contorsions épouvantables ; tantôt il se donne des haut-le-corps de la tête à la queue, capables de remplir de terreur la bravoure même, et cependant les trois aides le camp tiennent bon, et ne l'abandonnent point ; tantôt il fait des sauts en l'air de vingt pieds de haut, et retombe à terre avec

un fracs horrible, et cependant les trois aides le camp s'élèvent avec lui et ne l'abandonnent point ; tantôt il tourne comme n'ayant plus ses sens, autour de cet endroit si redoutable pour lui et qu'il a tant différé d'approcher, et cependant au milieu de ces tournoiments, les trois aides le camp le suivent partout et ne l'abandonnent point ; et l'on peut dire que jamais combattants n'ont porté plus loin la constance et la sérénité contre la mauvaise fortune et un sort aussi menaçant.

Mais enfin l'heure fatale avance ; *Éléazar*, *Sédir* et l'homme invisible dirigeant de loin tous trois [442] ensemble un violent souffle vers l'endroit préparé. *Ourdeck*, brûlant d'impatience, mais plein de docilité pour les respectables personnages qu'il voit à l'œuvre, fait intérieurement des vœux ardents pour leur succès. *Rachel*, qui est toujours dans Paris pour concourir à sa préservation, éprouve un mouvement secret, occasionné par ce puissant souffle ; son courage et son zèle prennent encore par là un nouvel accroissement ; la femme tartare se montre sous sa figure d'étoile, comme elle avait déjà fait deux fois ; et on ne peut douter que la société des Indépendants, ayant à sa tête la fameuse *Madame Jof*, ne fût aussi en activité. Comment la bonne cause, aidée de tous ces moyens, pourrait-elle manquer de prendre de plus en plus un favorable aspect ?

En effet, dans l'instant, l'endroit préparé s'ouvre, l'air de l'atmosphère s'y précipite avec une force et

un bruit impétueux ; le crocodile effrayé se donne un dernier élan, mais si violent, si subit et avec une telle secousse, que le lien secret qui unissait à lui les trois aides le camp venant à se rompre, ils sont jetés rudement par terre loin de leur chef, et restent étendus, tous brisés et sans connaissance. Sur le champ, on les met à la garde d'un détachement, avec ordre de ne leur faire aucun mal, jusqu'à ce que les lois aient décidé de leur sort ; et les convulsions du monstre ne font que redoubler par ce désastre. [443]

CHANT 98 :

Vomissement extraordinaire du crocodile

Ce n'était point assez que le crocodile eût vomi précédemment les deux armées, ainsi que tous les humains graciabes qui avaient été détenus dans son sein. Il fallait encore qu'il vomit jusqu'à l'espèce de poison avec lequel il avait versé tant de maux sur la terre, et qu'il ne gardât que le venin qui constitue sa propre existence, et dont il ne peut pas se séparer.

Il vomit donc, par l'effet de ses violentes secousses, deux grandes lettres de l'alphabet, dont on nous a laissé ignorer le nom. Seulement on nous a dit que ces deux lettres n'en faisaient réellement qu'une car elles étaient jumelles ; qu'elles avaient commencé par être une espèce de perpendiculaire ; qu'ensuite elles

avaient ajouté à cette perpendiculaire la forme d'une bouche ouverte ayant une langue ; mais que bientôt après, elles avaient pris pour forme une bouche fermée et sans langue, et que finalement cette bouche fermée et sans langue qu'elles avaient prise, était devenue double. [444]

Ces deux lettres, en sortant du monstre, répandirent une forte odeur arsenicale, et produisirent sur le champ un être vivant qui avait premièrement deux têtes humaines, dont l'une était immobile, et dont l'autre tournait toujours ; secondement un corps tout velu, dont chaque poil était un insecte ou un vers ; et troisièmement une queue composée d'un mélange confus de tous les métaux, ce qui fit croire que ces deux lettres étaient à la fois le moulinet et le coagulateur des pensées des hommes, l'ennemi né de toute corporisation régulière, et le minéralisateur métallique universel. Cet être vivant qu'elles avaient produit, et qui n'était formé que de vapeurs, passa rapidement sur le gouffre ouvert, et s'évapora dans l'atmosphère. [445]

CHANT 99 : *Punition du crocodile*

Le monstre privé de toutes ses correspondances avec ses aides le camp, avec la nature et avec les pen-

sées des hommes, veut enfin faire un dernier effort ; et il se porte jusqu'à cinquante pieds d'élévation. Mais en descendant il ne peut résister au courant d'air qui l'entraîne dans le gouffre ouvert, et le précipite par cette ouverture jusqu'au fond de l'Égypte, pour y être écroué plus que jamais sous sa pyramide ; et désormais il ne pourra plus circuler dans l'univers : car nos trois opérants soufflent de nouveau, mais si puissamment qu'ils ferment et le gouffre dans lequel leur cruel ennemi vient d'être englouti, et tous les autres gouffres de la terre qui pourraient lui laisser la moindre issue. Alors on entendit au-dessus du gouffre ces paroles : Notre règne est passé, toutes nos espérances sont évanouies. [446]

CHANT 100 :
Fruits de la victoire

Dans le moment, soit par l'effet naturel de la disparition du monstre, soit par une suite des influences salutaires que les deux armées avaient apportées de leur séjour dans les astres, ces deux armées à la fois, et comme par un mouvement spontané, jettent à leurs armes, et volant aussi rapidement qu'un éclair l'une au-devant de l'autre, c'est à qui se donnera le plus de signes d'amitié. Chacun embrasse son adversaire ; il n'y a plus d'ennemis entre eux, ce n'est plus

qu'une famille de frères. Après avoir donné cours à ces doux mouvements de leur cœur, chacun reprend ses armes, et les deux armées n'en font plus qu'une ; car l'armée ci-devant rebelle ne veut plus qu'on la distingue de l'autre, et elle ne reprend ses armes que pour les porter dans les dépôts qu'on lui désignera.

Les trois aides le camp se réveillent dans le même instant ; ils sont remplis d'effroi de ne plus voir le crocodile, et couverts de honte en se voyant abandonnés par leurs propres partisans, et livrés au pouvoir de leurs ennemis. [447]

Ces tableaux joints à la défaite du monstre, pénètrent *Éléazar* et *Sédir* d'une sincère reconnaissance pour l'être puissant qui les a si bien assistés dans les travaux qu'ils viennent de supporter ; et par un accord tacite de leur foi, ils satisfont à ce que la piété de leur cœur exige. L'homme invisible leur donne même secrètement à l'un et à l'autre de nouveaux signes de sa présence, et insinue à *Sédir* intérieurement que, depuis qu'il avait si bien montré sa confiance et son dévouement à la bonne cause, il ne cesserait de multiplier ses faveurs pour lui, comme il l'avait fait depuis longtemps pour *Éléazar*.

Le volontaire *Ourdeck* ne tarda pas à venir se joindre à eux, et à leur peindre de son mieux toutes les satisfactions qu'il éprouve, de les avoir vu triompher si glorieusement ; il n'a qu'un regret, c'est que sa chère et respectable *Rachel* ne soit pas témoin de ces

scènes touchantes qui seraient si bien faites pour sa belle âme.

Il se disposait même à aller d'avance lui rendre compte de la merveilleuse victoire qui vient d'être remportée, et de l'heureux état des choses, lorsqu'il est retenu par un spectacle auquel il ne s'attendait pas, et auquel tout le monde prit part, excepté les trois aides le camp qui n'en n'étaient pas dignes et pour qui il resta voilé. Voici quel fut ce spectacle.

Toutes ces sciences qui, peu de temps après l'origine des choses, avaient été en députation chez le crocodile, et en avaient reçu des conditions si fâcheuses, se montrèrent dans les airs, au-dessus du [448] champ de bataille, sous la forme de jeunes vierges, radieuses de beauté, vêtues de robes blanches comme de l'albâtre, ayant chacune une clef d'or passée dans leur ceinture, se tenant toutes par la main, avec les signes de la plus vive allégresse.

« Enfin, disaient-elles, d'une voix argentine, le moule du temps est brisé ; nous sommes délivrées des entraves qui nous ont retenues pendant tant de siècles, enchaînées et comme privées du principe de notre vie ; désormais nous vivrons toutes avec lui dans une alliance éternelle. Grâces soient rendues au respectable mortel qui a été notre libérateur ! » [449]

CHANT 101 :
Les désirs d'Ourdeck accomplis

Dès l'instant que cet étonnant spectacle avait commencé à paraître, la première impression qu'il avait faite sur *Ourdeck*, après celle de la surprise, avait été d'augmenter encore le désir qu'il avait que *Rachel* fût sur les lieux. Il cherchait aussi de tous ses yeux, parmi ces brillantes figures, celle de *Madame Jof*, et il ne la trouvait point. Mais il entendit de nouveau, au fond de son cœur, ces douces paroles que *Rachel* lui avait dites : « Je n'y puis demeurer qu'avec elle. »

Cette réminiscence le réactionne tellement, et par là ses souhaits à l'égard de *Rachel* deviennent si ardents et si efficaces, qu'au grand étonnement de chacun cette digne amie se trouve près de lui subitement, avant même que le cantique ne fût fini ; de façon qu'elle eut le plaisir d'entendre prononcer les dernières paroles. Elle avait été transportée en un instant par le pouvoir magique du désir d'*Ourdeck*. Elle apportait pour nouvelle que la plaie des livres avait cessé, que la paix et l'abondance venaient de renaître dans Paris, et que depuis un moment la [450] joie y était universelle ; et il serait difficile de peindre les transports d'*Ourdeck*, et le ravissement d'*Éléazar* et de *Sédir* à l'arrivée inopinée de *Rachel* parmi eux.

Mais on nous assure que le bonheur qu'elle eut d'entendre les dernières paroles du cantique, si flat-

teuses pour *Éléazar*, ne fut pas la seule satisfaction qu'elle éprouva au sujet de son vertueux père. On dit qu'elle, et tous les assistants, eurent le plaisir de voir, sinon ce respectable israélite lui-même, au moins sa représentation, paraître dans les airs, au milieu de ces jeunes vierges, et recevoir d'elles pour récompense de ses glorieux travaux, une palme si brillante, que les yeux avaient de la peine à en soutenir l'éclat.

On nous assure encore que tout auprès de ce tableau intéressant, il parut subitement un temple, portant pour inscription : *le Temple de Mémoire* ; et qu'une des vierges dit tout haut : Voilà ce Temple auquel aspirent tous les savants de la terre.

Les portes de ce temple s'ouvrirent, et laissèrent apercevoir une grande salle fort mal tenue, et personne dedans ; et la jeune vierge dit : Apprenez par là, combien après leur mort, les savants ont à rabattre de l'idée qu'ils se font tous de leur temple de mémoire.

On vit que les toits de ce temple étaient en mauvais état, et la jeune vierge dit : Ce sont les astronomes qui les ont ainsi dégradés, en y établissant sans précaution leur observatoire ; et les astronomes ne peuvent plus même y continuer leurs observations. Au reste, cette perte serait plus grande, si ces [451] hommes distingués par leurs talents, ne se fussent pas bornés à vous tracer régulièrement la marche des courriers célestes, et qu'ils vous eussent mis au fait des dépêches dont ces courriers sont chargés ; car vous

savez que l'homme est encore plus curieux de nouvelles, que de l'itinéraire de ceux qui les portent.

On vit, au sommet des cheminées, quelques têtes un peu couvertes de suie, et chantant les chansons d'usage parmi nos savoyards en pareille circonstance, et la jeune vierge dit : Ce sont quelques poètes qui, n'ayant pas pu trouver de place dans le temple de mémoire, ont mieux aimé y servir comme ramoneurs et s'y faire entendre en cette qualité, que de rester ignorés, et dans le silence.

On vit dans les caves, par les soupiraux, quelques personnages en longues robes, enseignant à des oiseaux en cage à prononcer des noms très fameux, et la jeune vierge dit : Ce sont des philosophes qui n'ont pas eu par eux-mêmes le moyen d'obtenir des places dans le temple de l'immortalité, et qui ont mieux aimé se faire célébrer par des êtres sans intelligence, que de demeurer inconnus, et de ne pas faire parler d'eux.

On vit que les murs de ce temple étaient pleins de crevasses, par les eaux que la dégradations des toits y laissait parvenir, et on vit en même temps des hommes portant du mortier sur leurs épaules, et montant à de longues échelles pour aller remplir ces crevasses ; mais ils montaient si lentement que le mortier était sec avant qu'ils fussent arrivés, et il [452] retombait à terre lorsqu'on voulait l'employer, et la jeune vierge dit : Ce sont des docteurs, qui ayant passé leur vie dans les vaines sciences des hommes, croient encore être utiles ici, par cet humble et stérile emploi, plu-

tôt que d'ouvrir les yeux sur leurs abusives occupations ; ils s'étaient persuadés qu'ils auraient une place importante dans le temple de l'immortalité, et ils sont réduits à ne travailler qu'à sa surface, et même à n'y travailler qu'en qualité de manœuvres et à n'y faire que des réparations continuellement infructueuses ; et à ces derniers mots tout disparut.

Après que toutes ces scènes, dont les unes avaient excité le ravissement, et les autres la surprise, furent passées, *Sédir*, *Éléazar*, *Rachel* et *Ourdeck*, ainsi que l'armée entière, rentrèrent à Paris aux acclamations de tous les habitants, qui s'empressèrent de faire à ces dignes personnages, et aux braves guerriers qui les accompagnaient, l'accueil le plus flatteur. L'histoire dit que quand *Éléazar* fut rendu à sa vie paisible, il ne se cacha plus de son dévouement à la foi des véritables chrétiens, dévouement qu'il avait suffisamment fait connaître à *Sédir*, lors de leur première entrevue, et dont il ne crut pas pouvoir différer plus longtemps de faire profession.

L'histoire dit aussi, qu'il ne tarda pas à faire part au volontaire *Ourdeck*, de ses plus sublimes connaissances, ayant reconnu qu'il ne pouvait pas mieux les placer.

Elle dit encore qu'*Éléazar* voyant s'accroître [453] l'attachement d'*Ourdeck* pour *Rachel*, et celui de *Rachel* pour le volontaire, leur permit de s'unir par le lien conjugal ; que cette union, fondée sur la vertu la plus pure et sur la piété la plus éclairée, fut pour

lui comme pour eux une source inépuisable de félicités inconnues aux alliances vulgaires ; que le vertueux *Sédir*, en cultivant soigneusement la connaissance de ses délicieux amis, sut à la fois augmenter et partager le bonheur dont ils jouissaient, et qu'enfin lui, *Rachel* et *Ourdeck* furent aussi admis par la suite dans la société des Indépendants, qu'ils en furent un des principaux ornements, et qu'ils y vécurent dans une liaison intime et habituelle avec Madame *Jof*, et même avec le Joaillier ou l'homme invisible qui était son époux. [454]

CHANT 102 :
Condamnation des trois malfaiteurs.
Leur peine commuée

(Ainsi donc, ami lecteur, tout ce qui me reste à vous apprendre, c'est que *Sédir*, par sa charge, fut obligé de poursuivre le jugement des trois malfaiteurs ; que, selon les lois de l'État, ils furent condamnés au dernier supplice ; mais que ce même *Sédir*, qui avait sollicité leur jugement auprès des tribunaux, sollicita ensuite leur grâce auprès du gouvernement,

Qui, voulant modérer leur sentence cruelle,
Mais s'assurer de ces fripons,
Fixa la plaine des *Sablons*,
Pour leur prisons perpétuelle,

LE CROCODILE

Et faute d'une citadelle,
Y fit construire trois *donjons*.)

FIN

Table des matières

CHANT 1 :	
Signes effrayants dans les astres.	
Sécurité des savants. Alarmes du peuple	4
CHANT 2 :	
Relation du Cap Horn	6
CHANT 3 :	
Suite de la relation du Cap Horn.	
Discours du président	9
CHANT 4 :	
Suite de la relation du Cap Horn.	
Opinion du génie du Fond de la Mer	14
CHANT 5 :	
Suite de la relation du Cap Horn.	
Opinion du génie de la Lune	16
CHANT 6 :	
Suite de la relation du Cap Horn.	
Opinion du génie de l'Éthiopie	18
CHANT 7 :	
Suite de la relation du Cap Horn.	
Opinion du génie du Pic-de-Ténériffe	20
CHANT 8 :	
Suite de la relation du Cap Horn.	
Manœuvres des génies	24
CHANT 9 :	
Inquiétude des Parisiens	31

LE CROCODILE

CHANT 10 :	
Rencontre de Rachel et de Roson	33
CHANT 11 :	
Histoire de Roson	35
CHANT 12 :	
Rencontre du volontaire Ourdeck	37
CHANT 13 :	
Vigilance du lieutenant de police. Rencontre d'Ouderck et de Madame Jof	40
CHANT 14 :	
Histoire de Madame Jof.....	43
CHANT 15 :	
Discours de Madame Jof à la société des Indépendants	48
CHANT 16 :	
Pouvoirs de la société des Indépendants. Histoire d'un professeur de rhétorique	56
CHANT 17 :	
Histoire d'un colonel de dragons	58
CHANT 18 :	
Espérances de quelques habitants. Histoire d'un académicien	60
CHANT 19:	
Entrevue de l'émissaire Stilet et d'Éléazar, juif espagnol	63
CHANT 20:	
Stilet et Rachel voient défiler la révolte	66
CHANT 21:	
Précautions prises par Sédir contre la révolte	67

CHANT 22 :	
Éléazar va chez Sédir.	
Poudre de pensée double	69
CHANT 23:	
Entrevue d'Éléazar et de Sédir.	
Doctrine d'Éléazar	72
CHANT 24:	
Éléazar découvre à Sédir les ennemis de l'État	85
CHANT 25 :	
Sédir apprend de fâcheuses nouvelles	
par ses émissaires	90
CHANT 26 :	
Courage audacieux de Roson.	
Son armure. Sa fuite	92
CHANT 27 :	
Les révoltés se portent à la plaine des Sablons.	
Ils sont chargés par les troupes réglées	95
CHANT 28 :	
Prodige inattendu.	
Les académiciens examinent ce prodige	97
CHANT 29 :	
Décision des commissaires de l'Académie.	
Leur étonnement	100
CHANT 30 :	
Cours scientifique du crocodile.	
Origine des choses	102
CHANT 31 :	
Suite du cours scientifique du crocodile.	
Développement du système du monde	106

LE CROCODILE

CHANT 32 :	
Suite du cours scientifique du crocodile.	
Formation des êtres particuliers.	
La pyramide	108
CHANT 33 :	
Suite du cours scientifique du crocodile.	
Députation des sciences	112
CHANT 34 :	
Suite du cours scientifique du crocodile.	
État de l'espèce humaine	117
CHANT 35 :	
Suite du cours scientifique du crocodile.	
Histoire du genre humain	118
CHANT 36 :	
Projet audacieux du crocodile renversés	133
CHANT 37 :	
Stupeur des Parisiens.	
Décret académique	135
CHANT 38 :	
Plaie des livres	136
CHANT 39 :	
Résultat de la plaie des livres	138
CHANT 40 :	
Courte invocation à ma Muse	139
CHANT 41 :	
Rapport de la commission scientifique à l'Académie	141
CHANT 42 :	
Bouillie des livres donnée aussi pour restaurant à l'Académie	160

CHANT 43 :	
Les académiciens tourmentés par une poussière fine	161
CHANT 44 :	
Les académiciens secourus, mais sous une condition	162
CHANT 45 :	
Fureurs du peuple contre le contrôleur général	165
CHANT 46 :	
Réunion de Sédir et d'Éléazar contre le crocodile	166
CHANT 47 :	
Ce que voit Sédir dans la flamme d'une bougie	168
CHANT 48 :	
Sédir écrit le discours du grand homme sec	170
CHANT 49 :	
Explication des sténographes. Continuation du discours du grand homme sec	175
CHANT 50 :	
Sédir voit un génie vêtu en guerrier et plusieurs autres prodiges	182
CHANT 51 :	
Manœuvres du guerrier contre Éléazar	187
CHANT 52 :	
Apparition manquée du crocodile	189
CHANT 53 :	
Arrivée inopinée d'un voyageur par l'égout de la rue Montmartre	193
CHANT 54 :	
Récit du volontaire Ourdeck	196

LE CROCODILE

CHANT 55 :	
Suite du récit d'Ourdeck.	
Entrée des armées dans les profondeurs du crocodile	200
CHANT 56 :	
Suite du récit d'Ourdeck.	
La femme tartare	203
CHANT 57 :	
Suite du récit d'Ourdeck.	
Confidences de la femme tartare	209
CHANT 58 :	
Suite du récit d'Ourdeck.	
Tableau de correspondance	213
CHANT 59 :	
Suite du récit d'Ourdeck.	
Commotions dans les profondeurs du crocodile	215
CHANT 60 :	
Subsistance passagère procurée par Éléazar	219
CHANT 61 :	
Événement surnaturel.	
Les armées sorties de leur abîmes	221
CHANT 62 :	
Éléazar s'oppose sensiblement aux ennemis invisibles des Parisiens	224
CHANT 63 :	
Explication du psychographe	228
CHANT 64 :	
Description de la ville d'Atalante	231
CHANT 65 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Paroles conservées	235

CHANT 66 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Le gouverneur.	
Quelques malfaiteurs	239
CHANT 67 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Le philosophe	241
CHANT 68 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Le médecin mourant	244
CHANT 69 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Société scientifique	247
CHANT 70 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Réponse provisoire du psychographe sur la question de l'institut: Quelle est l'influence des signes sur la formation des idées ?	
De la nature des signes	249
CHANT 71 :	
Suite de la description d'Atalante. Chaire de silence	331
CHANT 72 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Prédicateur dans un temple	334
CHANT 73 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Double courant de paroles	336
CHANT 74 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Demeure de l'hiérophante	338

LE CROCODILE

CHANT 75 :	
Suite de la description d'Atalante.	
Fin tragique de l'hiérophante	342
CHANT 76 :	
Préparatifs hostiles contre la capitale et contre Éléazar .	
344	
CHANT 77 :	
Rassemblement des génies aériens.	
Trois d'entre eux transformés en soldats	345
CHANT 78 :	
Éléazar renversé se relève	348
CHANT 79 :	
Délibérations et décisions des ennemis aériens	350
CHANT 80 :	
Le désastre au comble	353
CHANT 81 :	
Triomphe d'Éléazar	356
CHANT 82 :	
Éléazar marche à d'autres travaux	360
CHANT 83 :	
Instruction d'Éléazar à Sédir	364
CHANT 84 :	
Sédir séparé d'Éléazar par un ouragan	370
CHANT 85 :	
Observation	372
CHANT 86 :	
Discours instructif d'un inconnu.	
Annnonce des deux armées	372

CHANT 87 :	
Suite du discours instructif d'un inconnu.	
Les sphères	374
CHANT 88 :	
Suite du discours instructif d'un inconnu.	
Correspondances	379
CHANT 89 :	
Suite du discours instructif d'un inconnu.	
Oppositions	383
CHANT 90 :	
Suite du discours instructif d'un inconnu.	
Commotions.	
Les deux armées en route	386
CHANT 91 :	
Suite du discours instructif d'un inconnu.	
Effet du séjour des deux armées dans les astres	387
CHANT 92 :	
Sédîr se retrouve auprès d'Éléazar.	
Effets de la puissance d'Éléazar	391
CHANT 93 :	
Sédîr rempli de joie par un signe inattendu	394
CHANT 94 :	
Les deux armées paraissent dans les airs	397
CHANT 95 :	
Le crocodile met son armée en bataille	397
CHANT 96 :	
Transformation du crocodile	401
CHANT 97 :	
Mouvements convulsifs du crocodile	405

LE CROCODILE

CHANT 98 :
Vomissement extraordinaire du crocodile407

CHANT 99 :
Punition du crocodile408

CHANT 100 :
Fruits de la victoire409

CHANT 101 :
Les désirs d'Ourdeck accomplis.....412

CHANT 102 :
Condamnation des trois malfaiteurs.
Leur peine commuée416



© Arbre d'Or, Genève, novembre 2012

<http://www.arbredor.com>

Composition et mise en page: © ARBRE D'OR PRODUCTIONS